CONTES ARABES TRADUITS PAR J.-J. MARCEL.



M DCCC XXXV





IX. — LE CHEYKH ÊL-MOHDY.



Secrétaire général du Divan du Kaire.
Né l'an de l'hégire 1150 (1737 de l'ère vulgaire);
mort l'an de l'hégire 1230 (1815 de l'ère vulgaire), âgé de 79 ans.

CONTES

DU

CHEYKH ÊL-MOHDY,

TRADUITS DE L'ARABE

D'APRÈS LE MANUSCRIT ORIGINAL

PAR

J.-J. MARCEL,

ORIENTALISTE, CHEVALIER DE L'ORDRE ROYAL DE LA LÉGION-D'HONNEUR, ANCIEN DI-
RECTEUR-GÉNÉRAL DE L'IMPRIMERIE NATIONALE EN ÉGYPTE ET DE L'IMPRI-
MERIE IMPÉRIALE A PARIS, ANCIEN PROFESSEUR SUPPLÉANT DES LANGUES
ORIENTALISTE AU COLLÈGE ROYAL DE FRANCE, MEMBRE DE LA
COMMISSION DES SCIENCES ET ARTS D'ÉGYPTE, DU CON-
SEIL DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE DE PARIS, DE LA
SOCIÉTÉ ASIATIQUE DE CALCUTTA, DE
L'ACADÉMIE ROYALE DE
CAEN, ETC

TOME SECOND.



PARIS

IMPRIMERIE DE HENRI DUPUY,

RUE DE LA MONNAIE, N. 11.

1835



VIII. — FRONTISPICE.



Seconde Partie.

AVERTISSEMENT

DU TRADUCTEUR.

Le lecteur a vu dans l'Avertissement du premier volume de ce recueil, page 7, que les Contes du Cheykh êl-Mohdy avaient été partagés par l'auteur en deux séries distinctes, et formant dans le manuscrit original deux parties bien séparées.

La première de ces deux séries, contenant en dix soirées, *les infortunes d'Abd-êrrahmân êl-Iskanderâny*, est terminée, et l'on pourrait croire l'ouvrage entier ainsi complet et sansaucune suite, puisqu'on a assisté à la mort du héros de tant d'aventures malheureuses. Cependant *Abd-êrrahmân* reparaît en scène dans les Contes qui vont suivre, et qui renferment,

sous le titre de SÉANCES DU MÔRISTAN, le récit de son long séjour à l'Hôpital des fous du Kaire.

Nous avons appris dans le premier volume, p. 407, comment cette narration d'*Abd-êrrahmân*, ainsi que les révélations de ses compagnons d'infortune, sont parvenues à son protecteur, devenu son historien; et celui-ci exposera lui-même, dans un nouveau Préambule, les motifs qui l'ont engagé à joindre cette publication à la première.

Ces nouveaux Contes, entièrement inédits, font donc partie intrinsèque de l'histoire d'*Abd-êrrahmân ;* ils en sont le complément, et ce complément est d'autant plus indispensable, qu'on y trouve l'explication et le développement nécessaire de diverses circonstances de ses aventures déjà exposées dans le premier volume, et que, sans eux, le dénouement y arrive d'une manière trop brusque et trop peu développée; ce dénouement ne concernant qu'*Abd-êrrahmân* seul dans *les Dix soirées*, et laissant le lecteur dans l'ignorance du sort des divers personnages qui y ont joué un rôle actif, et ont exercé une grande influence sur les malheurs singuliers dont il a été accablé.

Tout semble même prouver que l'ouvrage prin-

cipal se compose réellement et spécialement des *Contes du Môristân*, et que les *Dix soirées* qu'on a déjà lues n'en sont, pour ainsi dire, que le préambule, ou la scène d'exposition préparatoire.

J'ai déjà prévenu que le Cheykh Êl-Mohdy avait distingué cette seconde partie dans son manuscrit par un titre différent de celui qui précède la première partie.

Ce titre, dont la VIIIe vignette, servant de *frontispice* au présent volume, offre le *fac-simile*, est le suivant :

* مقامات المارستان *

* فيها إقرار دار الخوثان *

* ومعاشرات الأختان *

* من كراريس عبد الرحمن *

J'ajouterai ici la transcription et la traduction de ce titre arabe, ainsi que je l'ai déjà fait pour celui de la première partie, page 34 du premier volume.

MEQAMAT ÈL-MÔRISTAN:

FY-HA ÊQRAR DAR ÈL-KHAOUTHAN,

OU-MOʿACHERAT ÈL-ÈKHUAN;

MIN KORARYS AʿBD-ÈR-RAHMAN.

SÉANCES DU MÔRISTAN,

CONTENANT

LES RÉVÉLATIONS DE LA MAISON DES FOUS

ET LES ENTRETIENS DES COMPAGNONS D'INFORTUNE;

(TIRÉS) DES CAHIERS D'ABD-ÈRRAHMAN.

Le Cheykh ÊL-MOHDY, que j'ai présumé, ou plutôt que je puis assurer avec certitude, être l'auteur de l'ouvrage entier, est déjà connu des lecteurs par l'*Avis préliminaire* que j'ai placé à la tête du premier volume; et j'ose espérer que cet ancien ami du Kaire a pu leur inspirer une partie de l'intérêt que lui méritaient de ma part son caractère honorable, son esprit cultivé, ses relations affectueuses avec

moi, et son dévouement sincère à la cause des Français.

J'ai donc dû croire que cet intérêt ferait accueillir avec un peu de faveur quelques détails biographiques sur ce personnage si marquant de l'expédition d'Egypte. J'ajouterai que tous ces détails, en partie communiqués par lui-même, sont entièrement inédits, et sont loin d'être étrangers à l'historique de notre célèbre conquête et des temps qui l'ont immédiatement précédée. Cette *Notice*, qui sera placée à la suite du présent Avertissement, m'a semblé d'autant plus utile, qu'elle fera en même temps connaître d'avance quelques personnages contemporains du Cheykh ÊL-MOHDY, qu'il a mis en action, ou dont il a fait du moins quelque mention, dans les Contes qu'on va lire.

Comme le lieu de la scène de cette seconde partie est le *Mòristân*, c'est-à-dire le grand Hôpital des fous du Kaire, j'ai pensé également devoir faire connaître au lecteur le théâtre de ces nouvelles narrations dans un Précis historique et descriptif; et l'on peut compter avec certitude sur la fidélité des détails que j'y offre, concernant ce monument de la bienfaisance d'un des plus grands princes

qui aient régné en Egypte, à l'époque où ce pays était soumis à la domination de la dynastie des Sultans-Mamlouks.

Ce second morceau, entièrement rédigé d'après les écrivains arabes les plus authentiques, qui ont parlé de ce magnifique établissement, suivra immédiatement la *Notice biographique sur le Cheykh él-Mohdy*, et servira d'introduction naturelle aux Contes du Môristan.



NOTICE BIOGRAPHIQUE

SUR LE

CHÈYKH ÊL-MOHDY.

Ènn selâh êl-A'âqel âdeb-ho ou-e'lm-ho ;

Kamâ ênn selâh êl-Gend romèh-ho ou-seyf-ho.

Certes, les armes du Sage sont son éducation et son instruction.

Comme les armes du Guerrier sont sa lance et son épée.

PROV. ARABE.

NOTICE BIOGRAPHIQUE

SUR LE

CHEYKH ÊL-MOHDY.

J'AI déjà appris au lecteur, dans l'AVIS PRÉLIMINAIRE du premier volume de ces Contes, que le CHEYKH MOHAMMED ÊL-MOHDY était né au Kaire d'une famille chrétienne, et que lui-même avait suivi la religion cophte pendant les premières années de son enfance.

Son père était en effet Cophte, et s'é-

tait, comme la plupart de ses coreligionnaires, livré à l'étude des pratiques financières et administratives, qui, aujourd'hui même encore, est comme le patrimoine exclusif de ces descendans si dégénérés des anciens maîtres de l'Égypte. Il ne reste en effet à ces débris avilis de l'antique peuple des Pharaons, depuis leur assujétissement par les tribus musulmanes, que le domaine de quelques connaissances particulières, dont ils se sont réservé et transmis de père en fils l'héritage mystérieux [1]. Ils exploitent cet apanage privilégié au profit de leurs vainqueurs, obligés nécessairement de recourir à eux dans tous les détails d'administration, et auxquels par là ils ont su rendre leur service indispensable : c'est par ce monopole

[1] Entre autres professions qui sont le domaine exclusif des Cophtes, eux seuls ont conservé, depuis un temps immémorial, l'art de faire éclore les poulets par la chaleur artificielle. Les Arabes et les Turks sont bien les pro-

d'administration financière, dont les secrets sont religieusement gardés, qu'ils ont réussi à se créer un dédommagement profitable de la prépondérance civile et militaire dont la victoire les a déshérités depuis douze siècles.

Le père du Cheykh Êl-Mohdy portait les noms d'*Abyfanyous Fadl-Allah :* le premier de ces noms est cophte ou plutôt grec, puisqu'il n'est que la simple transcription cophte du nompropre grec Epiphanios (Επιφανιος), que l'on sait signifier *illustre, excellent;* le second, composé de deux mots arabes, semble n'être que la traduction du premier, puisque le sens des deux mots qui le forment est *vertu de Dieu, excellence* ou *illustration divine.*

J'ignore si le Cheykh Êl-Modhy était fils

priétaires des fours à poulets; mais les Cophtes seuls en sont les fermiers et les manutentionnaires. Tous les propriétaires turks et arabes qui ont essayé d'exploiter eux-mêmes ces manufactures d'êtres vivans, ont échoué.

unique; mes notes sur l'époque de sa naissance m'apprennent seulement qu'il naquit l'an 1150 de l'hégire, correspondant en partie à l'an 1737 de l'ère chrétienne.

Il reçut en naissant le nom de Hebat-Allah (*Don de Dieu*), nom formé de celui de Dieu (*Allah*), et de la racine *wahab* (donner, gratifier), d'où vient aussi le surnom d'*él-Wahâb* (le Libéral) attribué à Dieu par les musulmans.

Abyfanyous, père du jeune *Hebat-Allah*, était, ainsi que je l'ai déjà dit, *Kâteb*, c'est-à-dire *écrivain*, ou plutôt *intendant* de la maison de *Souleyman-Kâchef*, dont il administrait les biens et les revenus. Il avait obtenu ce poste avantageux par les soins et la protection de *Maallem Mikhâyl-Ferhât* son parent, qui dès lors occupait une place importante dans l'administration des douanes de l'Égypte, et qui depuis devint l'inten-

dant général et le ministre favori du célèbre *Aly-Bey*.

Souleymân-Kâchef était de la maison d'*Ibrahym-Kikhyâ*, qui partageait l'autorité en Égypte avec *Ismayl-Tchâouych*, pendant que *Kiour-Ahmed-Pachâ* était gouverneur du pachalyk d'Égypte au nom du Sultan *Mahmoud, êbn-Moustafâ* [1], vingt-quatrième empereur des Ottomans, et successeur de *Ahmed, êbn-Mohammed* [2].

Ibrahym-Kikhyâ possédait, dit-on, plus de deux mille mamlouks, et *Souleymân* exerçait dans la maison de ce prince les fonctions de *Choubouktchy-Bâchy* [3], tandis que *Aly*, alors son compagnon de servitude, et depuis devenu son maître, y remplissait les fonctions de *Selâhdâr-*

[1] Nommé par les Européens Mahmoud Ier du nom.

[2] Nommé par nos historiens Achmet III.

[3] Chef des Gardiens des pipes.

Aghâ[1] (chargé du soin des armes et de porter le sabre du Bey).

Leur amitié s'unit alors par des liens réciproques, et dans la suite la bonne et la mauvaise fortune les trouvèrent également fidèles à cet attachement mutuel.

En l'année 1160 de l'hégire (1747 de l'ère chrétienne), *Souleymân* était devenu Kâchef, et *Aly*, Kâchef lui-même depuis quelque temps, avait été élevé à la dignité de Bey. *Kiour-Ahmed-Pachâ* avait été depuis plusieurs années appelé au gouvernement de l'île de Chypre, et il était remplacé au pachalyk du Kaire par *Raghyb-Mohammed-Pachâ*. Auprès du nouveau gouverneur, *Ibrahym-Kikhyâ* jouissait d'une prépondérance égale à celle dont il avait été investi sous le gouvernement de *Kiour-Ahmed*. Cependant cette bonne in-

[1] C'est le titre que nos voyageurs écrivent fautivement *Selictar*.

telligence venait de s'altérer, et le Pacha avait été contraint de fuir le Kaire et l'Égypte.

L'histoire du fameux *Aly-Bey* se liant intimement à celle du Cheykh Êl-Mohdy, qui fut en plus d'une circonstance l'un des principaux agens de ce prince, je ne crois pas déplacé d'entrer ici dans quelques détails sur les événemens de cette époque, détails qui paraîtront peut-être d'autant plus intéressans, que personne encore n'a écrit cette portion de l'histoire des derniers temps de l'Égypte.

On sait que les vingt-quatre Beys, véritables maîtres de l'Égypte, n'étaient ni à la nomination du Pacha établi gouverneur par la cour ottomane, ni à celle du Sultan de Constantinople lui-même, dont cependant ils reconnaissaient l'autorité suzeraine.

Lorsque le Pacha, vice-roi nominatif,

arrivait de Constantinople à Alexandrie, il y recevait les félicitations et les présens qui lui étaient adressés dans ce port par le *Cheykh el-beled*, le plus puissant des Beys et le souverain réel du pays.

Mais dès lors le Pacha était entouré d'espions, chargés par le Divan des Beys de découvrir ses intentions à leur égard, et d'acquérir quelque connaissance des ordres dont il était chargé par le Divan de Constantinople. Si l'on était assuré que ces ordres étaient pacifiques et ses intentions bienveillantes, il continuait librement sa route et était reçu à Boulâq par les Beys en cérémonie; mais, si l'on découvrait que ses intentions étaient défavorables et ses instructions hostiles, le Divan des Beys s'assemblait et signifiait au nouveau Pacha la défense expresse de continuer son voyage. Le Divan du Kaire écrivait alors au Divan de Constantino-

ple, pour accuser le personnage rejeté d'une ambition perfide et dangereuse, et de manœuvres contraires aux intérêts de sa Hautesse. On annonçait sa présence comme capable d'exciter le trouble et la rebellion; en conséquence on demandait sa révocation et son remplacement par un autre fonctionnaire plus agréable à l'Égypte.

Le Divan du Kaire n'avait conçu aucun ombrage de l'arrivée de *Raghyb-Pachâ* : il avait été reçu avec honneur par le *Cheykh-êl-beled* lui-même, *Ibrahym-Kikhyâ*. Les Beys, accueillis par lui avec bienveillance, avaient juré entre ses mains, dans une audience solennelle, obéissance et fidélité à l'empereur ottoman; il les avait revêtus des pelisses d'honneur, suivant l'usage cérémonial. Enfin *Raghyb-Pachâ* avait gagné l'affection des Beys, et la meilleure intelligence régnait entre eux et lui : il gou-

vernait tranquillement l'Égypte depuis sept ans, et les Beys eux-mêmes avaient demandé sa prolongation dans son pachalyk.

Mais il arriva tout à coup de Constantinople un firman secret, ou *Khatt-chérif,* qui enjoignait au Pacha de tenter tous les moyens possibles de détruire les Beys, et de faire massacrer sans délai tous ceux dont il pourrait se rendre maître.

Le Pacha savait qu'il avait excité les soupçons du Divan de Constantinople, qui paraissait prêt à l'accuser de n'être en si bonne intelligence avec les Beys, que pour fomenter une révolte en Égypte et s'y rendre lui-même indépendant de la Porte-Ottomane. Exécuter l'ordre publiquement, c'était risquer beaucoup et s'exposer à une dangereuse résistance; désobéir, ou seulement retarder son obéissance, c'était exposer sa tête à la vin-

dicte du Divan ottoman, et justifier l'accusation de tendance à la rebellion.

Après avoir hésité long-temps, et calculé les diverses chances, *Raghyb-Pachâ* se décida à employer la ruse et la perfidie envers les Beys ses amis : il aposta des satellites armés, et leur ordonna de massacrer à son signal les Beys, pendant qu'ils siégeraient avec lui au Divan général.

Le coup fatal fut exécuté en partie : trois Beys furent assassinés; mais les autres se défendirent courageusement, et reprochèrent avec force au Pacha la trahison qu'ils devaient si peu redouter, dans la position où les avait placés leur amitié réciproque.

Pour toute justification, *Raghyb-Pachâ* exhiba le firman impérial. La vie du Pacha fut épargnée; mais il fut à l'instant même déposé par le Divan du Kaire, qui envoya demander à Constantinople un autre gouverneur pour lui succéder.

Raghyb-Pachá fut transféré à un des pachalyks de l'Anatolie, et neuf ans après, il fut nommé Grand-Vizir par le Sultan *Moustafá, ebn Ahmed* [1]; mais il conserva toujours sa bienveillance à *Aly-bey*, auquel il avait dû particulièrement la vie au Kaire.

Voici à quelle occasion *Aly* avait été appelé aux puissantes fonctions de Bey.

Ibrahym-Kikhyá, son maître, l'avait emmené, ainsi que *Souleymân*, avec lui, lorsque, en qualité d'*Émyr él-Hag* [2], il conduisit en l'année 1163 de l'hégire (1750 de l'ère chrétienne) la caravane des pélerins à la Mekke. *Souleymân* et *Aly* eurent occasion de témoigner leur valeur pendant ce voyage. La caravane fut attaquée par plusieurs tribus arabes, et *Aly*, alors Kâchef, s'étant mis à la tête des

[1] Nommé Mustapha III, par nos historiens.

[2] *Prince* ou *chef du pélerinage*. Voyez la IV[e] note supplémentaire à la fin du troisième volume.

troupes de l'escorte, il repoussa les assaillans avec un tel courage, qu'il reçut généralement le surnom de *Ginn-Aly* (*Aly-le-Génie* ou plutôt *Aly-le-Diable*).

De retour au Kaire, *Ibrahym* récompensa *Aly* et *Souleymân* en faisant nommer par le Divan, le premier Bey, et le second Kâchef.

Ce fut à cette époque que *Abyfanyous*, père du Cheykh ÊL-MOHDY obtint l'intendance de la nouvelle maison de *Souleymân-Kâchef*.

L'élévation d'*Aly-Bey* au *Sangiakat* [1] avait eu un violent antagoniste dans un des Beys, nommé aussi *Ibrahym*, comme son protecteur, mais Circassien de naissance, et par cette raison surnommé *él-Tcherkassy*. *Ibrahym-Kikhyâ* l'emporta cependant, et c'est de cette époque que date la haine irréconciliable qui divisa les

[1] Titre de la dignité des Beys.

deux *Ibrahyms*, haine qui ne s'éteignit que huit ans plus tard dans le sang d'*Ibrahym-Kikhyá*, qui fut massacré par *Ibrahym él-Tcherkassy*.

Mais sans anticiper sur les événemens, revenons au jeune HEBAT-ALLAH, que *Souleymân-Kâchef* eut occasion de voir plusieurs fois auprès de son père l'intendant *Abyfanyous Fadl-Allah*.

HEBAT-ALLAH avait alors environ treize ans. *Souleymân Kâchef* le prit en amitié, et voulut le mettre au nombre des mamlouks attachés à sa maison. Le jeune homme ne se sentait aucune disposition pour l'état militaire; mais, éprouvant un goût très-vif pour l'étude des sciences et des lettres, il préféra la carrière des fonctions civiles. Le Kâchef ne diminua rien de sa bienveillance pour le fils de son intendant, et n'en versa pas moins sur lui ses libéralités.

Pour lui assurer un sort brillant dans la

carrière qu'il choisissait, le Kâchef résolut de faire recevoir son protégé au nombre des étudians de la célèbre université musulmane, établie au Kaire dans la magnifique mosquée, si connue sous le nom de *Gâmè-êl-Azhar* [1].

Je ne répéterai pas ici ce que j'ai dit dans l'Avis préliminaire de la première partie de ce recueil, sur l'état florissant de l'instruction dans cette illustre mosquée [2]. On sait que, de tous les pays de l'islamisme, on y voyait accourir en foule des étudians, avides de s'instruire aux leçons des savans professeurs, entretenus les uns et les autres, sur le produit des fondations pieuses qui avaient enrichi cet utile établissement.

Mais, pour être admis à la mosquée d'*êl-*

[1] Vulgairement *Mosquée des fleurs*; plus exactement peut-être *Mosquée fleurie* ou *illustre*.

[2] Voyez, à la fin du troisième volume, la XLVIIe note supplémentaire.

Azhar, il fallait être musulman. Le jeune Cophte fut donc forcé d'embrasser l'islamisme et de se soumettre aux rites de sa nouvelle religion. Il changea alors son nom d'HEBAT-ALLAH en celui de MOHAMMED, et reçut le surnom d'ÊL-MOHDY (*le bien-conduit*), qui faisait allusion à son entrée dans le sentier des vrais croyans, à la suite des îmâms et des prophètes.

Le jeune ÊL-MOHDY se livra ardemment aux études des connaissances dont il venait d'acheter la possession par son changement de religion : il suivit les lecons des savans professeurs, s'acquit l'affection des Cheykhs et ne tarda pas à être jugé digne d'être nommé Cheykh lui-même.

Mais pendant qu'il se livrait ainsi à ses travaux studieux, de nouvelles révolutions avaient entièrement changé au Kaire la face des affaires, et fait passer le gou-

vernement sucessivement en différentes mains.

Le Sultan *Othmân èbn-Moustafâ* [1] avait remplacé son frère *Mahmoud* sur le trône de Constantinople, en l'an de l'hégire 1168 (1754 de l'ère chrétienne). Trois ans après, en l'an 1171 de l'hégire (1757 de l'ère chrétienne), il avait été remplacé lui-même par son cousin Mustapha III. Pendant cet intervalle, plusieurs Pachas s'étaient succédé dans le gouvernement de l'Égypte. La haine mutuelle et la mésintelligence entre *Ibrahym-Kikhyâ* et *Ibrahym èl-Tcherkassy*, loin d'avoir diminué, semblait prendre au contraire plus de force et d'intensité : ils s'étaient encore aigris l'un l'autre par leurs tentatives réciproques de se nuire, et par les piéges qu'ils s'étaient mutuellement dressés. En-

[1] Nommé fautivement par nos historiens, Osman II, réellement le IIIe de ce nom.

fin, l'an 1172 de l'hégire (1758 de l'ère chrétienne), *Ibrahym él-Tcherkassy* vint à bout de surprendre son ennemi et de l'assassiner.

Aly-Bey était sincèrement attaché à son patron, et il jura de venger sa mort. Cependant, durant cinq ans entiers il dissimula soigneusement ses intentions. Pendant ce temps, il achète un grand nombre de mamlouks, s'insinue dans l'amitié du Pacha, capte la faveur des autres Beys ses collègues par des présens et des services; enfin, en l'an de l'hégire 1177 (1763 de l'ère chrétienne), il réussit à se faire nommer *Cheykk él-beled*, et, peu de mois après, il poignarda l'assassin de son maître, *Ibrahym él-Tcherkassy*.

A l'époque où *Aly-Bey* était parvenu à la première place parmi les Beys, *Souleymân-Kâchef* n'avait pas oublié son jeune protégé El-Mohdy, alors âgé de

vingt-six ans, et il avait profité de l'amitié d'*Aly-Bey* pour lui procurer quelque part dans l'administration civile et religieuse; dès-lors, le crédit du jeune Cheykh prit de jour en jour un nouvel accroissement, et bientôt sa perspicacité et ses talens lui assurèrent une influence décidée. *Aly-Bey*, qui avait apprécié le Cheykh Êl-Mohdy et qui comptait sur son dévouement, l'attacha alors au secrétariat du Divan général du Kaire.

Ce n'était pas sans raison qu'*Aly-Bey* cherchait à s'entourer de serviteurs habiles et fidèles : la terrible vengeance qu'il venait d'exercer sur l'assassin de son maître *Ibrahym-Kikhyâ*, mit en danger son autorité et sa vie.

En effet, il avait plus consulté sa reconnaissance pour *Ibrahym-Kikhyâ* et son ressentiment contre *Ibrahym êl-Tcherkassy*, que les conseils de la pru-

dence ; ce meurtre excita contre lui tous ceux qui parmi les Beys étaient les créatures ou les partisans de celui qu'il venait d'immoler à sa vengeance.

Il ne put trouver sa sûreté que dans une fuite prompte du Kaire et une retraite précipitée en Syrie. Il y obtint un asile auprès du *Mohassel* ou *Motsellem* [1] de *Beyt-él-Qouds* (Jérusalem), son ancien ami. Mais cet asile ne put le protéger que pendant deux mois. Les Beys, ennemis d'*Aly*, l'avaient accusé auprès du Grand Divan de Constantinople, et un firman impérial porta l'ordre au Mohassel de livrer son protégé *Aly*, et de l'envoyer prisonnier à la Porte-Ottomane.

Instruit à temps, *Aly-Bey* s'enfuit à *Akkah* (Saint-Jean-d'Acre), où il gagna l'amitié du Cheykh *Dâher*, fils d'*Omar*,

[1] Ces deux titres signifient également *Gouverneur*.

prince de cette ville puissante. Soutenu par lui et secondé par ses amis du Kaire, surtout par les anciens partisans d'*Ibrahym-Kikhyâ*, pour lesquels le meurtre d'*Ibrahym êl-Tcherkassy* était loin d'être un crime, il parvint à faire révoquer les ordres du Divan impérial, et à rentrer la même année au Kaire dans ses fonctions de *Cheykh-êl-beled.*

Deux ans après, l'an 1179 de l'hégire (1765 de l'ère chrétienne), il fut troublé encore dans la possession de sa dignité; lorsque *Raghyb-Mohammed-Pachâ*, ancien gouverneur du Kaire, épargné par la générosité d'*Aly-Bey* au milieu de la catastrophe qui l'avait dépossédé du pachalyk d'Égypte, était devenu Grand-Vizir de la Porte-Ottomane, sa reconnaissance avait toujours protégé *Aly-Bey*, soit d'une manière patente, soit par des intrigues secrètes. La mort de ce Vizir, l'an de l'hé-

gire 1179 [1], enleva à *Aly-Bey* son plus sûr appui auprès de la cour de Constantinople, et ses ennemis profitèrent de la circonstance pour ourdir contre lui de nouveaux complots.

Aly-Bey se vit contraint de s'enfuir une seconde fois, et se retira dans l'Yemen. Mais, en l'an 1180 de l'hégire (1766 de l'ère chrétienne), ses partisans facilitèrent son retour, et assurèrent sa tranquillité future par la mort de quatre des principaux Beys du parti d'*Ibrahym él-Tcherkassy* : le reste fut comprimé par la crainte, et *Aly-Bey* régna tranquillement en Égypte pendant plusieurs années, sans qu'aucune intrigue osât éclater contre lui.

Le Cheykh Él-Mohdy était alors âgé d'environ trente ans : il n'avait pas été au Kaire un des agens les moins actifs qui

[1] Cette année a commencé le 20 juin de l'an 1765 de l'ère chrétienne.

s'étaient employés à ranimer le parti d'*Aly-Bey*, et à préparer les voies de son rappel. *Aly-Bey* l'en récompensa à son second retour, en l'investissant des hautes fonctions de Secrétaire en chef du Divan général des Beys.

Il conserva cette place sans interruption pendant trente-trois ans, c'est-à-dire jusqu'à l'arrivée en Égypte des Français, qui s'empressèrent de l'y maintenir.

Mais ces longues années de secrétariat-général ne furent cependant pas pour le Cheykh Èl-Mohdy, des années sédentaires et tranquilles, et il s'en faut beaucoup que sa vie ait été alors exempte d'agitation et de vicissitudes : attaché à la fortune d'*Aly-Bey*, il dut suivre toutes les phases de cette fortune durant la vie d'*Aly*, et même, après la mort de son protecteur, il ne put rester étranger aux influences des événemens qui firent subir aux maisons

des Beys sorties de celle d'*Aly* des révolutions si variées.

Depuis la mort du Vizir, son protecteur déclaré auprès de la Porte-Ottomane, *Aly-Bey*, voyant s'accroître et se fortifier le parti de ses ennemis, avait, pour se corroborer lui-même contre eux, augmenté ses acquisitions de mamlouks, qu'il porta au nombre de six mille. De plus, il avait cru se mettre à l'abri des événemens futurs, en faisant conférer le titre de Bey à dix-huit de ceux qui composaient sa maison.

Ces Beys, ses créatures, et sur l'appui desquels il semblait pouvoir fermement compter, étaient les suivans .

Roddouân-Bey, son neveu ;

Aly-Bey él-Tentaouy,

Ismayl-Bey ,

Khalyl-Bey,

Abd-érrahmân-Bey,

Hassan-Bey,



X. — SCEAUX ET MONNAIES.



A. B. Monnaie d'Aly-Bey, l'an 1185 de l'hégire.
C. Sceau de Souleymân-Kâchef.
D. Sceau de Mourad-Bey. E. Sceau d'Ibrahym-Bey.
F. Sceau de Mohammed-Aly.

Youssouf-Bey,

Zou-l-fyqar-Bey,

Agyb-Bey,

Moustafâ-Bey, tous les neuf Géorgiens ;

Ahmed-Bey, d'Amasie;

Lattyf-Bey,

Othmân-Bey, Circassiens;

Selym, Agha des janissaires;

Souleymân-Kâchef, alors *Kikhyâ* ou lieutenant-général du même corps [1];

Mourad-Bey, et *Ibrahym-Bey*, Circassiens, qui, après la mort d'*Aly-Bey*, devaient lui succéder, et ne cesser de se disputer la souveraineté de l'Égypte, jusqu'au moment où leur défaite commune par l'armée française termina leurs différends.

Enfin *Mohammed-Bey*, surnommé *Abou-dahab* (le Père de l'Or), à cause de

[1] Voyez le sceau de *Souleymân-Kâchef*, avant qu'il n'eût le titre de Bey, dans la X[e] vignette.

son avarice insatiable; le plus chéri d'eux tous par son maître, pour lequel il devait être bientôt un monstre d'ingratitude et l'instrument perfide d'une ruine totale.

Ces promotions eurent lieu la même année dans laquelle le Cheykh ÈL-MOHDY fut appelé au secrétariat général du Divan. Mais, s'il demeura inviolablement fidèle à son bienfaiteur, combien la plupart des Beys qui devaient leur sort brillant à *Aly-Bey* ne se montrèrent-ils pas par la suite envers lui ingrats et perfides!

Mohammed-Bey Abou-dahab, comblé des faveurs d'*Aly-Bey*, qui l'appelait son fils et lui avait donné sa propre sœur en mariage, ne s'en joignit pas moins aux intrigues et aux complots des partisans d'*Ibrahym èl-Tcherkassy*, qui brûlaient du désir de venger par la mort d'*Aly-Bey* celle du chef de leur maison. La jalousie que la puissance d'*Aly-Bey* fit naître dans

le cœur des autres Beys ses collègues augmenta encore le nombre de ses ennemis ; mais n'osant l'attaquer en face, ils s'adressèrent à l'ingrat beau-frère de celui dont ils avaient conjuré la perte, et ils parvinrent facilement à le séduire par des sommes considérables, surtout par la promesse de lui donner, à la mort d'*Aly-Bey*, la place éminente de *Cheykh-êl-beled* [1].

Mohammed Abou-dahab s'engagea à assassiner *Aly-Bey*, mais il ne jugea pas l'occasion favorable pour se déclarer ouvertement : alors, doublement traître, il reçut les présens, et courut dénoncer les conspirateurs à son maître. Cette perfidie convainquit plus que jamais *Aly-Bey* de la fidélité de son ancien esclave ; et, aveuglé par cette démarche, il se refusa par la suite à croire toutes les preuves qui lui furent

[1] Mot à mot *Cheykh* ou *Prince du pays*.

présentées de la perfidie et des complots dangereux ourdis par *Abou-dahab*.

Quoique celui-ci eût déjà essayé deux fois de le faire périr par le poignard ou le poison, *Aly-Bey* regarda toujours comme des calomnies les rapports fidèles qui lui parvinrent à ce sujet.

En l'an 1182 de l'hégire (1768 de l'ère chrétienne) la guerre fut déclarée entre la Russie et la Porte-Ottomane. Comme *Cheykh él-beled* de l'Égypte, *Aly-Bey* devait fournir aux armées de Constantinople douze mille hommes, et il s'empressa de lever ce corps pour son contingent. Mais ses ennemis surent profiter de cette occasion pour le perdre. Ils attirèrent dans leur parti le Pacha du Kaire lui-même : une lettre signée du Pacha et de tous les Beys ennemis d'*Aly*, vint l'accuser à Constantinople de ne faire ces levées de troupes que pour se joindre aux Russes et se rendre

indépendant. La réponse du Divan ottoman fut l'ordre au Pacha d'envoyer la tête d'*Aly-Bey* aux pieds de sa Hautesse.

Aly-Bey fut promptement informé du firman fatal par un agent secret qu'il entretenait auprès du ministère de Constantinople ; il était sûr de son innocence, mais il ne s'en tint pas moins sur ses gardes.

El-Tentaouy, sur la fidélité duquel il pouvait compter, alla avec douze mamlouks dévoués, déguisés en Arabes, se poster à quelque distance du Kaire, sur la route par laquelle devait arriver nécessairement le *Qapygy-Bâchy*, porteur du funeste message. L'embuscade eut un succès complet : après trois jours d'attente, le *Qapygy-Bâchy* parut avec une suite de quatre hommes seulement ; ils furent arrêtés, tués, dépouillés, enterrés dans le sable, et le firman impérial fut remis entre les mains d'*Aly-Bey*. Il y lut l'ordre

meurtrier, et aussitôt il assembla le Divan général des Beys : leur montrant le firman, il s'efforça de les persuader qu'en frappant la tête du Divan, la cour ottomane voulait abattre le corps entier, et que sa mort serait le signal qui ferait successivement tomber leurs propres têtes.

Il les invita donc à défendre leurs vies, leurs droits et leur puissance ; ajoutant que l'Égypte, gouvernée avant eux par d'autres dynasties de Mamlouks, leur appartenait, et que jamais occasion plus favorable ne se présenterait pour secouer le joug que la politique criminelle du Sultan avait fait peser sur ce beau royaume.

Le Divan fut entraîné par cette éloquente allocution ; les dix-huit Beys de la création d'*Aly-Bey* l'appuyèrent fortement, et les Beys ses ennemis, signataires de son accusation, n'osèrent s'opposer à l'assentiment général ; le Divan adressa

sur-le-champ au Pacha l'ordre de quitter le territoire égyptien en deux jours, sous peine de la vie, et l'Égypte fut déclarée indépendante

Le Cheykh ÊL-MOHDY fut chargé d'aller à Akkah faire part de cette déclaration au Cheykh *Dâher*, avec la mission expresse de chercher à faire appuyer par lui cette audacieuse entreprise. Le Secrétaire-général du Divan réussit dans son ambassade; il parvint à décider le Prince d'Akkah à joindre ses forces avec celles de ses sept fils et de ses gendres, à celles d'*Aly-Bey;* et, en Syrie, comme en Égypte, on se prépara à la guerre. Aux douze mille hommes qui avaient été levés pour le contingent, furent joints non-seulement les six mille Mamlouks d'*Aly-Bey*, mais encore tous ceux qui composaient les maisons des autres Beys, même ceux des dissidens, qui se sentirent trop faibles pour en faire refus.

Le Pacha de Damas, qui avait reçu de Constantinople l'ordre d'accourir avec vingt-cinq mille hommes, pour s'opposer à la jonction des troupes de Syrie avec celles d'Égypte, fut battu par le Cheykh *Dâher*, qui n'avait que dix mille soldats entre le mont Liban et le lac de *Tabâryéh*[1], l'an 1183 de l'hégire[2].

Cette défaite sembla terminer la guerre avec la Porte-Ottomane, qui n'envoya pas d'autres troupes, et paraissait avoir entièrement oublié qu'une portion de la Syrie, et l'Égypte entière, avaient proclamé leur rébellion.

Rassuré par ce calme qu'il attribuait à l'impuissance de ses ennemis, *Aly-Bey* s'occupa de l'administration intérieure de son nouveau royaume, réforma des abus,

[1] Lac de Tibériade.

[2] Cette année a commencé le 7 mai de l'an 1769 de l'ère chrétienne.

rétablit l'ordre dans la capitale, diminua les impôts, et appela à la tête de ses finances l'ancien ami et protecteur de la famille du Cheykh Êl-Mohdy, le Cophte *Maallem Mikhâyl-Ferhât* en remplacement du Juif *Youssouf ben-Lewy*, qui paya de sa tête ses malversations.

Une administration sage protégea le commerce extérieur et les communications intérieures : les tribus des brigands bédouins furent comprimées, et repoussées dans leurs déserts; et la tranquillité inusitée dont jouissait l'Égypte valut à *Aly-Bey* le surnom turk de *Boulout-Qapân* (destructeur des orages).

Pendant qu'*Aly-Bey* s'occupait avec tant d'activité du bonheur intérieur de ses nouveaux sujets, ses armes étendaient sa domination sur de nouvelles provinces. *Mohammed-Bey Abou-dahab*, son favori, avait été envoyé avec vingt mille

hommes conquérir l'Yémen, et *Ismay-*
Bey, avec huit mille hommes, fut char
de prendre possession de toutes les côt
orientales de la mer de *Qolzoum* (la m
Rouge) : en six mois l'Yémen fut conqui
le *Chéryf* de la Mekke, descendant du Pr
phète, détrôné et remplacé par l'émyr *Ab*
allah de la même famille. Le nouvea
Chéryf témoigna sa reconnaissance à *Al*
Bey en l'investissant des titres de *Sultan*
Roi d'Égypte et Souverain des deux mer

Se voyant ainsi affermi avec une appa
rence de légalité dans sa souveraineté, *Al*
Bey voulut constater son indépendance e
faisant frapper au Kaire des monnaies à so
propre coin.

Les monnaies de l'année 1185 de l'hé
gire [1] portent en effet son nom, avec cett
circonstance remarquable, que la date qu

[1] Cette année a commencé le 16 avril de l'an 1771 d
l'ère chrétienne.

y est apparente, est celle de 1171 [1], époque de l'avènement de Mustapha III au trône de Constantinople; tandis que la date réelle de la fabrication n'est rappelée que par les chiffres 85, abrégés de 1185, placés dans le haut du champ numismatique, immédiatement au-dessus du nom d'*Aly* [2].

Cette même année 1185 de l'hégire, *Aly-Bey* conçut un plan plus vaste, et dans lequel il trouva les premières causes de sa perte. Il confia trente mille soldats à *Mohammed-Bey Abou-dahab*, et le chargea d'aller soumettre toute la portion de la Syrie qui, dépendant encore du gouvernement ottoman, était un voisinage dangereux pour le Prince d'Akkah, son allié et son ami; il regardait d'ailleurs la Syrie comme une dépendance naturelle de

[1] Cette année a commencé le 15 septembre de l'an 1757 de l'ère chrétienne.

[2] Voyez une de ces monnaies dans la X[e] vignette.

l'Égypte, et qui lui avait toujours appartenu, lorsqu'elle avait eu des souverains indépendans, tels que les Toulonides, les Ayoubites, et les diverses dynasties des Mamlouks ses prédécesseurs.

Aly-Bey chercha en même temps à s'assurer d'autres appuis dans des alliances plus éloignées avec les ennemis naturels de Constantinople. Le négociant italien *Rosetti* avait déjà traité pour lui avec les Vénitiens, et lui promettait leur amitié et leur coopération. Un Arménien nommé *Yagop*[1], fut chargé de sonder le comte Alexis *Orloff*, commandant en chef des forces russes, dans la Méditerranée et la Mer-Noire, sur la possibilité d'un traité avec la czarine Catherine II. Une réponse favorable fut faite à ces ouvertures; mais les négociations traînèrent en longueur, à

[1] Jacques, en arabe *Yaqoub*.

cause de l'éloignement respectif des deux centres d'affaires.

Cependant le succès accompagnait les armes d'*Aly-Bey* en Syrie : les troupes de *Mohammed-Bey Abou-dahab* son lieutenant, réunies à celles du Cheykh *Dâher* son allié, s'étaient emparées heureusement de Ghazzah, de Ramléh, de Nâblous, de *Beyt êl-Qouds* (Jérusalem), de *Yaffà* (Jaffa), de *Saydah*[1], et vinrent enfin assiéger Damas, qui ne tarda pas à se rendre.

Maître de cette grande ville, et de la Syrie presque entière, *Mohammed Abou-dahab* sentit sa cupidité lui conseiller de garder pour lui-même ses conquêtes, en trahissant son beau-frère et son bienfaiteur. Bien plus, son avarice et son ambition lui inspirèrent la résolution d'enlever à *Aly-Bey* l'Égypte elle-même. Il paraît qu'il

[1] L'ancienne Sidon.

fut encouragé dans son ingratitude par les suggestions du Divan de Constantinople, avec lequel il avait noué une correspondance secrète, et qui se hâta de lui faire les plus brillantes promesses.

Dès-lors, *Mohammed-Bey Abou-dahab* cessa de s'avancer sur les terres ottomanes; retournant en arrière, il augmenta ses forces de toutes les garnisons qu'il avait laissées dans les villes conquises, et qu'il en retira pour les réunir à son corps d'armée.

Il marcha à grandes journées vers l'Égypte; mais il n'osa cependant se porter de suite au Kaire, où il savait que les *Ogâqs* ne lui offriraient que des ennemis, dont il s'était attiré depuis long-temps la haine; tournant par les déserts, il parvint dans la Haute-Egypte, et dans les derniers jours de l'an de l'hégire 1185 (1772 de l'ère chrétienne), il s'empara de la ville

de Syout, et força les Beys du *Sayd*[1] de se joindre à lui.

Alors, proclamant hautement ses intentions de détrôner *Aly-Bey*, il se dirigea sur le Kaire, et dans les premiers jours de l'an 1186 de l'hégire (1772 de l'ère chrétienne), il arriva avec des forces considérables sur la rive gauche du Nil en face de *Masr-él-Atyqah*[2].

Aly-Bey se repentit alors d'avoir fermé l'oreille aux amis fidèles qui depuis longtemps l'avaient averti de l'ingratitude et des perfides desseins de *Mohammed Aboudahab :* il rassembla à la hâte trois mille hommes et les confia à *Ismayl-Bey* pour lui disputer le passage du fleuve; mais *Ismayl-Bey*, effrayé de la supériorité de l'ennemi qu'il avait à combattre, et séduit par les promesses accompa-

[1] La Haute-Égypte.

[2] Le vieux Kaire, nommé aussi *Masr él-Qadyméh.*

gnées de menaces que lui fit parvenir *Mohammed-Bey Abou-dahab*, abandonna le parti d'*Aly-Bey*, et remit ses troupes à la disposition du rebelle qu'il était chargé d'attaquer. *Abou-dahab* fut reçu au milieu des acclamations, dans le camp d'*Ismayl-Bey*, dont la défection enlevait les dernières ressources au malheureux *Aly-Bey*.

A cette nouvelle désespérante, *Aly-Bey* s'était retiré dans la citadelle du Kaire avec ses trésors, son harem, ses amis et ses partisans. Il annonçait l'intention de s'y défendre jusqu'aux dernières extrémités; mais, trois jours après, craignant de se trouver cerné par les troupes de *Mohammed Abou-dahab*, il céda au conseil qu'il reçut du Cheykh *Ahmed*, quatrième fils du Cheykh *Daher*, qui l'engagea à abandonner l'Egypte et à chercher de nouveau un asile auprès du Prince d'Acre, son père. La même

nuit, avant que les troupes de *Mohammed Abou-dahab* n'eussent pris possession de la ville, *Aly-Bey* sortit de la citadelle avec ses partisans; se dérobant par une prompte fuite le long de *Gebel él-Ahmar*[1], il gagna par le désert les frontières de la Syrie, espérant une occasion favorable qui le rétablirait par la suite dans son ancienne puissance.

Les principaux personnages qui s'attachèrent avec une constance courageuse à la fortune d'*Aly-Bey* proscrit et détrôné, furent les treize Beys *Tentaouy*, *Roddouân*, *Khalyl*, *Souleymân*, *Selym*, *Othmân*, *Agyb*, *Zou-l-fyqar*, *Moustafâ*, *Lattyf*, *Abd-érrahmân*, *Mourad*, *Ibrahym*, et le fidèle Cheykh ÊL-MOHDY, qui avait déjà, en plus d'une circonstance, montré son dévouement et sa reconnaissance pour son protecteur.

[1] La Montagne-Rouge, au nord-est du Kaire.

Aly-Bey quitta ainsi une troisième fois l'Egypte dans la nuit du 9 du mois de Moharrem de l'an 1186 de l'hégire, correspondant au 12 avril 1772 de l'ère chrétienne. Le peu de troupes qui l'accompagnèrent ne montait pas à six mille combattans; son trésor contenait à peine 800,000 sequins *zer-mahboubs* forts [1], c'est-à-dire environ six millions de notre monnaie; ses bijoux et effets précieux pouvaient avoir une valeur quadruple.

On marcha jour et nuit; mais en arrivant, trois jours après, à Khân-Younès, on s'aperçut que cinq des vingt-cinq chameaux qui portaient le trésor, avaient été détournés et pris par les Arabes, et que quelques corps de troupes avaient déserté avec *Youssouf-Khazindar* [2], dans cette

[1] Le sequin *zer-mahboub* du Kaire est une monnaie d'or qui vaut 180 médins, ou 6 f. 45 cent.; le *zer-mahboub* fort, ou de Constantinople, vaut 200 médins, ou 7 fr. 20 cent.

[2] *Khazindar* ou *Khaznadar* signifie *Trésorier*.

retraite nocturne et précipitée. Le lendemain on entra dans Ghazzah, asile peu sûr, et dévoué à *Abou-dahab:* sans s'y arrêter, on arriva en huit jours à Akkah, où *Aly-Bey* fut accueilli avec toute l'amitié d'un allié fidèle. Mais les coups imprévus des infortunes qui avaient assailli et accablé ce malheureux prince, avaient altéré sa santé, et il n'arriva à Akkah que dangereusement malade.

Cependant une escadre des Russes parut devant Acre; ils apprirent les désastres d'*Aly-Bey*, et de nouvelles négociations se renouèrent. Elles furent conduites d'abord par *Zou-l-fyqar-Bey;* mais il mourut avant d'avoir terminé sa mission, qui fut alors confiée à *Souleymân-Bey* et à son ami et protégé le Cheykh Èl-Mohdy. Cette négociation ne fut pas infructueuse : de l'artillerie, des munitions, furent données par les Russes, et un corps de 3,000

Albanais, qui était au service de la Russie, fut mis à la disposition d'*Aly-Bey*.

Ce renfort et la jonction des troupes du Cheykh *Dâher* permirent à *Aly-Bey* de rentrer en campagne. Toujours retenu à Acre par sa maladie, il envoya, trois mois après, *Aly-Bey-él-Tentaouy*, dont la fidélité n'avait pu être ébranlée, reprendre *Sour* [1], Saydah, et plusieurs autres villes importantes du littoral de la Syrie, qu'avaient réoccupées des gouverneurs ottomans, après l'évacuation des garnisons d'*Abou-dahab*.

Bientôt il se mit lui-même en marche avec toutes ses troupes, et attaqua Yaffâ, qu'il prit après cinq mois de siége, pendant la durée duquel la ville de Ghazzah avait été emportée d'assaut; et celle de Ramléh, ainsi que Louddah, s'étaient volontairement soumises.

[1] L'ancienne *Tyr*.

Yaffâ fut remise en la possession du Cheykh *Dâher*. *Hassan-Bey* fut chargé de commander à Louddah, et *Selym-Bey* fut nommé gouverneur de Ramléh.

Le 9 du mois de Dou-l-hagéh de l'an 1186 de l'hégire [1], correspondant au 3 mars de l'an 1773 de l'ère chrétienne, *Aly-Bey* reçut, à Yaffâ, des envoyés qui lui étaient adressés par les janissaires, les autres Ogâqs [2], et les principaux habitans du Kaire : ils lui déclarèrent que la ville, fatiguée du gouvernement vexatoire et spoliateur de *Mohammed-Bey-Abou-dahab,* était prête à rouvrir ses portes à son ancien souverain, et à s'armer pour lui, si *Abou-dahab* tentait de résister aux vœux universels.

A ce message, *Aly-Bey* sentit renaître

[1] Cette année a commencé le 4 avril de l'an 1772 de l'ère chrétienne. Dou-l-hagéh est le 12e mois de l'année musulmane.

[2] Voyez la XIIIe note supplémentaire, dans le troisième volume.

toutes ses espérances : il quitta aussitôt Yaffà et se mit en route pour le Kaire.

Les troupes qui étaient alors auprès d'*Aly-Bey* ne formaient qu'environ deux mille cinq cents hommes, sous les ordres des beys *Tentaouy*, *Khalyl*, *Moustafà*, *Hassan*, *Selym*, *Souleymân*, *Lattyf*, *Mourad*, et *Abd-êrrahmân*; mais il retira, pour se renforcer, les garnisons qu'il avait placées à Louddah et à Ramléh, et réunit autour de lui les troupes du Cheykh *Dâher*, de son fils aîné le Cheykh *Tcheleby*, de son gendre le Cheykh *Kerym*, et de *Hassan*, Cheykh de Sour; il avait aussi acheté les services d'un corps de trois mille cinq cents Moghrebins : le tout formait environ huit mille combattans.

Le 11 Moharrem de l'an 1187 de l'hégire [1], répondant au 4 avril de l'an

[1] Cette année a commencé le 25 mars de l'an 1773 de l'ère chrétienne. Moharrem est le 1er mois des musulmans.

1773 de l'ère chrétienne, la petite armée arriva à Khân-Younès, et le 16 Moharrem (9 avril) auprès de Salahyéh : deux jours après, *Aly-Bey* y fut attaqué par l'avant-garde des troupes d'*Abou-dahab*, forte de près de 12,000 soldats. Après un combat de quatre heures, *Aly-Bey*, malgré l'infériorité de ses forces, battit l'ennemi, et lui tua un grand nombre d'hommes.

Cette première victoire lui fit ouvrir les portes de Salahyéh. Mais il apprit bientôt qu'il ne devait plus compter sur les partisans qu'il avait espérés dans le Kaire. *Abou-dahab* avait harangué les Ogâqs, leur avait dépeint *Aly-Bey* comme ayant apostasié la foi musulmane, par son alliance avec les Russes et d'autres États chrétiens. Le fanatisme, et quelques distributions d'argent faites à propos, avaient changé les dispositions des Ogâqs, qui

s'étaient d'abord déclarés en sa faveur; les seuls janissaires avaient refusé constamment de s'armer contre *Aly-Bey*.

Rassuré sur les intentions du Kaire, et ne craignant plus d'y laisser derrière lui des ennemis dangereux, *Abou-dahab* en était parti lui-même pour attaquer en personne son rival.

Le chagrin qu'éprouva *Aly-Bey* à cette cruelle nouvelle, les fatigues et les chaleurs excessives qu'il avait supportées en traversant une partie du désert, lui causaient une fièvre violente, et il était hors d'état de se montrer à cheval à la tête de ses troupes, quand, le mardi 20 du mois de Moharrem (13 avril), l'armée entière d'*Abou-dahab* fut en présence.

L'armée d'*Aly-Bey*, bien inférieure en nombre, n'hésita cependant pas à se ranger en bataille pour recevoir le combat. Les deux ailes commandées,

l'une par *Tentaouy* et les autres Beys, l'autre par le fils et le gendre du Cheykh *Dâher*, eurent d'abord un succès qui pouvait devenir décisif; mais les perfides Moghrebins passèrent du côté d'*Abou-dahab*. Alors le désordre se mit parmi les corps d'*Aly-Bey* déjà presque vainqueurs; bientôt la déroute fut complète.

Tentaouy et le Cheykh *Tcheleby* furent tués; le Cheykh *Kerym* et le Cheykh *Hassan* échappèrent avec *Roddouân-Bey* au massacre du champ de bataille, et accoururent au camp d'*Aly-Bey* lui annoncer ce terrible désastre, le suppliant de monter à cheval avec eux, et de fuir vers Ghazzah, où le Cheykh *Dâher* était resté avec quelques troupes.

Aly-Bey se montra inflexible à leur prière; assis à la porte de sa tente, il déclara fermement qu'il y resterait, préférant à la fuite, la mort la plus certaine;

puis il ordonna impérieusement à tous ceux qui voudraient sauver leur vie, de prendre la fuite avant l'arrivée de l'ennemi, et de l'abandonner seul à son sort. Ses partisans se virent forcés de lui obéir, et s'élancèrent sur la route de Khân-Younès; ils en partirent en toute hâte pour Ghazzah, où ils trouvèrent le Cheykh *Dâher*, que l'annonce de la perte de son fils aîné plongea dans le désespoir.

Les seuls qui échappèrent à cette malheureuse journée furent les Cheykhs *Kerym* et *Hassan*, les beys *Abd-érrahmân*, *Roddouân*, *Mourad*, *Ibrahym* et *Souleymân*, le Cheykh Èl-Mohdy, et à peine trois cents Mamlouks. Ils ne tardèrent pas à apprendre les détails des derniers momens de la vie d'*Aly-Bey*, qui avait enfin succombé à cette dernière infortune.

Peu d'heures après que ce prince, digne d'un meilleur sort, leur eut fait ses

derniers adieux, cinquante hommes, ayant à leur tête le Kikhyâ ou lieutenant d'*Abou-dahab*, s'étaient précipités à l'entrée de la tente où s'était retiré *Aly-Bey*.

Les dix Mamlouks, qui étaient restés seuls auprès de leur maître, avaient été à l'instant massacrés. *Aly-Bey*, faible et malade, avait cependant saisi son cimeterre; d'un seul coup il avait tué le premier des assaillans et blessé deux autres d'entre eux; les autres, n'osant l'approcher, déchargèrent sur lui leurs pistolets, et le blessèrent à son tour grièvement au bras droit et à la cuisse.

Il combattait encore vaillamment; et tirant son pistolet de la main gauche, il abattit le Kikhyâ lui-même; enfin, atteint encore au bras gauche, renversé à terre par plusieurs autres blessures, baigné dans son sang, mutilé, déchiré à coups de sabres et de yataghans, résistant toujours,

mais accablé par le nombre, il fut saisi vivant et porté aux pieds d'*Abou-dahab*.

Celui-ci le fit conduire au Kaire, où, quelques jours après le malheureux *Aly-Bey* avait cessé d'exister.

L'opinion publique accusa alors, peut-être sans injustice, *Mohammed-Abou-dahab*, d'avoir fait empoisonner l'appareil appliqué aux blessures du malheureux prisonnier.

La mort d'*Aly-Bey* sembla cependant exciter dans le cœur de l'ingrat *Abou-dahab* quelques remords et une apparence de repentir ; du moins il fit donner au bienfaiteur qu'il avait si indignement trahi, une sépulture honorable au Kaire, et il ne permit pas que sa tête fût portée, comme un hideux trophée, à Constantinople, ainsi que le prescrivaient les ordres du Divan impérial.

Mourad-Bey et *Ibrahym-Bey* s'étaient

empressés de se soumettre et de se réunir au vainqueur ; on accusa même, non sans vraisemblance, leur défection de s'être déclarée au milieu même du combat. Quoi qu'il en soit, leur exemple ne trouva pas d'imitateurs dans les autres Mamlouks, qui restèrent fidèles à la mémoire de leur maître.

Ces misérables restes du parti d'*Aly-Bey*, fugitifs et proscrits, espéraient en vain trouver quelque tranquillité dans l'asyle où les avait reçus le Cheykh *Dâher* à Akkah. *Abou-dahab* vint les y poursuivre. Il s'était fait proclamer *Cheykh èl-beled* au Kaire ; et quelque temps après, laissant en Égypte pour son *Qaym-maqam* [1], *Ibrahym-Bey*, devenu son favori, il entra en Syrie.

Kkan-Younès, Ghazzah, Ramléh et plusieurs autres villes lui offrirent peu de résistance. Yaffâ, commandée par le

[1] Voyez la note page 459 du premier volume.

Cheykh *Kerym*, gendre de *Dâher*, avait tenté de se défendre; mais cette ville malheureuse fut prise d'assaut, livrée au pillage, et la plus grande partie des habitans fut impitoyablement massacrée, sans distinction d'âge ni de sexe. A cette nouvelle, le Cheykh *Dâher*, voulant éviter à Akkah un sort semblable, quitta la ville avec sa famille et les réfugiés égyptiens.

Abou-dahab trouvant Akkah sans défense la pilla, ainsi que plusieurs autres villes de la Palestine, où il répandit la terreur par des exécutions sanglantes. Mais ici la main de la destinée avait marqué le terme de son usurpation criminelle. Il s'apprêtait à revenir en Égypte, chargé d'un butin immense, lorsqu'un matin on le trouva mort dans sa tente. L'armée égyptienne, sous la conduite de *Mourad-Bey*, emporta le corps d'*Abou-dahab*,

qui fut placé dans un tombeau peu éloigné de celui d'*Aly-Bey*.

Ainsi, en moins de deux ans, la même terre recouvrit le parricide et sa victime, le vil et criminel *Abou-dahab*, et ce noble *Aly-Bey*, auquel la mémoire reconnaissante des habitans de l'Egypte a décerné à juste titre le surnom d'*êl-Kébir* (le Grand).

Malgré les prétentions d'*Ibrahym* et de *Mourad*, *Ismayl - Bey* succéda à *Abou-dahab* dans les fonctions de *Cheykh êl-beled:* ce bey était avec eux le seul qui restât de la maison d'*Ibrahym Kikhyâ*; et comme eux il était de la création d'*Aly-Bey*. La crainte seule lui avait fait embrasser le parti d'*Abou - dahab ;* son cœur avait toujours conservé un attachement secret pour *Aly-Bey* son ancien maître, et sorti de la même maison que lui. Il n'imita pas *Abou-dahab* dans sa fureur à poursuivre les restes infortunés de ce parti qui avait

été le sien. Les proscrits furent donc rappelés par lui de la Syrie, et rétablis dans les honneurs et dans les dignités qu'ils avaient possédés sous *Aly-Bey*.

Le Cheykh Èl-Mohdy reprit alors ses fonctions de Secrétaire-général du Divan, et il ne tarda pas à mériter toute la confiance d'*Ismayl-Bey*.

Après le renversement de celui-ci, lorsque *Mourad-Bey* et *Ibrahym-Bey* [1], commencèrent à se disputer la suprême puissance, le Cheykh Èl-Mohdy sut conserver son indépendance entre les deux partis, et se ménager en même temps l'estime et la considération des deux rivaux. Toujours prêts à se réunir contre leurs ennemis communs, ils étaient aussi toujours impatiens de s'attaquer l'un l'autre, dès que ces ces ennemis étaient abattus; et souvent son

[1] Voyez dans la Xe vignette, les sceaux de Mourad-Bey et d'Ibrahym Bey.

influence devint entre eux l'intermédiaire de ces réconciliations réitérées, dans lesquelles ils se juraient mutuellement une union et un bon accord, dont les promesses ne tardaient pas à être enfreintes par leur haine cachée, leur ambition indomptable, et leur jalousie toujours renaissante.

Un état de désordre, de trouble et de guerre civile, était le résultat nécessaire de ce choc des partis se heurtant sans cesse, de cette lutte continuelle entre deux puissans rivaux, l'un fougueux et indomptable, l'autre infatigable et opiniâtre; soit vainqueurs, soit vaincus, prenant presque toujours le Kaire pour leur champ de bataille; tantôt maîtres de cette ville et de la puissance; tantôt fuyant dans le Sayd, et s'y préparant à de nouvelles attaques.

On sait comment nos victoires vinrent terminer cette lutte perpétuelle, et mettre

enfin d'accord ces deux ennemis irréconciliables, en leur enlevant à tous deux le prix qu'ils se disputaient; ou plutôt en chassant l'un au-delà du désert en Syrie, et poussant l'autre, sans trève ni relâche, jusque aux dernières cataractes de la Nubie, et les tenant désormais à une distance réciproque qui leur ôtait toute possibilité de se nuire.

Au milieu de ces vicissitudes multipliées, le Cheykh Êl-Mohdy, malgré toute sa prudence et la considération dont il jouissait dans l'un et l'autre parti, dut souvent être froissé par les événemens; et lorsque l'arrivée triomphante de notre armée au Kaire [1] sembla promettre à l'Égypte un état plus stable et plus tranquille, il n'est pas étonnant qu'il se soit

[1] Le 4 thermidor an VI, 22 juillet 1798, correspondant au 8 du mois de Safar de l'an 1213 de l'hégire.

jeté dans le parti des Français. Il embrassa ce parti franchement, sans aucune des arrière-pensées d'une politique perfide, et concourut de tous ses moyens à l'établissement de l'ordre public et d'une harmonie parfaite entre les conquérans et les peuples conquis.

J'ai déjà dit dans l'Avis préliminaire du premier volume de ce recueil, que pendant ces dissentions des Beys et ces révolutions du pouvoir, le Cheykh Êl-Mohdy avait été conservé dans ses fonctions de Secrétaire-général du Divan. Il fut un des principaux de la ville qui, à notre arrivée, dissuadèrent les habitans de toute résistance, et qui vinrent au devant du Général en chef avec des paroles de paix et de soumission. Je n'ai plus qu'à entretenir le lecteur de ses relations avec les Français pendant les années de l'expédition.

Son zèle et son dévouement, aussi pro-

fitables aux Français qu'aux Égyptiens, furent appréciés. Aussitôt après la prise de possession du Kaire, le Général en chef sentit le besoin de remplacer l'ancien Divan général du gouvernement qu'il venait de dissoudre. Par son ordre, des députés de toutes les provinces de l'Égypte s'étaient réunis au Kaire aux membres de l'ancien Divan qui y étaient restés, et avaient reçu le titre de *Dywân êl-amoumy* (Divan général). Le Cheykh *Abd-allah* ÊL-CHERQAOUY en fut nommé président [1]. Le Cheykh ÊL-MOHDY y fut conservé comme Secrétaire-général [2]. Monge et Berthollet, membres de l'Institut national et de l'Institut d'Égypte, y remplissaient les fonc-

[1] *Reys-el-Dywân*. Voyez dans la XI[e] vignette le cachet du Cheykh *êl-Cherqaouy*.

[2] *Kâtem-ser ou-Bâch-kâteb*; mot à mot : « conserva-» teur des secrets et écrivain en chef. » Voyez la vignette XI[e], renfermant les signatures autographes et le cachet du Cheykh ÊL-MOHDY.

XI. — SIGNATURES ET CACHETS.



A. B. C. Signatures du Cheykh êl-Mohdy.

D. Cachet du Cheykh êl-Mohdy.

E. Cachet du Cheykh êl-Cherqaouy, président du Divan.

F. Signature arabe du Général Menou.



tions de commissaires français. La première séance fut ouverte le dimanche 26 du mois de Raby êl-tâny de l'an 1213 de l'hégire[1], correspondant au 16 vendémiaire an VII (7 octobre 1798).

D'après le même ordre, le Divan général nomma dans son sein un comité particulier, qui prit le titre de *Petit Divan*, et qui, toujours en permanence, fut plus spécialement chargé de l'administration.

Les membres du Petit Divan étaient, outre le président et le secrétaire-général déjà nommés, les neuf Cheykhs suivans, qui occupaient le plus haut rang dans la considération publique :

Seyd Khalyl ÊL-BEKRY ;

Moustafâ ÊL-SAOUY ;

Souleymân ÊL-FAYOUMY ;

Seyd Moustafâ ÊL-DAMANHOURY ;

[1] Cette année a commencé le 15 juin de l'an 1798 de l'ère chrétienne.

Moussa ÈL-SERSY ;

Mohammed ÈL-EMYR ;

Ahmed ÈL-ARYCHY ;

Ibrahym ÈL-GINNEYNY ;

Abd-él-Hakim ÈL-SADAT.

Je ne crois pas inutile de placer ici une courte observation sur la nomination de cette corporation exerçant des fonctions administratives et, en quelques cas, judiciaires.

Le Divan recevait du Général en chef les ordres qui étaient relatifs aux habitans, et il en assurait l'exécution : c'était ainsi un corps intermédiaire entre nous et le peuple d'Égypte; combinaison d'autant plus heureuse pour le gouvernement français, que ce peuple, habitué depuis long-temps à recevoir son impulsion du Divan, continuait ainsi de lui obéir aveuglément et sans examen, sans s'inquiéter surtout si cette impulsion était directe ou

donnée de plus haut; si des beys et un pacha avaient transmis ces ordres rendus exécutoires par le Divan, ou s'ils étaient émanés de ces vainqueurs étrangers qu'il avait déjà appris à craindre, mais qu'il n'avait pas encore eu le temps de connaître et d'aimer. D'ailleurs, l'amour des peuples de l'Égypte a rarement été acquis à leurs dominateurs; et, pour ne pas être réputé tyrannique, il suffisait que leur commandement s'exerçât suivant les formes reçues.

Déjà, avant d'avoir été organisés en Divan général, les principaux Cheykhs qui en devinrent les membres, avaient eu occasion de manifester leurs sentimens d'attachement et de dévouement aux Français.

Ces sentimens se trouvent consignés dans la lettre qui fut adressée, sous la date du 20 du mois de Raby êl-âouel de

l'an 1213 de l'hégire [1], par les cheykhs et les notables de la ville du Kaire au Chérif souverain de la Mekke, *Abd-él-Qâdir Ghâleb* [2], pour lui rendre compte des événemens relatifs à la caravane sacrée du pèlerinage.

Chaque année, des fêtes religieuses accompagnent le départ de cette caravane; elle se met en route sous la conduite d'un chef militaire qui prend le titre d'*Émyr él-Hag*.

Cette fonction était autrefois toujours remplie par celui des beys qui était le second en puissance et en influence politique: il en conservait le titre, et, en cette qualité, n'avait au-dessus de lui que le *Cheykh él-beled* dont on n'ignore pas que l'autorité était souveraine sous la suzeraineté de la Porte ottomane.

[1] 1er septembre 1798, 15 fructidor an VI.

[2] Ces noms et surnoms signifient mot à mot *le serviteur du Tout-Puissant, Victorieux.*

La caravane qui était partie avant notre arrivée en Égypte, fit son retour dans les premiers jours de l'expédition. Abandonnée de son *Emyr él-Hag*, *Salèh-Bey* qui, s'étant retiré à Jérusalem, y mourut empoisonné quelque temps après, elle devint la proie des Arabes bédouins et fut pillée et dispersée; mais elle trouva auprès des Français un asyle et une protection compatissante.

La place d'*Émyr él-Hag* se trouvait ainsi vacante par l'émigration du bey qui en était revêtu : elle fut donnée à *Moustafâ-Kyahyâ* [1], ou *lieutenant* du Pacha, qui n'avait pas suivi son maître dans sa retraite en Syrie.

Le 15 fructidor an VI (1er septembre 1798) [2], le général en chef lui conféra so-

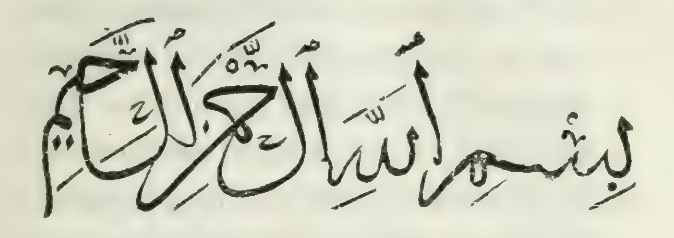
[1] Le titre de *Kyahyâ* est le même que celui de *Kikhyâ*.

[2] Correspondant au 20 du mois de *Raby él-âouel* de l'an 1213 de l'hégire.

lennellement cette dignité, en le revêtant d'une magnifique pelisse verte, en présence de tout le Divan, des Cheykhs et des autres notabilités de la ville. Le nouvel *Émyr êl-Hag* reçut en même temps plusieurs riches présens, entr'autres des châles précieux, des diamans, et un cheval superbement harnaché.

C'est pour faire part au Chéryf du désastre de la caravane, des soins qu'avait pris, afin de le réparer, le Général en chef, et des événemens qui l'avaient précédé, que les Cheykhs et notables du Kaire adressèrent au souverain de la Mekke la lettre suivante que j'ai ci-dessus annoncée, et qui paraîtra sans doute d'autant plus précieuse comme pièce officielle, qu'elle fut rédigée par le Cheykh Êl-Mohdy [1], et que sa rédaction servira à nous le faire connaître.

[1] J'en possède la copie originale autographe.



AU NOM DE DIEU

CLÉMENT ET MISÉRICORDIEUX.

« Après avoir adressé au Dieu très-haut
» les vœux ardens, que nous ne cessons de
» faire pour l'heureuse conservation des
» jours précieux de notre Seigneur et
» Imâm le noble Prince des fidèles, l'or-
» nement royal de la postérité de *Hâchem*,
» la fleur et la couronne de la race prophé-
» tique, le Chérif GHALEB, ABD-ÊL QADIR,
» Prince souverain et Sultan de la ville
» sainte de la Mekke.

» Nous prions le Tout-Puissant d'éle-
» ver sa gloire au plus haut degré, de
» le combler de ses faveurs les plus insi-

» gnes, de lui accorder sa protection spé-
» ciale, et de le préserver de tout malheur
» pendant la révolution des jours et des
» nuits; car, certes, le Dieu très-haut est
» son protecteur, et il a le plus puissant
» des intercesseurs, son glorieux aïeul, le
» Prophète Mohammed, sur lequel soient
» le salut et la bénédiction.

» Or donc, nous informons l'honorée
» présence de notre Seigneur, qui ne cesse
» de veiller aux intérêts de la religion et
» des fidèles, et nous informons aussi tous
» les nobles seyds et chérifs, descendans
» comme vous d'*Abd-el-Menaf*[1], votre il-
» lustre aïeul; nous informons tous les
» docteurs de l'islamisme qui habitent la
» Mekke, les qâdys, les îmâms, les *Kha-*
» *tebs*[2], enfin tous les négocians et les em-
» ployés du gouvernement de la ville

[1] Ancêtre de Mahomet.

[2] Prédicateurs chargés de faire la prière solennelle.

» sainte, et nous désirons qu'ils soient
» instruits des faits suivans :

» Le samedi, 7 du mois de Safar [1], de
» cette année bénie 1213 de l'hégire du
» Prophète, l'armée française s'est présen-
» tée sur les terres de Gyzéh, sur la rive
» occidentale du Nil d'Égypte, et le même
» jour elle y a livré aux Mamlouks un
» combat qui a duré plusieurs heures.

» Et ce combat a été fatal aux Mam-
» louks. Vers le coucher du soleil, ils ont
» été forcés de prendre la fuite; un grand
» nombre de leurs combattans est resté sur
» le champ de bataille.

» Et le lendemain matin, une députa-
» tion des docteurs de la loi et des princi-
» paux notables de la ville du Kaire, que
» Dieu la garde et la protège, s'est trans-
» portée à Gyzéh, pour réclamer sauve-
» garde et protection en faveur des habi-

[1] Correspondant au 3 thermidor an VI, 21 juillet 1798.

» tans musulmans, à l'exception des Mam-
» louks et de leurs partisans.

» Le Général en chef nous a accordé
» notre demande. Nous le suppliâmes
» aussi de nous permettre que le *Khotbéh*
» eût lieu comme à l'ordinaire le vendredi
» à midi ; et le Général en chef nous y a
» autorisés d'une manière authentique.

» Il a ajouté avec bonté qu'il était un
» des amis les plus dévoués de l'empereur
» des Ottomans, qu'il chérissait ceux qui
» lui étaient attachés, que ses ennemis
» étaient les siens propres.

» Et il a ordonné aussitôt que les exerci-
» ces religieux se fissent librement, comme
» auparavant, et suivant la coutume,
» dans la ville du Kaire; que l'appel à la
» prière, les lectures du Koran sacré, le
» concours dans les mosquées, et tout
» autre acte de religion ne fussent aucu-
» nement interrompus.

» Et il nous a informés encore qu'il est
» pénétré de la vérité incontestable qu'IL
» N'Y A POINT D'AUTRE DIEU QUE DIEU; que
» notre illustre Prophète et son noble li-
» vre sont connus et vénérés des Français;
» que l'islamisme n'avait pas en eux des
» ennemis.

» Ils ont délivré tous les musulmans
» qu'ils ont trouvés à Malte dans l'escla-
» vage; ils se sont rendus maîtres de ce
» rempart de l'Église chrétienne et de
» la Croix; ils ont fait cesser à Ve-
» nise les vexations dont on y accablait
» les musulmans; ils ont vaincu le Pape
» de Rome, cet ennemi éternel de l'isla-
» misme, qui ordonnait le massacre des
» fidèles, et qui envoyait, au nom de Dieu,
» les chrétiens verser le sang des vrais
» croyans: mais le Tout-Puissant a veillé
» avec bonté sur son peuple.

» Lorsque les pèlerins de la Mekke

» s'approchèrent du Kaire, le Général de
» l'armée française se transporta lui-
» même dans la province de Charqyéh
» sur les nouvelles qui parvinrent que les
» Arabes voleurs et assassins les avaient
» dépouillés.

» Les troupes françaises recueillirent
» avec humanité tous ceux qui avaient
» échappé à la déprédation et à la mort,
» leur procurèrent des montures, et don-
» nèrent à manger et à boire à ceux qui
» avaient faim et soif.

» Le Général, plusieurs jours avant de
» partir pour la province de Charqyéh,
» avait écrit à la caravane des pèlerins pour
» l'inviter à se rendre en droiture au Kaire,
» où il lui serait fait l'accueil le plus gra-
» cieux. Malheureusement ses lettres ne
» parvinrent point, et elle a subi ce que
» le destin avait ordonné d'elle : *Nous som-*
» *mes tous à Dieu, et nous retournons à lui!*

» L'ouverture du Khalyg de la ville du » Kaire, la bien gardée, s'est exécutée cette » année avec plus de pompe encore que » les années précédentes ; et les fidèles » s'en sont réjouis, et ils ont vu se dis- » siper leurs soucis et leurs inquiétudes.

» Le Général a distribué des sommes » considérables en aumônes aux pauvres, » et il a donné un magnifique festin aux » notables de la ville.

» De même aussi, le jour de la Nais- » sance illustre du Prophète des prophètes, » il a dépensé beaucoup d'argent pour la » fête qui a eu lieu : elle a été des plus » brillantes, et a mérité l'approbation de » tous les croyans.

» Nous devons surtout ne pas vous lais- » ser ignorer que le Général a témoigné » le plus grand zèle pour la nomination » d'un *Émyr êl - Hag*, et pour toutes » les dispositions qui doivent précéder

» l'expédition de la caravane des pèlerins.
» Nous avons été d'avis, ainsi que lui,
» de donner cette honorable commission à
» l'émyr *Moustafâ-Aghâ, Kyahyâ* de son
» excellence *Abou-bekr-Pachâ*, gouver-
» neur du Kaire; et ce choix nous a paru
» devoir être agréable à la sublime Porte,
» en ce qu'il assure ses droits sur un des
» points qui lui tiennent le plus à cœur;
» aussi cette disposition a-t-elle répandu
» généralement la joie et la sécurité chez
» tous les fidèles musulmans.

» Le Général en chef de l'armée fran-
» çaise montre le soin le plus actif pour les
» intérêts des *deux villes saintes* (la Mekke
» et Médine), et il s'occupe avec assiduité
» de tout ce qu'il y a à faire pour l'expédi-
» tion de la caravane des pèlerins. C'est ce
» qu'il nous a recommandé très-expressé-
» ment de vous faire savoir, comme té-
» moins oculaires des mesures qu'il prend

» chaque jour pour cet objet important,
» afin que de votre côté vous fassiez ce
» qui vous paraîtra convenable.

» Et nous redirons encore, pour termi-
» ner dignement cette missive :

» Salut et bénédiction sur l'Apôtre glo-
» rieux que Dieu a envoyé pour annon-
» cer la vérité aux hommes, et qu'il a doué
» de toutes les perfections et de toutes les
» vertus ; salut sur son illustre et noble
» famille, et sur les vénérables compa-
» gnons de sa mission divine. *Amyn!* »

Cette lettre était revêtue d'un grand nombre de signatures; l'un des principaux signataires était le Cheykh èl-Mohdy, qui, de même, a signé toutes les proclamations adressées ensuite par le Divan général au peuple d'Égypte, dans toutes les occasions où ces publications étaient utiles aux intérêts des Français. Presque toutes ces pièces sont entièrement rédigées par lui, et j'en

ai conservé avec soin les originaux écrits de sa main.

Il était intimement lié, et se concertait ordinairement avec le vénérable Venture, dont j'ai reçu avec reconnaissance les savantes leçons, et qui n'a pas dédaigné d'être, malgré mon jeune âge, à la fois mon maître et mon ami [1].

Je citerai encore parmi les Français qui furent les amis les plus intimes du Cheykh Èl-Mohdy, Poussielgue, administrateur-général des finances; Estève, payeur-général; le respectable Magallon, l'ancien consul de Mascate Beauchamps, Gloutier, Santi-l'Homaca; mes collègues en orientalisme Raige et Belletète, tous deux unis par les liens d'une amitié si constante, tous deux

[1] La perte de ce savant aussi modeste que profond, qui connaissait parfaitement les langues, l'histoire et les mœurs des Orientaux, a eu une influence funeste sur le succès de l'expédition.

moissonnés presque en même temps par une mort précoce; Jaubert, élève de Venture, et qui fut son digne successeur dans les fonctions d'interprète du Général en chef.

Et si, après ces noms, j'osais placer le mien, j'ajouterais que mon voisinage et mes communications habituelles avec le Cheykh Èl-Mohdy nous avaient inspiré une amitié réciproque, cultivée par nos relations de chaque jour, et qui ne s'est jamais démentie. J'ai donc regardé comme un dernier devoir de cette amitié, de rendre à sa mémoire l'hommage que lui consacre cette Notice biographique, et j'ai saisi avec empressement l'occasion offerte de la publier.

Outre ses relations officielles, ses proclamations et sa correspondance active avec tous les personnages influens dans les diverses provinces de l'Égypte, le Cheykh

Èl-Mohdy employait toute son influence personnelle, soit pour calmer les esprits au Kaire, soit pour découvrir et déjouer les complots que quelques mécontens et quelques fanatiques ne craignaient pas d'y tramer encore.

Cependant il ne put prévenir la révolte qui y éclata tout à coup le 30 vendémiaire an VII, correspondant au 11 du mois de Gemady-êl-àouel, de l'an 1213 [1].

On a pu voir, dans l'Avis préliminaire [2] placé en tête du premier volume de ce recueil, quelques détails sur cette révolte et sur ses suites; je ne les répéterai pas ici : j'y ajouterai seulement les détails suivans, qui en compléteront le tableau.

Le général Dupuy était alors gouverneur ou commandant militaire de la ville du Kaire et de son arrondissement; il parais-

[1] 21 octobre 1798 de l'ère chrétienne.

[2] Page 21 et suivantes.

sait être aimé du peuple ; et deux mois avant la révolte, il avait pris part, avec les principaux chéryfs, à la célébration des fêtes publiques, le jour de l'anniversaire de la Naissance du Prophète (*Mouled ên-Naby*).

Le 30 vendémiaire, à la pointe du jour, il se manifesta quelques rassemblemens dans la ville : à sept heures du matin une population nombreuse s'assembla à la porte du qàdy *Ibrahym Ekhtem-Effendy*, homme respectable par son caractère et ses mœurs. Une députation de vingt personnes des plus marquantes parmi ceux qui composaient l'attroupement, se rendit chez lui, et l'obligea à monter à cheval pour, tous ensemble, se rendre chez le Général en chef.

On partait, lorsqu'un homme de bon sens fit observer au qâdy que le rassemblement était trop nombreux, et presque généralement trop mal composé, pour des hommes qui ne voulaient que présenter

une pétition. Il fut frappé de l'observation, descendit de cheval, et rentra chez lui : la populace, mécontente, tomba sur lui et sur ses gens à coups de pierres et de bâtons, et ne manqua pas de saisir cette occasion pour piller sa maison.

Le général Dupuy arriva sur ces entrefaites : toutes les rues étaient obstruées. Un chef turk attaché à la police, qui venait deux cents pas derrière, voyant le tumulte et l'impossibilité de le faire cesser par la douceur, tira un coup de tromblon : la populace devint alors furieuse ; le Général la chargea avec son escorte, culbuta tout ce qui était devant lui, et s'ouvrit un passage ; mais, dans cette charge, il reçut sous l'aisselle un coup de lance qui lui coupa l'artère : il ne survécut à cette blessure que huit minutes.

Cette révolte, quoiqu'en un instant elle eût embrasé toute la ville, fut instantanée,

et loin d'avoir été préméditée par toute la partie de la population qui s'y livra : la classe éclairée et les principaux personnages du Kaire y restèrent étrangers. D'après les recherches qui furent faites après la soumission de la ville, on put se convaincre que quelques Cheykhs mécontens en avaient été les premiers instigateurs, et que les moteurs les plus actifs avaient été recrutés parmi quelques hommes obscurs, habitués au pillage et aux actes de désordre, au milieu des guerres intestines et sans cesse renaissantes entre les divers partis des Mamlouks. Le fanatisme, les préjugés depuis si long-temps enracinés chez les peuples musulmans contre les nations franques, avaient fait tout le reste.

Le complot avait été soigneusement caché à ceux des Cheykhs principaux du Kaire, dont les conspirateurs craignaient

la surveillance et le dévouement aux Français. Cependant malgré ce mystère, l'esprit de rébellion s'était au loin propagé dans les provinces, comme par une communication électrique; et, à la même époque, divers soulèvemens partiels éclatèrent en plusieurs points de l'Égypte assez éloignés. Mais partout la nouvelle de la soumission de la capitale, et de l'extinction du foyer principal de la révolte, épouvanta ces acteurs secondaires, et toutes ces vélléités de rébellion furent facilement comprimées.

Le Cheykh *Abd-allah él-Cherqaouy*, président du Divan, était chef de la Mosquée d'*él-Azhâr*, où les moteurs des désordres se réfugièrent comme dans leur quartier-général; mais, loin d'avoir pris part à la révolte dont cette mosquée fut le foyer, il s'était empressé avec le Cheykh Él-Mohdy, et plusieurs autres des principaux

Cheykhs, dévoués aux Français, de se rendre auprès du Général en chef, lui garantissant leur fidélité par leur empressement de mettre leurs têtes à la disposition des Français. Leurs conseils, et la connaissance parfaite qu'ils avaient des motifs de la révolte et du nombre des agitateurs qui avaient soulevé les habitans, ne furent point inutiles au Général en chef, pour amener la fin des troubles et la pacification générale; leurs prières et leurs insinuations prudentes ne servirent pas moins à obtenir pour leurs concitoyens la clémence de l'armée française, malgré l'opposition de quelques généraux, qui manifestaient l'opinion qu'une terrible exécution militaire était nécessaire pour étouffer dans le cœur des habitans tous les fermens qui auraient pu par la suite y faire éclore une nouvelle rébellion.

Le 14 de *Gemady el-àouel* de l'an 1213

de l'hégire [1], le corps entier des *Ulemâs* [2] s'assembla spontanément, et rédigea en langue arabe une circulaire qu'il adressa aux habitans des provinces.

Je placerai ici la traduction de cette pièce, pour mieux faire connaître l'esprit qui animait alors la classe éclairée à l'égard des Français; j'ajouterai que j'en possède l'original arabe entièrement écrit de la main du Cheykh Êl-Mohdy, qui fut sans doute chargé de la rédiger.

« Nous supplions le Dieu Tout-puissant » de vous préserver du feu de la sédition » et de tout désordre, soit caché, soit » public : que sa main protectrice éloi- » gne vos cœurs de ceux qui cherchent » à opérer le mal sur la terre!

[1] Correspondant au 3 brumaire an VII et au mercredi 24 octobre 1798.

[2] Gens de loi et chefs religieux. Voyez la note page 450 du premier volume.

» Nous faisons savoir aux habitans de
» votre province, à tous en général et en
» particulier, qu'il est arrivé quelque dés-
» ordre dans la ville du Kaire (que Dieu
» très-haut la garde et la conserve). Ce dés-
» ordre a été causé par la vile populace, et
» par des méchans qui se sont mêlés avec
» elle. Ils ont mis la désunion entre les trou-
» pes françaises et les sujets : ils ont ainsi
» occasionné la mort d'un grand nombre
» de Musulmans, et le pillage de quelques
» maisons de la ville.

» Mais la main secourable et invisible
» du Dieu très-haut est venue bientôt apai-
» ser ces troubles, et mettre fin à la sédi-
» tion.

» Par notre intercession auprès du Gé-
» néral en chef, les malheurs qui devaient
» suivre la révolte ont été arrêtés : il a empê-
» ché ses troupes de brûler la ville et de la
» piller, car ses yeux sont éclairés par la sa-

» gesse, et son cœur est plein de bienfai-
» sance et de miséricorde envers les Mu-
» sulmans : il est le protecteur particulier
» des pauvres et des malheureux : sans
» lui, tous les habitans du Kaire n'exis-
» teraient plus.

» Ainsi donc, gardez-vous bien d'exci-
» ter dans vos pays le désordre, afin que
» vous puissiez jouir pleinement dans vos
» demeures de la tranquillité et de la
» sécurité.

» Fermez vos oreilles aux conseils des
» méchans et aux instigations perverses
» des séditieux; gardez-vous d'être du
» nombre de ces malheureux insensés qui
» ne savent point prévoir les conséquences
» des démarches qu'ils hasardent dans
» leur imprudence.

» N'oubliez pas que *Dieu donne l'em-*
» *pire à qui il veut, qu'il ordonne ce qu'il*
» *lui plaît, et que rien n'arrive en ce*

» *monde que suivant les arrêts de sa sage*
» *prévoyance.*

» Quant à nous, nous avons vu périr » tous ceux qui ont été les auteurs de ces » désordres, et cette terre en a été heu- » reusement délivrée.

» Nous vous conjurons donc de pren- » dre garde à ne point vous jeter dans le » précipice, qui vous dévorerait sans es- » poir et sans ressources. Occupez-vous » uniquement des moyens de gagner votre » vie et des devoirs qui vous sont impo- » sés par notre sainte religion. C'est cette » religion sainte qui nous oblige à don- » ner ces conseils utiles au peuple que » nous sommes chargés par elle d'éclairer » et de conduire dans le droit chemin. »

Cette lettre circulaire était signée par les Cheykhs, *êl-Bekry, êl-Cherqaouy, êl-Saouy êl-Fayoumy, êl-Damanhoury, êl-Sersy, êl-Sadât*, ÊL-MOHDY, etc., et

était également revêtue de la signature de tous les membres de l'assemblée. Les sages conseils qu'elle renferme décréditèrent et dépopularisèrent la cause des moteurs de la révolte, et détournèrent de toute entreprise hostile ceux qui, dans le reste de l'Égypte, auraient encore voulu se montrer les imitateurs de leurs désordres.

Quelques-uns des principaux agitateurs avaient été saisis, les armes à la main, à la prise de la mosquée d'*él-Azhâr:* leur crime était connu, patent; nulle excuse ne pouvait les soustraire au supplice, dont l'exemple d'ailleurs était nécessaire pour épouvanter les partisans qu'ils avaient égarés, et les forcer désormais à la tranquillité et à la soumission.

Le 25 du mois de Gemady el-âouel de l'an 1213 de l'hégire [1], les Cheykhs *Is-*

[1] 14 brumaire an VII (4 novembre 1798).

mayl êl-Gyzaouy, Youssouf êl-Mousalhy, Abd êl-Wahâb êl-Chebraouy, Souleymân êl-Giousaqy, êl-Seyd Abd-êl-Kerym, et *Ahmed êl-Cherqaouy*, eurent la tête tranchée sur la place de la citadelle, comme convaincus d'être les auteurs principaux de la révolte.

Il paraît qu'un des motifs qui les poussèrent à cette criminelle entreprise, fut leur haine jalouse pour ceux de leurs confrères que le Général en chef avait promus aux emplois publics.

Ces six exécutions furent les seules; les autres complices, qui avaient été emprisonnés, furent reconnus avoir été plutôt faibles que coupables, et s'être laissé entraîner plutôt que d'avoir conduit les conspirateurs : ils ne tardèrent pas à obtenir leur entière liberté sur l'intercession du Cheykh Êl-Mohdy.

Il faudrait faire l'histoire entière de

l'expédition française en Égypte, si je voulais ici présenter en détail tous les événemens auxquels le Cheykh êl-Mohdy a concouru.

On a déjà vu dans l'Avis préliminaire du premier volume, l'anecdote relative à la pacification du Kaire, dans laquelle il joua un rôle si important. Je me bornerai à ajouter ici quelques autres anecdotes qui le concernent, et qui concourront à faire connaître son esprit et son caractère.

On avait tenté vainement de persuader au Divan de Constantinople que l'occupation de l'Égypte, par l'armée française, ne portait nulle atteinte aux droits de la Porte-Ottomane. Vainement on avait prétendu que, dans l'état de désobéissance continuelle où étaient lesBeys envers leur suzerain, les forces qui les avaient dépossédés et qui les poursuivaient sans relâche, étaient pour celui-ci, non des trou-

pes ennemies, mais de véritables auxiliaires; en vain l'ancien consul de Mascate, Beauchamps, envoyé du Kaire à Constantinople, y avait protesté des intentions amicales du Général en chef; attestant et prouvant que la monnaie continuait d'y être battue au type de l'empereur ottoman, que son nom n'avait pas cessé d'être proclamé dans les mosquées, avec les vœux ordinaires constatant la souveraineté, aux prières solennelles du *Khotbéh;* que le myry et les autres impositions se percevaient au nom du Sultan dans toutes les provinces de l'Égypte.

Beauchamps, pour toute réponse, fut enfermé aux Sept-Tours, et *Moustafâ-Pachâ* fut chargé de préparer une expédition contre les Français maîtres de l'Égypte.

La lenteur qui accompagne ordinairement tous les préparatifs militaires chez

les Ottomans, laissa le temps au Général en chef de ramener son armée de la Syrie; cependant, à peine eut-il deux mois pour réorganiser ses troupes. L'année était à peine terminée, depuis notre débarquement à Alexandrie, lorsque, dans une excursion qu'il fit vers les Pyramides pour y attaquer *Mourad-Bey*, le Général en chef reçut, le 27 messidor an VII[1], la nouvelle que *Moustafâ-Pachâ*, débarqué à Abouqyr avec des forces considérables, était déjà maître du château, et occupait la presqu'île, menaçant à la fois Alexandrie et Rosette.

Sur-le-champ la poursuite de *Mourad-Bey*, déjà fugitif, fut abandonnée : les dispositions d'attaque, contre ce nouvel ennemi beaucoup plus redoutable, furent prises à l'instant avec une perspicacité et

[1] Correspondant au lundi 15 juillet 1799, 12 Safar de l'an 1214 de l'hégire.

une rapidité véritablement admirables; les forces disponibles furent toutes dirigées avec précision vers le même point : et *Moustafâ-Pachâ*, attaqué lui-même par ceux qu'il croyait surprendre, fut, le 7 thermidor [1], vaincu et fait prisonnier, malgré la défense la plus opiniâtre, après avoir vu une partie de sa nombreuse armée taillée en pièces, et le reste noyé dans sa fuite au sein des flots de cette rade d'Abouqyr, si fatale pour nous un an auparavant, et maintenant pour nous si glorieuse.

Mais en quittant le Kaire, le Général en chef avait pu craindre d'encourager, par son absence, les ennemis cachés qu'il pouvait y avoir encore, surtout lorsqu'ils sentiraient relever leurs espérances par l'apparition d'une puissante flotte otto-

[1] Jeudi 25 juillet 1799, 22 Safar de l'an 1214 de l'hégire.

mane et de l'armée formidable de *Moustafâ-Pachâ*.

Aussi, en partant, il recommanda la tranquillité de la ville aux divers fonctionnaires français et égyptiens qui devaient la surveiller. Le Cheykh ÊL-MOHDY fut un de ceux qui montrèrent le plus de zèle à répondre à la confiance du Général en chef.

Il parcourait la ville, rendait de fréquentes visites aux Français, proclamait partout la certitude dans laquelle il était de la défaite inévitable de *Moustafâ-Pachâ*, calmant les esprits susceptibles d'agitation, et faisant pour ainsi dire parade de sa confiance entière dans la prospérité inébranlable des Français.

Parmi les démarches qu'il fit en cette occasion, une est surtout remarquable: il se détermina, par le conseil de l'administrateur général des finances, Poussielgue,

à venir un soir rendre une visite à l'Institut du Kaire, et à assister à une des séances.

Cette visite, faite à l'entrée de la nuit, par un des principaux personnages de la ville, la traversant presque tout entière à cheval, en cérémonie, entouré d'une suite nombreuse et accompagné d'un grand nombre de flambeaux, ne pouvait qu'attirer l'attention publique, et faire croire d'avance à la nouvelle d'une victoire décisive; aussi cette démarche extraordinaire du Cheykh Êl-Mohdy contribua beaucoup plus que tous ses discours à maintenir la tranquillité et la confiance parmi les habitans.

Le Cheykh fut reçu avec honneur et invité aux honneurs de la séance. Il y assista en effet; mais, ne comprenant pas un mot de français, il entendait parler, sans pouvoir deviner sur quelle matière roulaient les discours. Ce soir-là, M. Geof-

froy Saint-Hilaire, maintenant membre de l'Académie des sciences, et professeur-administrateur du Muséum d'histoire naturelle, lisait à l'Institut du Kaire, un mémoire très-étendu sur un poisson du Nil de l'espèce des *Tetrodons*.

Le Cheykh Èl-Mohdy aurait voulu prendre part à l'intérêt général que lui paraissait inspirer cette lecture : ne pouvant contenir son impatience, il appela auprès de lui *Dom-Raphaël*, interprète et moine syrien, alors membre de l'Institut du Kaire, et que nous avons vu depuis à Paris professer la langue arabe vulgaire à l'école spéciale des langues orientales établie à la Bibliothèque.

« Que dit-il, dit le Cheykh? Quel est » l'objet de son discours? — Cheykh, ré» pondit l'interprète, il décrit les carac» tères distinctifs et les propriétés parti» culières d'un poisson. »

« Quoi, s'écria le Cheykh Êl-Mohdy, quoi!
» tant de paroles pour un seul poisson!
» je le plains véritablement, s'il est obligé
» d'en dire autant sur chacune des es-
» pèces qui vivent dans les eaux : que le
» Dieu très-haut l'en préserve! Va, dis-
» lui qu'avant d'en former le dessein, il
» lise les commentateurs du sacré Koran;
» il y verra que le Tout-Puissant a créé
» dans ce vaste univers, plus de cinquante
» mille espèces différentes de poissons, et
» certes alors il renoncera à son entreprise
» inexécutable. »

Une autre anecdote se rapporte à l'époque de la seconde révolte du Kaire: on sait que celle-ci fut plus prolongée que la première; les révoltés parvinrent, pendant sa durée, à se fabriquer des armes, et même, ce qui est presque incroyable, à fondre quelques pièces d'artillerie. Pendant les hostilités, et tandis

que les divers quartiers de la ville étaient alternativement pris par les rebelles et repris par nous, le Cheykh Èl-Mohdy restait assidument au quartier-général, prouvant par-là sa fidélité pour les Français et son éloignement du parti des révoltés.

« Eh bien, Cheykh, lui dit un jour Kléber, que viens-je d'apprendre? on dit » que les gens de la ville veulent fabriquer » des canons; vous m'avez dit quelquefois » que le Koran renfermait toutes les » connaissances utiles aux hommes; y est- » il aussi question d'artillerie? »

« Oui, Général, répondit le Cheykh Èl- » Mohdy, Dieu y dit à son envoyé : *Nous » avons mis entre tes mains nos tonnerres » vengeurs, et tu foudroyeras les rebelles; » mais tu pardonneras aux égarés.* »

L'allusion était délicate; et le Général en chef sentit qu'elle contenait pour lui, non-seulement une flatterie ingénieuse,

mais encore une invitation à la clémence : ce plaidoyer indirect ne manqua pas son effet.

Je terminerai ces anecdotes par la suivante :

Les Orientaux ont beaucoup plus de finesse que nous ne leur en supposons ordinairement ; ils savent surtout parfaitement apprécier les hommes, et distinguer les nuances de leur caractère et de leurs talens. Ces appréciations sont souvent exprimées par la manière dont ils altèrent les noms étrangers, pour leur donner une signification dans leur langue ; car on sait que tous les noms orientaux ont un sens ; et la première question qu'ils nous faisaient, après nous avoir demandé notre nom, était celle-ci : « Que signifie ce » nom ? »

Ce genre d'appréciation a été un jour appliqué par le Cheykh Êl-Mohdy aux

trois Généraux en chef qui se sont succédé en Égypte.

Déjà les habitans du Kaire avaient exprimé par deux épithètes la différence qu'ils trouvaient entre le génie de Bonaparte et la belle prestance militaire de Kléber, dont le mérite guerrier ne leur avait pas encore été attesté par la victoire d'Héliopolis. Ils disaient : « *Klehbertaouyl*, *Bou-*
» *nâbartéh Kebyr* : Kléber est long (grand
» de taille), Bonaparte est Grand. »

L'appréciation faite par le Cheykh Êl-Mohdy est plus ingénieuse.

Le Général Menou venait de remplacer Kléber ; en vain le nouveau Général en chef avait embrassé l'islamisme, et signait, en réunissant assez bizarrement ses noms musulmans et chrétiens *Abdallah-Gâk* [1]

[1] Le nom propre *Jacques* se rend en arabe par *Yaqoub* : le mot *Gâk*, suivant la prononciation du Kaire, ou *Djâk*, suivant celle de Syrie, est un barbarisme en arabe : c'est comme si on disait en latin *Jacquus* au lieu de *Jacobus*.

(Le Serviteur de Dieu, Jacques), il était loin d'obtenir, même de ses nouveaux coreligionnaires, le degré d'estime et de considération qu'avaient mérité ses deux prédécesseurs [1].

On causait des trois Généraux devant le Cheykh Êl-Mohdy, et les jugeant tous les trois par un triple jeu de mots [2], « Le » premier, dit-il, est *Bonnâ-bakht* (l'Édi- » fice du bonheur) ; le second fut *Kalah-* » *berr* (la Forteresse du pays); le troi- » sième *Men-hou?* (quel est-il?) »

Je ne rappellerai pas ici les événemens qui, sous ce dernier Général, amenèrent notre évacuation de l'Égypte.

Le Cheykh Êl-Mohdy fut encore conservé, après notre départ, dans son poste,

[1] Voyez, dans la XI[e] vignette, la signature arabe du général Abdallah-Jacques Menou.

[2] Ce genre de jeu de mots, qui plaît beaucoup aux Orientaux, n'est autre chose que nos charades et nos calembourgs.

par la haute considération qu'il y avait toujours méritée; les Pachas qui se succédèrent en Égypte l'honorèrent tous de leur confiance; et les révolutions qui bouleversaient leurs gouvernemens ne l'atteignirent pas.

J'avais conservé avec le Cheykh Êl-Mohdy, depuis mon retour en France, une correspondance qui, bien que rare et peu active, me fournira encore les détails suivans :

Il refusa toujours sa coopération aux intrigues du Cheykh *êl-Sadât*, qui, en plus d'une occasion, essayait, sans motif fondé, sans but et sans prévision, de soulever la population; et, par cette conduite prudente, il préserva la ville des plus grands désastres.

Sa position intermédiaire et sa neutralité entre les divers partis, lui attirant les égards de chacun d'eux, le mit

à portée de rendre plus d'un service à ceux que froissaient les événemens. Ainsi, dans l'émeute du mois de Raby èl-tâny de l'an 1219 de l'hégire [1] (juillet 1804), lorsque les Albanais ou Arnautes attaquèrent le quartier des Francs, les femmes et les enfans des Européens trouvèrent une sûre protection dans la maison du Cheykh ÈL-MOHDY, dont ils escaladèrent les murs de clôture, et cet asile fut respecté comme inviolable par la soldatesque furieuse.

Lorsque le Vice-roi *Khourchyd-Pachâ* eut fait arrêter et conduire à la citadelle *Sittéh-Nefysséh*, l'illustre veuve de *Mourad-Bey*, compromise injustement par ses liaisons avec les chefs des Mamlouks qui avaient fait partie de la maison de son mari,

[1] Cette année a commencé le jeudi 12 avril 1804 de l'ère chrétienne. Le mois de Raby èl-tâny est le quatrième mois de l'année musulmane.

le Cheykh Èl-Mohdy intervint avec fermeté, accompagné du Cheykh *Souleymân él-Fayoumy*, et força, par l'insistance de sa médiation courageuse, le Vice-roi, non-seulement à accorder la liberté à sa noble captive, mais encore à renoncer à la demande des sommes considérables qu'il prétendait lui extorquer pour prix de sa délivrance.

Il montra une fermeté plus active encore contre ce même Vice-roi, lorsque, lassés enfin de ses vexations intolérables, et se rendant les interprètes de l'exaspération publique, les Cheykhs se réunirent en conseil au *Mehkaméh* [1], le 14 Safar de l'an 1220 de l'hégire [2] (14 mai 1805), déposèrent de ses fonctions *Khourchyd-Pachâ*,

[1] Tribunal, palais de justice.

[2] Cette année a commencé le 1er avril 1805 de l'ère chrétienne. Safar est le 2e mois de l'année musulmane.

et nommèrent en sa place le chef des milices albanaises, ce *Mohammed-Aly*, devenu depuis si célèbre [1].

Autant le Cheykh ÊL-MOHDY avait montré jusqu'alors de modération et de retenue dans sa conduite politique, autant il laissa, dans cette circonstance décisive, éclater son indignation; il harangua les Cheykhs; et, usant de son influence pour le salut de la ville opprimée, il fit adopter à l'assemblée les mesures les plus énergiques contre le Gouverneur, devenu si justement odieux.

Ce fut lui qui fut chargé de la rédaction de l'acte solennel par lequel l'ancien Pacha était déposé, et le nouveau Gouverneur proclamé; on y lit cette phrase bien remarquable : « D'après les anciens usages » et la législation de l'islamisme, les peu» ples ont le droit de placer et déplacer les

[1] Voyez le sceau de *Mohammed-Aly-Pachâ*, dans la Xe vignette.

» princes, s'ils sont injustes et oppresseurs;
» car les tyrans sont rebelles à la loi, et LA
» LOI SEULE EST SOUVERAINE. »

Bientôt après, le Cheykh ÊL-MOHDY eut de nouvelles occasions de manifester son caractère indépendant et ennemi des intrigues : la discorde vint désunir les chefs de la loi et de la religion. Les Ulémâs se divisèrent en deux partis ; les uns défendaient les intérêts du Cheykh *él-Cherqaouy*, les autres se déclaraient partisans du Cheykh *él-Émyr* qui prétendait supplanter son collègue dans ses fonctions d'Inspecteur de la Mosquée *él-Azhâr*[1] : le Cheykh ÊL-MOHDY refusa hautement de prendre part aux menées qui réussirent à faire succomber son collègue *él-Cherqaouy*, et il ne craignit pas de s'exposer à l'inimitié dangereuse de son heureux concurrent, en lui refusant son suffrage.

[1] *Nâzer Gamè él-Azhâr.*

Tout dévoué que le Cheykh ÊL-MOHDY était à *Mohammed-Aly*, il sut lui résister avec les autres Cheykhs, quand ce prince voulut remédier à la pénurie de ses finances par des moyens vexatoires, et tenta de s'emparer de la moitié des fondations pieuses faites en faveur des pauvres; fondations bienfaisantes, que l'armée française avait toujours scrupuleusement respectées. Les Cheykhs s'assemblèrent encore. Les mécontens menaçaient déjà d'une révolte, lorsque le Cheykh ÊL-MOHDY, persuadé que toute collision ne pouvait qu'attirer de grands malheurs sur la ville, prit le parti d'aller lui-même trouver le Pacha, accompagné du Cheykh *él-Daouakly*. Son éloquence à la fois ferme et insinuante, et la force de ses raisonnemens, triomphèrent de la résolution de *Mohammed-Aly-Pachâ*, et le déterminèrent à révoquer des ordres dont

le maintien aurait amené une conflagration générale.

Mais, forcé de renoncer à cette opération financière, bientôt le Pacha conçut le projet d'établir d'autres impôts. Aussitôt les troubles recommencèrent; les Cheykhs, réunis de nouveau [1], décidèrent d'envoyer une députation à *Mohammed-Aly* pour conjurer encore cet orage. La députation fut composée des Cheykhs *êl-Fayoumy*, *êl-Cherqaouy* et Êl-Mohdy. Cette démarche n'avait rien produit, et quelques Cheykhs, mécontens d'avoir été négligés par le Pacha, poussaient les esprits à une révolte ouverte. Dans cette position difficile, le Cheykh Êl-Mohdy se rendit le médiateur entre les Cheykhs et le Vice-roi; son esprit conciliant obtint des concessions dans les prétentions réciproques:

[1] Le 29 Raby êl-tâny de l'an 1224 de l'hégire, mardi 13 juin 1809.

les esprits se calmèrent, et la paix intérieure fut encore une fois rétablie, au contentement des deux partis.

Chacun d'eux en témoigna sa reconnaissance à l'habile médiateur. *Mohammed-Aly* envoya au Cheykh ÊL-MOHDY de riches présens, et les Cheykhs le nommèrent Directeur de la Mosquée de l'Imâm *Chaféy* au Kaire, et Inspecteur de la Mosquée *Sénânyéh* à Boulaq.

Environ deux ans après, le Vice-roi se détermina à porter la guerre en Arabie, et à attaquer, suivant les ordres de la Porte-Ottomane, les rebelles *Wahâbys*, qui s'étaient emparés de la Mekke et de Médine. Un des fils de *Mohammed-Aly*, *Toussoun-Pachâ*, fut chargé par lui de cette expédition, et voulant donner à cette guerre une teinte religieuse, il le fit accompagner [1] par les Imâms chefs des quatre

[1] Le 18 Ramadân 1226 de l'hégire, dimanche 6 octobre

sectes orthodoxes de l'islamisme : la secte de *Hanefy* fut représentée par *Seyd Ahmed él-Tahtaouy;* celle de *Maleky* par le Cheykh *él-Khanky,* celle de *Hanbaly* par le Cheykh *él-Moqdessy*, et celle de *Chaféy* par le Cheykh ÊL-MOHDY.

Les débuts de cette campagne furent brillans. Les Wahâbys furent battus en plus d'une rencontre; mais, après avoir été défaits à Bedr, ils prirent leur revanche aux défilés de Safrâ. Au milieu d'une déroute complète, *Toussoun-Pachâ* fut obligé de se retirer à Yambo; le Cheykh ÊL-MOHDY et ses collègues n'échappèrent qu'en gagnant le bord de la mer, d'où, se jetant dans une barque, ils abordèrent à Qosseyr et revinrent au Kaire, renonçant à courir les dangers ultérieurs de cette guerre aventureuse.

1811. Ramadân est le neuvième mois de l'année lunaire des Musulmans.

L'année suivante[1], le chef de la religion musulmane en Égypte, le Cheykh *Abdallah él-Cherqaouy*, termina sa carrière à l'âge de soixante-dix-huit ans. Les Cheykhs s'assemblèrent pour nommer son successeur; et le Cheykh ÊL-MOHDY, élu d'une voix unanime, reçut l'investiture des mains du Vice-roi, qui le revêtit d'une pelisse d'honneur.

La conquête de l'Arabie avait épuisé le trésor de *Mohammed-Aly;* pour le remplir de nouveau, et fournir aux besoins journaliers de son administration et de son armée, il conçut un vaste plan d'opérations financières d'une nature bien extraordinaire. Ce plan, dont il commença aussitôt l'exécution[2], consistait à s'emparer de toutes les propriétés foncières appartenant

[1] Le vendredi 25 Ramadân de l'an 1227 de l'hégire, 2 octobre 1812.

[2] Le 10 Safar 1229 de l'hégire, mardi 1er février 1814.

aux particuliers, en leur promettant de leur en assigner les revenus sur le trésor.

Le mécontentement et l'opposition la plus vive éclatèrent sur tous les points de l'Égypte: des attroupemens tumultueux encombraient les rues et les places du Kaire; les principaux de la ville se réunirent à la Mosquée d'*êl-Azhâr;* le Cheykh Êl-Mohdy, organe de l'indignation générale, y rédigea une requête qu'il se chargea d'aller présenter lui-même au Pacha.

Celui-ci avait pris son parti d'une manière irrévocable: il accueillit mal la requête conçue en termes énergiques, ainsi que les observations plus énergiques encore du Cheykh Êl-Mohdy, défendant avec vigueur les droits sacrés des propriétaires. Le Cheykh Êl-Mohdy et plusieurs de ses collègues furent exilés du Kaire; les autres opposans, soumis par la crainte, renoncèrent à toute réclamation et à toute résistance.

Depuis cette époque je n'ai plus reçu aucune nouvelle du Cheykh Êl-Mohdy, et la correspondance qu'il entretenait avec moi a entièrement cessé.

J'ai appris seulement depuis, que, se sentant affaibli par son grand âge, fatigué de tant d'agitations, affligé de voir asservis au pouvoir arbitraire de *Mohammed-Aly* les Cheykhs qui l'avaient créé Vice-roi, il alla passer ses dernières années dans la retraite, au village de Semenhoud, et ne revint au Kaire que pour y terminer ses jours, au sein de sa famille, à l'âge de soixante et dix-neuf ans.

Le 25 Dou-l-Hagéh de l'an 1230 de l'hégire [1], les Mouezzyns annoncèrent au peuple, du haut des minarets, la mort du vénérable Cheykh Mohammed Êl-Mohdy, Êl-Hafnaouy.

Les plus grands personnages de l'État

[1] Mardi 28 novembre 1815 de l'ère chrétienne.

les Cheykhs, les Ulémâs, les Ogâqs, et la population en foule, suivirent les obsèques de l'homme de bien, qui, pendant sa longue et honorable carrière, n'avait eu pour but constant que la paix intérieure, le bonheur de son pays, et la défense des opprimés.



TRADUCTION

DE DEUX PIÈCES DE VERS ARABES,

COMPOSÉES

PAR LE CHEYKH ÊL-MOHDY.

On a pu juger par les morceaux de versification répandus dans le premier volume de ce recueil, que le Cheykh Êl-Mohdy n'était pas étranger à la poésie; il paraît qu'il se plaisait à chercher, dans des compositions poétiques, un délassement et une noble distraction des soins fatigans de l'administration, et des leçons scientifiques qu'il donnait chaque jour sur les lois et sur la religion à la Mosquée d'*él-Azhâr*.

Parmi les différentes pièces de vers qu'il

a composées, et qu'il m'a communiquées avec obligeance, j'ai cru devoir choisir les deux suivantes, pour en publier la traduction; et j'ai pensé que c'était le vrai moyen d'achever de faire connaître aux lecteurs son caractère empreint d'une indulgente bienfaisance, sa philosophie philantropique, et sa tolérance vraiment libérale.



I.

Fais le bien, quand tu peux, rend service à ton frère;
Mais n'attends pas de lui
Qu'au jour de ton malheur, par un retour sincère,
Il te prête un appui.

Trop heureux! s'il oublie, avec indifférence,
Le bien que tu lui fis;
Et si sa haine encor n'est la reconnaissance
Dont il t'offre le prix.

Tel le naïf enfant, qui, trouvant sur le sable
Un céraste étouffé,
Le ranime, ignorant quel hôte redoutable
Son sein a réchauffé:

Payé par l'attentat d'une dent homicide
Du soin qu'il a donné,
Le jeune bienfaiteur du céraste perfide
Expire empoisonné.

Cependant que ta main, ta tente hospitalière,
S'ouvrent même aux ingrats:
Quand tu soulageras du pauvre la misère,
A Dieu tu prêteras.

Aux fils d'Adam quand Dieu prescrit la bienfaisance,
Il dit au bienfaiteur :
« Je veux que ton bienfait trouve sa récompense
» Dans le fond de ton cœur. »

Que nulle affliction ne te soit étrangère;
Alors un plaisir pur
Sera de tes bienfaits, et le premier salaire,
Et le prix le plus sûr.

Qu'on dise: « Heureux celui dont le bras qu'il implore,
» Devient le protecteur! »
L'ami de Dieu dira : « Mille fois plus encore,
» Heureux le bienfaiteur! »



II.

Que l'homme soit Chrétien, ou Juif, ou Musulman,
Cophte, ou Turk, riche ou misérable;
Né sur un tapis d'or, ou jeté sur le sable,
Il est *homme*, il est fils d'Adam :
En leur fraternité, tous ont un droit semblable.

Notre Prophète a dit : « Quiconque est bon, pieux;
» Quiconque porte un cœur sincère,
» Équitable, loyal, miséricordieux;
» Le ciel accueille sa prière :
» Toi, quel que soit son culte, en lui ne vois qu'un frère[1]. »

Ainsi, loin d'écouter un zèle téméraire,
Qâdy, garde-toi bien de faire
Entre un *Kafr*[2], un Croyant, d'autres distinctions,
Que celles de leurs actions :
C'est le seul examen licite et nécessaire.

[1] *Koran*, sourate II, verset 61; — IX, v. 12; — LXIV, v. 2 et 18, etc.

[2] Ce mot arabe signifie *infidèle*, et comprend tous ceux qui ne sont pas *croyans*, c'est-à-dire musulmans.

Pour établir son prix, vois-tu le maquignon
Estimer jamais davantage
Un cheval, un mulet, par la seule raison
Qu'il servit la religion,
En transportant son maître au saint pélerinage?

Le BIEN-CONDUIT[1] dira: « Mon *père* est dans les cieux,
» Ici, mes *frères* sont tous ceux
» Qui, comme moi, sont *fils* de l'Égypte, ma *mère*:
» J'ai pour *famille* tout le Kaire;
» Mes plus *proches parens* sont les plus vertueux. »

[1] Traduction littérale du nom d'ÊL-MOHDY.



PRÉCIS HISTORIQUE
ET DESCRIPTIF
SUR LE MÔRISTÂN,
OU
LE GRAND HÔPITAL DES FOUS
DU KAIRE.

« *Ênn âthâr-nâ tedell a'lay-nâ :*
» *Ou-be-i'mârét a'mâl-nâ yotaa'llemoû Mou-*
» *louk êl-dounyâ.* »

« Certes, nos monumens montreront quels
» nous avons été ;
» Et les ouvrages élevés par nous serviront
» d'instruction aux Rois du Monde. »

ULUGH-BEYG.

...... *Fa-houm toueffoun ; âmmâ techehed a'lay-houm hegârét âthâr-houm îlä êl-ou'mour êl-âouâkher, qâylân : « qad saffou-nâ âydî* » *êl-chorefâ.* »

...... Ils ne sont plus ; mais les pierres des monumens qu'ils ont élevés leur rendent témoignage : elles diront aux races futures : « ja-
» dis de nobles mains nous ont ici placées. »

ÊL-MARA'Y.



XII. — LE MORISTAN.



Hôpital des Fous du Kaire, fondé l'an 710 de l'hégire
(1310 de l'ère vulgaire)
par le Sultan Melék-êl-Nasser Mohammed,
fils de Kelawn.

PRÉCIS HISTORIQUE

ET DESCRIPTIF

SUR LE MÔRISTAN,

OU

LE GRAND HOPITAL DES FOUS DU KAIRE,

ET SUR LE FONDATEUR DE CET ÉTABLISSEMENT.

Le Môristan est un monument existant encore au Kaire, et qui atteste depuis plus de cinq siècles l'humanité et la bienfaisance religieuse de l'un des plus illustres princes de la première dynastie des Mamlouks, Turkomans d'origine, et connus sous le nom de *Baharites*.

Il ne sera donc pas déplacé de faire précéder le précis descriptif sur ce célèbre hôpital, de quelques lignes consacrées à la mémoire du royal fondateur de cet asile ouvert au malheur et à la débilité humaine.

Et je remarquerai ici, en passant, qu'une histoire complète de tous les monumens du Kaire

serait en même temps l'histoire de presque tous les princes dont se composent les diverses dynasties qui ont régné sur l'Égypte depuis la conquête de cette contrée par les Arabes. En effet, les monumens si nombreux qui décorent cette grande capitale, élevés soit à la religion, soit à la bienfaisance, soit presque toujours à toutes deux réunies dans une seule fondation pieuse, comme mosquées, colléges, écoles, fontaines, abreuvoirs, ponts, hospices, hôpitaux, sont toujours désignés par le nom ou surnom de leur fondateur; et il est peu de princes, parmi ceux qui ont régné en Égypte, dont la domination ait été assez courte pour ne pas leur permettre d'élever, ou du moins de commencer, une des constructions de cette nature : ainsi, ces monumens conservent encore la mémoire des souverains auxquels on les doit, plus sûrement que leurs hauts faits déjà oubliés, et leur puissance depuis long-temps anéantie.

Il semblerait que ces nobles fondateurs aient été, comme par héritage, animés, les uns après les autres, des sentimens si bien exprimés dans les vers suivans, traduits de l'arabe, et cités dans ses Prolégomènes par *Ulugh-Beyg*, illustre comme monarque des Tartares, et petit-fils du célèbre *Tymour-Lenk* (Tamerlan), mais bien plus illustre encore comme protecteur des lettres

et des sciences qu'il cultiva lui-même avec succès, et comme auteur des utiles *Tables astronomiques* qui ont fait passer son nom avec gloire jusqu'à nos jours :

« Les monumens élevés par nos mains,
» De nos noms, après nous, durable témoignage,
» Les feront vivre d'âge en âge,
» Comme un modèle offert aux futurs souverains [1]. »

Mais il semble aussi qu'en élevant par préférence des monumens, non de faste, mais d'utilité publique, les rois divers de ces dynasties, dont le pouvoir s'est successivement écroulé, aient dès-lors senti cette grande et sublime vérité : « Que les édifices les plus durables et les » plus indestructibles sont les bienfaits ; qu'eux » seuls peuvent élever, dans les cœurs des hom- » mes, des monumens qui survivront aux vicis- » situdes des siècles ; que, commander despoti- » quement aux habitans d'un pays, c'est y régner » pendant quelques années ; mais que leur faire » du bien, c'est y régner pour toujours ; enfin, » que les rois bienfaiteurs de l'humanité furent, » dans tous les temps,

« Les seuls rois dont le peuple ait gardé la mémoire. »

Au reste, si les rois de l'Orient ont mis leur

[1] Voyez ci-dessus, page 130, la première épigraphe.

gloire à bâtir des hôpitaux, les personnages les plus considérables de l'islamisme ont regardé comme un honneur d'être chargés de l'intendance et de l'administration de ces établissemens de bienfaisance. Les cheykhs les plus recommandables des villes briguent le privilége de ces fonctions honorables, toujours gratuites et sans émolumens; ceux qui les ont exercées se glorifient du surnom d'*él-Môristâny;* que nous pouvons traduire par celui d'*hospitalier*, et plusieurs de ceux qui ont porté ce titre avec un noble orgueil, sont même plus connus par ce surnom que par leur nom propre.

Le mot *Môristân*, ou suivant la prononciation littérale et savante, *Mâristân*, quoiqu'employé dans la langue arabe vulgaire, n'est point lui-même d'origine arabe; il est tiré de la langue persane dans laquelle *Bymâristân*, dont *Mâristân* est l'abréviation, signifie une *maison de malades*, *un hopital*, *un hospice.*

Plusieurs établissemens nosocomiques ont porté dans l'Orient les noms de *Mâristân*, de *Bymâristân* et de *Bymâr-Khânéh* qui a le même sens que les deux mots précédens. J'ajouterai que les hôpitaux en général portent aussi chez les Arabes le nom de *Dâr-él-chafâ* (maison de santé), et chez les Turks celui de *Tymâr-*

Khânéh, qui a le même sens que celui de *Bymâristân* en persan. Le Môristân du Kaire est aussi désigné par le nom de *Dâr él-Khouthân* (maison des aliénés).

Parmi les hôpitaux les plus célèbres qui ont été désignés par le nom particulier de *Bymâristân*, on remarque surtout celui de la ville de Damas : il fut entièrement détruit par le terrible tremblement de terre qui renversa en l'an 599 de l'hégire [1] presque tous les édifices de cette ville et étendit ses ravages dans la majeure partie de la Syrie. Le *Bymâristân* de Damas avait été fondé dans les premiers temps de l'islamisme, et avait été depuis surnommé *él-Noury*, à cause de son rétablissement dans le 12e siècle de notre ère par le célèbre *Nour-éd-dyn* [2] sultan de Damas et fils du grand Saladin [3]. On cite aussi le *Mâristân* de Djendysabour, à la tête duquel était le célèbre médecin *Gergys ébn-Bakht-*

[1] Cette année a commencé le vendredi 20 septembre de l'an 1202 de l'ère chrétienne.

[2] Ce prince est celui que nos écrivains des croisades appellent *Noradin*. Son nom entier, tel qu'il est rapporté par les écrivains orientaux, et inscrit sur ses monnaies, est *él-Melek él-Afdal, Nour-éd-dyn, Aly, ébn-él-Nâsser.*

[3] Le véritable nom de ce prince est *él-Melek él-Nâsser, Youssouf, ébn-Ayoub, Sâlah éd-dyn.*

Issoua [1]; ceux de Rayah et de Baghdad qui furent successivement confiés aux soins de l'illustre *él-Razy* (Rhazès).

Au Kaire, plusieurs hôpitaux furent aussi fondés, sous le nom de *Môristân*, dès les premiers siècles de la conquête des Musulmans; l'illustre *Ahmed êbn-Touloun*, fondateur de la dynastie puissante, mais éphémère, de Toulonides [2], avait consacré une partie de ses trésors à l'érection d'un Môristân et de plusieurs *Tokyéh* (hospices), avant que le Kaire lui-même ne fût fondé.

Mais de tous les monumens de ce genre, celui qui a toujours eu une plus grande célébrité, et qui a conservé jusqu'à nos jours l'emploi non interrompu de ses fondations pieuses, est celui du Kaire, qui se distingue surtout par l'appellation spéciale de *Môristân*, devenu son nom propre et particulier.

Il porte aussi le surnom d'*él-Nâssery*, du nom de son fondateur *él-Melek él-Nâsser*,

[1] Voyez la XVIe note supplémentaire, à la fin du troisième volume.

[2] J'ai écrit l'histoire de ce prince et de sa dynastie, et j'ai décrit les monumens qu'il a élevés, dans le grand ouvrage de la *Description de l'Égypte*, publié par ordre de l'empereur Napoléon.

Mohammed, ébn-Qalaoun ; c'est de ce prince que je vais entretenir quelques instans le lecteur.

La puissante dynastie des Ayoubites, qui, sortie du Kurdistan [1], avait enlevé aux derniers khalifes Fattymites [2] la souveraineté de l'Égypte [3], avait cessé de régner sur cette belle contrée. Les héritiers du grand *Youssouf ébn-Ayoub* [4], divisés entre eux, se dépouillant sans pudeur les uns les autres, déchirant de leurs propres mains le sein de leur noble famille, avaient vu leurs divisions intestines et leurs guerres acharnées, morceler d'abord, puis enfin arracher de leurs mains épuisées cet héritage magnifique.

Une autre dynastie, sortie du rang de leurs esclaves, et que d'autres esclaves devaient détrôner à leur tour, avait osé s'asseoir à la place de ses maîtres sur le trône du Kaire ; et le premier de ces usurpateurs, *Azz-éd-dyn-Ybek* [5], le Turkoman, chef des Mamlouks Baharites, avait

[1] Voyez la XLe note supplémentaire.

[2] Voyez la XXXe note supplémentaire.

[3] L'an 567 de l'hégire : cette année a commencé le 4 septembre de l'an 1171 de l'ère chrétienne.

[4] Saladin.

[5] Ce prince reçut aussi les surnoms d'*él-Djâchenkyr* et d'*él-Melek él-Moëzz*.

porté l'audace, après avoir assassiné son souverain [1], dernier rejeton du sang de Saladin, d'appeler à partager son lit et son trône la complice de son attentat, *Chagret él-Dorr*, veuve de *Negm-éd-dyn* [2], et mère dénaturée du jeune et malheureux *él-Melek él-Moazzem Tourânchâh*, leur commune victime. Bientôt victime lui-même à son tour de cette complice féroce et déhontée, *Ybek* se vit, sept ans après [3], arracher l'empire et la vie par les ordres de celle qui lui avait commandé ses premiers crimes.

Mais il ne tarda pas à être aussi vengé, ou plutôt le meurtre d'*él-Melek él-Moazzem* fut expié par la punition successive des deux coupables; et la cruelle *Chagret él-Dorr* fut à peine assise sur ce trône où ses mains sacriléges lui avaient frayé une route sanglante, qu'elle tomba elle-même, au milieu de l'indignation publique qu'elle avait si bien méritée, sous les coups de ses propres Mamlouks. Ceux-ci proclamèrent roi un de leurs chefs *Qottouz* [4], sous le titre d'*él-Melek él-*

[1] L'an 648 de l'hégire, 1250 de l'ère chrétienne.

[2] *Él-Melek-él-Salèh*, *Negm éd-dyn*, *Ayoub*, septième sultan de la race des Ayoubites en Égypte, fils d'*él-Melek él-Kâmel*, et neveu de Saladin.

[3] L'an 655 de l'hégire, 1257 de l'ère chrétienne.

[4] L'an 657 de l'hégire, 1259 de l'ère chrétienne.

Mozzaffer Seyf éd-dyn, après avoir déposé le faible *él-Mansour Nour-éd-dyn Aly*, qui, âgé de quinze ans seulement, avait tenté de conserver l'héritage de son père *Ybek*.

Qottouz était d'une origine plus noble que celle de ses deux prédécesseurs : issu de race royale, il était fils de *Mawdoud-Chah*, neveu du souverain de Khowarezin. Ce prince commença son règne avec éclat ; il battit les Tartares jusqu'alors crus invincibles : cependant il ne régna qu'environ un an, et fut tué, l'an 658 de l'hégire [1], par des conspirateurs à la tête desquels était *Beybars*, qui lui succéda.

Beybars, dont le nom est conservé au Kaire par plusieurs monumens importans [2], régna un peu plus de dix-sept ans sous le titre d'*él-Melek él-Daher Roukn'-éd-dyn* : il reçut, de plus, les surnoms d'*Abou-l-fetah* (Père de la victoire), et d'*él-Alây él-Bondoqdâry*, tirés, l'un de ses

[1] Cette année a commencé le jeudi 18 décembre de l'an 1259 de l'ère chrétienne.

[2] Entre autres monumens de ce prince, je citerai la belle mosquée changée par les Français en poste militaire nommé *le Fort Shulkowsky*, en mémoire du brave aide-de-camp du Général en chef. Voyez la note de la page 413 du premier volume, et la IIe note supplémentaire, à la fin du troisième.

triomphes militaires, l'autre de son premier état de servitude, car son premier maître avait été *Alâ-éd-dyn*[1] *Bondoqdar*.

Son fils *Mohammed Barkah-Khân* lui succéda[2], et prit le titre d'*él-Melek él-Sayd, Nâsser-éd-dyn, Abou-l-Maaly*.

Ce prince, déposé au bout de deux ans et quelques mois[3], laissa l'autorité royale entre les mains de son jeune frère *Salâmech*, âgé seulement de sept ans et de quelques mois.

Salâmech prit alors le surnom d'*él-Melek él-Adel Bedr-éd-dyn;* mais ses mains débiles ne purent conserver le sceptre que quatre mois environ, et la même année il s'en vit frustré par *Seyf-éd-dyn Qalâoun*, qui avait les trois surnoms d'*él-Sâlèhy*, d'*él-Negmy* et d'*él-Alfy*. Les deux premiers surnoms étaient tirés du nom de son maître, le Sultan Ayoubite *él-Sâlèh Negm-éd-dyn*, et le dernier du mot *âlf* (mille), parce qu'en effet il avait été vendu mille dynars. Le nouveau prince ajouta à ces surnoms ceux d'*él-Melek él-Mansour*, *Abou-l-Maaly*.

Qalâoun régna onze ans; il fut le père du

[1] Aladin.

[2] L'an 676 de l'hégire : cette année a commencé le 4 juin de l'an 1277 de l'ère chrétienne.

[3] L'an 678 de l'hégire, 1279 de l'ère chrétienne.

fondateur du Môristân, et la tige d'une longue suite de rois, dont la succession fut peu interrompue jusqu'au renversement de sa dynastie par celle des Mamlouks *Circassiens;* aussi les historiens orientaux lui ont-ils décerné le titre d'*Abou-l-Moulouk* (le Père des rois).

Mais il fut aussi lui-même la première cause du détrônement de sa postérité; car c'est lui qui créa ce corps militaire de douze mille esclaves Circassiens, dont la révolte fut ensuite si fatale à ses descendans.

Il s'était illustré en taillant en pièces les Tartares en Syrie, et en enlevant aux Francs [1] un grand nombre de villes et de forteresses, entre autres celle de Tripoli, réputée imprenable, et dont les chrétiens étaient maîtres depuis cent quatre-vingt-cinq années : il détruisit alors l'ancienne ville, et fonda la nouvelle qui existe maintenant.

Le fils aîné de *Qalâoun*, *Salahêd-dyn-Khalyl* lui succéda [2] sous le titre d'*él-Melek él-Achraf*. Il s'illustra comme son père, par la prise d'*Akkah* (Saint-Jean-d'Acre), qu'il fit démolir; mais il ne régna qu'environ trois ans,

[1] Les Croisés.

[2] L'an 689 de l'hégire, 1290 de l'ère chrétienne.

et fut massacré par les Mamlouks et leur chef *Baydarâ* [1].

Celui-ci fut en vain proclamé par les conspirateurs roi d'Égypte sous le nom d'*él-Melek él-Qaher* [2], il fut à son tour massacré le même jour par les Mamlouks eux-mêmes.

Nous sommes enfin arrivés au règne d'*él-Melek él-Nâsser*, *Mohammed*, second fils de *Qalâoun;* et le règne de ce fondateur du Môristân est, de tous ceux que nous présente l'histoire d'Égypte, le plus remarquable par les vicissitudes variées et les révolutions successives qui en agitèrent la longue durée.

Mohammed ébn-Qalâoun fut inauguré sur le trône d'Égypte sous le titre d'*él-Melek él-Nâsser* [3], l'an 693 de l'hégire [4]. Ce jeune prince n'avait alors que neuf ans, et il n'avait pas encore régné une année entière que la faiblesse de son âge et l'abandon de ses partisans le firent descendre du trône, où à peine il venait de monter.

Le mois de Moharrem de l'an 694 de l'hé-

[1] L'an 693 de l'hégire : cette année a commencé le 2 décembre de l'an 1293 de l'ère chrétienne.

[2] Ce nom signifie *le Roi vainqueur*.

[3] *Le Roi victorieux.*

[4] 1294 de l'ère chrétienne.

gire [1] vit s'y installer à sa place *Ketboghâ*, surnommé *él-Mansoury* parce qu'il avait été esclave d'*él-Mansour Qalâoun*. *Ketboghâ* prit les titres d'*él-Melek él-Adel, Zeyn-éd-dyn*; mais le règne de cet usurpateur ne dura qne deux ans, et il fut dépossédé à son tour par *Lâgyn*, surnommé comme lui et par la même raison *él-Mansoury*. *Ketboghâ* s'enfuit en Syrie, et *Lâgyn*, maître du Kaire, se proclama lui-même roi d'Égypte, au mois de Moharrem de l'an 696 de l'hégire [2], sous le nom d'*él-Melek él-Mansour Hossam éd-dyn*.

Le règne de ce second usurpateur ne fut pas plus long que celui du premier. Deux ans après, le onzième jour du mois de Raby êl-tâny de l'an 698 de l'hégire [3], *Lâgyn* fut massacré par ses Mamlouks, et le jeune *él-Melek él-Nâsser* fils de *Qalâoun*, alors âgé d'environ quinze ans, rentra en possession de l'héritage paternel.

Cette fois il demeura sur le trône pendant dix ans entiers; mais l'an 708 de l'hégire [4], les Mamlouks, conspirant une seconde fois contre lui, mirent un d'entre eux à sa place.

[1] Cette année a commencé le 21 novembre de l'an 1294 de l'ère chrétienne.

[2] 1296 de l'ère chrétienne.

[3] 1298 de l'ère chrétienne.

[4] 1308 de l'ère chrétienne.

Ce troisième usurpateur de l'autorité royale en Égypte était *Beybars*, deuxième du nom, surnommé aussi *Djâchenkyr*, comme le fondateur de la dynastie des Mamlouks-Baharites. *Beybars* avait été esclave d'*él-Mansour* comme les deux précédens, et comme eux il était surnommé *él-Mansoury*; il prit, en montant sur le trône, le titre d'*él-Melek él-Mozzaffer*; mais il n'avait pas encore régné un an, qu'abandonné de ses partisans, il se vit contraint d'abdiquer lui-même, et de se remettre entre les mains d'*él-Melek él-Nâsser*, qui le fit étrangler, au mois de Chaoual, de l'an 709 de l'hégire [1].

Él-Melek él-Nâsser, Mohammed, ébn-Qalâoun, remonté sur son trône pour la troisième fois à l'âge de vingt-cinq ans, après seize années de révolutions si contraires, s'y maintint pendant trente-trois ans jusqu'à sa mort, qui arriva le jeudi 21 du mois de Dou-l-Hagéh, l'an 741 de l'hégire [2].

Él-Melek él-Nâsser était alors dans la cinquante-septième année de son âge, dont il avait régné environ quarante-cinq ans; règne le plus long de tous les souverains qui l'avaient précédé

[1] 1309 de l'ère chrétienne.

[2] Cette année a commencé le 27 juin de l'an 1340 de l'ère chrétienne.

sur le trône d'Égypte, et de tous ceux qui lui ont succédé.

Il laissa en mourant huit fils, qui tous devinrent rois d'Égypte, et montèrent successivement après lui sur le trône qu'il leur avait laissé en héritage.

Pendant un si long règne *él-Melek él-Nâsser* consacra ses soins à l'érection de plusieurs monumens qui ornent encore la capitale de l'Égypte; mais le plus remarquable est cet hôpital célèbre du *Môristân*, qu'il enrichit de fondations libérales, et auquel il joignit deux mosquées, dans l'une desquelles il voulut qu'on plaçât son tombeau, qui s'y voit encore entre celui de son père et celui de son fils.

Le Môristan est construit non loin de la magnifique Mosquée de *Hassan*, dans le quartier appelé *Beyn él-Qasreyn* (entre les deux Châteaux), et qui conserve encore cette dénomination, quoique l'un des deux forts, dont il a tiré son nom, n'existe plus depuis long-temps: l'emplacement qu'occupe l'Hôpital est en face du beau Collége qu'avait fondé en l'an 662 de l'hégire [1] le Sultan *Beybars*, premier du nom

[1] 1263 de l'ère chrétienne.

et quatrième prince de la dynastie des Mamlouks Baharites dont j'ai parlé ci-dessus.

Suivant l'historien *él-Maqryzy*, ce terrain appartenait originairement à *Sitt él-Moulk* [1], fille du Khalyfe Fattymite *Azyz-b-illah*, et petite-fille du Khalyfe *Moëz le-dyn illah.*

Cette princesse avait déjà consacré cette propriété à une fondation pieuse et charitable, en y faisant élever une maison de retraite, où huit cents pauvres filles étaient logées et nourries.

L'hospice de *Sitt él-Moulk* était beaucoup déchu de son ancienne splendeur, et avait perdu presque tous ses revenus, par suite de l'extinction du Khalyfat en Égypte, et des guerres tant civiles qu'étrangères qui avaient ravagé ce royaume, lorsqu'*él-Melek él-Mansour Qalâoun*, père d'*él-Melek él-Nâsser,* jugea convenable de transporter dans une autre maison cet établissement, devenu trop inférieur au vaste local qu'il occupait : il établit alors dans les bâtimens d'où il transférait l'hospice un petit hôpital, une école publique, et un oratoire qui prit le nom de *Qoubbét él-Mansouryéh* (Coupole d'*él-Mansour* [2]).

[1] Ce nom signifie *la Dame du Royaume.*

[2] Voyez la XIIe vignette.

Cette première création a fait regarder par quelques auteurs le Sultan *Qalâoun*, comme le véritable fondateur du Môristân; et en effet plusieurs écrivains ont donné à cet hôpital le nom d'*él-Mansoury*, formé du surnom que portait *Qalâoun*.

Ces premiers bâtimens furent commencés le 28 du mois de Raby êl-âouel, l'an 682 de l'hégire [1]; les travaux furent dirigés par l'Émyr *Alem-êd-dyn Sangarêl-Chougây*, et conduits avec une telle activité, qu'ils furent terminés en onze mois et quelques jours.

Les matériaux furent, en grande partie, tirés de la démolition de la forteresse de l'île de Raoudah, dont la destruction avait été ordonnée et commencée par le Sultan *Ybek*, premier prince de cette dynastie de Mamlouks, dont j'ai parlé ci-dessus.

Des revenus furent affectés aux dépenses de l'établissement, et l'acte de donation est daté du dimanche troisième jour du mois de Safar de l'an 685 de l'hégire [2].

En mourant, *él-Melek él-Mansour Qalâoun*

[1] Cette année a commencé le 1er avril de l'an 1283 de l'ère chrétienne.

[2] Cette date correspond au 31 du mois de mars de l'an 1286 de l'ère vulgaire.

ordonna que sa sépulture fût placée dans l'oratoire qu'il avait fondé, et sous la coupole qui portait son nom.

Le règne de *Salah-éd-dyn Khalyl*, fils aîné et successeur immédiat de *Qalâoun*, fut trop court et trop occupé par la guerre étrangère, pour lui permettre d'ajouter aux fondations de son père; mais dès que le second fils de *Qalâoun*, *él-Melek él-Nâsser,* se vit affermi enfin sur le trône, dont il avait été deux fois forcé de descendre, il crut devoir témoigner sa reconnaissance envers la Providence, à laquelle il devait son rétablissement, non-seulement en multipliant ses fondations pieuses et d'utilité publique, mais encore en augmentant celles que la capitale de l'Égypte devait déjà à son père.

On le vit successivement employer le reste des matériaux de la forteresse de Raoudah à élever un palais de justice (*Dâr él-Adel*), une belle mosquée appelée de son nom *él-Nâsseryéh,* un pont, plusieurs fontaines, plusieurs colléges ou écoles publiques, et consacrer ses soins à l'agrandissement de l'hôpital qui avait été fondé par son père.

Cet agrandissement fut tel, que depuis cette époque *él-Melek él-Nâsser*, fils de *Qalâoun,* a été reconnu presque généralement pour le vé-

ritable fondateur du Môristân. C'est à lui en effet que cet établissement dut l'extension et la splendeur qui depuis l'ont rendu célèbre, et ce fut alors que l'hôpital prit le nom d'*él-Môristân él-Kebyr* (le Grand-Hôpital).

D'abord l'oratoire, construit par *Qalâoun*, fut agrandi et converti en une belle mosquée; une autre mosquée, non moins magnifique, fut construite en face de la première; les bâtimens de l'Hôpital devinrent plus considérables, et furent partagés en divers corps de logis, où chaque espèce de maladie avait son local particulier et son médecin spécial, choisi parmi ceux qui s'étaient illustrés par leur science et le nombre de leurs cures; une partie de l'édifice fut réservée pour les aliénés et pour ceux dont la folie n'était qu'intermittente : les deux sexes y furent soigneusement séparés; des cours vastes et quatre portiques, rendus sains et agréables par des eaux jaillissantes et par des canaux d'eau vive, furent destinés à l'usage des malades et des convalescens, auquels tous les soins les plus minutieux étaient prodigués.

Des revenus considérables furent attachés à ce monument de charité et de bienfaisance, pour fournir abondamment aux dépenses journalières, aux émolumens des médecins, à l'achat

des remèdes et aux secours distribués chaque jour aux pauvres de la ville; et pour se former une idée de la libéralité d'*él-Melek-él-Nâsser*, il suffit de savoir que la dépense de chaque malade était fixée à un dynâr par jour [1].

Le baume, que produisait le territoire d'*Ayn-él-chems* (Héliopolis), fut réservé pour le Môristân, et servait au traitement des malades affectés de rhumatismes.

Parmi les dépenses de l'établissement, une somme était allouée à des troupes de musiciens qui, chaque jour, venaient, par leurs chants et le son de leurs instrumens, distraire les malades de leurs souffrances, et ranimer d'émotions agréables les sens flétris et inertes des valétudinaires ou des convalescens.

Enfin la recherche des attentions dont étaient entourés les malades, était telle, que, par un usage qui s'est conservé jusqu'à présent dans les seules mosquées du Môristân, on y annonçait la première prière [2] deux heures plus tôt que dans toutes les autres mosquées du Kaire, afin que les malades, tourmentés par

[1] De 12 à 15 fr. de notre monnaie. Voyez la VIII[e] note supplémentaire, à la fin du troisième volume.

[2] La prière de l'aurore.

les insomnies, pussent se flatter plus tôt du retour de l'aurore qu'attendait leur impatience.

Cet usage, encore en vigueur, est presque le seul reste de la magnificence de l'ancien Hôpital; les revenus, quoique encore considérables, ont subi de grandes diminutions par les révolutions successives, sans doute aussi par la mauvaise administration : car je dois avouer ici que l'opinion vulgaire accusait, peut-être à tort, au Kaire, les administrateurs du Môristân de n'avoir pas tous eu une intégrité scrupuleuse, et d'avoir détourné, au profit de leur luxe et de leur opulence, les riches fondations et les legs multipliés chaque jour, qui étaient destinés à être le patrimoine des pauvres, des malades et des infirmes.

Au reste, il est juste de remarquer que ces reproches attaquaient principalement, non les Cheykhs, administrateurs légaux du Môristân, mais les agens financiers que les décisions arbitraires des Mamlouks avaient fait admettre dans cette administration paternelle.

Pour faire connaître l'état actuel du Môristan, je crois ne pouvoir mieux faire que d'emprunter le tableau si intéressant que Desge-

nettes, Médecin en chef de l'armée d'Égypte, a tracé de ce réceptacle des misères humaines.

Le Général en chef, devenu maître du Kaire, avait porté aussitôt ses regards sur l'utile établissement du Môristân : il voulut en améliorer le régime et en étendre les ressources. Le Médecin en chef de l'armée, dont le nom a acquis à tant de titres une célébrité plus qu'européenne, et dont la constante amitié pourrait m'être un juste sujet d'orgueil, reçut la mission de visiter le Môristân, dès le commencement de la première année de notre séjour en Égypte.

Le compte-rendu des détails de cette visite, et des observations qu'elle fit naître, est consigné dans le Rapport circonstancié que Desgenettes présenta au Général en chef le 6 frimaire an VII [1], et qu'il lut le soir du même jour à la séance de l'Institut du Kaire.

Je me permettrai d'en détacher les détails suivans, pour les offrir ici à mes lecteurs :

« ...... Je me suis transporté aujourd'hui
» chez le Cheykh *Abd-allah êl-Cherqaouy* [2],
» qui m'a conduit lui-même au *Môristân*, où

[1] 27 octobre 1798.

[2] Voyez, dans la XIe vignette, le cachet du Cheykh *êl-Cherqaouy*.

» je suis probablement le premier chrétien qui
» ait pénétré....... »

« Quand nous sommes entrés, j'ai vu se mê-
» ler aux témoignages de respect que ce vieil-
» lard est habitué à recevoir, un sentiment
» d'inquiétude qu'excitait peut-être ma pré-
» sence. »

« On a étendu sous le portique un tapis, sur
» lequel le Cheykh s'est assis : il a parlé, et j'ai
» compris qu'il expliquait l'objet de ma mis-
» sion, et donnait les ordres nécessaires pour
» m'aider à la remplir. »

« Le Môristân est un vaste local, assez mal
» situé dans le quartier de la Grande Mosquée,
» composé de huit pièces principales, suscep-
» tibles de recevoir commodément cent ma-
» lades. »

« Quatre pièces sont destinées aux hommes,
» et quatre aux femmes : la cuisine est com-
» mune. »

« J'ai compté vingt-cinq lits en bois, recou-
» verts d'un mauvais matelas, et plus souvent
» d'une simple natte. »

« Il y a cinquante lits bâtis en pierre, for-
» mant une dalle percée, à la manière de leurs
» latrines, et pour le même usage. »

« ..... J'ai trouvé vingt-sept malades et

» quatorze insensés, ce qui fait quarante et
» une personnes : le mouvement varie; il est
» rarement au-dessous de ce nombre, malgré
» l'état de misère où cet établissement, riche-
» ment doté, a été plongé par l'insatiable cupi-
» dité des agens de l'ancien gouvernement. »

« Parmi les malades, j'en ai trouvé quel-
» ques-uns d'aveugles, un plus grand nombre
» attaqué de cancers qui, dans leur dévelop-
» pement, ont fait disparaître le nez, et mis
» à découvert d'une manière hideuse les fosses
» nasales et l'arrière-bouche : d'autres languis-
» sent de maladies chroniques abandonnées à
» leurs progrès : une femme seule, qui allaite
» un enfant, poussait des cris aigus, que lui
» arrachait une inflammation vive et récente. »

« Tous n'ont d'autres secours qu'une dis-
» tribution peu régulière d'alimens, consistant
» en pain, en riz, et en purée de lentilles : ils
» ne paraissent pas soupçonner qu'ils puissent
» être soulagés par aucuns secours physiques,
» et ils attendent avec résignation les arrêts
» du destin. »

« On m'a conduit dans deux petites cours
» séparées par des murs élevés, contenant
» chacune dix-huit loges, pour autant d'hommes
» et autant de femmes insensés; il y avait sept
» hommes et sept femmes. »

« Les hommes m'ont paru froids et mélan-
» coliques : la plupart sont âgés; un jeune
» homme seul est entré en fureur; il rugissait
» comme un lion, et, par une transition
» presque sans nuance, il est rentré dans le
» calme, et un souris stupide est venu se placer
» sur ses lèvres. »

« Les loges des femmes ne sont pas toutes
» grillées : quelques femmes, quoique toutes
» enchaînées, ne sont pas, comme les hommes,
» fixées aux murs de leurs loges. »

« Une d'elles, dans un âge déjà assez avancé,
» est venue au-devant de moi, jusqu'au milieu
» de la cour, en pleurant, et en demandant
» l'aumône. Les autres se sont voilées, et je
» n'ai pu saisir aucuns de leurs traits. »

« Ceux qui m'avaient accompagné partout,
» se sont arrêtés à la porte de cette enceinte,
» et deux femmes, qui en gardaient la porte
» intérieure, se sont constamment tenues voi-
» lées, et la figure tournée du côté du mur,
» pendant ma visite. »

« Mais une fille, jeune et belle, qui était
» accroupie, le visage et le reste du corps
» presque nus, a témoigné beaucoup de joie en
» me voyant entrer; elle m'a salué à plusieurs
» reprises, en inclinant la tête et croisant sur

» son sein ses mains chargées de chaînes. Elle
» parlait avec une extrême vivacité ; mais je
» n'ai compris que le mot *Signor!* souvent
» répété, et qui est étranger à sa langue. »

« J'ai un soupçon vague qu'elle n'est pas
» *insensée*, et qu'ici, comme ailleurs, l'injus-
» tice des hommes a souvent plongé des êtres
» raisonnables dans ces lieux de désespoir... »

(Les soupçons du médecin aussi humain que sagace observateur étaient très-fondés ; et depuis nous avons appris que cette jeune infortunée a été mise en liberté; mais les auteurs de son emprisonnement n'ont pas été punis).

« . . . . . Après avoir tout visité avec le
» plus grand soin, j'ai été rejoindre le Cheykh
» qui m'attendait dans la Mosquée qui fait partie
» du Môristân, et où je l'ai trouvé priant de-
» vant le magnifique tombeau du Sultan ÊL-ME-
» LEK ÊL-NASSER, MOHAMMED, ÊBN-QALAOUN,
» qui consacra cet établissement au malheur. »



CONTES

DU

CHEYKH ÊL-MOHDY.

SECONDE PARTIE.

Khalq beynendéh a'qleny ghâyb éydenleréh deliy dirler; i'brét guiouzyléh nazzar éytsegn, a'qellou dedygugn âdemlerdéh dellylik zouhour éyder-kih sewylenen dellylerden ôn qât beter.

Le vulgaire appelle *fous* ceux qui ont perdu la raison; mais porte tes regards sur ces hommes qu'on nomme *sages*, examine leur conduite, et tu y découvriras une folie dix fois pire que celle de ceux qui portent le nom de *fous*.

Proverbe turk de Yezyd-Èffendy.

.... Tel nous traite de fous,
Qui, sous le nom de sage, est le plus fou de tous.

Boileau.

SÉANCES

DU MÔRISTÂN,

OU RÉVÉLATIONS

DE L'HÔPITAL DES FOUS DU KAIRE,

RECUEILLIES ET RÉDIGÉES

PAR ABD-ÈRRAHMAN ÊL-ISKANDERANY.

PRÉAMBULE.

AU NOM DE DIEU CLÉMENT ET MISÉRICORDIEUX.

Louange au *Dieu* très-haut, dont nous avons reçu la parole et l'ouïe, le *qalam* [1] et les yeux, le papier et l'intelligence.

Louange à *Dieu*, qui a créé les écrivains pour les lecteurs, et les lecteurs pour les écrivains. Il a placé dans les uns le désir de connaître et de s'instruire, et dans les autres le désir de se faire connaître et d'instruire : liant ainsi mutuellement l'un à l'autre par, le besoin toujours

[1] La plume, ou plutôt le roseau dont les Orientaux se servent pour écrire.

renaissant d'une abondante communication de ses idées intérieures à ceux qui peuvent les comprendre, et par l'avidité d'une curiosité qui s'irrite elle-même, à mesure des alimens qu'elle reçoit, sans se trouver jamais suffisamment rassasiée.

Le savant qui n'écrit pas, l'écrivain qui enfouit ses productions sans les mettre au jour, sont comme l'or dans les entrailles de la mine, comme la perle au fond des abîmes de l'Océan, comme le diamant au sein du rocher brut dans lequel il a pris naissance.

Qu'importe au malade que le droguiste ait dans ses magasins les médicamens les plus salutaires de la Chine et de l'Inde, si le droguiste ne le fait pas entrer en participation de ces trésors de santé! Qu'importent aussi ces trésors précieux au droguiste lui-même, si les besoins des malades et les ordonnances du savant médecin ne les font sortir de ses mains, en lui procurant ainsi un échange de valeurs qui seul peut lui être utile et profitable.

C'est par cet échange mutuel de ce qu'on possède avec ce qu'on ne possède pas, de ce

qui est nécessaire aux autres avec ce qui nous est nécessaire à nous-même, que la suprême Providence a voulu que les liens indissolubles de la société humaine enchaînassent l'un à l'autre le riche au pauvre, et le pauvre au riche; le puissant au faible, et le faible au puissant; l'actif à l'oisif, comme l'oisiveté inactive à l'activité diligente; le savant à l'ignorant, l'ignorant au savant.

Ainsi donc, j'ai cru utile de joindre aux aventures personnelles d'*Abd-êrrahmân êl-Iskanderâny*, pendant les DIX SOIRÉES MALHEUREUSES que j'ai déjà rédigées, le recueil des feuilles supplémentaires que j'avais trouvées jointes par lui à son histoire [1], et je l'ai intitulé : LES SÉANCES DU MÔRISTAN, OU LES RÉVÉLATIONS DE L'HÔPITAL DES FOUS DU KAIRE.

Certes, ce n'est pas sans un motif de bienfaisance et d'utilité pour moi, que la Providence toute-puissante a fait tomber ces papiers entre mes mains pendant le cours du saint voyage.

[1] Voyez ci-dessus, pages 407 et 408 du premier volume.

J'y ai puisé plus d'une instruction profitable; j'y ai surtout appris à *vivre content de mon sort*, *quel qu'il soit*, et à ne jamais murmurer contre ma destinée, quelles que soient les traverses, quels que soient les obstacles que je puisse rencontrer dans la carrière où m'a placé la volonté du Créateur, persuadé que mes murmures et mes désirs déraisonnables ne feraient qu'empirer mon sort, sans effacer ou améliorer une seule ligne des arrêts de la préscience divine.

Si mon lecteur pensait par hasard qu'aux récits des malheurs du pauvre *Abd-êrrahmân*, j'aurais pu me dispenser de joindre la narration des vicissitudes cruelles qui ont tourmenté l'existence aventureuse de ses compagnons d'infortune, je lui répondrai par ce sage proverbe d'*Aly ben-Aby-Tâléb*, sur lequel soit la bénédiction de Dieu : « Heureux celui qui est instruit » par les autres! »

Et l'on sait que tous les commentateurs ont interprété ainsi ces paroles :

« Heureux celui qui est instruit, par le récit » des malheurs qui lui sont étrangers, à éviter

» les malheurs où peut le conduire son impru-
» dence ignorante! Heureux celui à qui la
» comparaison des infortunes d'autrui a appris
» à ne pas se plaindre de sa propre fortune! »

On a dit encore : « Si l'aveugle veut éviter
» de tomber dans sa route, qu'il marche der-
» rière ses compagnons de voyage, et qu'il
» écoute avec soin le bruit de leurs pas. »

Et louanges soient de nouveau rendues à Dieu, ordonnateur suprême et dispensateur éclairé de toutes les choses humaines; et que ses bénédictions s'étendent sur tous les fils d'Adam, comme elles se sont répandues sur le Prophète, son élu, fils purifié d'*Abd-Allah*, sur *Ibrahym*, son protégé, et sur toute leur famille illustre! *Amyn !*



Ademlerugn âhmaqy éldour-kih, nefsynugn wa-hawâsenugn ârdenéh doucher.

Des hommes, le plus fou est celui qui se laisse entraîner par ses passions et ses désirs.

*Proverbe turk d'*Aly-Èffendy.

On trouve presque partout l'extrême folie jointe à la sagesse, dans les lois, dans les cultes, dans les usages.

Voltaire, *Mœurs des Nations, Disc. prélim.*

INTRODUCTION.

Or donc, en terminant l'*Histoire des* Soirées malencontreuses du malheureux *Abd-êrrahmân*, j'ai dit qu'en ensevelissant son corps, et en s'acquittant des cérémonies prescrites pour ce devoir pieux, on avait découvert dans son turban, qui était fort volumineux, divers cahiers, dont je n'ai donné jusqu'ici que la portion qui m'avait déjà été racontée par lui-même. Mais de plus, je trouvai dans ces papiers plusieurs cahiers supplémentaires; j'y reconnus avec un véritable intérêt d'autres narrations, qui comprennent le récit du séjour du pauvre *Abd-êrrahmân* au *Môristân*, pendant les dix années de sa fatale réclusion.

Ces papiers contenaient en même temps les histoires de plusieurs des habitans de cet Hôpital de fous, histoires dont il avait semblé regretter que le temps ne lui permît pas de me faire la communication, lorsqu'il termina le récit de ses propres aventures.

Je passai, à mettre en ordre ces divers cahiers et à les lire, quelques-unes de mes soirées, à mon retour au Kaire, et je n'ai pas cru devoir condamner à l'oubli la dernière partie de ce Recueil, qui était conçue en ces termes :



LES COMMENSAUX

DE L'HÔPITAL DES FOUS.

Épisode

de l'histoire d'Abd-èrrahmân él-Iskanderany[1].

Depuis que j'étais renfermé à l'Hôpital du Môristân, j'avais vu toutes mes réclamations inutiles; et, loin d'apporter le moindre adoucissement à mon sort, elles n'avaient fait que l'empirer encore, en m'attirant les mauvais traitemens de mes gardiens et une réclusion plus sévère : j'avais enfin pris sagement mon parti; et, puisqu'on voulait absolument que je fusse fou, je m'étais décidé à avouer moi-même hautement ma folie.

« Ce n'est pas, me disais-je, quand le *samoum* souffle avec furie sur la plaine, que » le voyageur doit élever sa tête, même pour » appeler des secours : s'il veut conserver sa » vie, qu'il se prosterne au contraire, et qu'il

[1] Le lecteur est prié de se reporter aux premières lignes de la page 402 du premier volume de ce Recueil.

» cache son visage dans le sable jusqu'à ce que
» le souffle empoisonné de la fatale bourasque
» soit passée sur sa tête.

» L'arc qui refuse de plier est bientôt rompu,
» sous la main vigoureuse qui a tenté de le
» courber.

» C'est en se plongeant dans la boue maré-
» cageuse où il s'ensevelit, que le grain de riz
» parvient à former une tige verdoyante, dont
» les rameaux superbes s'élancent au-dessus
» du sol fangeux et des eaux croupissantes
» qu'ils dominent avec orgueil.

» Cédons à la mauvaise fortune qui me foule
» aux pieds; soumettons-nous aux entraves
» de la nécessité, et n'opposons pas davantage
» une résistance inutile à ceux dont la cruauté
» infatigable s'opiniâtre de plus en plus à m'ar-
» racher l'aveu de ma folie.

» Mais, ajoutai-je bientôt, après avoir réflé-
» chi en moi-même, peut-être ils se trompent
» moins que sans doute ils ne le croient, ceux
» qui m'accusent d'avoir perdu la raison : quel
» usage, en effet, ai-je fait, de ce don précieux,
» pendant toute ma vie, si jamais je l'ai pos-
» sédé réellement? Combien de malheureux
» sont enfermés ici à juste titre, qui ont bien
» certainement commis moins d'actes de folie

» que moi, qui prétends avec tant de jactance
» être plus sage et plus raisonnable qu'eux!

» Ai-je jamais écouté les leçons sévères que
» me donnaient les événemens? Ai-je jamais
» profité d'un malheur passé pour éviter un
» malheur futur? Non, j'ai continuellement
» défié ma destinée; je lui tendais imprudem-
» ment le dos, et mon obstination semblait
» toujours lui dire : *frappe-le, frappe encore!*
» *Ajoute de nouvelles blessures à mes nom-*
» *breuses cicatrices!* »

Je me rappelai alors ces vers de notre célèbre poète arabe *Motanabby*, et je ne pus m'empêcher de m'en faire l'application à moi-même:

« Chacun, ainsi que toi, s'imagine être sage;
» Chacun le croit, chacun a tort:
» De sa sagesse tel se vante le plus fort,
» Qui bien souvent en manque davantage.

» Être vraiment sage, en effet,
» C'est mieux qu'un autre en soi connaître sa folie.
» Mais personne ne se connaît;
» Et dans la liste que l'on fait,
» Comptant les autres fous, soi-même l'on s'oublie. »

« Allons! m'écriai-je après avoir récité ces
» vers, allons, décidément je suis fou : je suis

» bien réellement fou : les médecins du Mô-
» ristân ont raison ; ils me connaissaient mieux
» que je ne me connaissais moi-même. »

Dès que j'eus pris le parti de cet aveu, peu à peu mon sort changea et s'améliora sensiblement : les rigueurs diminuèrent ; j'obtins successivement différentes faveurs, différens adoucissemens à mon traitement ; et comme, depuis quelques mois, ma tranquillité et ma résignation ne s'étaient pas démenties, on m'accorda enfin la permission de descendre dans les cours et d'y faire société avec quelques-uns de mes compagnons de réclusion.

Plusieurs d'entre eux s'empressèrent autour de moi, et me proposèrent de me réunir à eux pour prendre nos repas ensemble ; mais j'éprouvais encore une répugnance et une frayeur involontaires à me laisser approcher de ceux qui, en dépit de mes raisonnemens, me paraissaient plus fous que moi ; quoique pourtant je doive avouer que leur folie en général semblait innocente et entièrement étrangère à la fureur et aux violences.

Cependant, dans la foule qui m'entourait, j'avais distingué trois de mes malheureux camarades, qui m'avaient inspiré plus d'intérêt que les autres par une plus grande similitude

de leur sort avec le mien : cette conformité paraissait exciter aussi chez eux le même rapport de sentiment et la même sympathie.

On sait que j'étais devenu boiteux, et que j'avais perdu mes deux oreilles [1] : chacun d'eux avait été traité aussi rigoureusement par la fortune ou par la nature.

Le premier louchait des deux yeux d'une manière vraiment extraordinaire, et n'avait que la moitié du bras gauche ; le second était à la fois bossu, sourd, bègue, asthmatique et défiguré par une énorme balafre qui lui traversait le visage ; enfin le troisième, privé d'un œil, et dont les lèvres étaient fendues, avait aussi perdu le nez par quelque fatal accident.

Le louche se nommait *Rafyf* (vue fixe) ; le bossu, *Mourad* (désir), et le borgne, *Abd-él-Qâder* (esclave du destin).

Nous nous liâmes d'amitié. En les voyant tous les jours se conduire sans aucun acte apparent de déraison, quoique bien dûment renfermés comme fous, je dus me persuader, ou qu'ils n'étaient pas plus fous que moi, ou que je l'étais autant qu'eux. Cette comparaison

[1] Voyez ci-dessus les pages 177, 328 et 362 du premier volume.

de mon état avec le leur me convainquit d'autant plus de ma propre folie, et je sentis augmenter ma résignation à mon malheureux sort.

La base de l'amitié est la confiance : ils m'interrogèrent avec une curiosité obligeante sur les causes qui m'avaient amené au Môristân, et je ne refusai pas de leur raconter mes aventures dans tous leurs détails. Ils me parurent les écouter avec attention, et ne me témoignèrent aucun étonnement de me voir habiter avec eux le *pays de la folie*. Je crus même m'apercevoir que ma réclusion, que j'avais accusée d'injustice, leur semblait équitable et suffisamment motivée.

La confiance ne se paie que par la confiance : après leur avoir ainsi détaillé mon histoire, un jour que nous étions réunis à notre repas peu somptueux, je témoignai le désir d'obtenir de chacun d'eux le récit de leurs aventures ; ils ne se firent pas beaucoup prier pour me satisfaire.

Rafyf, le louche, fut le premier qui prit la parole. « Moi, dit-il, je n'ai pu me dispenser
» de venir ici, sans cependant l'avoir mérité
» par aucune faute ; mais que peut-on faire,
» quand on s'est brouillé avec le soleil, la lune
» et les étoiles ? »

A ce singulier début de *Rafyf*, je crus qu'il venait de tomber dans un accès subit de folie intermittente. Cependant mes deux autres compagnons ne me semblèrent aucunement étonnés de ce préambule, et je l'engageai à continuer.

Rafyf garda quelque temps le silence, comme pour résumer en lui-même la suite des principaux faits de la narration qu'il allait faire; puis il commença ainsi son histoire:



Nafyf le louche, ou l'Astronome du Móristán.

Je suis né à Smyrne, et les circonstances qui ont accompagné les premières années de ma vie ont laissé dans ma mémoire des traces tellement vagues et confuses, qu'il m'est impossible de pouvoir me les rappeler d'une manière un peu certaine.

Seulement je me souviens parfaitement que, dès ma plus tendre enfance, le premier objet qui frappa ma vue fut un petit morceau de drap rouge suspendu à mon turban enfantin, et qui, descendant sur mon front en forme de langue, tombait précisément entre mes deux yeux, de manière que mes deux prunelles y dirigeaient continuellement leurs regards par une attraction involontaire.

Ma mère, tout entière aux craintes de sa tendresse, avait employé ce moyen comme un talisman efficace, pour détourner, disait-elle, *le mauvais regard de l'œil envieux* qui aurait pu se diriger sur moi. Ce préservatif magique lui paraissait devoir, ainsi qu'on le croit généralement dans tout l'Orient, neutraliser par son interposition le charme offensif de tout œil

étranger, dont le rayon visuel aurait pu me devenir nuisible.

Je ne quittai cette espèce d'amulette qu'à l'âge de neuf ans, lorsque je fus circoncis : l'intercession toute-puissante du saint Prophète m'étant dès-lors légalement acquise, et aucun *œil mauvais* n'étant plus présumé pouvoir nuire à celui dont notre religion divine devenait dès-lors la mère et la protectrice.

Mon père était *kâteb* [1] du qàdy de Smyrne : il me destinait à lui succéder dans sa place, dès que mon âge et mon instruction m'en auraient rendu capable.

Il se proposait surtout de m'instruire dans la jurisprudence; et à peine sus-je lire correctement, qu'il me mit entre les mains les ouvrages des plus célèbres jurisconsultes musulmans.

Je ne me sentais aucunement le goût de l'étude qui m'était ordonnée, et j'avoue que j'aimais beaucoup moins les lectures des *Oussoul, él-fakih* (Fondemens de la jurisprudence), et des *Fetouât él-haqyqât* (Décisions équitables), dont mon père voulait m'imposer l'obligation, que les jeux auxquels, dès que je pouvais m'échapper de la maison paternelle, je m'empres-

[1] Écrivain ou secrétaire.

sais d'aller me livrer avec mes jeunes camarades, soit dans la campagne, soit dans les jardins qui entouraient la ville.

Retenu toute la journée par les occupations de sa place au tribunal du qâdy, mon père ignorait mes absences continuelles, que ma mère, qui m'aimait avec d'autant plus de faiblesse que j'étais son fils unique, s'étudiait à lui cacher avec le plus grand soin.

Dans nos réunions, chacun de mes camarades avait un surnom particulier, ou plutôt un sobriquet : j'eus bientôt aussi le mien ; on m'appella, je ne sais pourquoi, *êl-âhouel* (le louche); et je me suis tellement accoutumé à ce surnom que je l'ai conservé depuis ce temps jusqu'à présent.

J'avais ainsi atteint ma seizième année, sans trop m'occuper de l'avenir, lorsque toutes les espérances de mon père furent soudainement renversées. Le qâdy, son protecteur, fut disgracié; ses biens furent confisqués par ordre du Divan de Constantinople, et il se vit obligé de céder ses fonctions éminentes à un successeur qu'on lui envoya de la capitale.

Celui-ci, quoique turk de naissance, montra quelques égards pour son prédécesseur; et, voyant que la confiscation générale de tous ses

biens ne lui laissait aucune espèce de ressource pour vivre, il lui offrit généreusement auprès de lui la place que mon père avait remplie jusqu'alors.

L'ancien qâdy fut trop heureux d'accepter une offre qui venait si à propos le tirer des serres de la détresse qui le menaçait; et mon père, que ces doubles déplacemens rendaient définitivement la victime de ce ricochet de la fortune, en conçut un tel chagrin, que huit jours après j'assistai à son enterrement.

Ma mère, déjà malade depuis quelque temps, ne tarda pas à suivre mon père au tombeau, et je me trouvai inopinément, par cette perte, doublement orphelin, sans aucune autre perspective que la plus profonde misère.

Je ne savais rien, je n'avais aucun moyen de me procurer les choses nécessaires à la vie; mes anciens camarades de jeux étaient trop jeunes pour m'être d'aucun secours, et je n'avais que quelques parens éloignés qui me refusèrent assez durement un asyle.

Cependant un d'eux, plus compatissant que les autres, voulut au moins me donner un bon avis : il me conseilla de m'adresser au nouveau qâdy, et d'implorer ses bontés, pour obtenir dans sa maison la moindre place, la moindre

occupation qui pût me procurer des moyens d'existence.

Je me hâtai de suivre cet avis; le besoin qui se faisait déjà cruellement sentir ne me permettait ni hésitation ni retard. Je courus à la porte du qâdy; je sollicitai et j'obtins la permission de paraître en sa présence.

Je le trouvai assis sur des coussins dans le coin d'une grande salle, et au coin qui se trouvait à sa droite, se tenait l'ancien qâdy, remplissant auprès de lui les fonctions qui avaient appartenu peu auparavant à mon père.

La physionomie de mon futur protecteur me sembla bien disposée en ma faveur, et paraissait me promettre une heureuse réussite. Je lui fis ma demande, que je crus devoir accompagner des plus grands éloges, le déclarant le plus illustre des qâdys présens, passés et futurs, le seul capable de remplir ces hautes fonctions, défiant ses prédécesseurs d'avoir pu l'égaler, et ses successeurs de jamais parvenir à éclipser son mérite.

Pendant ma harangue, l'expression de la physionomie du nouveau qâdy changea totalement, peu à peu son front s'obscurcit, ses yeux s'irritèrent, et enfin sa voix éclata contre moi avec les emportemens de la colère la plus terrible.

Il me reprocha avec violence d'être envoyé par ses ennemis pour l'insulter dans son propre tribunal, prétendant que mes éloges s'adressaient à l'ancien qâdy, vers lequel il déclarait avoir vu constamment mes regards se diriger, quoique, comme je l'ai déjà dit, ce dernier fût placé bien loin de lui, dans un des coins opposés de la salle.

Il ne voulut entendre aucune des paroles que je voulus prononcer pour ma justification; et le seul résultat de mon audience fut d'être chassé avec violence hors de la maison, où j'avais espéré trouver un asyle, avec ordre de quitter la ville dans le plus court délai, et la défense de jamais oser y reparaître.

Le soir même, l'ancien qâdy, aussi abusé, à ce qu'il paraît, que le nouveau, envoya en secret me remercier du courage que j'avais déployé, en faisant ainsi publiquement son éloge aux dépens de son successeur. Il me prouva même sa reconnaissance, en m'envoyant quelques vivres et quelques légers secours d'argent, et en me faisant savoir qu'il me procurerait les moyens de quitter la ville sur un vaisseau, dont le départ était fixé au lendemain.

J'avais perdu par une erreur imprévue la protection que j'avais cherchée; je ne crus pas de-

voir, par l'aveu de la vérité, repousser la protection inattendue que cette même erreur m'avait attirée, contre mon intention bien positive.

Je dois en effet avouer qu'en faisant l'éloge du nouveau qâdy, et en établissant avec lui une comparaison désavantageuse à son prédécesseur, j'avais voulu venger un peu mon père, et moi en même temps, de celui qui avait usurpé sa modeste place; et certes, j'étais bien loin d'imaginer qu'il prendrait cette partie de mon allocution pour une flatterie. Je ne sais par quelle fatalité les choses avaient tourné bien autrement: les éloges avaient été pris pour des attaques, et les attaques pour des éloges.

Je m'informai du navire qui m'avait été indiqué : il était à l'entrée du port, et je m'y rendis sur-le-champ. Le *Reys* [1] avait en effet été prévenu, et il me permit de m'établir sur son vaisseau en qualité de son domestique pendant la traversée.

Le voyage ne fut pas long: notre destination était pour *Iskanderoun* [2], et nous arrivâmes en cinq jours dans ce port de la Syrie, sans

[1] Capitaine de vaisseau.

[2] Alexandrette.

qu'aucun accident eût contrarié notre navigation.

Mon engagement pour le service du Reys n'était, comme je viens de le dire, que pour la traversée. Dès qu'il eut fait jeter l'ancre, il me déclara qu'il ne m'avait pris auprès de lui que par déférence pour la recommandation de l'ancien qàdy, et il m'invita à chercher, sans aucun délai, un autre maître dans la ville auprès de laquelle nous venions d'arriver.

Je n'avais ni paquet ni bagage; mon débarquement fut bientôt exécuté : j'errai pendant le reste de la journée dans les places et les bazars d'Iskanderoun, sans que personne m'adressàt la parole, et sans oser l'adresser moi-même à personne.

Quand le soir fut arrivé, je m'assis tristement au bout de la jetée qui ferme le port, réfléchissant à ma triste position, ne sachant où je pourrais me procurer un asyle pour la nuit, dont les voiles s'étendaient déjà autour de moi, et des alimens pour satisfaire mon estomac qui murmurait de son abstinence prolongée. Mes regards se portaient machinalement à ma gauche, sur le long promontoire qui, s'avançant dans la mer, fermait le golfe de ce côté, et dérobait à la vue les cimes des hautes montagnes de l'île de *Qoubrous* (Chypre).

Tout à coup je vois apparaître auprès de moi une longue, raide et maigre figure, qui me sembla un vrai fantôme.

Cet être, que je n'avais pas vu s'approcher, et dont la présence soudaine me glaça d'effroi, avait deux yeux perçans, un visage qui me parut d'une pâleur cadavéreuse ; ses os semblaient percer sa peau desséchée comme un parchemin; ses sourcils étaient hérissés, et une longue barbe blanche descendait en désordre jusqu'au-dessous de sa poitrine; il était couvert d'un manteau et d'une longue robe de couleur obscure; ses mouvemens étaient précis et mesurés comme ceux d'une machine qui se meut par des moyens artificiels. Les yeux fixés vers le ciel étoilé, il semblait diriger successivement sa vue vers les différens astres, en se servant d'instrumens de formes variées et tellement bizarres, que jamais je n'en avais vu de pareils.

Je ne doutai point que cet être ne fût un magicien, se livrant à ses opérations diaboliques, et je m'attendais déjà à voir se rassembler autour de lui les mauvais génies évoqués par l'art de la nécromancie. La frayeur me retenant dans une immobilité complète, je restais les yeux attachés sur lui, suivant de mes regards le moindre de ses mouvemens, nouveaux pour

moi, et dont j'étais persuadé que j'allais devenir la victime.

Mon danger me parut encore s'accroître, lorsque je vis cet être mystérieux et effrayant abaisser ses regards sur moi, et fixer à son tour ses yeux sur les miens.

Après quelques momens de notre observation mutuelle et silencieuse, pendant laquelle mon redoublement d'épouvante exprimait de mon front des gouttes d'une sueur glacée : « Ami ! » me dit-il d'une voix rauque, mais qui cependant n'avait rien de menaçant, « ami! je » vois avec plaisir que tu partages mes goûts et » mes exercices ; depuis une demi-heure je te » vois les yeux fixés vers le ciel brillant qui étend » à ta droite son magnifique rideau au-dessus » des sommets du mont Taurus ; et maintenant » tes yeux dirigés vers notre zényth, semblent » vouloir passer à travers ce groupe d'étoiles né- » buleuses qui couronnent perpendiculairement » notre tête. Dis moi, quel est l'astre que pour- » suivent ainsi tes regards obstinés ? »

Rassuré, en entendant une voix humaine sortir de ce corps effrayant, que j'avais pris pour une vision fantastique dans ce site solitaire, j'allais répondre à mon interlocuteur, mais il ne m'en laissa pas le temps.

« Tu peux, ajouta-t-il, bénir ta destinée et
» les astres qui te protégent; je suis le célèbre
» *Abd-él-negoum* (le Serviteur des étoiles) que
» ses hautes connaissances en astronomie ont
» fait surnommer *él-Feleky* (le Céleste). Per-
» sonne, dans la ville d'Iskanderoun et aux en-
» virons, n'ignore que nulle étoile du firmament
» ne m'est inconnue, depuis l'étoile *él-Dobbéh*[1]
» jusqu'au bel astre de *Sohayl*[2]; rien ne se passe
» dans le ciel, du midi au septentrion, de l'o-
» rient à l'occident, que ma préscience ne l'ait
» déterminé d'avance.

» Les voiles de la destinée des hommes n'ont
» rien d'obscur pour moi, et les astres prennent
» eux-mêmes le soin de m'instruire de tous les
» événemens qui doivent arriver sur la surface
» de la terre; les grands personnages comme
» ceux de la dernière classe, les riches comme
» les pauvres, n'entreprennent rien sans me con-
» sulter; et ceux qui sont avides d'instruction
» sollicitent vainement l'honneur de recevoir
» mes illustres leçons.

» Cependant, en te voyant tout à l'heure les

[1] La principale étoile de la Grande-Ourse. Voyez la LXXVIIIe note supplémentaire, à la fin du 3e volume.

[2] Canope. Voyez la LXXVIIIe note supplémentaire.

» yeux fixés sur la voûte étoilée, j'ai deviné à
» l'instant même l'instinct insurmontable qui te
» poussait vers l'étude de l'astronomie. J'ai aus-
» sitôt pris le soin d'observer avec exactitude
» l'état du ciel, et j'ai reconnu qu'il t'était favo-
» rable : j'y ai lu, pour moi, l'ordre de cultiver
» par mes leçons ton amour pour les hautes
» connaissances.

» Viens donc avec confiance, ô mon fils!
» *Abd-él-negoum* consent à te faire pénétrer
» avec lui dans le palais de la science : viens,
» ma maison sera ton asyle et ton académie. »

L'Astronome me prit alors par la main; et, tout joyeux d'une invitation que j'étais si loin d'espérer, je me laissai guider en silence, redoutant qu'une explication trop hâtive ne fît révoquer la promesse bienveillante qu'il m'avait faite sans me connaître. Je craignais même que, quelle que fût la nature de cette explication, elle n'arrivât encore trop tôt pour mes intérêts.

Nous parcourûmes ainsi plusieurs petites ruelles d'un des quartiers les plus pauvres de la ville, et, après différens détours, nous nous arrêtâmes devant une petite maison, dont l'apparence n'était rien moins que somptueuse.

Abd-él-negoum ouvrit lui-même sa porte, circonstance qui me convainquit qu'il n'avait ni

esclaves ni domestiques; puis me prenant de nouveau par la main, il me guida dans l'obscurité, jusqu'à une petite pièce, où il m'invita à m'asseoir.

Il s'occupa à l'instant d'allumer une vieille lampe, et porta ses regards sur son nouvel hôte. J'étais resté debout malgré son invitation. Il parut étonné de la pauvreté annoncée par mon costume, qu'il n'avait pu remarquer dans l'obscurité : son ton changea aussitôt envers moi, et les discours affectueux qu'il m'avait prodigués firent place à des interrogations sèches et impérieuses. Ne pouvant éviter de lui répondre, je lui rendis compte, avec déférence et sans aucun déguisement, des circonstances qui m'avaient amené au lieu où il m'avait trouvé, et où ma vue se promenait vaguement à l'occident sur la surface des mers, au lieu de s'élever dans les régions célestes de l'orient, comme il avait paru le croire. Je lui témoignai toute ma reconnaissance pour les offres bienveillantes qu'il m'avait faites; mais je ne lui cachai pas que les plus pressés de mes besoins étaient, non ses leçons de la science astronomique, mais quelques alimens, et une retraite où je pusse me reposer, lui promettant de me dévouer ensuite à toutes les instructions scientifiques qu'il lui plairait de me donner.

Abd-el-négoum s'assit sur une mauvaise natte qui était presque le seul mobilier de la chambre: me laissant debout, et appuyant sa tête sur ses deux mains, il se mit à réfléchir.

Ses réflexions furent longues, et je tremblais que le résultat n'en fût mon expulsion sans asyle, sans lit, et sans souper.

Heureusement il n'en fut pas ainsi. L'Astronome rompit enfin le silence pour m'annoncer que je pourrais rester, qu'il consentait à me prendre à son service; et il ajouta que je ne devais pas prétendre à des gages, mais que je serais logé, nourri, habillé, et que si je me conduisais bien, ma récompense serait, après lui, l'héritage de tout ce qu'il possédait.

J'acceptai avec reconnaissance; je fis un souper très-frugal; puis je me couchai sur un morceau de natte encore plus délabré que celui qui servait de siége et de lit à mon maître, et le lendemain j'entrai dans l'exercice de mes fonctions serviles.

Ces fonctions se bornaient à nettoyer la maison, à aller chercher à la fontaine l'eau nécessaire à la consommation, soit de notre table, soit des ablutions légales, à apprêter nos repas plus que sobres, à entretenir la pipe de mon maître, et à le suivre dans ses excursions, tan-

tôt hors de la ville, tantôt sur la jetée solitaire où s'était faite notre première connaissance.

Le goût de l'instruction m'était venu peu à peu. Plusieurs fois j'avais prié mon maître de m'apprendre à me servir de ses instrumens astronomiques; il s'y était toujours refusé, et, me regardant fixement, il m'assurait que la nature elle-même me défendait d'être jamais astronome. Je ne sais réellement ce qui en moi avait pu le porter à démentir ses premières promesses, et le premier horoscope qu'il avait tiré de l'inspection des astres la nuit de notre première rencontre.

Douze années se passèrent ainsi au service d'*Abd-él-negoum*. Depuis quelque temps sa santé s'affaiblissait d'une manière inquiétante, et son indigence était toujours la même. Cependant, tous les jours, il me répétait que les étoiles lui promettaient, par leurs aspects invariablement favorables, encore une bien longue vie et la possession de grandes richesses.

Enfin, un matin, je le trouvai étendu sans mouvement sur sa natte; il était mort, et, conformément à ses promesses, j'étais son héritier universel.

Cet héritage se bornait aux ustensiles grossiers et peu nombreux de son modeste mé-

nage, et aux instrumens de mathématiques dont il se servait pour ses observations d'astronomie.

Le propriétaire de la maison que nous habitions vint me signifier, dès le lendemain, qu'il ne voulait pas de moi pour locataire; je fis quelque argent de mon mince mobilier, et, conservant avec soin les instrumens astronomiques de mon maître défunt, je me préparai à prendre un autre logement.

J'en trouvai un chez une vieille femme, qui habitait un des faubourgs de la ville, et à laquelle j'avais vendu quelques feuilles de papiers couvertes de chiffres, sur lesquelles mon maître avait fait ses calculs scientifiques, et qu'elle avait achetées comme étant des talismans qui avaient la vertu de favoriser la ponte de ses pigeons, et d'en écarter les animaux malfaisans.

Je n'eus pas de peine à lui persuader qu'en héritant des instrumens de mon maître, j'avais aussi hérité de sa science; et ses voisines, et même ses voisins, ne tardèrent pas à implorer les secours de mes talens astrologiques. Tout ce que j'avais conservé des papiers de mon maître fut successivement vendu à ceux qui désiraient des talismans.

Voyant prospérer ce nouveau commerce, et, désirant l'étendre, je voulus aussi, comme *Abd-êl-negoum*, tirer les horoscopes et faire des prédictions d'après l'influence des astres. J'avais retenu, des discours de mon maître, les noms des principales constellations; mais j'ignorais la place qu'elles occupent dans le ciel, et je me persuadai facilement que j'acquerrais bientôt cette connaissance, en me servant des instrumens dont il avait fait usage; mais ici je fus arrêté par un obstacle insurmontable : j'eus beau essayer, de toutes les manières que je pus imaginer, d'imiter ce que j'avais vu tant de fois faire à mon maître; je ne sais pourquoi, je ne pus jamais parvenir à apercevoir, d'une manière distincte et précise, à travers les deux trous de cet instrument, les astres que mon maître y observait, ou que peut-être il prétendait y observer.

J'ai toujours pensé qu'il avait méchamment et à dessein dérangé lui-même ses instrumens avant de mourir, de peur que ma science n'éclipsât un jour la gloire de la sienne; ou bien que ces instrumens n'étaient pour lui que des meubles de parade, dont se servait son charlatanisme pour persuader les ignorans de ses connaissances transcendantes, et que, quand

il les employait dans ses prétendues observations astronomiques, il n'y voyait réellement pas plus que moi.

Cette seconde hypothèse fut celle que j'adoptai le plus volontiers, et je pris le parti de me servir avec assurance de mes instrumens, en présence de ceux qui, venant chaque jour me consulter, s'en retournaient émerveillés de mes discours inintelligibles, et convaincus de ma haute science.

Tout allait bien, et je crois que j'étais, en effet, tout aussi habile qu'une grande partie des astronomes les plus renommés. Personne n'osait former le moindre doute sur mes profondes connaissances, quand même mes prédictions n'étaient pas confirmées par l'évènement.

Ma réputation croissait de jour en jour, et, pour mon malheur, elle prit une trop grande extension. Ma renommée parvint aux oreilles de l'*Aghâ Qaym-maqâm* [1] de la ville. Il était sur le point d'être père; il me fit venir pour tirer l'horoscope de l'enfant qui allait naître. Je me présentai hardiment; je feignis d'obser-

[1] Le Gouverneur. Voyez sur le titre d'*Aghâ*, la note de la page 437; et sur celui de *Qaym-maqâm*, la note de la page 459, dans le premier volume de ce Recueil.

ver les étoiles; je traçai sur un papier des figures bizarres et des calculs insignifians, et j'annonçai sans hésiter, que l'Aghâ serait bientôt père d'un fils.

J'ignorais que mon nouveau client avait aussi fait venir à grands frais un autre astronome d'*Antakyéh* [1]. Celui-ci, placé dans un autre endroit de la maison, avait annoncé une fille. On nous mit en présence l'un de l'autre, et on voulut comparer nos différens thèmes célestes. Je ne pus aucunement expliquer celui que présenta mon adversaire. Quant à lui, il n'eut pas de peine à démontrer que celui que j'avais osé rédiger n'était composé que de figures tracées au hasard, de calculs absurdes ou insignifians, et de chiffres qui n'avaient entre eux aucune espèce de rapport.

Faute de bonnes raisons, j'accablais d'invectives mon adversaire, qui y répondait de son mieux; les voies de fait allaient succéder aux injures. La nouvelle qu'on vint nous apprendre nous mit tout à coup d'accord, et termina notre querelle. Les femmes, qui avaient été appelées pour prêter leur secours à l'accouchement, annoncèrent qu'il n'aurait pas lieu:

[1] Antioche.

la femme du Qaym-maqâm n'était pas enceinte; elle était hydropique.

Mon confrère en astronomie fut renvoyé à Antioche, sans paiement ni récompense. Quant à moi, notre discussion avait trop bien prouvé mon ignorance en astronomie. Il était démontré que je ne connaissais absolument rien à l'usage des instrumens de cette science. On voulut bien croire que l'astronome d'Antioche s'était trompé dans ses calculs; mais pour moi, on me regarda comme un charlatan effronté, dépourvu même des premières connaissances, qui avait indignement voulu abuser le Gouverneur, et je reçus l'ordre formel de quitter Iskanderoun aussi promptement que j'avais quitté Smyrne.

Je partis aussitôt, craignant une punition plus grave, et je n'emportai avec moi que mes instrumens astronomiques, dont j'espérais toujours que l'expérience me dévoilerait l'usage quelque jour.

Je pris ma route à travers les chaînes de montagnes qui traversent la Syrie dans toute sa longueur, et dont les ramifications si nombreuses offrent tantôt des monts rocailleux, brûlés, abruptes et sans culture; tantôt des collines gracieusement arrondies, dont la molle courbure se revêt des richesses de la plus abon-

dante végétation. Entre ces saillies si variées du terrain, ici s'ouvrent des vallées riantes, bordées de fertiles coteaux; des champs d'oliviers à la chevelure grisâtre, de mûriers aux feuillages obscurs, ceignent de nombreux villages, et des hameaux épars : là des ravins profonds et sauvages déchirent le sol, recélant dans leurs fissures effrayantes des torrens bondissans qui se frayent avec effort un passage à travers les masses de roche écroulées de la montagne, et, dans leurs lits souterrains, font mugir avec fracas leurs eaux noires et écumantes.

Sur les versans les moins escarpés de ces monts, surtout dans le *Kiesrouân* et dans l'*Anti-Libân*, autrefois de vastes forêts de cèdres magnifiques étendaient leur manteau toujours verdoyant : le temps et les dévastations humaines n'ont laissé subsister, jusqu'à nos jours, de cette antique famille, que quelques enfans isolés çà et là, survivant à leurs frères; mais leur stature gigantesque, leurs bras immenses et leur végétation vigoureuse, offrant une vaste tente à des caravanes entières, attestent encore quelle devait être autrefois cette tribu colossale des fils majestueux de la montagne.

J'allais ainsi de vallées en vallées, de montagnes en montagnes, évitant les grandes villes,

et m'arrêtant de préférence dans les plus pauvres hameaux, où j'exerçais, sans crainte d'être contredit, ma science pour les horoscopes, les prédictions et les amulettes préservatrices. Mon commerce allait bien, grâce à l'ignorance entière de la population avec laquelle je traitais, grâce surtout à l'appareil de mes instrumens scientifiques, que je déployais avec assurance devant ceux que je savais aussi incapables que moi de s'en servir et d'en apprécier l'emploi.

Je cheminais un soir dans un chemin couvert, le long d'une des branches principales du Thabor. Les cyprès touffus, dont les cimes pyramidaient autour de moi, étendaient une ombre épaisse sur les collines que je traversais : de petits monticules, s'élevant successivement les uns au-dessus des autres, semblaient autant de degrés destinés à faire parvenir le voyageur jusqu'au pic élevé qui paraissait leur centre commun, et dont les roches ardues et découpées s'élançaient devant moi au sein des airs, semblables aux forteresses de *Gog* et de *Magog*.

Combien les sites sauvages et déserts qui m'entouraient contrastaient avec ceux qui avaient charmé mes yeux au commencement de cette journée!

Le matin, de bonne heure, j'avais atteint les

bords du lac si renommé de *Tabâryéh* [1]. Je m'étais long-temps reposé sur un des petits promontoires couronnés d'abres touffus, qui festonnent si agréablement ses rives, et mes yeux avaient joui avec délices du spectacle magnifique qui se déployait devant eux.

A ma gauche, la ville antique de Tabâryéh, près de laquelle je venais de passer, rougissait ses minarets élancés de la brillante et vive lumière du soleil d'orient; tandis que la ville et les ruines de son château étaient encore plongées dans une demi-teinte, qui rendait indécises leurs formes à moitié cachées par les voiles vaporeux du matin.

Sous mes pieds, le lac limpide étincelant aux feux du jour naissant, et dont la surface tremblotante reflétait sur mille petits flots les jeux scintillans de la lumière éthérée, animait du charme inexprimable de son miroir diamanté les rians paysages, dont ses bords offraient les tableaux variés, et leur donnait la vie, comme l'œil agaçant et passionné au visage de la beauté.

A ma droite, la vallée sombre et resserrée

[1] *Lac de Tibériade*, nommé aussi *lac de Genesareth* et *Mer de Galilée* par les évangélistes.

où le Jourdain semblait s'enfuir avec répugnance, cachant au fond des précipices, entre les roches suspendues, ses ondes bruissantes.

Plus loin, un horizon varié, des montagnes bleuâtres, confondant leurs contours presque diaphanes, avec l'azur des cieux, et peut-être à travers un brouillard blanchâtre, quelques nappes du grand lac Asphaltite[1], aux eaux dormantes, aux bords stériles et désolés.

J'avais quitté avec peine ce spectacle si bien fait pour captiver l'attention, et m'éloignais du lac et du Jourdain. Je m'étais dirigé vers la vallée d'Esdrelon, espérant atteindre la Ville-Sainte[2]. Pour raccourcir ma marche, je m'étais engagé dans un de ces chemins creux qui, à certaines époques de l'année, ne sont que les lits des torrens qui se précipitent des montagnes. Ces lits étaient alors desséchés, et m'offraient un chemin qui devait me conduire au bas dans la vallée.

Je marchais depuis long-temps, et cependant je ne voyais autour de moi aucune trace d'habitation : j'étais inquiet, en proie à la crainte et au trouble, ne sachant en quel lieu et sous quel

[1] La mer Morte.

[2] Jérusalem. Voyez la XXXVIIIe note supplémentaire.

toit je reposerais mes pieds fatigués d'une longue route : le sort y avait pourvu à mon insu.

Tout à coup, à un détour du chemin que je suivais, je me vois entouré d'une bande armée, maltraité, dépouillé, interrogé avec rudesse : « Qui es-tu? me dit un des chefs de ces bri- » gands; où vas-tu? d'où viens-tu? » Je répondis en peu de mots :

« Je suis, dis-je, un pauvre astronome, exer- » çant mon art paisiblement dans les cam- » pagnes, afin de subvenir à mes besoins pen- » dant le voyage que j'ai entrepris pour me » rendre au Kaire, où je suis appelé; du reste, » ajoutai-je, je ne possède rien au monde que » ces instrumens de mon art, qui certes vous » sont inutiles, et qui n'ont pour vous nulle » valeur; je n'ai rien de plus, et si quelqu'un » de vous veut me prendre quelque chose, il » aura fallu qu'il me l'ait donné auparavant. »

A cette déclaration, on m'imposa silence, et me liant les pieds et les mains avec la toile de mon turban, on m'attacha par de fortes lanières, comme un ballot de marchandises, en travers sur un cheval, derrière le dos d'un des soldats.

On partit. La route fut longue et surtout pénible pour moi. Chaque soir on me déliait, on

me donnait à souper; chaque matin je reprenais ma voiture incommode; dès que je voulais ouvrir la bouche, les coups les plus violens me commandaient le silence. Enfin, nous arrivâmes près d'une ville que le bruit des flots me fit juger être située sur le rivage de la mer.

Ses murs noircis et ruinés en partie attestaient les ravages successifs de siècles nombreux, et au milieu des remparts immenses qui formaient encore son enceinte, s'élevaient jusque dans les nuages des tours menaçantes, semblables à des géans malfaisans, prêts à écraser tous ceux qui oseraient en tenter l'approche.

Il était nuit quand les portes massives tournèrent lentement sur leurs gonds pour recevoir la troupe qui me servait d'escorte.

Après avoir parcouru différens détours et un assez grand nombre de ruelles obscures et tortueuses, nous arrivâmes sur une petite place qui me parut située dans le quartier le plus élevé de la ville.

Tout était silencieux autour de nous : le chef des soldats qui m'avaient amené les fit arrêter au milieu de la place, et se détacha, apparemment pour annoncer sa capture et recevoir des ordres à mon égard.

Il ne tarda pas à revenir, me fit délier, et

me jetant rudement à terre : « Va, me dit-il, va
» où tu voudras dans la ville; attends-y ce qui
» sera décidé sur ton sort. Mais si le Prophète
» te protége, qu'il te détourne du projet de
» prendre la fuite hors de ces murs; approcher
» des portes, ce serait appeler à l'instant sur ta
» poitrine vingt coups de poignards bien acé-
» rés. Va, ajouta-t-il; chaque soir, au coucher
» du soleil, aie soin que je te retrouve près de
» cette fontaine. »

Je levai les yeux et j'aperçus en effet une fontaine magnifique embellie par des marbres précieux; et de larges inscriptions tracées en caractères dorés y faisaient briller leurs reflets à la clarté de la lune. Quand je reportai mes regards autour de moi, j'étais seul; mon escorte avait disparu avec son chef.

J'étais libre, mais je n'avais ni asile pour la nuit, ni aucun aliment pour apaiser la faim dont les aiguillons se faisaient sentir. J'ignorais où je pourrais me procurer l'un et l'autre; j'ignorais même dans quelle ville le sort bizarre avait pu me conduire par une voiture si peu volontaire, et avec de si désagréables compagnons de route.

J'avais eu le temps de réfléchir pendant mon voyage muet; les craintes les plus cruelles

avaient agité mon esprit : ces craintes étaient maintenant évanouies, et quoique ma position ne me parût pas entièrement riante, j'éprouvai, dans ma sécurité nouvelle, que « la crainte du » mal fait toujours plus de la moitié du mal lui-» même. »

Je ne savais où diriger mes pas dans l'obscurité absolue qui me semblait couvrir toute la ville ; enfin, à force d'errer de rue en rue, de quartier en quartier, j'aperçus de loin une lueur vacillante, vers laquelle je me dirigeai aussitôt. Elle sortait d'une maison peu considérable, à la porte de laquelle je frappai sans hésiter. La porte fut immédiatement ouverte, et je fus introduit sans difficulté.

J'appris bientôt que j'étais chez un juif qui avait obtenu, moyennant une forte redevance, le privilége de vendre du vin, la nuit, en secret, aux musulmans peu scrupuleux qui ne craignent pas d'enfreindre la loi du Prophète.

Sur ma demande pressante, il me servit à souper, et la fatigue qui m'accablait m'eut bientôt plongé dans le plus profond sommeil.

Le lendemain, j'appris de mon hôte que j'étais dans la ville d'*Akkah* [1]. Je lui racontai une par-

[1] Saint-Jean-d'Acre. Voyez dans le premier volume la note de la page 415.

tie de mes aventures, et il m'apprit quelques-unes des siennes : il se plaignait beaucoup de la forte redevance qu'on exigeait de lui, de l'abjection et du mépris qui pesaient sur lui et sur ses co-religionnaires[1].

Il finit les détails qu'il me donna à ce sujet par se féliciter d'avoir pu rendre service à un savant astronome, me suppliant de vouloir bien tirer son horoscope, lui prédire l'avenir, et lui faire don de quelque amulette qui pût le préserver des avanies fréquentes auxquelles il était si souvent exposé.

On m'avait laissé le sac qui renfermait mes instrumens astronomiques, et je m'estimai heureux de pouvoir payer aussi facilement l'hospitalité qui m'était accordée. Je m'empressai de faire des opérations extraordinaires, et je prédis au juif émerveillé qu'après quelques traverses, il parviendrait au plus haut rang, soit en richesses, soit en honneurs. Je lui remis quelques feuilles écrites, que je lui dis être de précieux talismans, et dès ce moment je fus, dans sa maison, autant le maître que lui-même.

Ce juif avait une fille qui habitait avec lui, et l'aidait dans les détails de son commerce clan-

[1] Voyez la note de la page 443 du premier volume.

destin; car vous savez que les filles et les femmes juives ne sont pas soumises par leurs parens à la réclusion exigée des femmes musulmanes.

Cette fille était laide, d'un âge mûr et plus que fanée. Quoique sa religion fût différente de la mienne, elle me proposa de l'épouser; et, persuadée que mon état de détresse me rendrait favorable à ses vœux, elle me promit d'abjurer en ma faveur les lois de Moïse, pour embrasser le culte de son futur époux.

Je me trouvais déjà assez malheureux pour me garder de joindre aux accidens pénibles de ma vie celui du mariage : je refusai ma prétendue surannée, et j'opposai à ses vives instances les décisions irréfragables du ciel qui me les avait manifestées par ses étoiles de la manière la plus certaine et la plus incontestable. Je l'assurai que mes observations astronomiques m'avaient appris que non-seulement cette union m'était interdite, mais que bien plus encore je ne devais jamais me marier. Hélas! j'étais loin alors de soupçonner combien je devais être bon prophète.

La juive me crut, et elle n'en conserva pas moins pour moi toute sa bienveillance.

Pour ajouter encore à la confiance que ma science inspirait à mon hôte, un heureux hasard

voulut que, pendant tout le temps que je passai chez lui, son tour d'être bâtonné, pillé, rançonné, n'arrivât pas; et il se crut, par mes amulettes, pour toujours à l'abri des orages qu'il voyait chaque jour pleuvoir sur ses malheureux frères, qui pourtant, je dois l'avouer, m'avaient également bien payé des prédictions tout aussi favorables.

Quinze jours s'étaient déjà passés depuis mon introduction dans les remparts d'Acre, et l'hospitalité du juif ne s'était pas démentie envers celui qu'il regardait comme la sauvegarde de sa maison. Chaque soir, avec exactitude, je me présentais auprès de la fontaine, pour y passer l'espèce de revue qui m'avait été imposée : je n'y avais jamais trouvé personne, et je commençais à croire que j'avais été victime de quelque erreur, qui sans doute avait été reconnue.

Pendant ces quinze jours, l'atmosphère nuageuse n'avait laissé apercevoir le soleil qu'à travers un voile vaporeux ; les nuits n'avaient été que faiblement éclairées par la lueur indécise de la lune, perçant à peine d'une clarté vague le manteau de la brume épaisse qui l'enveloppait.

Un soir enfin, le ciel sans nuages brillait des feux scintillans de mille et mille étoiles; la lune, abaissée au-dessous de l'horizon, n'éclairait au-

cune portion de la voûte céleste, et laissait entièrement le champ libre aux astres, ses heureux rivaux. Je m'étais présenté à mon rendez-vous accoutumé. Une voix trop bien connue, celle du chef de mon ancienne escorte, se fait tout à coup entendre à mes oreilles : « Te voilà, » me dit cette voix, présage de nouveaux malheurs, « je » t'attendais. Si tu n'as pas avec toi les instru- » mens astronomiques, cours les chercher, et » garde-toi de me faire long-temps attendre. »

Troublé, éperdu, je me hâte d'aller exécuter l'ordre que j'ai reçu, et je viens retrouver, sans aucun retard, celui qui me l'avait si inopinément donné.

« Suis-moi, » me dit-il; « ne tremble pas ainsi; » ne crains rien : il ne t'arrivera d'autre mal que » celui que tu voudras toi-même appeler sur ta » tête. Surtout, jusqu'à ton arrivée, songe à ob- » server le plus rigoureux silence. » Puis, sans autre explication, il se met en marche vers un des angles de la place.

Je suivis, sans mot dire, mon guide silencieux, tâchant de me persuader moi-même de la sincérité de la promesse qu'il venait de me faire.

Nous arrivâmes bientôt à une porte basse et de peu d'apparence; elle s'ouvrit sans bruit, à un

signal imperceptible, et je fus remis par mon conducteur à deux hommes silencieux comme lui. Ces deux nouveaux personnages, qui me parurent des domestiques ou des esclaves, me remirent à deux autres, dans une seconde salle; ceux-ci me conduisirent dans une troisième pièce, où je fus reçu par deux autres encore, et je passai ainsi de mains en mains, jusqu'à ce que je fusse parvenu en présence du maître.

J'ai dit *de mains en mains*, et cependant cette expression était bien véritablement impropre et inexacte, car aucun de ceux que j'aperçus dans ce trajet ne me parut avoir conservé l'usage entier de sa personne. L'un était manchot, l'autre privé d'un pied, celui-ci borgne, celui-là avait perdu le nez ou les oreilles: aucun d'eux ne pouvait en vérité se dire *un homme complet*. C'étaient, à parler vrai, des *ruines d'hommes*, ruines plus ou moins mutilées et défigurées. Nulle part on n'eût pu rencontrer une telle réunion d'invalides ou d'estropiés; il semblait qu'un être entièrement pourvu de tous ses membres fût incompatible avec l'état personnel de cette étrange maison.

« Grand Dieu ! » pensai-je en frémissant, « suis-je donc prédestiné à revêtir à mon tour » le hideux uniforme de cette misérable milice!»

Les réflexions involontaires que me suggéraient ces observations si extraordinairement multipliées, furent interrompues par mon intromission dans une dernière chambre.

Elle était mal éclairée par une seule lampe, et les coins en étaient presque entièrement plongés dans l'obscurité; l'ameublement en était simple et mesquin; mais en portant mes regards autour de moi, je vis briller des cimeterres, des poignards, des yataghans; et, dans ces demi-ténèbres, mes yeux distinguèrent le long des murailles environ douze gardes immobiles et rangés dans un silence véritablement effrayant.

Au fond de l'appartement et dans l'angle le plus éloigné de la porte, était assis sur un mauvais tapis, et appuyé sur des coussins sales et déchirés, un homme déjà vieux, au regard hautain et farouche, aux yeux enfoncés, mais étincelans et brillans sous les sourcils hérissés qui les recouvraient, d'un feu rouge et sanglant comme ceux de la hyène insatiable de carnage; sa figure dure et ses traits fortement contractés annonçaient des passions violentes et un cœur impitoyable; ses gestes avaient des mouvemens brusques et impérieux; sa barbe était en désordre, son turban d'une étoffe grossière et mal arrangée, ses habits à moitié usés; sa ceinture

portait un large poignard et deux énormes pistolets : auprès de lui étaient un sabre nu, un tromblon, un khandjar recourbé et différentes autres armes. Il fumait en silence dans une pipe de terre commune, dont le tuyau n'était qu'un simple roseau. Au milieu des nuages de la fumée odorante qui l'entourait, il me sembla voir un spectre fantastique, et je crus un instant qu'*Éblys*[1] m'apparaissait lui-même en personne.

Ses yeux se fixèrent sur moi : le frisson d'une terreur mortelle parcourut toutes mes fibres en un instant : je reconnus que j'étais en présence du cruel Pacha d'Acre, de l'épouvantable *Djezzar!*

Personne n'ignore que le terrible *Ahmed-Pachâ,* devenu maître du pachalyk d'Acre, a pris lui-même de préférence le surnom de Djezzar, qui signifie *boucher,* et qu'il est fier de mériter chaque jour de plus en plus ce nom justement abhorré, synonyme de *bourreau* pour les malheureux qui sont soumis à sa puissance. Le moindre délit, la moindre offense involontaire, la moindre contravention à ses ordres souvent ignorés, la moindre hésitation, la moindre négligence apparente dans son service,

[1] Le Génie du mal, chef des démons infernaux. Voyez la LXXIV[e] note supplémentaire.

est à l'instant punie par lui-même, et son sabre abat les pieds, les mains, le nez, les oreilles, à ceux dont sa clémence barbare veut bien épargner la tête.

Je compris alors parfaitement la cause de toutes les mutilations que j'avais rencontrées à chaque pas depuis que j'étais dans son palais. J'étais dans l'antre du lion!...

Tremblant et hors de moi, je m'étais prosterné à ses pieds; un geste m'ordonna de me relever, et je me tins devant lui, debout, dans l'attitude de la soumission et du respect, les yeux baissés et les bras croisés sur ma poitrine. Je frissonnais; ma tête, en proie à l'épouvante, me semblait vaciller sur mes épaules; je croyais respirer une odeur de sang; un nuage de vapeurs cadavéreuses paraissait étendre ses voiles sinistres autour de moi; mes membres s'affaissaient, et j'allais tomber, si les cruels instans de cette agonie intolérable d'effroi s'étaient prolongés.

Djezzar me considéra quelque temps en silence, et sans changer d'attitude; puis, élevant la voix et adoucissant un peu son regard de tigre. « Tu es astronome, me dit-il, j'ai besoin de » toi. »

Ce peu de mots bannit ma crainte et ranima mon courage. Je n'ignorais pas que ces hommes

si cruels, si intraitables pour ceux dont ils n'avaient pas besoin et qui dépendaient d'eux, étaient souvent d'une faiblesse méprisable pour ceux qu'ils croyaient leur être nécessaires, et dont ils dépendaient ainsi à leur tour.

Ahmed-Pachâ se leva bientôt, et m'ordonna de le suivre sur une des terrasses de son palais. Lorsque nous y fûmes arrivés, il me montra une étoile brillante et d'une clarté rougeâtre, dont j'ignore le nom, mais qui était à ma droite : « Voici mon étoile, me dit-il; observe-la avec » soin, et annonce-moi ce qu'elle peut me pré- » dire. »

J'observai l'étoile qui m'était indiquée; mais bientôt le Pachâ prétendit que mes regards se tournaient d'un côté opposé à celui qu'il m'avait indiqué, et que j'observais à ma gauche une étoile toute différente de la sienne. Deux fois il m'avertit, deux fois j'insistai, l'assurant qu'il se trompait lui-même; j'osai même ajouter : « Ce » que je vois, je le sais, et je le saurais encore » quand même je ne le verrais pas. » A peine eus-je parlé, que le troisième avis fut un terrible coup de cimeterre qui m'abattit la partie du bras que vous voyez me manquer.

Je tombai baigné dans mon sang, et je m'évanouis, sans connaissance, sans pouls, sans

XIII. — RAFYF.



. . . . . Le troisième avis fut un terrible coup de cimeterre.



mouvement, sans respiration. *Ahmed*, d'un coup de pied, poussa mon cadavre hors de la terrasse, et se retira aussitôt, suivi de ceux qui l'avaient accompagné.

J'ignore combien de temps je restai dans cet état semblable à la mort.

Il paraît que les esclaves de *Djezzar* jetèrent, par son ordre, sur la place mon corps inanimé, et qu'il fut recueilli par le Juif que la curiosité avait amené aux portes du palais, dans lequel, d'après ce que je lui avais confié, il se doutait que j'étais appelé.

Il crut s'apercevoir que j'existais encore; et c'est aux soins qu'il me fit administrer que je dus mon retour à la vie.

Dès que je fus en état de parler, je me hâtai de lui apprendre ce qui m'était arrivé dans le palais de *Djezzar-Pachâ*. Le Juif me témoigna la plus grande admiration pour la clémence de son maître, qui avait daigné ne m'abattre que le bras gauche au lieu de faire tomber ma tête; et il m'assura bien que j'étais certainement le seul qui pût me vanter d'avoir été autant favorisé de son indulgence, puisqu'il avait bien voulu me laisser lui répondre deux fois, et ne me frapper qu'à ma troisième réponse.

Je ne me souciai nullement de m'exposer de

nouveau à de semblables faveurs, et je renonçai tout aussitôt à un pays où la clémence ne se montrait que revêtue de formes atroces et d'un costume sanglant ; où des blessures plus ou moins mortelles, des coups de sabre plus ou moins fatalement dirigés, paraissaient devoir être comptés au nombre des bienfaits dignes de reconnaissance.

Rien ne put changer à ce sujet ma résolution. En vain la Juive qui, à ce qu'il paraît, n'avait pas perdu toute espérance, malgré mes refus et les décisions contraires des astres, insista-t-elle encore pour me retenir; elle m'assurait qu'elle m'aimerait tout autant manchot qu'avant mon accident fatal ; que cet accident même était pour moi dorénavant une garantie certaine, « puisque, » ajoutait-elle, il n'y avait pas d'exemples que » *Djezzar* eût frappé une seconde fois aucune » de ses nombreuses victimes. » Vainement aussi le Juif me pressa-t-il lui-même, soit que sa fille l'eût mis dans les intérêts de sa passion ; soit plutôt qu'il considérât le mariage proposé comme le moyen le plus sûr d'attacher d'une manière inséparable à sa maison l'homme savant, l'homme protégé des étoiles, qu'il regardait comme sa plus certaine sauvegarde contre les avanies et les autres événemens fâcheux de la

vie. Il me montra beaucoup d'or qu'il tira successivement de diverses cachettes, et m'en offrit la possession après lui comme son gendre : mais je fus inébranlable à toutes ces séductions, et je persistai à quitter Akkah sans retard.

Je me hâtai donc de partir pour l'Égypte, après avoir payé le Juif mon hôte et mon sauveur par des prédictions encore plus favorables que toutes celles dont j'avais jusqu'alors embelli son avenir.

Cependant, à peine fus-je arrivé au Kaire, que ce malheureux à qui j'avais annoncé le sort le plus fortuné et le rang le plus élevé auprès du *Pachâ*, avait été empalé par son ordre, après avoir été dépouillé de tout ce que son commerce clandestinement autorisé avait pu lui faire amasser.

Je me logeai au Kaire dans un de ces culs-de-sac obscurs qu'on rencontre non loin de la porte appelée *Bâb-él-Châyréh*, et j'y exerçai quelque temps avec succès mon métier d'astrologue, de devin et de faiseur d'horoscopes.

Mon commerce d'amulettes et de talismans prospérait, ma bourse s'emplissait d'or; mais malheureusement mon amour-propre se gonflait également lui-même à mesure de mes succès. Cru savant et habile par mes nombreux

cliens, ma vanité m'enivra, et j'en vins à me croire moi-même devenu habile astronome : comme tel, j'osai prétendre à faire partie du savant corps des *Ulémâs*, et j'en adressai la demande aux Cheykhs, chefs de ce respectable corps.

On m'appela à ce sujet à la mosquée d'*él-Azhâr*, pour un examen public, dans lequel je devais donner une leçon d'astronomie. Je me présentai avec une confiance en moi-même dont je m'étonne maintenant; mais le triomphe dont je me flattais tourna en honteuse défaite.

Je ne pus comprendre une seule des questions qu'on m'adressa; je ne pus faire usage d'aucun des instrumens qu'on me présenta; je confondis tellement mes idées et mes paroles, en y mêlant à tort et à travers tous les mots astronomiques que je me rappelais avoir entendu prononcer par mon maître, le savant *Abd-él-negoum*, que mes discours, dépourvus de suite et de sens, excitèrent la risée générale. Il m'arriva, je crois, de placer l'orient à gauche et l'occident à droite; et plus je voulais sortir d'embarras, plus je m'y enfonçais profondément.

Enfin j'en dis tant, et je me livrai à une gesticulation qui parut si bizarre, qu'un cri unanime s'éleva de toutes les parties de l'esplanade

de la Mosquée. « C'est l'astronome du Môris-
» tân! c'est le véritable docteur des fous! » répétait-on de toutes parts, en assurant que j'avais complétement perdu la raison et le sens.

Les chefs de la Mosquée et de l'Académie furent, à ce qu'il paraît, du même avis, car ils m'envoyèrent au *Môristân;* et j'avoue que je m'y trouve tellement bien, tellement à l'abri de toute inquiétude pour mon avenir, que, si je n'étais pas réellement fou, comme il paraît que les vrais savans l'ont décidé, je me garderais bien de prétendre le contraire, de peur qu'on ne m'expulsât comme sain et raisonnable hors de ce bienheureux *asile de la folie.*



Suite de l'histoire d'Abd-èrrahmân.

Rafyf él-âhouel nous avoua ensuite qu'il croyait bien que sa réputation astrologique n'avait nullement souffert de sa réclusion : il ajouta qu'il avait trouvé une nombreuse clientelle dans l'enceinte même de notre hôpital, et que presque tous les malheureux habitans du Môristân avaient recours à ses prédictions et à ses horoscopes.

Cette circonstance nous expliqua le motif des entretiens secrets qu'on le voyait avoir, chaque jour, dans des coins écartés, avec quelques-uns de nos compagnons dont la folie bien notoire ne pouvait être contestée.

Il tirait encore un autre bénéfice de la vente des amulettes et des formules astrologiques, dont il avait continué le trafic avec tant de succès, que les gens les plus raisonnables de la ville du Kaire se laissaient entraîner par leur crédulité absurde à favoriser les exportations de ce singulier commerce, en venant chaque jour acheter avec confiance les préservatifs magiques et les talismans miraculeux de *l'Astronome du Môristân*.

Nous avions témoigné à *Rafyf* combien son histoire nous avait intéressés, et nous raisonnions sur la fatalité des événemens qui l'avaient rendu notre commensal.

« Quant à moi, s'écria *Abd-êl-Qader*, le » borgne, la fortune ne s'est pas contentée de » m'éborgner, et en m'enlevant le nez, de dé» pouiller mon visage de son principal orne» ment, ainsi que vous avez pu le remarquer : » tel que vous me voyez, j'ai été de plus, noyé, » étranglé, brûlé, enterré vif, étouffé, écorché, » éventré; j'ai mangé moi-même des morceaux » de mon corps, et ma tête est deux fois tom» bée sous le tranchant du sabre. »

Ce préambule me sembla encore plus extravagant que celui de *Rafyf;* et, persuadé que l'accusation de folie, que j'avais d'abord portée en moi-même contre le premier narrateur, appartenait au second à bien plus juste titre, j'hésitais à le presser de commencer le récit qui devait servir de commentaire à ces énigmes incompréhensibles.

Sans attendre une nouvelle invitation, *Abd-êl-Qader* prit la parole en ces termes :



Le Sac d'Abd-êl-Qader, ou la Destinée.

Je suis tailleur de mon métier, fils de tailleur et petit-fils de tailleur ; ce qui ne m'a pas empêché de jouer des rôles bien extraordinaires et bien contradictoires dans ce monde, et de parvenir aux plus hauts degrés des dignités qui s'élèvent au-dessus du commun des hommes : vous n'en douterez pas quand vous saurez que j'ai été successivement riche et pauvre, pêcheur et pêché, volé et voleur, esclave et roi, magicien et mauvais génie, amant malheureux et princesse favorite du souverain de la Perse.

Mes métamorphoses ne se sont pas bornées aux formes humaines : j'ai été tour à tour poisson, *ghoule* [1], chameau ; et qui sait dans quels animaux j'aurais encore passé, si Dieu ne m'avait accordé la grâce de me faire finir ma carrière orageuse dans le port paisible et heureux *des fous du Môristân !*

Le monde est une mer trop fertile en naufrages.
A l'imprudent nocher, si ses tranquilles eaux
Parfois d'un ciel d'azur, pur, brillant, sans nuages,
  Ont réfléchi les perfides images,

[1] Loup-garou.

Les dangers sont cachés sous ces rians tableaux.
Se confiant à ces menteurs présages,
Qu'il tremble d'exposer aux ondes ses vaisseaux,
D'un ouragan certain qu'il craigne les ravages.

Croire au calme constant des flots,
Quand leurs balancemens égaux
Caressent mollement le sable des rivages,
Et de sécurité semblent les plus sûrs gages,
C'est soi-même creuser sous ses pieds des tombeaux,
C'est sur sa tête appeler les orages.

Rarement l'arrivée au port
Est le terme assuré d'un hasardeux voyage.
Heureux le naufragé qui, gagnant à la nage
L'asile où le conduit l'indulgence du sort,
A travers les écueils, jeté nu sur la plage,
Abjurant désormais un téméraire effort,
De la tempête peut braver la vaine rage :
Loin des flots courroucés ou de tout l'équipage,
Seul il n'a pas trouvé la mort.

Mon père était, ainsi que je l'ai déjà dit, tailleur dans la ville de Moussoul, et c'est dans cette ville que j'ai pris naissance. Je n'ai aucun souvenir de ma mère, qui était morte avant que je n'eusse atteint les premiers mois de ma seconde année.

Mon père m'avait appris son métier, et me

destinait à lui succéder, quand son âge le forcerait de quitter son travail; ma destinée en a décidé autrement. Dieu est tout-puissant; il n'arrive que ce que Dieu veut.

J'avais seize ans, et j'étais déjà amoureux de la fille d'un marchand d'huile, notre voisin. Sa maison avait une fenêtre qui n'était séparée de la nôtre que par une ruelle étroite, sur laquelle donnait le derrière de notre maison, dont l'entrée était, du côté opposé, sur la grande place.

Ce fut le hasard qui me fit apercevoir la jolie *Qattyféh* [1] du haut de notre terrasse, au moment où, seule dans sa chambrette, et ne se croyant vue de personne, elle avait quitté ses voiles et la partie de ses vêtemens que la chaleur lui rendait insupportable. Je me contentai d'abord de m'enivrer par la vue des charmes, dont un hasard si favorable me procurait l'apparition; bientôt l'amour et le désir entrèrent dans mon cœur : une fleur de grenade que je jetai dans la chambre de celle que déjà mon cœur appelait sa maîtresse, lui apprit ma présence et lui déclara mon amour [2].

[1] *Qattyféh* signifie *velours*.

[2] Le langage des fleurs, usité dans tout l'Orient, désigne *l'amour le plus violent* par *la fleur de grenade*.

Elle rougit, reprit son voile à la hâte; mais la curiosité la porta à jeter un regard sur celui qui lui avait causé cette surprise. Il paraît que l'examen rapide qu'elle fit de moi ne me fut pas désavantageux; à mes gestes amoureux elle répondit bientôt par d'autres gestes aussi expressifs que les miens.

Le soir même j'osai chanter à ma bien-aimée les vers suivans :

De la nuit le Génie est dans les cieux monté.
Vois son vol déployer au sein de l'empyrée,
D'astres étincelans sa robe diaprée,
De ces brillans trésors le spectacle enchanté,
Par un voile envieux n'est pas intercepté :
Tout œil peut contempler la richesse éthérée.....

Astre plus séduisant, ta magique beauté
Du ciel étoilé semble éclipser, par tes charmes,
La rayonnante majesté.
Du céleste Génie imite la bonté ;
Cesse de dérober à mes yeux pleins de larmes
Tes doux trésors, trésors de volupté.

Un zéphir embaumé, de ta bouche suave,
Porta le souffle à ton voisin;
Son cœur a bu cet enivrant venin :
Il souffre, et sa souffrance à chaque instant s'aggrave.
Ton amour pourra seul être son médecin.
Ah! sauve ton voisin, ou plutôt ton esclave.

Oui, je suis ton esclave ; et mon cœur et mes yeux
Ont reconnu dans toi leur reine;
Et mes yeux et mon cœur, devenus ton domaine,
Sont de leur esclavage heureux;
Et mes yeux et mon cœur n'ont de désir que ceux
De posséder leur souveraine.

Par des plaisirs délicieux,
Que ta demeure en eux soit pour toujours fondée ;
Et si tu crains d'être inondée
Du déluge de pleurs que répandent mes yeux,
Une retraite t'est gardée
Dans mon cœur où l'amour alluma tous ses feux.

L'aimable *Qattyféh* ne résista pas à ma prière : s'approchant de sa fenêtre, elle laissa jouir mes yeux des charmes ravissans dont je n'avais dû la première vue qu'à un heureux hasard. De nouveaux gestes, qui n'annonçaient aucune rigueur, répondirent à mes protestations d'un amour brûlant et inextinguible; enfin, pour tout dire en un mot, nos cœurs s'entendirent, et, pendant plusieurs mois, chaque soir, elle à sa fenêtre, moi sur ma terrasse, nous continuâmes notre entretien, qui chaque soir avait pour nous un nouveau charme.

Un jour, j'étais à travailler avec mon père; une jeune fille, couverte d'un voile, entra chez

nous : « Bon voisin, » dit-elle à mon père, « pouvez-vous me faire d'ici à trois jours cet » habit de noces? Dans trois jours, mon père me » marie. » Le mien promit l'habit de noces pour l'époque qui lui était fixée, et la jeune fille se mit à développer devant lui l'étoffe qu'elle avait apportée. Je considérais avec plaisir sa taille élégante et ses mouvemens gracieux; mais que devins-je, quand, en se baissant, elle écarta son voile, et me laissa voir son visage, en me lançant un regard qui eût suffi pour me la faire reconnaître! Cette jeune fille était *Qattyféh*, la fille de *Zayât*[1], le marchand d'huiles, notre voisin : c'était la maîtresse pour laquelle mon cœur brûlait si ardemment, mais que je n'avais pu reconnaître à sa voix, puisque dans nos conversations amoureuses elle ne m'avait jamais répondu que par gestes.

Elle sortit, et mon père me donna à faire une portion de ce nouvel ouvrage. Il était terminé le soir du deuxième jour; profitant de l'absence de mon père, à l'heure où tous les bons musulmans se rendent à la Mosquée, je m'em-

[1] *Zayât* signifie *marchand d'huiles*. Ce mot vient de celui de *zeyt*, « huile, » en arabe, dont les Espagnols ont formé leur mot *azeyte*.

pressai d'empaqueter les robes de ma bien-aimée dans un grand sac de peau, dont mon père se servait pour transporter ses étoffes et son ouvrage confectionné, et je me hâtai d'aller frapper à la porte de notre voisin *Zayât*.

Cette porte me fut ouverte par *Qattyféh* elle-même, qui semblait s'attendre à ma visite. Elle m'apprit que son père était aussi absent; et, me prenant par la main, elle me conduisit dans un corps-de-logis écarté. Les fenêtres de la chambre où j'entrai avec elle donnaient sur le fleuve du Tygre, dont les eaux baignaient immédiatement les murailles de ce côté de la maison.

Qattyféh avait à peine eu le temps de m'adresser quelques paroles, lorsque tout à coup la porte de la chambre s'ouvrit avec bruit, et nous vîmes paraître *Zayât* lui-même, qui fit éclater la plus violente colère en me voyant introduit ainsi à son insu dans sa maison, et tenant sa fille évanouie dans mes bras.

Je voulus en vain lui représenter que j'étais venu rapporter moi-même les habits de noces, qui avaient été commandés l'avant-veille; en vain, ouvrant mon grand sac de peau, je les développai et les étalai à ses yeux; il m'accabla de toutes les invectives et de toutes les malédictions que sa langue put lui fournir. Me saisissant avec

violence, il me fit entrer de force dans ce même sac qui avait renfermé les habits, et, le nouant fortement au-dessus de ma tête, il le lança par sa fenêtre dans les eaux du fleuve.

J'aurais certainement fait plus de résistance à me laisser enfermer dans le sac, si les efforts que j'aurais pu tenter n'eussent été arrêtés par la crainte d'irriter encore davantage le père de ma maîtresse, et par la persuasion où je fus qu'il voulait seulement m'emporter de cette manière jusqu'à la maison de mon père, pour me faire réprimander par lui.

Je fus entraîné entre deux eaux par le courant du fleuve; cependant, heureusement pour moi, l'eau qui m'entourait ne pouvait pénétrer à travers les pores de la peau dont le sac était formé, et je voguai ainsi quelque temps, cherchant vainement dans ma tête les moyens de sortir de ma fatale embarcation, sans m'exposer à une submersion inévitable.

Après un trajet, qui me sembla d'une longueur insupportable, je sentis que ma barque improvisée, qui jusqu'alors avait flotté au gré des vagues du Tygre, s'arrêtait, et n'obéissait plus au mouvement que le courant lui avait imprimé jusqu'alors.

J'attendis quelque temps avec crainte; mais

me voyant définitivement à l'ancre, et sentant que la respiration commençait à me manquer dans mon enveloppe hermétiquement fermée, je n'hésitai plus à m'efforcer d'en sortir. Mes ciseaux de tailleur m'accompagnaient toujours pendus à ma ceinture; je m'en servis pour faire une ouverture directement au-dessus de ma tête, et je cherchai à en sortir aussitôt; mais l'ouverture n'était pas suffisamment large, et j'eus à peine le temps de remarquer que j'étais, avec trois autres sacs pareils au mien, fixé à fleur d'eau par des filets de pêcheur qui avaient arrêté ma voiture aquatique. L'eau rapide et bouillonnante assiégeant ma bouche, mes narines, mes yeux et mes oreilles, mes forces m'eurent bientôt abandonné, et je perdis mes sens dans un profond évanouissement.

Quand je revins à la vie, et lorsque mes yeux purent soulever leurs paupières, je me trouvai couché sur des roseaux dans une cabane de pêcheurs. Autour de moi étaient six cadavres : trois d'entre eux étaient les corps de femmes blanches, également jeunes et bien faites; les autres semblaient ceux de trois enfans nègres nouvellement nés. Un grand feu était allumé devant moi, et j'étais serré tendrement dans les bras d'une femme. Je dirigeai vers elle mes regards

appesantis : cette femme, sur le sein de laquelle reposait ma tête..... cette femme était ma chère *Qattyféh*.

Je refermai les yeux, croyant être en proie aux illusions du délire, ou abusé par les déceptions d'un rêve ; les vives caresses de l'aimable *Qattyféh* m'eurent bientôt convaincu de la réalité de sa présence.

Elle se hâta de m'apprendre que son père, irrité, avait exigé que le mariage auquel il la forçait s'accomplît le soir même de notre fatale surprise. Ce mariage avait eu lieu sans cérémonie et sans noce : en quelques heures le futur avait été appelé, l'acte légal passé dans toutes ses formalités, elle livrée et emmenée au domicile conjugal. Son mari était un maître-pêcheur d'un village non loin de Moussoul. C'est dans ce village que j'étais en ce moment, et j'y avais été apporté par les pêcheurs que le mari de *Qattyféh* avait sous ses ordres.

Ils avaient déclaré qu'ils m'avaient trouvé au point du jour, sans connaissance, et vraisemblablement tout-à-fait noyé, dans un sac qui était retenu avec trois autres par leurs filets, et qu'ils avaient d'abord pris pour des poissons monstrueux.

Cependant le maître-pêcheur, en retournant à

son ouvrage, avait ordonné qu'on ne négligeât aucuns des secours qui pourraient rappeler à la vie ces sept corps, s'ils ne l'avaient pas entièrement perdue. *Qattyféh*, qui m'avait reconnu, ne s'était jusqu'alors occupée que de moi; et c'est aux tendres soins qu'elle m'avait prodigués que je devais mon retour à la vie.

Le récit de *Qattyféh* fut interrompu par des chants que nous entendîmes au loin retentir : bientôt quelque bruit, non loin de la cabane, nous annonça l'approche de plusieurs personnes, et une voix forte et sonore fit résonner sur le bord du fleuve les vers suivans :

LE PÊCHEUR.

L'ouragan mugit, la tempête
Siffle terrible sur ma tête.....
Mais je suis au port!
A peine échappant au naufrage,
Mon frêle esquif a de l'orage
Déjoué l'effort.

Répare tes voiles usées,
Tes filets aux mailles brisées :
Courage! pêcheur;
Car, demain, il te faut encore
Recommencer, avant l'aurore,
Un pareil labeur.

Demain, sur la mer irritée,
Ta nef va courir, balottée
D'écueil en écueil :
Demain, de chaque flot la cime,
Sous toi se creusant en abîme,
Rouvre ton cercueil !

Ton cercueil!... Oui, de ton vieux père,
De tes oncles et de ton frère,
Vois quel fut le sort :
Ton tour viendra!... ta destinée
A même vie est condamnée,
Comme à même mort.

Le chanteur que nous entendions, n'était autre que le maître-pêcheur ; il ne tarda pas à rentrer dans sa cabane, et à reconnaître que les autres corps, compagnons de mon naufrage, étaient décidément morts sans ressources. Je lui fis une fausse histoire des circonstances de mon accident, et je me gardai bien de lui raconter la vraie cause qui m'avait amené, d'une façon si inattendue et si miraculeuse, précisément dans la maison même que devait habiter l'objet de toute ma tendresse.

Il écouta avec intérêt mon récit, et ne rejeta aucunement la proposition que je lui fis de me prendre au nombre des pêcheurs qu'il employait à ses travaux.

Nous ne tardâmes pas à apprendre l'histoire lamentable des six infortunés, dont les cadavres avaient été renfermés dans les trois sacs trouvés auprès du mien. Cette histoire n'est pas longue, et je vais en peu de mots vous la raconter moi-même.



Les quatre Amis, ou la justice conjugale.

La garde du Pachâ de Moussoul était divisée en trois corps principaux; chacun d'eux était commandé par un Aghâ particulier; ceux-ci étaient unis entre eux de l'amitié la plus intime, et ne se trouvaient heureux que quand ils pouvaient être réunis ensemble. Pour mieux cimenter les liens de cette union, ils avaient formé le projet de se marier le même jour, d'épouser trois sœurs, d'acheter une maison qui eût trois corps-de-logis, et d'y vivre ensemble au sein de leur triple famille que la même amitié unirait des mêmes liens.

Une circonstance vint un peu modifier ce projet d'une heureuse vie.

Le Pachâ jugea à propos d'augmenter sa garde d'un quatrième corps entièrement composé d'esclaves noirs : l'Aghâ qui les commandait était également nègre lui-même. Nos trois amis, loin d'être jaloux de leur nouveau collègue, n'hésitèrent pas à l'admettre en quart dans leur commune amitié, et bientôt on ne parla plus dans Moussoul que des *quatre amis*, dont chacun enviait le sort.

Pour réaliser l'ancien projet, il fallait maintenant trouver une famille qui eût quatre filles à marier, et une maison qui eût quatre corps-de-logis séparés. Les filles à marier et la maison furent offertes par une nouvelle faveur de la destinée, et les quatre mariages furent célébrés le même jour.

Il n'y eut qu'une seule noce ; la fête fut complète. Les convives, en se retirant, laissèrent les quatre amis libres d'aller savourer les délices de leur hymen ; mais en ce moment même, trois des nouveaux époux, dont la joie, et peut-être un peu trop de vin bu dans ce jour de réjouissance, en dépit des lois prohibitives du Prophète, causaient la double ivresse, tombèrent assoupis sur les coussins qu'ils s'apprêtaient à quitter.

Tout prouva par la suite qu'une autre cause encore de cet engourdissement soporifique était due à une noire perfidie.

Le quatrième des époux, l'Aghâ nègre, seul resté éveillé, alla trouver dans les ténèbres de la nuit, non-seulement l'épouse qui lui appartenait, mais encore celles de ses amis qui attendaient leurs époux avec une douce impatience, et qui se livrèrent à ses transports avec innocence, et dans une ignorance absolue de sa supercherie criminelle.

Le lendemain matin, les trois époux si cruellement trompés se réveillèrent, et allèrent jouir de leurs droits, sans se douter aucunement que chacun d'eux venait d'avoir un prédécesseur.

Les femmes conservèrent la même ignorance; mais il était impossible au coupable de se cacher à lui-même quelles suites pouvait avoir sa triple usurpation. Les quatre épouses donnèrent en même temps des signes de grossesse.

L'Aghâ nègre et celle des sœurs dont il était l'époux, disparurent quelques jours avant l'époque présumée du quadruple accouchement. Sa disparition, qui avait inquiété les trois autres amis, trouva son explication pour eux, quand chacun d'eux vit sa femme accoucher d'un enfant nègre.

Leur fureur fut extrême : l'innocence des victimes, attestée en vain par elles, ne put les soustraire au supplice auquel les condamna la jalousie maritale si cruellement blessée. Les malheureuses mères, adultères à leur insu, furent mises avec les trois fruits adultérins dans des sacs, et jetées dans le Tygre la même nuit où moi-même j'y avais été précipité par la jalousie paternelle.

Suite de l'histoire d'Abd-el-Qader.

Je coulais dans la cabane du pêcheur des jours heureux ; les fréquentes absences de mon maître me procuraient souvent de bien douces entrevues; enfin, la destinée qui avait semblé renoncer à me tourmenter, recommença tout à coup ses persécutions envers moi.

Un soir, j'allai trouver *Qattyféh*, ainsi que j'en étais convenu avec elle : le mari était absent, et son absence, qui devait durer la nuit entière, semblait nous promettre une réunion agréable et prolongée. N'ayant aucune crainte de voir interrompre notre séance clandestine, j'avais voulu l'égayer par le vin parfumé de *Chyraz*, et j'avais apporté une petite outre qui en contenait environ quatre *morabbas* [1]. Je portais cette outre sur ma tête, et, marchant à tâtons au milieu des ténèbres, sans aucune lumière qui eût pu me trahir, je me glissais en silence vers la chambre de ma chère *Qattyféh* : je goûtais déjà dans mon imagination tous les plaisirs que

[1] Environ dix à douze pintes.

me promettait cette soirée délicieuse. Mais, à peine eus-je entr'ouvert la porte intérieure, qu'un violent coup de sabre, asséné sur l'outre que je portais, la fit rouler à mes pieds, en m'inondant des longs jets de la liqueur purpurine qui y était contenue, et j'entendis une malédiction sortir de la bouche de mon agresseur, qui prit aussitôt la fuite.

Moi-même je ne jugeai pas à propos de poursuivre l'exécution de mes projets amoureux. J'avais reconnu la voix du pêcheur, que j'avais cru bien loin de moi en ce moment : profitant des ombres de la nuit, et de sa fuite soudaine qui me laissait le champ libre, je me hâtai de m'éloigner à grands pas de la cabane, où un plus long séjour m'aurait évidemment exposé à éprouver un sort non moins funeste que celui dont j'y avais été si merveilleusement sauvé.

Je marchai long-temps, sans m'arrêter, pendant le reste de la nuit et le jour suivant : j'allais sans savoir de quel côté je dirigeais ma course, car j'évitais avec soin tous les lieux habités, craignant que le moindre indice de ma fuite, parvenant jusqu'au pêcheur vindicatif, ne pût lui fournir les moyens de me rejoindre.

Enfin, la fatigue, la faim et la soif me forcèrent de m'arrêter le soir auprès de quelques

maisons. Je pénétrai dans une enceinte, ou petite cour, que je m'assurai bien être déserte et éloignée de toute habitation. Y ayant choisi dans l'obscurité une retraite où je ne craignais pas d'être aperçu, si j'étais réellement poursuivi, malgré le long espace que j'avais mis entre moi et l'ennemi acharné contre ma vie, je me mis à réfléchir sur l'accident fatal qui m'exilait sans retour de l'asile de l'amour et des plus doux plaisirs.

Je pensai que le pêcheur avait eu plus de défiance que je ne lui en supposais, et que quelque imprudence, de ma part ou de celle de sa femme, ayant pu éveiller ses soupçons, son projet d'absence n'avait été que simulé, afin de mieux me surprendre et de me sacrifier à sa vengeance.

Quand il avait abattu et percé l'outre qui était placée sur ma tête, il avait sans doute cru, dans l'obscurité, avoir fait tomber ma tête à ses pieds : le vin dont elle l'avait arrosé dans sa chute, et dont mes habits eux-mêmes étaient encore tout imbibés, avait pu être facilement pris par lui pour des flots de sang élancés de ma blessure, et il s'était sans doute dérobé par une prompte fuite à la punition qu'il croyait avoir encourue comme meurtrier.

Cependant son erreur avait dû lui être bien-

tôt connue, et je me gardai bien de former le projet de retourner jamais auprès de mes premières amours.

J'attendis le jour pour prendre un parti ultérieur et sortir de la retraite où je m'étais empressé de me cacher, sans avoir pu reconnaître, au milieu des ténèbres de la nuit, quelle était la nature de l'asile où je m'étais introduit.

Cet asile était le four d'un potier, et, long-temps avant le jour, les ouvriers vinrent le remplir de morceaux de bois auxquels ils ne tardèrent pas à mettre le feu.

Je ne me doutais nullement de ce qu'ils allaient faire ; à mesure qu'ils enfonçaient le bois dans la bouche du four, je me retirais, en rampant sans bruit, à l'extrémité opposée de mon asile si mal choisi ; mais la fumée commença bientôt à m'envelopper, et les flammes s'approchèrent de moi : emprisonné au fond du four, il m'était impossible de parvenir à l'entrée, à travers le brasier qui m'en séparait. Heureusement mes habits, trempés encore par le vin et par la sueur de ma course précipitée, me garantirent des premières atteintes de l'incendie. Sans perdre un seul instant à implorer un secours qui, quand même ma voix eût été entendue, n'aurait pu m'arriver que trop tard dans tous les cas, je pus à

temps m'élancer dans la cheminée du four, et je grimpai le long du tuyau avec une agilité stimulée par l'ennemi dévorant qui s'avançait de plus en plus à ma poursuite.

Cette cheminée aboutissait au haut d'une terrasse qui communiquait avec celles des maisons voisines, et du haut de laquelle je reconnus que j'étais dans un village assez considérable, ou dans une petite ville qui m'était inconnue.

Je passai de terrasse en terrasse, jusqu'à ce que je fusse arrivé devant une fenêtre ouverte, par laquelle je n'hésitai pas de descendre. En tâtant autour de moi, dans les ténèbres, je rencontrai sous ma main plusieurs grandes jarres dont quelques-unes étaient à moitié vides : je m'empressai de me blottir dans celle qui me parut le moins remplie; je me persuadai qu'elle contenait de la farine, en sentant sous moi une substance légère et semblable à une poussière impalpable, qui cédait sans effort sous mon poids, et dont le volume n'opposa aucune résistance à mes pieds, qui parvinrent facilement au fond même de la jarre.

Je me hâtai de me plonger jusqu'au cou dans cette farine, et de m'en couvrir le plus que je pus, afin d'échapper plus facilement aux regards de ceux qui pourraient entrer dans ce magasin.

On ne tarda pas en effet à y venir : une vieille femme y étant entrée avec une lampe, je pus distinguer les divers objets qui m'entouraient, et j'en conclus que j'étais chez un épicier-droguiste.

Je cherchai involontairement à mieux me cacher encore dans ma retraite provisoire, espérant trouver le moyen de m'échapper pendant le jour, dont je ne doutais pas de voir bientôt luire les premiers rayons.

Le mouvement que je fis causa, malgré mes précautions, quelque bruit : la vieille femme tourna ses regards de mon côté, et, apercevant mes yeux brillans dans l'ombre, elle poussa un cri d'effroi. Je voulus alors m'élancer pour prendre la fuite; mais mon élan renversa la jarre dans laquelle je m'étais tenu caché, et les cris de la vieille femme redoublèrent, en voyant apparaître subitement une masse informe et confuse, toute recouverte d'une poussière blanchâtre qui en déguisait toutes les formes.

« A mon secours, ô Musulmans! s'écria-t-elle;
» un *Afryt*, un mauvais Génie s'est emparé de
» la maison ; une *Ghoule* infernale va me dé-
» vorer! »

On accourut ; mais déjà j'avais franchi le

seuil de la porte restée ouverte; j'avais pris la fuite à travers les rues désertes, et je m'étais élancé dans la campagne.

J'échappai à la poursuite; mais on me poursuivit long-temps : car, à ma grande surprise, je ne tardai pas à me trouver couvert entièrement de flammes bleuâtres, et la lueur du feu qui m'entourait et que je portais avec moi, semblant confirmer les qualifications que m'avait données la frayeur de la vieille femme, servit de guide à mes persécuteurs : enfin, trouvant un ruisseau dans ma course, je m'y plongeai tout entier, mon fanal s'éteignit, et je disparus ainsi subitement à leurs yeux.

L'odeur que je sentis autour de moi me fit conclure avec raison que la poudre blanchâtre que j'avais prise pour de la farine était de la fleur de soufre, dont la portion qui s'était attachée à mes habits avait pris feu, soit qu'ils eussent touché, dans mon élan, à la flamme de la lampe, soit qu'ils eussent déjà été atteints dans le four par le feu, dont ils avaient pu conserver à mon insu quelques étincelles cachées sous leurs replis.

Je n'entendais plus aucun bruit, et lorsque je fus bien assuré que tous mes habits étaient entièrement éteints, je sortis de l'eau, ignorant

où je pourrais me cacher pendant le reste de la nuit, et quelle route je pourrais prendre quand le jour serait arrivé.

J'apercevais, non loin de moi, des ruines qui me semblaient avoir appartenu à quelque ancien monument; je m'y dirigeai pour y chercher un refuge.

Mais à peine eus-je fait quelques pas hors du ruisseau, que je me sentis saisir par la main, et une voix humaine résonna à mes oreilles.

« Seigneur magicien, me dit cette voix, par-
» donnez à mon importunité; j'ai été attiré par
» les cris de ma vieille voisine; je vous ai vu
» sortir tout entouré de flammes de chez elle;
» et, quand vous avez si merveilleusement dis-
» paru à tous les regards, je me suis approché
» sans bruit de l'endroit où j'avais vu s'évanouir
» votre fantôme magique, m'attendant bien
» que vous ne tarderiez pas à reprendre une
» forme visible, dès que vos ennemis se seraient
» éloignés.

» Ne craignez rien de moi, je suis Juif, usu-
» rier de mon métier, et j'ai toute ma vie dé-
» siré être en communication avec les mauvais
» Génies qui procurent, comme on me l'a tou-
» jours assuré, à ceux qu'ils favorisent, la par-

» ticipation des richesses et des trésors cachés
» dans les entrailles de la terre.

» Venez donc chez moi, seigneur magicien ;
» je vous y ferai entrer par une porte secrète,
» sans que personne puisse me soupçonner de
» vous avoir reçu, et je m'estimerai trop heu-
» reux de devenir votre hôte et votre esclave. »

Il n'y avait pas à refuser : la destinée m'envoyait bien à propos la faveur d'un asile assuré, avec l'espoir d'un bon repas, dont je sentais vivement le besoin. Je suivis à sa maison le Juif, qui m'apprit que j'étais dans la ville d'*Amadyéh,* et ma première demande fut celle des alimens qui pussent satisfaire mon appétit. Le repas fut plus abondant que je n'aurais pu l'espérer : rien ne fut épargné par le Juif, qui en effet paraissait un esclave empressé auprès de moi.

Après le repas, de bons coussins reposèrent mes membres fatigués. Le Juif me donna le lendemain des vêtemens neufs, car tous ceux que je portais étaient tellement brûlés, qu'ils étaient hors d'état de me servir, à l'exception du sac de peau, que j'avais roulé autour de moi comme une ceinture, et dont la surface lisse n'ayant absorbé aucune des particules du soufre, n'avait point été attaquée par la flamme.

Mon hôte ne tarda pas à me presser de com-

mencer mes opérations magiques pour lui faire découvrir un trésor.

J'employai successivement plusieurs prétextes pour retarder cette opération; enfin, de plus en plus pressé, je lui déclarai que la conjuration qui devait le mettre en possession des trésors qu'il désirait si ardemment, ne pouvait avoir lieu que dans la pleine lune de l'équinoxe d'automne: celui du printemps n'était passé que depuis quelques jours; je préparais ainsi une longue marge aux événemens qui pouvaient venir m'affranchir de ma promesse.

Le Juif consentit à attendre; et j'eus soin, pendant les six mois qui s'écoulèrent, de faire tout ce qui pouvait dépendre de moi pour le persuader de mon pouvoir sur les esprits malins et sur les génies des diverses espèces.

Enfin l'équinoxe d'automne approchait, et je ne pouvais plus reculer l'évocation magique que j'avais si imprudemment promise. Le lieu de nos opérations surnaturelles devait être une des salles les moins détruites des ruines du monument dont j'ai déjà parlé.

Ce monument, dont il ne restait presque plus, au-dessus du sol, que quelques débris de piliers à moitié détruits et quelques fûts de colonnes brisées, avait conservé encore dans sa base, en-

fouie par des éboulemens successifs, quelques caveaux encore assez solides, et quelques salles souterraines dont la voûte n'était qu'en partie effondrée; des caractères inconnus et des figures colossales, revêtues de costumes depuis bien des siècles hors d'usage, recouvraient une partie du revêtement des parois, et passaient, dans les traditions du vulgaire, pour des signes magiques et des talismans gardiens d'immenses trésors.

La vérité est que cet édifice, dont les ravages du temps ne devaient pas tarder à engloutir les ruines elles-mêmes, n'était autre chose qu'un ancien *Pyrée,* c'est-à-dire un temple des *Guèbres,* peuples antiques de la Perse, qui rendaient au feu un culte d'adoration.

Lorsque le Dieu Très-Haut eut accordé aux Musulmans la conquête de ces contrées, ils y établirent leur sainte religion; et leur zèle ardent, détruisant les autels des adorateurs du feu, força les sectateurs de ce culte impie à s'expatrier ou à se soumettre aux lois du Koran.

On prétendait, dans le pays, que ces ruines étaient habitées par les mauvais génies, et nul n'osait s'en approcher sans frayeur.

Le Juif m'y avait conduit, bien malgré moi, dès que la pleine lune de l'équinoxe eut fait ap-

paraître dans la voûte céleste son disque argentin exempt de toute échancrure : rien n'avait pu me dispenser de l'y suivre. Une fois arrivé, je sentis que ma prétendue science astrologique et magique allait être prise évidemment en défaut, et qu'il m'était impossible de chercher ni nouveaux délais, ni nouveaux subterfuges. Je crus donc devoir faire au Juif l'aveu sincère de mon ignorance en nécromancie, et le récit naïf des événemens qui avaient précédé notre rencontre. Il refusa d'y croire, et s'obstina dans l'opinion que mes déclarations si véridiques n'étaient que des allégations fausses, des prétextes inventés, pour me soustraire à l'exécution de mes promesses; il prétendit même que ma mauvaise foi avait pour but de m'approprier à moi seul les trésors immenses que je m'étais engagé de partager avec lui.

Bientôt il entra en fureur, en voyant qu'il ne pouvait rien obtenir de moi; et, dans l'accès de sa colère, me passant autour du cou un nœud du long cordon qui lui ceignait les reins, il en jeta l'autre extrémité sur un vieux crampon qui, scellé dans la voûte à demi ruinée sous laquelle nous étions, paraissait avoir été destiné autrefois à soutenir une lampe : il s'efforçait ainsi de m'étrangler; et, malgré ma résistance, il était sur le point

d'y parvenir, tant la rage de sa cupidité désappointée semblait doubler ses forces! Pour combler mon malheur, le sac qui me servait de ceinture s'était déroulé, et m'embarrassant les jambes, me fit trébucher. Je fus contraint, pour reprendre mon équilibre, d'interrompre, un seul instant bien court, ma résistance désespérée. Ardent à profiter de cette circonstance, mon ennemi acharné pesa de toute sa vigueur sur la corde, qui devait, en me soulevant du sol, terminer par un cruel étranglement notre combat et ma vie. Je vis ses yeux étinceler d'une joie féroce, et tout espoir fut perdu pour moi!..... Tout à coup le poids de mon corps et les efforts de notre lutte firent écrouler le crampon et la voûte presque entière sur moi et sur mon bourreau.

Le Juif fut écrasé : une des plus grosses pierres lui fracassa le crâne. Quant à moi, je n'eus aucune blessure grave; et je ne puis dire quel fut mon étonnement quand je vis briller parmi les décombres, aux rayons de la lune resplendissante, une nombreuse quantité de pièces d'or. Cet or était tombé avec les pierres écroulées de la voûte, au-dessus de laquelle un trésor considérable avait sans doute été caché, dans les siècles précédens, par les Guèbres fugitifs et persécutés,

Je rendis de vives actions de grâces à la Providence divine du bonheur inespéré dont elle venait de me combler; et, prenant quelques pièces d'or, je me hâtai de retourner à la ville, où j'achetai un chameau et deux vastes couffes tressées en feuilles de palmier.

Mes pièces d'or étaient anciennes et hors d'usage; mais le *Serrâf*[1] les reçut sans difficulté, car il reconnut qu'elles étaient du titre le plus pur.

Je fus bientôt de retour aux ruines fortunées; et, après avoir recueilli tout l'or que je pus découvrir, j'en remplis mes deux énormes paniers, ainsi que mon grand sac de peau, que je me félicitai en ce moment d'avoir conservé au milieu de toutes mes aventures précédentes.

Je chargeai mon chameau, et je partis aussitôt pour ma ville natale, où j'espérais rapporter à mon père, avec mon trésor, une excuse suffisante de ma longue absence.

La destinée s'opposa encore à ce nouveau projet.

Le soir même, je longeais la chaîne des montagnes qui partagent le Kurdistan[2], et se prolongent jusqu'au lac de *Wân;* j'avais quitté la petite ville de *Tchal*, et j'espérais arriver à

[1] Changeur de monnaies.

[2] Voyez la XLe note supplémentaire.

Zeril, d'où en un jour je pouvais être de retour dans les murs de Moussoul, lorsque je fus tout à coup entouré par une troupe de brigands kurdes, descendus des hautes montagnes que j'avais à ma gauche. Le trésor eut bientôt changé de maître, et je devins l'esclave de mes spoliateurs.

J'avais été entièrement dépouillé de tous mes vêtemens, et on ne me laissa, pour me couvrir, que ce même sac de peau qui m'avait déjà servi à plus d'un usage, et qui me redevint encore une fois utile, en se drapant de nouveau comme une ceinture autour de mes reins.

Je restai plusieurs mois dans l'esclavage, suivant malgré moi les maîtres que mon malheur m'avait imposés, dans les diverses incursions où les conduisait leur brigandage. Je ne recevais d'eux chaque jour que des mauvais traitemens, et à peine pouvais-je obtenir la portion d'alimens grossiers strictement nécessaire pour entretenir ma pauvre existence.

Un jour, une des femmes de ces brigands, à laquelle j'avais eu occasion de rendre quelque léger service, touchée de pitié pour mon triste sort, et de commisération pour les besoins que j'éprouvais, me donna à boire un peu de lait aigre.

Mais le mari de ma bienfaitrice, arrivant tout à coup, m'arracha le vase, et répandit à terre le lait que j'avais commencé à boire, en me maltraitant à la fois du geste et de la voix, et vomissant contre moi des menaces, qui ne furent, hélas! que trop tôt réalisées.

Le lendemain même, un des chameaux que j'étais chargé de conduire, s'arrêta épuisé de fatigue, et refusa obstinément de continuer sa route, en s'accroupissant, sans qu'il me fût aucunement possible de le décider à se relever. Ce chameau était précisément celui qui m'avait appartenu, et qui m'avait été volé avec sa précieuse charge.

Au même instant on crut apercevoir dans le lointain quelques gens armés, et l'ennemi, dont j'avais involontairement encouru la haine, ne manqua pas de m'accuser d'avoir des intelligences avec les troupes qui sans doute venaient les surprendre, ajoutant que la prétendue lassitude de mon chameau n'était qu'un moyen perfide imaginé par moi pour retarder leur retraite, et les faire tomber ainsi entre les mains de ceux qui marchaient à leur poursuite.

Cette accusation ne trouva point de contradicteur; seulement on hésitait sur le genre de supplice dont on punirait ma trahison.

Mon accusateur acharné se chargea du choix de la peine et de son exécution : m'enfermant aussitôt dans ce sac, qui déjà une fois m'avait été si fatal, il ouvrit avec son cimeterre le ventre du chameau expirant de fatigue, et, en retirant les entrailles, il m'y emprisonna à la place, refermant par une forte couture l'ouverture du cachot cadavérique qu'avait inventé pour moi le raffinement de sa barbarie.

Il ajouta encore à cette vengeance si peu méritée l'outrage et la raillerie insultante, en me disant « que je serais bien heureux de vivre » et de mourir au milieu de mes propriétés. »

La troupe des brigands s'éloigna, et, presque étouffé dans ma prison animale, je n'attendais plus en effet qu'une mort cruelle dont rien ne me paraissait pouvoir me sauver. J'implorai Dieu cependant, et Dieu vint à mon secours.

La troupe armée qu'on avait aperçue de loin, et qui avait presque aussitôt disparu derrière quelques-unes des inégalités dont le terrain était sillonné dans le vaste horizon du désert, approcha quelques heures après, et parvint à l'endroit où mon supplice s'était consommé d'une manière si atroce.

En voyant un chameau étendu sans vie sur le sable, l'un des voleurs, car cette nouvelle

troupe exerçait le même métier que celle qui m'avait si cruellement abandonné, voulut tirer quelque profit de l'animal mort, et enlever, afin d'en garnir sa selle, la partie de la peau du chameau qui, entre le cou et le dos, est garnie de poils longs et épais.

Sautant à terre aussitôt, et tirant son poignard, il commença à écorcher cette partie. Je sentis le mouvement qu'il imprima dans cette opération, à la masse inerte qui me renfermait, et je m'efforçai de faire entendre mes cris de détresse.

Un son inarticulé et semblable à un beuglement extrêmement sourd, parvint seul aux oreilles du voleur. Attribuant ce gémissement au chameau même, qu'il crut ne pas être entièrement expiré, il s'empressa de tailler à coups de sabre le cou de l'animal et d'en séparer la tête.

L'air qui pénétra dans le corps du cadavre, et l'espoir de ma délivrance, ranimèrent mes forces, et cette nouvelle ouverture donnant un passage plus libre à mes cris, le voleur put alors distinguer que le chameau mort et décapité faisait entendre une voix humaine.

Épouvanté de ce prodige, il allait prendre la fuite, lorsque, honteux de sa frayeur, et rassuré par la présence de ses compagnons qui

étaient venus l'entourer, il se hasarda néanmoins à s'approcher de plus près. Il put alors, en prêtant attentivement l'oreille, reconnaître d'une manière plus précise le lieu d'où partait la voix véritablement ventriloque qu'il avait entendue, et comprendre l'explication que je donnai de cet événement extraordinaire.

Il fut le premier à rire de sa terreur panique, et ses compagnons l'imitèrent de bon cœur. Après avoir donné l'essor à leur gaîté, ils s'occupèrent, sans plus tarder, des moyens de me remettre en liberté, et de me rendre à l'air des vivans. L'ouverture par laquelle on m'avait introduit dans ma prison si étrange, était cachée par la position où se trouvait le corps du chameau renversé sur cette ouverture même. Le poignard de mes libérateurs, s'enfonçant dans son dos et dans ses flancs y eut bientôt ouvert une nouvelle porte. Je frémis dans tout mon corps lorsque je sentis la lame de ce poignard sauveur glisser le long de tous mes membres. Cependant le sac de peau qui formait ma seconde enveloppe, me préserva long-temps de toute blessure, et je serais sorti sain et sauf de mon cachot ainsi démoli, si, par malheur, au moment où l'opération était presque terminée, la pointe du poignard n'eût percé le sac préservateur à deux reprises.

La première atteinte me creva l'œil droit, dont vous voyez que je suis privé, et la seconde me fendit les deux lèvres, et aurait terminé mes aventures en pénétrant plus avant, si la pointe du poignard n'avait été arrêtée par mes dents convulsivement serrées.

Il valait, sans nul doute, encore mieux vivre borgne que mourir avec mes deux yeux; ce qui ne pouvait manquer de m'arriver inévitablement, si ma singulière incarcération s'était prolongée de quelques heures seulement. Dès qu'on eut tiré le sac hors du chameau, et qu'on m'eut moi-même fait sortir du sac, je me jetai aux pieds de mes libérateurs, et je leur témoignai la reconnaissance la plus vive. Ils me soignèrent, me guérirent, et m'admirent avec bienveillance au nombre de leurs compagnons de brigandage.

Le soir même nous soupâmes d'un morceau de la cuisse du chameau, dont j'avais fait partie plus long-temps que je ne l'avais voulu, et avec lequel j'aurais été tout-à-fait identifié, en une seule masse putréfiée, sans le secours inespéré que m'avait envoyé la Providence.

Je restai ainsi quelques années avec les voleurs, forcé de partager un métier qui me déplaisait, et dont j'attendais toujours que quelque

heureuse circonstance me permît de sortir. Cette occasion sembla se présenter un jour dans une de nos expéditions hasardeuses.

Nos courses nous avaient portés entre Ispahân et Teherân. L'état dans lequel se trouvait la Perse à cette époque semblait être favorable à nos incursions, et nous promettre un butin considérable.

Le grand *Nadir-Chah*, qui avait élevé si haut la puissance et la gloire de la Perse, venait de périr assassiné par ses propres serviteurs; les fils du conquérant se disputaient l'empire. *Abbas-Khodâ-bendéh*, l'un d'eux, avait défait les troupes de son frère aîné *Chah-Roukh*, et, s'étant emparé de la personne de son compétiteur, l'avait fait renfermer dans une étroite prison; on disait même que ce frère dénaturé avait lui-même, de sa propre main, crevé les deux yeux de l'infortuné *Chah-Roukh*, après lui avoir coupé le nez et les deux oreilles.

Tout était, dans le pays, livré aux désordres d'une guerre intestine. Notre troupe résolut de profiter de cet état des choses, et, après avoir long-temps suivi des chemins détournés, pénétrant dans le cœur même du royaume, sans être aperçus, nous nous embusquâmes non loin des portes de Teherân, prêts à saisir la première

proie que le hasard favorable nous offrirait.

Un convoi nombreux ne tarda pas à paraître; ne se méfiant aucunement du danger qui les menaçait, ceux qui composaient cette caravane marchaient sans précaution de défense. Le convoi tout entier fut en notre pouvoir aussitôt qu'il eut été attaqué. Notre succès fut aussi complet que rapide. Mais quelques fuyards avaient pu s'échapper : craignant d'être bientôt poursuivis, nous nous hâtâmes de regagner les gorges de nos montagnes.

La portion la plus précieuse de notre prise était la favorite du nouveau roi de Perse, qui se rendait auprès du prince, accompagnée d'un cortége destiné plutôt à l'honorer qu'à la défendre, tant on était loin de soupçonner que quelque péril pouvait la menacer aux portes même de la capitale !

Ses riches vêtemens étalaient une magnificence vraiment royale, et les pierreries dont elle était couverte, avaient une valeur incalculable. Sans perdre de temps à la dépouiller, on la tira violemment du *takhterouân* [1], dans lequel elle était portée, et, tout évanouie qu'elle

[1] Espèce de litière portée par des chameaux. Voyez ci-dessus la note de la page 462 du premier volume.

était, on la jeta dans mon grand sac de peau, destiné à jouer un rôle dans toutes mes aventures. Comme j'étais celui dont le courage excitait le plus de doute, en cas d'attaque dans notre retraite précipitée, je fus chargé du transport de la princesse, et le sac qui la contenait fut attaché, devant moi, sur ma selle.

Le mouvement rapide de mon cheval fit bientôt sortir la princesse de son évanouissement, et les gémissemens qu'elle faisait entendre me touchèrent le cœur d'une compassion d'autant plus sincère, que les malheurs dont j'avais été accablé moi-même, m'avaient instruit à prendre pitié de l'infortune des autres.

Je crus pouvoir profiter de cette circonstance pour réunir en un seul projet le dessein d'évasion que j'avais formé depuis si long-temps, et celui que je venais de concevoir, d'arracher cette infortunée au triste sort qui l'attendait entre les mains des brigands.

Dans un moment où je me crus moins observé, j'approchai ma tête de la sienne, et je lui dis à voix basse de ne pas perdre courage, lui jurant que je saisirais la première occasion favorable pour prendre la fuite avec elle, et la ramener dans les bras du prince dont elle était chérie.

Elle me témoigna, également à voix basse, toute sa reconnaissance, et me fit les plus vives promesses d'une récompense brillante, si je parvenais à la sauver et à la ramener à la cour du souverain de la Perse.

Malheureusement pour elle et pour moi, mon mouvement avait été aperçu, et notre conversation secrète avait été entendue.

A peine eûmes-nous gagné quelques rochers qui dérobèrent notre troupe à la vue, que les voleurs s'arrêtèrent, me dépouillèrent de tous mes habits, dont ils revêtirent la princesse, la placèrent seule sur mon cheval, qui fut attaché à la monture d'un des brigands, et, en punition de ma trahison, je fus moi-même remis à sa place dans le sac fatal, et abandonné sur la route.

J'étais depuis quelque temps dans cette position pénible, lorsque j'entendis le galop précipité d'une nouvelle troupe de cavaliers. *Abbâs Khodâ-bendéh* lui-même était à leur tête : les fugitifs de la caravane s'étaient hâtés d'aller lui rendre compte de leur malheur; plusieurs même, qui étaient restés cachés dans quelques trous de rochers jusqu'après le départ des brigands, avaient pu l'instruire de la manière dont ces misérables avaient traité sa favorite, en vrai ballot de marchandises.

Aussi, dès qu'il aperçut près de la route le sac dans lequel j'étais renfermé, et dans lequel mes mouvemens convulsifs révélaient la présence d'une créature humaine, persuadé qu'il allait rentrer en possession du plus cher de ses trésors, il arrêta lui-même la poursuite de son escorte, et se dirigea avec elle auprès de moi. S'élançant précipitamment à bas de son cheval, il accourait, bénissant le ciel, prodiguant les noms les plus doux à sa maîtresse chérie.

Quels furent son désappointement et sa fureur, quand, au lieu de la beauté qui faisait palpiter son cœur d'amour et d'espérance, il vit sortir du sac qu'on venait d'ouvrir un homme borgne et entièrement nu !

La rage du malheureux prince ne connut plus de bornes : d'un premier coup de sabre il m'abattit le nez, et s'apprêtait du second à me faire tomber la tête, lorsqu'on lui fit observer que j'étais sans doute le complice des brigands, et qu'avant de m'immoler à sa juste colère, il serait possible de tirer de moi les éclaircissemens nécessaires pour recouvrer la princesse qui lui avait été enlevée.

Je fus fortement garotté, et traîné tout sanglant au palais du roi. Les interrogatoires et les tortures ne purent m'arracher la déclaration de

ce que je ne savais pas. Je ne pus apprendre au roi dans quel lieu les brigands devaient aller cacher leur riche proie, et quelle route ils avaient prise.

Abbâs Khodâ-bendéh, de plus en plus exaspéré contre moi, désespérant de m'en faire dire davantage, me condamna à être sur-le-champ enterré vivant.

A l'instant même les exécuteurs de cet arrêt cruel s'emparèrent de moi, et je fus emporté jusqu'auprès d'un petit caveau souterrain, de la dimension d'environ quatre coudées en tout sens, dans lequel je fus précipité : l'ouverture en fut aussitôt bouchée sur ma tête par une pierre énorme, que l'on roula à force de bras, et que l'on s'empressa de sceller et de recouvrir de terre, mais que son poids immense rendait d'ailleurs inébranlable.

Plus d'espérance pour l'infortuné *Abd-êl-Qader!* C'est dans ce lieu terrible que je devais voir terminer ma malheureuse existence, soit par la privation de l'air qui allait bientôt me manquer entièrement, soit par les angoisses déchirantes de la faim et de la soif, aucun aliment n'ayant été accordé à une vie condamnée à s'éteindre dans les entrailles de la terre.

Tout moyen de salut m'était irrévocablement

enlevé; et, quelque pénibles qu'eussent été plusieurs de mes situations précédentes, elles étaient bien loin d'approcher de l'extrémité désespérante où me plongeait enfin l'impitoyable sort.

Je me résignai à attendre la mort qui s'apprêtait à me saisir; et, extrêmement gêné dans le réduit étroit où j'étais resserré, je cherchai du moins une position moins fatigante : ne pouvant me coucher, tant les parois étaient rapprochées, je voulus m'efforcer de m'asseoir. En tâtonnant autour de moi, dans cette obscurité totale de mon sépulcre, je sentis près de mes pieds une grosse pierre, dont je tentai de me servir comme d'un siége; je parvins, avec les plus grandes fatigues, à la déplacer, et à lui faire prendre une situation plus commode à mon projet d'y goûter mon dernier repos.

En me baissant pour m'appuyer sur ce siége de mort, dont la conquête venait de me coûter tant de peine, je fus surpris de sentir un courant d'air très-vif se porter à mon visage.

Je cherchai à reconnaître de quel endroit cet air s'était frayé un passage, et je découvris avec une joie inexprimable pour quiconque ne s'est pas trouvé dans ma position désespérée, que la pierre que je venais de déplacer avait fermé l'ouverture d'un conduit souterrain, qui était

sans doute entièrement ignoré de ceux qui m'avaient jeté dans le tombeau fatal où j'avais été englouti.

Je parvins avec des efforts multipliés à me glisser dans cet étroit et long canal; malgré les débris qui l'encombraient en plusieurs endroits, je vins à bout, en rampant, de gagner l'extrémité opposée du passage inconnu. Il me conduisit dans un local beaucoup plus vaste que le caveau dont je m'étais échappé; et, sans savoir en quel lieu je me trouvais, je me regardai comme sauvé, car j'y respirais librement, et un large soupirail placé au-dessus de ma tête me permettait d'apercevoir ce ciel et ces étoiles dont j'avais cru la vue pour toujours interdite à mes yeux.

Je trouvai sous mes pieds une mauvaise natte, et au-dessous du soupirail quelques vases contenant un peu d'eau, et quelques restes d'alimens en partie gâtés. Je les dévorai néanmoins avec avidité, et m'étendant sur la natte, je m'endormis tranquillement, plein de reconnaissance et de confiance en la bonté divine dont je venais d'éprouver la protection inespérée d'une manière si miraculeuse.

Je fus réveillé par un grand tumulte qui paraissait avoir lieu dans la cour intérieure, sur

laquelle donnait le soupirail de ma nouvelle prison ; car c'était encore une prison qui m'avait offert son asile; et le seul avantage que je trouvais dans le gîte où j'étais parvenu, était de jouir d'un plus grand espace, de la faculté de respirer, et surtout de l'espoir de ne pas y mourir de faim. J'entendis peu après une voix me crier par le soupirail: « Bon courage! la victoire est en- » voyée de Dieu, et le secours est proche! »

Je ne pouvais croire que ce fût à moi que ces paroles fussent adressées; cependant elles firent palpiter mon cœur d'un redoublement d'espoir. Le tumulte s'augmentait de plus en plus : j'entendais, sans pouvoir rien voir, le cliquetis des armes, les cris des combattans, les imprécations des blessés, le râle des mourans. Enfin, le bruit cessa dans la cour, les assaillans poursuivant au dehors les vaincus.

Un nouveau bruit ne tarda pas à s'approcher de l'intérieur du souterrain. Bientôt la porte de ma prison fut enfoncée avec effort, et tomba brisée à mes pieds.

Une foule armée se précipita aussitôt autour de moi. Mais, tandis que mille terreurs diverses assiégeaient mon esprit, je vis avec un étonnement que je ne puis dépeindre, cette troupe turbulente se prosterner à mes pieds, baiser

mes mains avec respect, m'enlever avec déférence, et me transporter dans une salle immense et magnifiquement décorée, où je fus placé sur un trône royal.

La salle dans laquelle m'avaient conduit cette foule d'amis si inattendus, qui me prodiguaient les témoignages du zèle le plus vif et du dévouement le plus manifeste, était bien évidemment la grande salle des audiences du souverain de la Perse.

Deux des côtés de cette vaste salle, se réunissant en angle, étaient percés de magnifiques fenêtres, dont les compartimens s'enroulant avec élégance en rosaces, étaient richement revêtus d'une nacre lactée, et du cristal resplendissant de la Chine. Les ouvertures en étaient fermées par un grillage d'or émaillé, d'une délicatesse admirable.

Des rideaux du plus superbe brocard d'or arrêtaient, du côté du midi, les ardens rayons du soleil; mais, du côté de l'orient, ces rideaux, relevés pour entretenir la fraîcheur par un doux courant d'air, laissaient apercevoir, à travers les grillages, un jardin délicieux, dont je ne pourrais donner quelque idée qu'en vous disant qu'il me rappela les descriptions que notre saint Livre fait du paradis promis aux élus, ou celles

que nos poëtes nous ont esquissées des palais enchanteurs du Ginnistân [1].

Les deux parois de la salle opposées aux fenêtres étaient entièrement recouvertes de peintures merveilleuses, tracées sur un fond d'or avec un art si exquis et un coloris si gracieux, que j'aurais peine à croire le pinceau du célèbre *Maany* capable d'avoir jamais produit de pareils miracles.

Pendant que mes yeux erraient avec un enivrement inexprimable sur ce séjour enchanté, dont les beautés et les richesses contrastaient si fortement avec le cachot obscur et infect qui, peu d'heures auparavant, avait été pour moi un trop heureux asile, mon bain s'apprêtait, et mes eunuques m'y ayant introduit, j'y reçus les soins les plus minutieux et les plus recherchés qui jamais eussent été prodigués à la mollesse des palais de l'Orient.

Lavé, essuyé, frotté, massé, oint, parfumé des essences les plus précieuses, remis de toutes mes fatigues, un doux assoupissement semblait vouloir s'emparer de mes sens. Je n'osai m'y livrer; tout ce que je voyais, tout ce que j'é-

[1] Pays des Génies et des Fées. Voyez, à la fin du troisième volume, la LXXIVe note supplémentaire.

prouvais, tout ce qui m'entourait, m'apparaissait comme l'illusion d'un songe bien extraordinaire, et qui semblait incompréhensible à mon raisonnement. Mais cette illusion, ce songe, me rendaient si heureux! tous les biens de la vie m'enveloppaient comme d'une atmosphère fantastique de bonheur. Je craignis de tout perdre en me rendormant, et, échangeant une réalité cruelle contre ces rians et doux mensonges, de ne me réveiller que dans mon cachot.

On me reconduisit dans ma salle d'audience, après m'avoir revêtu d'habits de la plus somptueuse magnificence. Leur étoffe était non brodée, mais tissue de perles; les fleurs de la broderie ne se composaient que de diamans éblouissans, de saphirs d'un azur agréablement nuancé, de flamboyantes topazes, et d'opales à la lueur variée et chatoyante. Ma ceinture, mon cimeterre, mon khandjar, mon *dabous* [1] et mon *houkkah* [2], dans lequel fumait un tabac suave et embaumé, étincelaient de rubis, d'émeraudes et d'améthystes au feu violâtre.

Je n'eus pas le temps d'examiner les richesses,

[1] Masse d'armes.

[2] Pipe persane appelée aussi *narguiléh*. Voyez la forme de cette pipe à long tuyau flexible, dans la II[e] vignette du premier volume.

sans doute plus inappréciables encore, du *Tadj* royal [1] qu'on plaça sur ma tête : il est présumable que les pierreries dont il était orné devaient surpasser en éclat et en prix toutes celles qui brillaient sur le reste de mon ajustement.

Le *Takht* [2] sur lequel on me fit asseoir, et qu'à son odeur parfumée je reconnus être construit tout entier de bois de sandal, était recouvert de coussins moelleux et d'étoffes dans lesquelles l'art de l'ouvrier l'emportait encore sur la richesse de la matière. Depuis le *manbar* [3] jusqu'aux extrémités de la salle, un immense tapis du Kachmyr semblait une vaste prairie, sur laquelle l'aimable printemps était venu répandre des roses épanouies et si bien imitées, que chacune d'elles aurait attiré le vol du *boulboul* [4], leur amant fidèle.

Les Grands de l'état s'approchèrent bientôt

[1] Le *tadj* est la couronne des rois de Perse. Voyez la XLIIe note supplémentaire.

[2] *Takht* signifie proprement *un trône*. Voyez la note de la page 463 du premier volume.

[3] Le mot *manbar* signifie *une estrade*, *une tribune* ; on donne aussi ce nom à la chaire des prédicateurs, dans les mosquées.

[4] *Boulboul* signifie *rossignol* : les poètes orientaux ont célébré à l'envi les amours du rossignol et de la rose.

cérémoniellement, revêtus de leurs plus beaux habits, et m'offrirent les plus humbles hommages : ils me félicitèrent, dans des harangues fort éloquentes et dans des pièces de vers improvisées, de mon heureuse délivrance, et parurent seulement étonnés de ne me voir privé que d'un œil, surtout de ce que ma tête était encore garnie de ses deux oreilles. Les félicitations redoublèrent alors, ainsi que les actions de grâces adressées au ciel, et les malédictions contre le tyran « qui, disait-on, avait été mon » bourreau, mais auquel il paraissait que le » Dieu très-haut n'avait pas permis d'accomplir » entièrement tous les actes de férocité aux- » quels il avait voulu se porter envers moi. »

Je ne comprenais absolument rien à tous ces discours; cependant je me gardai bien de montrer le moindre étonnement, et de demander la moindre explication : je remerciai ceux qui m'entouraient de leur zèle et de leur dévouement; je les assurai de toute ma reconnaissance, et je ne fis aucune difficulté de me laisser conduire à un excellent et splendide repas qui était préparé dans une salle voisine.

Tout en mangeant, j'écoutai ce que disaient autour de moi mes Vizirs et les principaux officiers de ma nouvelle cour.

J'appris ainsi qu'une armée considérable, proclamant pour roi de Perse *Châh-Roukh*, s'était approchée des remparts de la ville de Teherân. Les troupes chargées de la défense, et le peuple, fatigué des actes cruels et tyranniques d'*Abbâs-Khodâ-bendéh*, avaient profité de cette occasion pour secouer son autorité. Les affidés de l'usurpateur avaient été obligés de mettre bas les armes après une inutile résistance; lui-même, saisi pendant le combat, avait été chargé de chaînes, et les vainqueurs s'étaient empressés d'aller briser les fers de leur roi légitime, *Châh-Roukh*, que je conjecturai, d'après ces discours, avoir été autrefois enfermé par son frère dans la prison même où je m'étais introduit.

Je ne doutai point que le prince n'y fût mort avant mon arrivée, ou peut-être qu'il n'eût réussi à s'évader par le conduit souterrain qui avait servi à mon introduction dans son ancienne prison.

Tout m'était ainsi expliqué. Trouvé dans la prison du prince, j'avais été pris pour lui; il devait être aveugle, je n'étais que borgne; ses deux oreilles avaient dû être coupées; mais si j'avais les miennes, mes deux lèvres étaient fendues; et mon nez coupé, comme devait l'être le sien,

établissait suffisamment la ressemblance de nos physionomies.

On crut facilement qu'il y avait eu quelque erreur dans les récits qui avaient été répandus sur la mutilation du prince, et nul ne fit de difficulté de me reconnaître pour *Châh-Roukh.*

Au reste, l'erreur n'était pas dommageable, puisqu'on trouvait en moi autant et plus encore qu'on ne s'était attendu à trouver dans le prince emprisonné.

Je profitai à l'instant de mon nouveau pouvoir pour ordonner qu'on massacrât sur-le-champ mon bourreau, *Abbâs-Khodâ-bendéh,* et mon repas n'était pas encore fini, que déjà on avait déposé sa tête à mes pieds.

Ce repas, que je prolongeai un peu, pour me dédommager de mon abstinence longue et forcée, ne se termina pas cependant sans un nouvel événement.

Mes partisans de l'intérieur de la ville avaient ouvert avec empressement leurs portes à mon armée de l'extérieur. Les cris de *vive Châh-Roukh!* se confondirent du dedans au dehors et du dehors au dedans. Entrés en triomphe dans la capitale, où ils furent accueillis par l'allégresse publique, les généraux de l'armée se présentèrent dans la salle où je me livrais joyeu-

sement à mon appétit royal. À la tête de ces généraux, était.... *Châh-Roukh* lui-même, le véritable *Châh-Roukh.*

Les bruits qu'on avait fait courir à son sujet étaient faux : il n'avait été privé ni de ses yeux, ni de son nez, ni de ses oreilles; plongé dans le cachot dont on m'avait retiré, et destiné à y mourir de faim et de soif, un serviteur fidele avait pu lui faire passer secrètement, par le soupirail dont j'ai parlé, de l'eau et des alimens nécessaires à sa subsistance.

Ce même serviteur connaissait le conduit souterrain qui communiquait au premier caveau dans lequel on m'avait enterré vivant : ce caveau étant alors vide et ouvert, il avait été possible d'en déblayer le passage, et d'y faire passer le prince *Châh-Roukh*, qui, tandis que son frère le croyait déjà mort au fond de son cachot, rassemblait sur les frontières ses partisans et revenait à la tête d'une armée formidable.

Le secret avait été si bien gardé, que, comme on l'a vu, les habitans de Teherân, dévoués à la cause de *Châh-Roukh*, avaient conservé la persuasion que leur prince languissait prisonnier dans leurs murs, et leur zèle avait cru devancer l'armée qui s'avançait, dans l'acte solennel de sa délivrance.

Mon rôle était terminé : je me jetai moi-même aux pieds de celui dont la présence me faisait descendre de mon trône éphémère.

Châh-Roukh entendit avec bonté les aventures singulières de l'usurpateur innocent dont il venait de renverser la puissance : le service que je lui avais rendu sans le savoir, en le débarrassant du frère dénaturé, dans le sang duquel sa magnanimité lui aurait peut-être défendu de plonger ses mains, concourut probablement à me mériter ses bonnes grâces. Il ordonna qu'on me renvoyât dans mon pays natal, avec des présens suffisans pour assurer mon existence à l'avenir.

Il partit aussitôt de sa capitale pour réduire celles des provinces qui n'avaient pas encore manifesté leur soumission. En son absence, la première partie de ses ordres fut seule exécutée par ses ministres. On me renvoya à Moussoul par la première caravane, et on se contenta de payer le prix de mon voyage.

J'arrivai à Moussoul, borgne, sans nez, les lèvres fendues, vieilli, pauvre : personne ne voulut m'y reconnaître pour *Abd-él-Qader*. J'avais malheureusement perdu dans mes derniers désastres le sac qui aurait peut-être servi à me faire reconnaître ; car le nom de mon

père était inscrit sur sa bordure. Mon père lui-même était mort ; mes parens s'étaient emparés de mon modique héritage, et ils me traitèrent d'imposteur.

J'osai invoquer le témoignage de ma chère *Qattyféh*, de son père *Zayât*, et même de son mari le pêcheur. L'un et l'autre, et mon ancienne maîtresse elle-même, s'obstinèrent à me méconnaître. J'eus beau leur chanter la chanson *du Pêcheur*, que *Qattyféh* et son mari aimaient tant autrefois à m'entendre répéter à la fin des travaux ; ils reconnurent la chanson, et non le chanteur. Eh ! comment en effet le pêcheur aurait-il pu reconnaître l'homme dont il croyait encore fermement avoir abattu la tête ! car, après sa fuite, son absence avait été longue, et à son retour il n'avait osé interroger à mon sujet *Qattyféh*, qui elle-même avait cru prudent de garder un profond silence sur ma disparition, dont elle ne pouvait comprendre la cause.

J'avoue également que mon nez coupé, mon œil crevé, mes lèvres fendues, étaient de bien mauvaises recommandations auprès de mon ancienne maîtresse, pour lui rappeler le souvenir de l'amant beau, frais et dispos, qui avait régné sur son cœur.

Pour se débarrasser plus facilement de moi, et mettre un terme définitif à mes réclamations, on prétendit que j'étais un malheureux qui avait perdu la raison.

Un médecin de Moussoul, qui partait pour le Kaire avec une petite caravane, confirma cette accusation de démence et de folie bien caractérisée : moyennant quelque argent qu'il tira de mes parens, empressés de me faire disparaître, il se chargea de me conduire lui-même dans la ville qui était le but de son voyage, pour m'y faire guérir, s'il était possible, par les habiles médecins qu'elle renferme.

Nous arrivâmes au Kaire sans éprouver aucun accident fâcheux et sans aucune mauvaise rencontre.

La série de mes longues infortunes m'avait fait comprendre ma destinée; j'avais encore réfléchi mûrement pendant ce dernier voyage, j'étais las de mes courses vagabondes, je me décidai à fixer ma nacelle dans le port, où une dernière faveur du sort semblait vouloir me conduire.

Loin de chercher à démentir les assertions du médecin, je fis tout ce qui dépendait de moi pour les confirmer. J'eus enfin le bonheur d'être solennellement déclaré fou incurable et

d'être comme tel renfermé dans le Môristân; trop heureux de n'avoir perdu que le nez et un de mes yeux dans les naufrages si multipliés qui ont signalé ma navigation sur la mer orageuse du monde, dont je n'ai rapporté pour tout profit, après avoir possédé d'immenses trésors, après avoir siégé sur un trône puissant, que le double surnom d'*Aouar* (borgne) et d'*Aftas* (camus).



Continuation du récit d'Abd-érrahmân él-Iskanderany.

Pendant la narration d'*Abd-él-Qader*, notre auditoire s'était augmenté d'un nouveau commensal, que nous n'avions pas d'abord appelé dans notre société confidentielle, parce que sain et valide de tous ses membres en apparence, gras et bien portant, il nous aurait semblé presque insulter par sa forte santé, à l'état cacochyme et mutilé de notre pauvre société d'invalides.

Cependant, en entendant notre ami *Abd-él-Qader*, le borgne, commencer son récit à haute voix, il s'était d'abord un peu rapproché du narrateur; puis n'hésitant plus à prendre place parmi les auditeurs, il s'était assis dans notre cercle, sans y être invité, mais aussi sans en être repoussé.

Ce convive non-appelé, et qui s'introduisait ainsi lui-même sans cérémonie, était un *Gellâby* [1] basané, renfermé au Môristân depuis de lon-

[1] Nubien faisant le commerce des esclaves au Kaire.

gues années, et qu'on n'y désignait que par ce surnom, son nom propre et celui de sa famille ne nous étant pas encore connus.

Il était encore dans toute la force de l'âge, et ses membres robustement constitués auraient annoncé la plus grande vigueur nerveuse, si un embonpoint trop hâtif n'eût commencé à empâter outre mesure, et à recouvrir d'une enveloppe flasque et graisseuse ses muscles saillans, en déformant ses contours athlétiques et largement dessinés. Cette obésité précoce, ses yeux éteints, sa physionomie morne et abattue, son menton presque entièrement dégarni de barbe, faisaient soupçonner en lui une dégradation de forces, une décadence physique qui semblait devancer l'âge naturel de l'affaiblissement, et donnait déjà à son port, à ses gestes, à sa démarche, toutes les apparences d'une vieillesse anticipée.

Il s'était facilement aperçu de l'accueil froid qu'il avait reçu de nous, et il comprit sans doute qu'il devait chercher à se faire pardonner l'indiscrétion et l'inopportunité de son introduction, ou plutôt de son intrusion, dans notre cercle volontairement choisi : il crut donc ne pas devoir tarder davantage d'acheter le droit d'être admis parmi nous comme auditeur, en

payant à l'instant même son tribut comme raconteur.

Nous parlions encore des événemens dont *Abd-él-Qader* venait de nous faire le merveilleux récit, et nous convenions, en riant, qu'il avait bien justifié les diverses parties de son programme d'infortunes; cependant nous le chicanions un peu, en plaisantant sur l'exagération de son annonce, dont un article portait *qu'il s'était mangé lui-même*, tandis qu'il n'avait réellement mangé qu'un morceau de l'animal qui lui avait servi d'enveloppe; « c'était, non sa propre » chair, non de la chair humaine qui lui avait » servi de nourriture, c'était tout simplement de » la chair de chameau. »

— « Moi, s'écria le *Gellâby* basané, moi j'ai » aussi un récit à vous faire, et, si vous ne me » trouvez pas indigne de votre attention, vous » verrez que, dans la narration de mes aven- » tures, c'est bien de chair humaine qu'il est » question, et non de la chair d'aucun animal; » ces dents, que vous voyez, ont mâché de la » chair humaine; et, loin de regarder cette cir- » constance qui vous semble si affreuse, comme » un grand malheur, je me plais à reconnaître » dans mes souvenirs que la fortune sembla » alors avoir fait avec moi un nouveau pacte

» de bonheur, qui durerait peut-être encore,
» si, par un contraste bizarre, je ne m'étais
» plus tard montré peu disposé à me laisser dé-
» chirer par d'autres dents à mon tour. »

Nous invitâmes le nouveau narrateur à nous faire part de ses aventures, et nous nous préparâmes à l'écouter dans le plus profond silence.

« Oui, continua-t-il, oui je fus bien heureux
» d'avoir mangé de la chair humaine, mais
» bien plus heureux encore d'avoir refusé d'en
» manger! J'ignore si le Dieu très-haut, qui a
» créé le ciel et la terre, les champs fertiles et
» les déserts, les pluies bienfaisantes et les ter-
» ribles tempêtes, les doux plaisirs de la vie et
» la peste, les bons princes et les tyrans, nous
» a aussi créés nous-mêmes pour nous détruire
» les uns les autres, nous entr'égorger, nous
» entre-manger : sur tout cela j'avoue mon
» ignorance entière; mais le Dieu de toute
» science le sait infailliblement, et en bon mu-
» sulman, je trouve que cette conviction me
» suffit. En Dieu seul est ma confiance, rien
» n'arrive en cet univers que par ses décrets
» incompréhensibles; mais rien n'y peut arriver
» que d'après les lois de sa haute sagesse et de
» son éternelle préscience. »

» Quoi qu'il en soit, mon bonheur a commencé
» quand j'ai vu et senti les dents destinées à
» me dévorer, préluder à leur festin antropo-
» phage, et depuis que je me suis refusé aux
» morsures des dents qui me déchiraient, le
» bonheur a fui de moi sans retour, pour faire
» place à un déluge d'infortunes; et voilà, mes
» amis, pourquoi je suis *fou* et enfermé avec
» vous dans la *maison des fous* du Kaire. »

Chacun de nous cherchait à deviner la signification de ces paroles énigmatiques; n'y pouvant découvrir aucun sens, nous nous regardions en silence; et nous n'étions pas loin d'être persuadés qu'en ce moment le *Gellâby* se chargeait de justifier pleinement les auteurs, quels qu'ils fussent, de son emprisonnement dans les murs du Môristân.

Notre curiosité impatiente formait ainsi rapidement mille et mille hypothèses, sans en pouvoir trouver une seule qui nous parût vraisemblable; en voyant nos yeux indécis se fixer tour à tour sur lui ou sur nos voisins, et nos lèvres proférer, à voix basse, quelques murmures d'interrogation et de conjectures, le *Gellâby* devina bientôt quelle était notre anxiété. Il sourit, et reprenant la parole: « Ne cherchez pas, nous dit-il,
» à trouver l'explication du peu de mots que je

» viens de vous dire; vous chercheriez vaine-
» ment à en pénétrer le voile mystérieux, et
» mon histoire que je vais vous raconter, si
» vous consentez à m'entendre, vous aura bien-
» tôt convaincus que ces paroles, maintenant
» pour vous si incompréhensibles, étaient plei-
» nes de sens et de raison. »

Notre petit cercle se rapprocha avec empressement du nouveau narrateur, dont le récit semblait nous promettre une si riche moisson de faits extraordinaires; tout, dans notre contenance, lui annonça que nous étions prêts à l'écouter; et quand il vit, par notre silence, que notre attention lui était acquise, il commença en ces termes :



Aventures de Bou-Bekar él-Astrakhâny, surnommé él-Gellâby.

Je suis né dans des contrées bien éloignées du Kaire, mais cependant sur lesquelles a lui, comme sur la *Ville bien gardée*, l'astre brillant de l'Islamisme. Astrakhân, sur les bords de la mer de *Khozar* [1], est la ville où je vis pour la première fois la clarté du jour.

Vous comprenez alors que je suis de race tartare, et non de race africaine, comme semblait vous l'indiquer le surnom sous lequel je suis connu parmi vous : aussi étais-je blanc autrefois, plus blanc même qu'on ne l'est dans vos pays exposés à une température bien plus ardente que celle de ma patrie; mais le long séjour que mon négoce m'a forcé de faire dans les contrées brûlantes du *Soudân* [2] a changé entièrement mon teint, devenu maintenant plus basané que le vôtre ; de même les fatigues et les infortunes, dont j'ai été assailli, m'ont fait vieillir avant le temps : car mes années ne sont pas

[1] La mer Caspienne, dite aussi *mer de Bakou*.

[2] Le pays des Noirs, la Nigritie, l'intérieur de l'Afrique.

assez nombreuses pour que l'âge seul ait pu me donner cette apparence de vieillesse et de décrépitude précoce.

Mais, comme le dit un poète persan,

Sur un frêle navire affrontant l'océan,
Le voyageur, en proie à la tempête,
Craint moins le ciel en feu qui tonne sur sa tête,
Que les flots, à sa perte armés par l'ouragan.

De ces montagnes d'eau chaque vague au navire
Lance à l'envi mille assauts mugissans;
Chaque flot qui l'attaque, use, affaiblit ses flancs :
Plus terrible, un dernier d'un coup va les détruire.

La vie est ce vaisseau; l'homme est ce voyageur,
Que le sort jette en des mers inconnues :
Les flots et l'ouragan, le chagrin, les malheurs,
L'assaillant à l'envi d'attaques continues

Au flot qui s'écoula succède un flot nouveau,
D'une autre vague une vague est suivie;
Chaque coup use, enlève une part de sa vie :
Un dernier la détruit et le pousse au tombeau.

Pourquoi donc, ô mortel ! l'inquiète espérance
Dont ton regard veut sonder l'avenir?
L'espoir t'agite en vain; ta vie et ta souffrance
Ensemble ont commencé, pour ensemble finir.

Je perdis mes parens étant encore trop

jeune pour pouvoir apprécier cette perte : un oncle que j'avais, et qui, possédant quelques chameaux, faisait le commerce des caravanes, prit soin de ma première enfance; il m'emmena avec lui, dès qu'il me crut en état de supporter les fatigues de ses voyages : j'avais douze ans alors, et sans inquiétude, sans réflexions, sans projets formés, mais agité d'une espérance vague de bien-être, je me lançai avec lui dans la carrière de la vie, où mon inexpérience enfantine ne voyait que des fleurs à cueillir.

Hélas! un proverbe arabe a dit avec raison : « Le char de l'espérance a plusieurs places : » si l'une est pour le voyageur qui y monte, » les autres sont destinées aux fatigues et aux » inquiétudes qui s'asseoient près de lui, comme » de fidèles compagnes de voyage. »

Je fus loin d'être aussi heureux auprès de mon oncle que j'avais pu l'espérer; hautain, emporté, n'aimant que lui-même, il me traitait moins en parent qu'en esclave, et je trouvai que le pain et les habits qu'il me donnait, étaient payés bien cher par mon humiliation et ma soumission à ses volontés brutales et capricieuses.

Suivant les rivages de la mer, notre cara-

vane se dirigea vers le midi, à travers le Daghestân : nous allâmes d'abord à Derbend, et de là à Bakou [1], puis, parcourant le Chirvân, l'Azerbidjân et le Djebâl, à Tauris et à Kazwin. Je ne vous ennuierai pas du récit de toutes les courses que nous fîmes, pendant plusieurs années, dans les diverses provinces de la Perse et de l'Arménie; enfin j'étais âgé de près de vingt ans, lorsque mon oncle, arrivé à Basrah, y vendit ses chameaux et toutes ses marchandises, décidé à entreprendre une branche plus considérable de négoce, et à se livrer en grand au commerce par mer.

Il acheta donc les objets d'échange nécessaires, et frêta un vaisseau qui devait nous conduire à Ormuz, et de là, dans les îles les plus reculées de l'Inde, où il voulait acheter des gommes, des aromates, des tissus de soie, et surtout des épiceries, sur lesquelles il espérait faire un bénéfice considérable.

Notre navigation fut d'abord accompagnée des circonstances les plus favorables; nous avions dépassé les îlots si multipliés et si riches en corail de l'Archipel de *Male*, ainsi que l'an-

[1] C'est du nom de cette ville que nos anciens géographes avaient appelé la mer Caspienne *mer de Bachu*.

tique habitation du *Père des vivans* [1], la grande et belle île de Sérandyb; les succès commerciaux déjà obtenus par mon oncle, l'engagèrent à s'avancer plus à l'est, dans des parages presque inconnus, où son négoce devait devenir avantageux, en proportion inverse de l'état de civilisation des habitans.

Un grand nombre de jours se passa sans qu'aucune terre vînt nous apparaître, nous ne découvrions de toutes parts sur l'horizon aucune côte, aucun rivage; et la mer devenant de plus en plus houleuse, nous menaçait d'une prochaine tempête.

Elle ne tarda pas à éclater, et brisant nos mâts, déchirant nos voiles, arrachant nos cordages, elle emporta notre vaisseau avec une rapidité véritablement épouvantable.

Nous ignorions où ce vent furieux nous portait, et sur quelle plage il nous entraînait à un inévitable naufrage; cette dernière catastrophe ne pouvait manquer d'être prochaine : car la

[1] Les Orientaux croient qu'Adam a habité l'île de Ceylan, qu'ils nomment *Serâm-Dyb*, ou *Serân-Dyb*, c'est-à-dire *île de Serâm* ou *de Serân* : on y montre encore, au milieu de l'île, une montagne haute et escarpée, qu'on a nommée *le pic d'Adam*, et sur laquelle on prétend qu'un rocher présente l'empreinte d'un des pieds de ce patriarche.

quille et la carcasse du vaisseau n'avaient pu résister aux combats que lui livraient à la fois et les vents et les vagues; l'eau avait pénétré dans le bâtiment et nous gagnait d'une manière effrayante. Pour comble de malheur, l'équipage, déjà mécontent de sa longue et fatigante traversée, en face de l'élément destructeur qui allait immanquablement consommer notre naufrage, au lieu de réunir ses efforts pour tenter quelque moyen de salut, s'était révolté contre mon oncle, qu'il accusait d'avoir été, par sa cupidité insatiable, la cause fatale de ce désastre et de la perte commune.

Au milieu du sifflement aigu de l'ouragan, des lugubres rugissemens de la mer courroucée, des sourds roulemens des tonnerres, des éclats exterminateurs de la foudre, mon oncle fut entouré, saisi, poignardé et jeté à la mer par ces furieux, qui devaient bientôt l'aller rejoindre dans ce sépulcre immense béant autour d'eux et appelant ses victimes.

Quant à moi, malgré l'infériorité de mes forces, malgré le peu de tendresse que mon oncle m'avait témoigné, j'avais voulu le défendre. Bientôt, saisi comme lui par les matelots mutinés, je dus la vie à je ne sais quel sentiment de compassion et d'intérêt que leur inspira

sans doute mon jeune âge; ils se contentèrent de me garotter et de me lier fortement à un des fragmens de nos mâts brisés.

Je ne restai pas long-temps dans cette cruelle situation.

Un éclair, un vaste éclair embrasant l'horizon tout entier au milieu des épaisses ténèbres, argenta au loin les montagnes de l'Océan de sa lueur blafarde : un fracas épouvantable, rebondissant de nuages en nuages, sembla briser la voûte du ciel sur nos têtes; accourus de tous les points de l'atmosphère, tous les vents conjurés fondirent à la fois sur le vaisseau leur malheureux jouet; tout fut brisé : vaisseau, cargaison, matelots, et moi-même, tout disparut, tout était englouti, et l'abîme referma sur sa proie sa gueule dévoratrice.

Le soleil était déjà au plus haut de sa course, lorsque, le lendemain, je repris connaissance; je regardai autour de moi : le débris du mât, sur lequel j'étais toujours attaché, flottait, en partie engagé entre les racines tortueuses de plusieurs arbres, dont j'ignorais l'espèce, mais dont les troncs énormes, végétant au bord de la mer et même dans ses eaux, avaient produit comme une forêt de branches souples et liantes qui retombaient de toutes parts jusqu'au sol, et

semblaient aller y chercher une place pour s'y attacher par de nouvelles racines.

Je n'aperçus autour de moi aucun reste de notre vaisseau ; je compris que seul j'avais survécu, et que l'acte hostile des révoltés envers moi était précisément ce qui m'avait conservé la vie; le fragment de mât sur lequel ils m'avaient si étroitement lié, avait seul surnagé, tandis qu'ils s'enfonçaient dans les gouffres de l'Océan : les vagues m'avaient poussé sur cette plage déserte, où, suivant toutes les probabilités, garotté comme je l'étais, et hors d'état de me délivrer de mes liens, je devais nécessairement périr de faim ; supplice dont les longues angoisses semblaient bien plus terribles à mon attente que celui de la destruction subite et instantanée à laquelle je venais si miraculeusement d'échapper.

Telle était ma position, telles étaient mes pensées déchirantes, lorsque des voix lointaines retentirent à mon oreille ; je ne chercherai pas à vous exprimer de quelles palpitations de bonheur mon pauvre cœur fut alors agité. Ces voix se rapprochèrent ; ma faiblesse m'avait empêché de pouvoir leur répondre; mais il paraît que j'avais été aperçu.

Bientôt je me vis entouré d'une foule d'hom-

mes à demi-nus, mais portant le turban musulman; ils étaient entièrement noirs, et les accens rauques que poussaient leurs gosiers, faisaient entendre à mes oreilles un langage entièrement inconnu, plus semblable aux croassemens des corbeaux qu'aux articulations de la voix humaine.

Cependant ils s'empressaient autour de moi; ils coupèrent mes liens et m'emportèrent sur le rivage tout habillé; car les cordes, dont mon corps avait été ceint, avaient protégé mes habillemens, et je n'avais perdu que mon turban au milieu des vagues.

Ils m'étendirent sur le gravier de la rive, dont les cailloux, presque calcinés par les rayons d'un soleil perpendiculaire, eurent bientôt ravivé d'une douce chaleur mes membres endoloris. Leurs regards, épiant les progrès de mon retour à la vie, semblaient témoigner le plaisir qu'ils éprouvaient à me voir reprendre entièment connaissance; un peu d'eau fraîche et quelques alimens eurent bientôt tout-à-fait réparé mes forces; je pus me lever et faire quelques pas sur le sable.

Alors commença une nouvelle scène, que je ne pus comprendre en ce moment, mais dont je devais plus tard avoir l'explication. Un cercle

se forma autour de moi, et chacun de mes sauveurs venait l'un après l'autre palper quelque portion de mon corps, quelquefois appliquant ses lèvres, et au milieu de ces succions singulières, plus d'une fois je crus sentir quelques légères morsures : chacun des acteurs de cette scène extraordinaire proférait, en me quittant, une courte phrase inintelligible pour moi, et cette phrase était bientôt répétée par celui qui lui succédait dans cette espèce de massement, que je crus être une opération chirurgicale employée par mes bienfaiteurs pour rétablir dans mes veines, par une irritation salutaire, le libre cours du sang, et la circulation des esprits nerveux dans mes membres engourdis.

Tous avaient opéré à leur tour; soudain je suis saisi de nouveau, et, entouré de toute la troupe qui poussait de grands cris de joie, je suis entraîné avec violence à travers quelques dunes escarpées; un chemin que nous suivîmes nous eut bientôt conduits à une grande ville qui me parut renfermer une population nombreuse. Je fus déposé au milieu de la place publique, et je ne tardai pas à voir s'approcher de moi plusieurs hommes que leur costume souillé de sang et les couperets affilés dont

leurs mains étaient armées, me firent facilement reconnaître pour des bourreaux.

Je compris que j'étais destiné à être immolé et probablement dépecé; la prétendue opération chirurgicale n'avait eu vraisemblablement pour but que de rappeler plus promptement les esprits vitaux dans tous mes organes, et de les rendre plus sensibles aux douleurs du cruel supplice auquel j'étais dévoué. Ainsi je n'avais échappé déjà à deux morts imminentes, et qui me paraissaient certaines, que pour en subir une troisième plus imminente et plus inévitable encore sur cette côte inhospitalière.

Je me résignai aux volontés suprêmes du sublime régulateur des mondes, et je ne fis aucune résistance lorsqu'on me dépouilla de tous mes habits. Je fus mis entièrement nu; mais alors la scène changea tout-à-coup de face; en saisissant et tournant de différens sens les membres de mon corps qu'ils s'apprêtaient à trancher, les exécuteurs aperçurent en moi une marque incontestable que j'étais juif ou musulman; on se convainquit que j'étais réellement circoncis, et on n'eut plus aucun doute sur ma religion, lorsqu'on entendit sortir de ma bouche la formule sacrée *Lá ilah éllá Allah* [1] (il n'y a

[1] Les paroles arabes de cette formule de profession de foi

pas d'autre dieu que Dieu) que je proférai à haute voix, me croyant arrivé au dernier terme de mon existence.

Les préparatifs de mon supplice furent soudainement suspendus : chacun des assistans donnait des marques d'étonnement ; ils se parlaient les uns aux autres, et les accens de leurs voix semblaient me devenir de plus en plus favorables.

Enfin un vieillard vénérable, d'une physionomie affable et bienveillante, fendit la foule et s'approcha de moi : chacun s'était empressé de lui faire place ; cette déférence, ainsi que le manteau d'un tissu de coton, dont la blancheur éblouissante flottait sur son corps noir presque découvert, m'annonçait assez le rang considérable qu'il devait occuper dans la ville, et sa supériorité sur ceux qui m'entouraient.

Il examina lui-même ce qui avait attiré l'attention générale, en parut satisfait ; puis, me prenant affectueusement la main et m'adressant quelques mots d'un ton bienveillant, il me releva et ordonna qu'on me rendît mes habits.

Je me hâtai de m'en couvrir, et sans quitter

ont été conservées sacramentellement par tous les peuples musulmans, même par ceux dont le langage est le plus éloigné de cet idiôme.

sa main protectrice, je fus conduit par lui dans la maison qu'il habitait presque au centre de la ville.

Cette maison était vaste, ornée, et présentait les apparences d'une assez grande opulence. Le vieillard me prodigua tous les soins d'un père pour son fils le plus cher : je cherchai à répondre par mon empressement aux témoignages multipliés de cette affection paternelle. Il s'étudiait, avec une douceur admirable, à m'instruire dans son langage; moi-même j'y employais tous mes efforts, que la bonté céleste daigna bénir : au bout de quelques mois je parvins à le comprendre et à m'entretenir avec lui. Je pus ainsi lui apprendre que mon nom était *Bou-Békar*, et que j'étais né dans des contrées bien éloignées, mais dont les habitans étaient zélés musulmans.

Il me conduisit alors aux mosquées et à des promenades, soit dans la ville, soit aux environs; une teinture noire étendue sur tout mon corps rendait sa couleur semblable, en apparence, à celle des habitans, et je pouvais aller partout avec lui sans être remarqué; mon aventure était presque oubliée.

Les premiers alimens qui m'avaient été offerts avaient été proportionnés à l'état de fai-

blesse que m'avaient laissé ces secousses si variées : des fruits et du lait avaient été pendant quelque temps ma seule nourriture. Quand on crut que je pouvais supporter des alimens plus nutritifs, quelques plats de viande me furent présentés ; mais soit que mon estomac en eût désappris l'usage, soit qu'il fût rebuté par les assaisonnemens, cette viande m'avait semblé avoir un goût étrange et une saveur nauséabonde : mes dents me semblaient s'amollir en la broyant. A peine en avais-je avalé quelques morceaux, que je fus contraint de les rejeter avec dégoût, et d'en revenir au lait et aux fruits dont jusqu'alors j'avais fait ma seule nourriture.

Mon hôte voyait avec chagrin ce dégoût qu'il regardait comme la preuve d'un état maladif, et, pour exciter mon appétit, il me faisait chaque soir apporter les fruits les plus savoureux, et la crême la plus exquise. Un jour il me conduisit dans un grand marché de comestibles, et sa bonté, épiant mes moindres désirs, faisait à l'instant acheter pour moi les fruits les plus rares sur lesquels s'arrêtait ma vue.

Tandis que je portais ainsi de tous côtés mes regards, je vis s'avancer dans l'allée principale plusieurs chameaux, attachés à la file l'un de

l'autre, et portant de chaque côté de longs *kafás* [1]. Mes yeux se fixaient sur cette petite caravane, quand mon bienfaiteur s'écria : « Ah! » mon fils, voilà enfin ce qui va tenter ton ap- » pétit, et ce qui conviendra sans doute à ton » estomac délabré par ta longue diète végétale; » voilà du gibier bien tendre : c'est véritable- » ment du fruit nouveau! »

Je cherchais à découvrir quelles étaient ces primeurs qu'il m'annonçait : je ne voyais dans ces kafâs suspendus aux dos des chameaux, que de petits corps humains entassés, nus, grouillans, se groupant, se roulant, s'entrelaçant les uns aux autres; je reconnus que je voyais de très-jeunes enfans, des petits garçons et des petites filles, dont l'âge ne paraissait pas dépasser celui de quatre ou cinq ans.

Sans être aussi blancs que moi, ces enfans étaient bien éloignés d'être noirs comme les habitans du pays : leur peau était d'une teinte jaunâtre approchant de celle du safran; mais leurs petits membres, au lieu d'être frais et potelés, comme le sont ordinairement ceux des enfans de cet âge, me semblaient déformés par une maigreur véritablement repoussante.

[1] Espèces de grandes cages à claire-voie, formées des tiges de folioles de palmier refendues.

Mes yeux restaient fixés sur ce spectacle bizarre : — « Monfils, continua le vieillard, je » vois que la marchandise te plaît : voici ma » bourse ; achète, je veux te laisser le plaisir » de faire toi-même tes emplettes. »

Je ne comprenais rien encore à cette proposition ; mais, ému de compassion, j'ouvris un des kafâs, et je pris dans mes hras l'une après l'autre quelques-unes de ces pauvres créatures ; le marchand les mit aussitôt à part, puis s'avançant vers moi : « Faut-il vous les saigner? » me dit-il, les voulez-vous morts ou vivans? » Je vais vous les apprêter, comme il faut, sui- » vant la loi, que les viandes destinées aux » musulmans soient préparées. » Et déjà il avait tiré un large coutelas, et saisissant un des enfans par le cou, il allait y plonger son arme homicide.

« Non! non! m'écriai-je en haletant de ter- » reur, non, je les veux vivans! »

Éclairé tout-à-coup comme d'une lueur subite, à l'action si imprévue du marchand d'enfans, je fus rapidement rappelé aux souvenirs de ma première arrivée dans ce pays et de la scène qui avait été sur le point de me devenir si fatale.

Comparant ce que je voyais avec ce que j'a-

XIV. — BOU-BEKAR.



. . . . . . « Les voulez-vous morts ou vivans? »



vais vu alors, je compris que j'étais chez un peuple d'anthropophages; mes sauveurs, si bienveillans, étaient seulement des pêcheurs de chair humaine; la prétendue opération chirurgicale, le massement excitatif, les succions, les morsures légères de ces bouches, que j'avais cru si bien intentionnées pour moi, ce n'avait été que choix, désignation, dégustation par avant-goût, des morceaux que chacun se réservait de préférence, sensualité gastronomique, prélibation de sacrilége gloutonnerie.

Puis, mes bourreaux d'alors étaient tout simplement les bouchers de la ville : la viande que mes dents et mon palais avaient rejetée, par un instinct antipathique dont j'avais ignoré la cause, c'était de la chair d'hommes mes semblables, et mon interlocuteur présent était un pourvoyeur de *volaille humaine* destinée à la table des habitans.

« Je vois, continua-t-il, que vous êtes un » gourmet; cette viande est en effet encore » trop maigre et trop appauvrie pour être man- » gée aujourd'hui avec plaisir : elle serait co- » riace, sans sucs et sans saveur. Mais ayez-en » soin, engraissez-la pendant quelques semai- » nes : avec une bonne nourriture, qu'elle ait » bon air et bon exercice, oh! alors vous la

» trouverez tendre sous la dent, et délicieuse
» au palais. Avant qu'il soit un mois vous m'en
» direz des nouvelles; je compte sur des remer-
» ciemens et sur la continuation de votre pra-
» tique. »

Je ne pouvais plus conserver aucun doute; et je liai conversation avec mon vendeur, afin d'apprendre quelques détails sur un commerce si étrange.

« Notre vaste pays, me dit-il, est borné vers
» le nord par un désert inhabitable : au-delà
» sont des peuplades à figures humaines, mais
» qui ne sont certainement que des espèces d'a-
» nimaux; car ils ne sont pas circoncis, et nous
» ne pouvons rien comprendre à leur langage.
» Ils habitent des cabanes placées sur des ar-
» bres, pour les mettre à l'abri des serpens et
» autres malfaisans reptiles; ils ne vivent que
» de fruits, et nous n'avons aperçu dans leur
» contrée d'autre animal qu'eux.

» De temps en temps nous allons à la chasse
» dans leur pays; mais, quoiqu'ils soient fai-
» bles, sans aucune arme, et qu'ils ne nous
» aient jamais attaqués, nous avons soin d'y
» aller en grand nombre et armés de manière
» à empêcher toute résistance; car nous avons
» remarqué que lorsque des chasseurs peu

» nombreux s'étaient engagés dans l'intérieur,
» jamais aucun d'eux n'a reparu.

» Nous avons fait dernièrement une grande
» chasse : dans ma part étaient quelques mâles
» et quelques femelles d'un âge fait et parve-
» nus à leur taille ; je les ai vendus les pre-
» miers, dans les villes des provinces, et ceux
» qui en ont mangé les ont trouvés d'un très-
» bon goût. Les petits me sont restés, et je les
» ai apportés au marché de la capitale, où j'es-
» pérais trouver des amateurs de viandes dé-
» licates ; mais la route, l'entassement, la mau-
» vaise nourriture les ont fait étonnamment
» maigrir, et je crains de ne pouvoir vendre
» ce qui m'en restera après votre achat, qu'à
» ceux qui voudront avoir la patience de les
» engraisser. Aussi j'en ferai bon marché, et
» vous feriez bien de profiter de l'occasion. »

C'était bien mon intention, et, après plusieurs débats sur le prix, j'achetai enfin toute la marchandise sans exception, et j'ordonnai de la transporter sur-le-champ à la maison que j'habitais.

Le vieillard m'y avait précédé; pendant la longue conversation que j'avais eue avec le marchand, il m'avait quitté, en m'indiquant le chemin que j'avais à suivre pour le rejoindre.

En me voyant arriver avec mes nombreuses emplettes, il se mit à rire : « Ah ! ah ! mon cher » fils, me dit-il, je vois que l'appétit t'est enfin » revenu, tu as trouvé viande à ta dent. Mais » sais-tu que tu es un véritable friand : com- » ment, tu as tout acheté ! Tu as donc voulu » faire ta provision de l'année? Allons, tant pis » pour les autres amateurs de la ville, il faudra » qu'ils attendent la chasse prochaine ; quant à » celle-ci, ils n'en goûteront pas. »

Heureux d'avoir pu sauver d'une mort cruelle mes petits *animaux*, je m'empressai de leur procurer bonne nourriture, soins et asile convenables. Les pauvres enfans reprirent bientôt et la santé et l'embonpoint ; leurs jolies petites formes redevinrent potelées, gracieuses et élégantes. Je me plaisais à voir leurs doux ébats, leurs jeux enfantins ; c'est de ma main qu'ils recevaient leurs alimens, tout ce qui pouvait concourir à leur bien-être et à leur bonheur ; aussi ils m'aimaient beaucoup, m'entouraient avec un joyeux empressement, et me prodiguaient leurs tendres et innocentes caresses. J'aimais à les recevoir et à les leur rendre ; je me considérais comme un père au milieu d'une nombreuse famille.

« Eh bien ! me dit un jour le vieillard mon

» bienfaiteur, ta basse-cour est en bon état;
» maintenant, quand en mangerons-nous? »

Je frissonnai à cette question inattendue; j'avais tout-à-fait oublié que ces jolis petits enfans n'étaient, aux yeux des habitans, que des viandes destinées à satisfaire leur voracité impie.

« Quoi! m'écriai-je, quoi! vous oseriez manger des créatures du Dieu tout-puissant, semblables à vous et à moi, des êtres humains, nos frères en création et en espèce, et vous êtes musulmans! Et vous croyez *qu'il n'y a pas d'autre dieu que Dieu, et que Mahomet est son prophète!* »

« — Oh! me répondit-il, comment pourrais-je regarder comme de mon espèce des êtres d'une autre couleur que moi, qui ne parlent pas ma langue, et qui ne sont pas de ma religion. Toi-même, tu le sais, nous t'aurions mangé sans scrupule et avec plaisir, si le Dieu très-haut, qui te favorisait sans doute, ne nous eût fait reconnaître que, malgré ta couleur proscrite, tu étais circoncis et musulman; un circoncis, un musulman, ne pouvait être qu'un homme comme nous, et la preuve en est que tu as ensuite appris notre langage: aussi chacun des habitans a vu en toi un frère, et moi je t'ai accueilli en fils.

» Mais quant à ces petits animaux, que tu
» prétends nous assimiler, comprends-tu quel-
» que chose à leurs cris inarticulés, plus sem-
» blables au ramage des oiseaux qu'au langage
» humain? Depuis que tu passes ton temps au
» milieu d'eux, ont-ils appris de toi un seul
» mot de notre langue? Vois d'ailleurs leur cou-
» leur, est-ce une couleur humaine? Ils sont
» jaunes, les hommes sont noirs. »

« — Leur couleur! lui répliquai-je en m'a-
» nimant par degrés, mais Dieu n'a-t-il pas créé
» des hommes de couleurs différentes? Quelle
» que soit leur teinte, tous les hommes ne sont-
» ils pas frères? Et Dieu, dans son divin Koran,
» nous ordonne d'aimer nos frères. Leur cou-
» leur!... Mais, moi je suis blanc; Mahomet,
» l'apôtre céleste, Mahomet était blanc, tous
» les patriarches et les prophètes de Dieu étaient
» blancs, ses anges et ses bons génies sont
» blancs, Dieu lui-même est blanc; Satan,
» Éblis et les Afrites seuls sont noirs.... »

» — Oh! oh! s'écria mon bienfaiteur en
» souriant, voilà une nouvelle doctrine : je ne
» te conseille pas d'aller la prêcher dans la
» mosquée de notre ville, elle y trouverait
» des contradicteurs moins tolérans que moi.
» Écoute, je ne disconviens pas que tes raison-

» nemens peuvent valoir quelque chose chez les
» peuples blancs, s'il y en a comme tu le dis;
» mais le divin Koran ne parle ni de noirs ni de
» blancs, il parle des *fils d'Adam*, et Adam
» était noir sans aucun doute. Ici nous sommes
» tous noirs, nous croyons Mahomet noir, les
» prophètes et les anges noirs; et il m'est im-
» possible de ne pas me représenter comme
» noir, Dieu lui-même, l'être suprême en beauté
» comme en puissance. Les diables seuls, et les
» mauvais génies, peuvent être blancs : cepen-
» dant je ne veux pas contraindre et contrarier
» tes préjugés : garde en vie ton petit bétail, je
» renonce à en manger. »

Satisfait d'avoir assuré la vie de mes chers petits enfans, car ils étaient bien mes enfans par l'affection paternelle que je leur portais, je vivais heureux au milieu d'eux; ils grandissaient, se développaient : les petits garçons étaient charmans, les petites filles devenaient jolies comme les houris promises au paradis des fidèles; malgré les fausses préventions de mon hôte, à mesure qu'ils avançaient en âge, j'avais réussi facilement à leur apprendre non-seulement la langue barbare des noirs, mais encore mon propre langage, c'est-à-dire le turk, l'arabe et le persan que je possédais également.

Ma petite famille suffisait à mon bonheur; mais je fus tout-à-coup pris de la crainte que l'existence de cette pépinière de fleurs étrangères, ou plutôt, comme le disait lui-même mon vieil hôte, de ma volière de *jolis oiseaux*, ne parvînt à la connaissance des voraces habitans, et qu'un jour ils ne vinssent malgré moi y faire, dans une chasse facile, les provisions de leur table abominable.

Dès ce moment, le séjour de la maison de mon bienfaiteur cessa de me plaire : je le pressais chaque jour de me permettre de m'éloigner. Il se refusa long-temps à mes instances; mais, voyant cette idée fixe fortement enracinée dans mon esprit, il y céda enfin, et poussa la générosité jusqu'à me procurer les moyens de sortir secrètement de la ville avec ma petite caravane.

En me quittant, le bon vieillard me tint long-temps embrassé, me donnant le doux nom de fils, et il me remit une forte somme en or pour subvenir aux frais de mon aventureux voyage.

La crainte de rencontrer des chasseurs et des pourvoyeurs de chair humaine m'empêcha de prendre mon chemin à travers le désert; longeant les bords de la mer, après de longs trajets et de nombreuses stations, j'arrivai enfin

dans un port de mer qui appartenait à des peuples d'une race bien différente de ceux que je quittais. La population de la ville semblait même partagée en deux races distinctes : les uns étaient blancs comme moi, les autres basanés, mais bien loin d'approcher de la noirceur de mes nègres anthropophages.

Je crus donc n'avoir plus rien à craindre, et abjurant la couleur dont la prudence m'avait couvert jusqu'à ce jour, après un bain convenable, je devins un matin tout-à-fait blanc, au grand étonnement de mes petits compagnons de voyage ; en me voyant presque semblable à eux, ils ne savaient comment exprimer leur joie, et ils me la prouvaient par un redoublement de caresses.

Je trouvai dans cette ville plusieurs vaisseaux chargés, prêts à retourner aux Indes ou en Perse ; je m'embarquai avec ma petite *pacotille vivante* sur l'un d'eux destiné pour Maskate et pour Ormuz. La traversée fut belle et sans accidens, mais longue et coûteuse ; j'avais avec moi tant de monde, dont j'avais dû payer le passage, et qu'il m'avait fallu nourrir !

En arrivant à Ormuz, le *Reys* [1] du bâtiment

[1] Capitaine du navire.

alla à la douane faire la déclaration des passagers et des marchandises qu'il transportait, et il m'y fit inscrire, à mon insu, sous le titre de *marchand d'esclaves;* je dus payer les droits en conséquence pour ma *marchandise* dès-lors bien légalement reconnue pour telle.

Je me logeai dans un des principaux karavanserays de la ville; à peine y fus-je installé, que je me vis assiégé par une multitude de chalands qui étaient aussi impatiens d'acheter que moi indécis si je devais vendre. Prétextant la fatigue, je les remis tous au lendemain; j'étais bien aise d'avoir la soirée et la nuit entière pour réfléchir.

Je réfléchis en effet :

« J'avais à ma charge une soixantaine de pe-
» tits garçons et de petites filles; qu'allais-je
» en faire, et qu'allais-je faire moi-même pour
» subvenir aux besoins de mon existence?

» Il me paraissait bien cruel de me séparer
» de ces aimables enfans, que j'étais accoutumé
» à chérir, qui avaient pour moi l'affection la
» plus tendre : je l'ai dit, j'étais leur père, eux
» mes enfans bien aimés; les éloigner de moi
» c'était disperser ma famille.

» Mais l'or que m'avait donné si cordiale-
» le bon vieillard noir avait été dépensé pour

» mon séjour, soit dans le port de mer, soit
» sur le vaisseau; les droits exorbitans de la
» douane en avaient épuisé le reste ; j'étais logé
» dans un karavanseray, où j'aurais à faire de
» nouveaux frais dont j'ignorais la quotité fu-
» ture, et qui pouvaient être très-dispendieux.

» Le ciel, qui m'avait toujours protégé, sem-
» blait être venu à mon secours en inspirant au
» reys du vaisseau cette déclaration spontanée,
» et que j'avais été bien éloigné de provoquer
» en aucune manière : grâce à lui j'étais re-
» connu, suivant toutes les lois du pays, *mar-*
» *chand d'esclaves*, et ma propriété sur ma
» *marchandise* se trouvait constatée suivant
» toutes les formes légales, puisque j'en avais
» soldé les droits.

» Cette propriété est bien légitime, je l'ai
» payée deux fois : une première fois comme
» *comestibles* au pays des Noirs; une seconde
» fois comme *objets de commerce licite*, par la
» nourriture, les frais de transport et la taxe
» que j'ai acquittée.

» Si je vends ces esclaves, au surplus, ce
» n'est certes pas pour qu'ils soient *mangés;*
» ici, ils n'ont rien à craindre : bien plus, en
» leur donnant de nouveaux maîtres, je com-
» plète mon bienfait envers eux; car avec moi

» ils mourraient bientôt de faim et de misère.

» Je suis pauvre maintenant, et sans res-
» source pour moi comme pour eux : demain,
» au contraire, je puis, en donnant mon con-
» sentement, d'un seul mot devenir un riche
» marchand ; ma *marchandise* est prête, mes
» magasins remplis. Allons, allons, faisons
» taire les répugnances, je puis vendre, je dois
» vendre.... je vendrai ! »

Ma foi, je vendis. Le lendemain les acheteurs revinrent plus nombreux encore ; la couleur safranée de mes jolies *jonquilles*, loin de leur déplaire, parut au contraire piquer leurs goûts, et aiguillonner leurs caprices.

Nul d'eux ne mésoffrit aux prix que je demandai. Je me défis facilement de la plus grande partie de mes jeunes filles ; elles étaient presque nubiles ou près de l'être : et je suis obligé d'avouer que j'eus plus de peine à me séparer d'elles, qu'elles à me quitter ; soit la richesse de leurs acquéreurs, et l'espoir des jouissances du luxe, soit l'amour de la nouveauté et du changement, soit tout autre motif influent sur leurs adieux, ils furent reconnaissans, affectueux même, mais sans démonstration de tendresse, de regrets et de chagrin : avant de sortir du karavanseray avec leurs

nouveaux maîtres, elles m'avaient déjà oublié.

Les moins formées me restèrent avec presque la totalité des jeunes garçons : ma bourse était pleine d'or, et, me regardant dès-lors comme irrévocablement voué au genre de négoce qui venait de m'enrichir en un seul jour, je me décidai à me rendre au Kaire, sûr de trouver chez les Mamlouks un prompt débit de mon fonds de magasin.

Cette fois je pris ma route par terre, et me joignis à une caravane qui se rendait à Baghdad. Dépassant les frontières du Kirmân, nous traversâmes une partie du Laristân pour nous rendre à Chyrâz, dans le Farsistân.

Nous ne fîmes qu'un court séjour dans cette ville autrefois si belle et si célèbre; les guerres civiles qui agitaient le nord de la Perse en avaient éloigné les principaux habitans, et je n'y trouvai que peu d'occasions de vente. En la quittant nous nous dirigeâmes par Ardjân et Râm-Hormouz, vers Ahouâz, dans le Khouzistân; puis, laissant à notre gauche la ville florissante de Basrah, ainsi que les embouchures de l'Euphrate et du Tygre réunis, nous longeâmes la rive orientale de ce dernier fleuve, et nous parvînmes enfin à la grande ville de Baghdad.

J'y fis quelque séjour : je trouvai à y vendre quelques-unes de mes jeunes filles jaunes, et à les remplacer par des Circassiennes d'une blancheur éblouissante.

Je profitai bientôt du départ d'une autre caravane, qui, traversant l'Yrak-Araby et le Diarbekir, me conduisit par Orfah à Haleb, et de là à Damas. De cette dernière ville au Kaire ma route fut également heureuse, et j'arrivai sans aucun accident dans la grande capitale de l'Égypte.

Au moment où j'y entrai, le grand Aly-Bey (que le Dieu très-haut lui fasse miséricorde et couvre de bénédictions sa mémoire!) commençait à élever l'édifice gigantesque de son étonnante fortune; les beys qu'il créait formaient leurs harems et leurs maisons militaires. Le reste de mes *vierges jaunes*, avec tous mes jeunes garçons, me furent promptement achetés, et à des prix dont je fus satisfait.

C'est alors qu'entreprenant le commerce des esclaves noirs, je partis pour le Soudân; j'en ramenai au Kaire des caravanes nombreuses de nègres et de négresses, dont la prompte vente ne tarda pas à me mettre en état de recommencer un nouveau voyage, et d'aller m'approvisionner de nouveau.

Mon long séjour dans le pays des Noirs, mes courses à travers le Désert, tout concourut à changer la blancheur native de mon teint tartare en une couleur bronzée qui me fit regarder comme un de ces *Gellâbys* amenant leurs esclaves au Kaire de l'intérieur du Soudân. Bientôt, non-seulement on m'appela *Gellâby* comme eux, mais on me donna plus spécialement et plus particulièrement le surnom d'*él-Gellâby*; surnom qui fit peu à peu oublier, en le remplaçant, mon véritable nom de *Bou-Bekar* : et ce surnom, en effet, semblait me convenir d'autant plus que j'occupais presque à moi seul, par mes magasins d'esclaves, l'Okel tout entier des *Gellâbys* [1].

J'avais pris la haute main sur ce commerce, et les autres marchands de l'Okel, forcés de se mettre avec moi en relation pour leur commerce, n'étaient plus que mes subalternes et même mes facteurs ou mes *sensals* [2].

J'étais ainsi parvenu à une prospérité vrai-

[1] *Okâlet-él-Gellâbyéh ;* on nomme ainsi l'okel exclusivement consacré à la vente des esclaves. Voyez sur le mot *okel* la note page 418 du premier volume, et sur les *gellâbys* ou marchands d'esclaves, la LXXX[e] note supplémentaire.

[2] Le *sensal* est un courtier ; aucune affaire ne se fait dans l'Orient sans leur intervention.

ment extraordinaire, le Dieu très-haut bénissait toutes mes opérations, tout me réussissait; mes coffres renfermaient plus d'or que bien des maisons des nouveaux Beys, et même que celle de plus d'un Juif usurier; on ne parlait dans le Kaire que du riche marchand d'esclaves, *Bou-Bekar él-Gellâby*. Un événement bien simple, bien imprévu vint, comme le vent du Désert, disperser en un instant cet amas de richesses dont l'accumulation m'avait coûté tant de courses hasardeuses, tant de sueurs, de fatigues et d'inquiétudes.

Voilà ce qui m'arriva alors. Mon commerce embrassait également l'achat et la vente des noires et des blanches : j'avais des négresses choisies, de la plus grande beauté; la richesse de leur taille, le galbe voluptueux de leurs formes saillantes et moëlleuses, l'élasticité rebondissante de leur embonpoint, la fraîcheur inaltérable du tissu de leur peau polie comme le marbre, le feu provocateur de leurs yeux scintillans et passionnés, tout me promettait que les amateurs ne me chicaneraient guère sur le prix que j'en demanderais.

J'avais aussi des beautés d'une autre contrée et d'une couleur bien opposée : la blancheur rosée de mes Circassiennes, le satiné de la

peau dont étaient revêtues leurs chairs tendres et délicates, l'élégance de leurs charmes du plus pur albâtre, relevés par la noirceur de leurs longues chevelures, leurs bouches de corail, qui, en s'entr'ouvrant par un doux sourire, laissaient admirer de petites dents nacrées, véritable collier de perles éblouissantes, leurs yeux de gazelles, veloutés et humides, la tendre langueur de leurs regards caressans à demi voilés par la frange soyeuse de leurs longs cils, semblaient appeler à la fois la volupté et l'acheteur.

Soit rivalité d'efforts pour attirer les regards, soit instinct antipathique entre deux races si différentes, ces deux classes d'esclaves ne pouvaient se souffrir ; j'avais été obligé de clore chaque espèce dans une *ménagerie* à part, et souvent même, enfreignant la clôture, elles se livraient entre elles à des voies de fait et à des scènes répétées de violence, que ma grande sévérité pouvait seule chaque jour réprimer.

Dans ce vaste océan de sables,
Si féconds en monstres divers,
Du palais des Péris[1] remparts impénétrables,

[1] PÉRI ou plutôt PÉRRY, est le nom que les Persans donnent à des génies féminins semblables aux FÉES de nos contes populaires. Les Orientaux placent leur palais dans le Ginnistân. Voyez la LXXIVe note supplémentaire, à la fin du troisième volume.

Le tigre et le lion, conquérans des déserts,
Tels se livrent entre eux des combats implacables.

Voyez-les, par instinct, l'un à l'autre odieux;
D'une haine inquiète et jamais endormis,
Deviner leur rival avant qu'il s'offre aux yeux;
Flairer en haletant une trace ennemie,
S'élancer sur la piste en bonds impétueux....

Ils se sont aperçus.... et déjà chacun d'eux
Saisit l'autre, l'étreint d'une horrible morsure:
Oh! comme, en leur fureur qui n'a plus de mesure,
Chaque ongle, chaque dent s'acharnant sur tous deux,
Multiplie à l'envi blessure sur blessure!

Et la dent, et la griffe ont ouvert chaque flanc,
Leur sang coule, et leur rage est loin d'être assouvie:
Ils dévorent leurs chairs, ils boivent tout leur sang,
Ils expirent.... ensemble! En leurs débris gisant,
La haine encor frémit et survit à la vie.

Un jour j'entends des cris effroyables; j'accours et je vois une négresse et une Circassienne aux prises.

La Circassienne, belle au-delà de toute expression, était ma favorite; j'étais presque décidé à ne pas la vendre et à la réserver pour mon harem particulier; on m'en avait offert des sommes considérables; préférant le plaisir à l'argent, j'avais toujours refusé de m'en défaire. Combien j'aurais été plus sagement inspiré si je m'étais hâté de la vendre une des premières!

La négresse, non moins belle dans son espèce, avait aussi été distinguée par moi : j'avais pour elle les mêmes intentions, et j'avais de même refusé les offres par lesquelles on avait essayé plus d'une fois de me déterminer à la vendre.

Chacune d'elles connaissait mes projets, tant à son égard qu'à l'égard de sa compagne : de là était née entre elles la haine la plus implacable, se manifestant en toutes les occasions qu'elles pouvaient saisir.

Les deux rivales avaient réussi à s'approcher, et en ce moment elles combattaient corps à corps.

Acharnées l'une sur l'autre, comme deux bêtes féroces, se renversant, se roulant, s'étreignant, se meurtrissant, se déchirant l'une l'autre, les deux ennemies, de plus en plus furieuses, étaient déjà ensanglantées ; leurs ongles avaient tracé dans leurs belles chairs de longs sillons hideux, livides et sanglans. Les cris que j'avais entendus étaient poussés par ma Circassienne tombée sous la négresse qui l'étranglait et lui déchirait la gorge à belles dents, tandis qu'elle-même enfonçait ses dents de perles dans le bras d'ébène de son antagoniste victorieuse.

Empoigner un *kourbag* [1], faire tomber à bras raccourcis une grêle de coups sur le corps presque entièrement nu des deux combattantes, ce fut pour moi l'affaire d'un instant; malgré ce lénitif, les voyant s'animer d'une frénésie nouvelle et refuser de lâcher prise, je m'élançai entre elles, et saisissant les deux têtes par les cheveux, je m'efforçai de les séparer.

Elles se quittèrent en effet, mais pour se jeter l'une et l'autre sur moi; ne reconnaissant plus leur maître, dans leur accès de rage, elles avaient chacune saisi une de mes cuisses dans lesquelles leurs dents imprimaient à l'envi les plus cruelles morsures. Ce fut à mon tour de jeter d'épouvantables cris.

On accourut, on m'arracha d'entre les dents de ces *Ghoules* anthropophages; une foule nombreuse se précipita autour de moi : un Janissaire qui se trouvait dans l'Okel courut prévenir son Aghâ, et celui-ci se hâta d'accourir lui-même sur le théâtre de cette scène de désordre.

L'Aghâ interrogea les témoins, les délin-

[1] Voyez sur le *kourbag* la note page 432 du premier volume.

quantes et moi-même, et, son enquête terminée, ordonna que les deux coupables seraient, *pour leur punition*, vendues à vil prix; il fixa lui-même ce prix à quelques *zer-mahboubs* [1] et sur-le-champ acheta la Circassienne au prix que son arrêt venait de fixer. La négresse fut achetée par le Janissaire.

J'étais déjà mordu cruellement : frustré pour quelques *mahboubs* [2] de la propriété de deux belles esclaves, dont le prix était mille fois au moins plus considérable, c'était à mes dépens que l'équitable Aghâ les avait *punies*. Mon malheur ne s'arrêta pas là.

Le Janissaire raconta l'histoire à ses camarades : ceux-ci en firent part à d'autres, et de bouche en bouche elle parvint aux oreilles du puissant Bey *Mohammed-Abou-Dahab;* on sait combien les voluptés avaient d'influence sur son caractère féroce autant qu'avare, cupide autant que tyrannique. On avait tant vanté la beauté de la Circassienne, qu'il envia la bonne fortune de l'Aghâ, et il ordonna que la belle esclave lui fût amenée. Malgré l'état où son com-

[1] Le sequin *zer-mahboub* est une monnaie d'or très-mince valant 180 médins ou environ 6 francs 45 centimes de notre monnaie.

[2] *Mahboub* est l'abréviation vulgaire de *zer-mahboub*.

bat l'avait mise, elle lui plut apparemment, car il la confisqua à son profit.

A peine entrée dans le harem du Bey, encore toute émue de haine et de ressentiment, elle raconta son aventure à son nouveau propriétaire. Avide de vengeance, par un singulier caprice, ou plutôt par une rancune de jalousie raffinée, ce fut sur moi qu'elle voulut en détourner les coups.

J'ignore de quelle accusation elle put me noircir auprès du Bey; tout ce que je sais, c'est que, d'après ses ordres, la même nuit, mes magasins de l'Okel des *Gellábys* furent assaillis, pillés, mes coffres enfoncés, mon or emporté, mes esclaves jeunes et vieilles, belles et laides, noires et blanches enlevées, et moi, encore tout sanglant des morsures de mes deux beautés diaboliques, je fus saisi, garrotté, bâtonné et conduit au milieu de vous, mes chers amis, pour y être déclaré radicalement fou, et en conséquence emprisonné pour toujours dans les murs du Môristân.

« J'ai cru m'apercevoir, ajouta d'une voix » plus basse le *Gellábу*, que mon extérieur va- » lide et mon apparence de santé florissante

» me faisait presque juger par vous comme dé-
» placé dans votre société, formée de commen-
» saux tous mutilés de quelque partie du corps;
» vos yeux abusés ont pu me considérer comme
» un disparate choquant dans une réunion où
» aucun de vous n'a apporté son individu tout
» entier. Hélas! mes chers amis, déjà le frère
» de votre captivité et de votre folie, sous cet
» autre rapport aussi je suis encore votre frère,
» et, après la triste révélation que je vais vous
» faire, vous ne refuserez pas, sans doute, de
» me juger digne de l'admission dans le *cercle*
» *des mutilés*.

» Apprenez que ma féroce et jalouse amante,
» ma belle et blanche Circassienne, n'avait pas
» regardé toutes les infortunes dont je viens de
» vous tracer le tableau, comme suffisantes
» pour venger son amour-propre blessé, et me
» punir du partage de mon amour : non con-
» tente d'avoir enlevé sa rivale abhorrée à mes
» caresses, dans sa frénésie bizarrement vin-
» dicative, elle avait pris l'infernale résolution
» de me mettre pour toujours irrévocablement
» hors d'état de lui faire jamais succéder de
» nouvelles rivales!...

» Que vous dirai-je?... Après avoir reçu ma
» copieuse bastonnade, tandis que j'étais encore

» si étroitement garrotté, une opération cruelle
» exécutée par ses ordres, opération à laquelle
» je n'ai pu survivre que par la force miracu-
» leuse de mon tempérament et de ma cons-
» titution physique, m'a encore plus mutilé
» que vous.

» Hélas! quand l'Ange du jugement m'ap-
» pellera, au grand jour de la résurrection uni-
» verselle, il hésitera s'il doit placer le nom
» du pauvre *Bou-Bekar* parmi ceux des musul-
» mans, ou parmi ceux des musulmanes. »



Continuation de l'Histoire d'Abd-êrrahmân êl-Iskanderâny.

En écoutant l'histoire du malheureux *Abd-êl-Qader*, le borgne, j'avais admiré les vicissitudes extraordinaires qui l'avaient conduit au milieu de nous par de si singulières voies : reconnaissant combien j'avais eu tort de taxer ses premières paroles de folie, j'avais plus d'une fois, pendant sa narration, senti les plus vifs regrets de me trouver renfermé dans le Môristan, sans espoir de pouvoir jamais raconter à mon tour aux curieux de la ville des aventures, dont la communication n'aurait pu manquer de plaire à mes anciens auditeurs.

Je n'en maudissais donc que de plus en plus ma cruelle destinée; les récits du *Gellâby*, surtout son dernier aveu, me réconcilièrent avec elle. Comparant son sort au mien, je cessai de me plaindre; je n'avais perdu que mes deux oreilles; si j'étais boiteux et captif, je m'accoutumais facilement à ma démarche inégale, et rien ne m'empêchait d'espérer que ma captivité finirait un jour. Somme totale, je me trouvais encore heureux de ne pas avoir perdu, avec mes oreilles, la faculté d'entendre, et surtout

d'avoir rencontré dans les compagnons de ma captivité, des *raconteurs*, dont les narrations si variées et si extraordinaires serviraient à me faire passer sans trop d'ennui les temps prolongés de ma réclusion malencontreuse.

C'était au bossu *Mourad* qu'arrivait maintenant le tour de nous raconter son histoire : la tournure bizarre et caustique de ses discours, les saillies spirituelles qui le distinguaient dans notre petit cercle, nous faisaient espérer un récit non moins intéressant que ceux que nous avions déjà entendus.

Nous n'eûmes pas besoin de le presser avec beaucoup d'instances, et il commença ainsi la narration dont il nous était redevable.



La Bague mystérieuse, ou les Voyages merveilleux de Mourad-le-Bossu.

Que notre ami *Abd-él-Qader* ne s'imagine pas être le seul de notre société que le sort ait fait jouir quelques instans d'un rang élevé et d'une brillante fortune : moi j'ai été roi tout comme un autre, quoique je n'aie jamais vu la capitale de mon royaume : j'ai été riche, excessivement riche; mais ce n'est pas le sort, c'est ma propre volonté qui m'a dépouillé de mes richesses et de ma couronne.

Tous mes malheurs, et j'en ai eu beaucoup, me sont arrivés, parce que le destin s'est obstiné à exécuter toutes mes volontés, à accomplir tous mes désirs, à m'accorder tous les dons que ma moindre velléité lui a demandés.

« Le bonheur consiste, dit-on, à obtenir tout » ce que l'on désire; » hé bien! moi, plus j'ai été heureux, plus je suis devenu malheureux; et si j'ai à accuser le sort avec justice, c'est de m'avoir toujours impitoyablement refusé la consolation de la plus petite contrariété, pour modérer un peu ce torrent de faveurs dont il se plaisait à me submerger, et dont les flots, après m'avoir ballotté comme un frêle jouet, m'ont enfin englouti.

Je vois que mon préambule éveille déjà votre attention : je bornerai là mon exorde, et je passe de suite à mes aventures.

Quoique ces aventures soient peut-être aussi nombreuses et non moins extraordinaires que celles qui ont signalé la carrière de notre ami *Abd-él-Qader*, je n'ai oublié aucune circonstance des événemens qui ont agité mon existence si merveilleusement nomade ; j'ai sur toute ma personne trop de souvenirs vivans pour m'en rafraîchir continuellement la mémoire.

Je suis né à *Myt-Rahynéh* [1], village assez considérable, situé, comme vous le savez, à peu de distance des bords du Nil, et qui n'est éloigné du Kaire et de Gyzéh que d'environ une journée de chemin vers le midi.

Mon père était un simple fellah de ce village, son nom était *Fath-Allah*, et son surnom *él-Moghreby*, car il n'était pas originaire d'Égypte : son père, mon aïeul, *Ismayl*, *Ébn-él-Modad*, était né dans une des tribus qui habitent les montagnes de *Deren* [2], dans le *Moghreb;* mais il avait quitté, je ne sais par quelle circonstance, sa patrie, accompagné de son

[1] Ce village, ou plutôt ce hameau, est construit sur une partie des ruines de l'ancienne Memphis.

[2] Le mont Atlas.

jeune fils, et était venu se fixer en Égypte, où il était mort, en ne laissant à mon père que ce qu'il avait apporté lui-même dans ce pays, c'est-à-dire son surnom d'*él-Mohgreby* et son désir de faire fortune.

C'était en effet dans cet espoir que mon grand-père était venu habiter l'Égypte, se figurant cette contrée bénie comme *la mer des trésors cachés* et *la mine abondante des libéralités de la destinée*.

Le métier qu'il y avait exercé ne l'avait pourtant pas enrichi, sans que pour cela l'espoir dont il était excité eût perdu un seul des aiguillons toujours actifs qui animaient son ardeur dans la carrière fatigante qu'il avait choisie. Cette carrière, suivant lui, ne pouvait manquer de le faire parvenir un jour au but heureux de tous ses désirs, et à l'instant même de sa mort, il se plaignait que le sort, envieux, l'arrêtât dans sa course, précisément quand il ne lui fallait plus que quelques efforts pour entrer en jouissance du but si ardemment et si patiemment poursuivi.

On ne sera donc pas étonné que mon père, imbu dès son enfance des opinions et des espérances du vieillard, eût après sa mort continué à se livrer au même métier, intimement per-

suadé que tôt ou tard lui ou ses descendans découvriraient enfin ce qui était l'objet de ses recherches opiniâtres.

Vous devinez, je pense, que le métier de mon grand-père et de mon père était celui de *chercheurs de trésors;* aussi mon père, ainsi que mon grand-père qui l'avait fait toute sa vie, passait-il son temps à exécuter au hasard des fouilles soit dans le Désert, soit aux environs de la plaine de *Sakarah*, soit dans les sables et les rochers qui entourent les grandes Pyramides.

Malgré toutes ses fatigues, il ne trouvait pas de trésor; cependant ses fouilles continuelles lui faisaient parfois découvrir quelque morceau de métal, quelques bijoux, quelques petites idoles des anciens peuples de Pharaon.

Ces découvertes partielles, semblant lui en promettre de plus considérables, l'encourageaient dans ses travaux, et la vente qu'il faisait de ces objets à quelques voyageurs curieux, ou à quelques francs du Kaire qui en faisaient commerce, lui procurait quelquefois des sommes assez considérables.

J'étais destiné, par mon père, aux mêmes travaux que ceux auxquels il se livrait chaque jour, et je devais avoir en héritage, de lui, les mêmes espérances qui lui avaient été trans-

mises par mon grand-père; mais la destinée, qui se fait un jeu de nos projets et de nos calculs, voulut que sans travail et sans fatigue je devinsse maître, moi-même, d'un véritable trésor, trésor d'une valeur inappréciable, mais pourtant d'une nature bien singulière, car c'est à lui que je dois le long cours des adversités dont j'ai été poursuivi dans presque tous les pays de ce vaste univers.

En attendant que l'âge me permît de partager les travaux de mon père, je passais mon temps à jouer avec les autres enfans du village que j'habitais : j'atteignis ainsi sans rien faire, et sans penser à rien, ma seizième année, époque que mon père avait fixée pour m'emmener avec lui dans ses courses, quelquefois prolongées à une distance assez grande de sa demeure habituelle.

Près de *Myt-Rahynéh* est un vaste étang, ou plutôt un lac triangulaire, borné de tous les côtés par une chaîne de monticules, qu'on regarde communément comme produits par l'accumulation des sables sur les débris de quelque grande ville des anciens temps, détruite et ensevelie par les ravages des siècles : un bois de palmiers couvre ces monticules, et entoure ainsi le lac d'une ceinture verdoyante,

dont les cimes, se balançant avec grâce au-dessus des eaux limpides du lac, y reflètent leurs vacillantes images : semblables ainsi à cette couronne des plumes flexibles de l'autruche qui forme l'entourage élégant dont s'encadre la surface brillante de ces miroirs, que les femmes du Kaire, et je crois des autres pays aussi, aiment tant à tenir en leurs mains.

C'est dans ce bois que moi et mes jeunes compagnons nous aimions à nous livrer à nos courses et à nos jeux; c'est dans les eaux de ce lac que nous prenions surtout plaisir à nous baigner chaque jour, et à nous exercer en folâtrant à la natation.

Un jour, en plongeant dans l'angle oriental du lac, je touchai involontairement, et par hasard, quelque chose de dur, que ma main saisit machinalement dans le limon sur lequel elle s'était appuyée.

Retournant aussitôt sur le bord, je lavai avec soin la fange épaisse qui entourait comme une croûte l'objet que je venais de découvrir; je ne tardai pas à reconnaître que ce que j'avais trouvé n'était autre chose qu'une bague assez grossièrement travaillée : l'anneau en était de bronze, et le chaton renfermait une pierre noirâtre, en forme de cachet, presque brute et

sans poli, mais qui laissait apercevoir quelques caractères gravés sur sa face extérieure.

J'éprouvai une joie enfantine de ma découverte, à laquelle cependant j'étais bien éloigné d'attribuer tout le prix qu'elle avait réellement, et passant aussitôt cet anneau à mon doigt, je continuai de me livrer à ces jeux qui faisaient mon occupation habituelle.

Quelque temps après arriva le jour où mon père devait, pour la première fois, m'emmener avec lui dans ses excursions; mais avant de quitter *Myt-Rahynéh*, avec moi, il voulut me faire connaître à un oncle maternel, que je n'avais pas encore vu et qui habitait le Kaire.

Cet oncle, nommé *Ahmed él-Gyzâouy*, était *sâys* [1] du prince *Zou-l-fyqar*, l'un des premiers beys du Kaire, auquel était échu le gouvernement de la riche province de *Charqyéh*, et mon père désirait me concilier l'amitié de cet oncle, dont il espérait par la suite obtenir pour moi la protection et les bons offices.

Mon père me conduisit donc au Kaire, et me présenta à son beau-frère *Ahmed*. J'étais jeune alors, brillant de force et de santé : on me trouvait la physionomie agréable et régulière, ma taille était souple et bien conformée;

[1] Palefrenier.

je n'étais alors ni bossu, ni bègue, ni sourd, ni asthmatique, et un désastreux coup de sabre (que Dieu et le Prophète maudissent à jamais celui qui m'en a gratifié) ne me partageait pas alors le visage d'une manière aussi désagréable.

Je plus à mon oncle; il demanda à me garder quelque temps auprès de lui : mon père y consentit, et il partit sans moi, me laissant livré aux transports de la joie que j'éprouvais d'échanger le séjour de notre pauvre cabane et les travaux pénibles auxquels j'allais être condamné, pour les demeures brillantes de la ville grande et magnifique, pour l'oisiveté et les plaisirs du palais que j'allais habiter avec mon oncle.

Je n'avais en effet rien à faire pendant tout le cours de mes journées; seulement j'aidais un peu mon oncle dans ses fonctions, auxquelles il désirait me former, espérant par là me procurer quelque jour, dans la maison de son maître, des occupations moins fatigantes et plus lucratives que celles qu'aurait pu me promettre mon retour auprès de mon père. Mais le sort fatal avait décidé que je ne suivrais ni la carrière de mon père *Fath-Allah* ni celle de mon oncle *Ahmed él-Gyzâouy*. Il était écrit sur la table de lumière que je ne serais ni chercheur

de trésors ni palefrenier d'un bey ; j'étais prédestiné à devenir sourd, asthmatique, bègue, bossu et fou du Moristân ; déjà, à mon insu, je portais à mon doigt l'arrêt irrévocable de ma destinée.

Un jour de grande fête, et je me souviens parfaitement que c'était celle du *Mouled en-Naby* [1], tous les domestiques et les esclaves de la maison, sur lesquels, à l'occasion de la fête, le maître avait répandu ses libéralités, s'étaient réunis et se livraient à la joie et au plaisir. J'étais avec eux, car chacun m'aimait dans la maison, soit à cause de cette amabilité naturelle qu'offre toujours la jeunesse, soit à cause de mon oncle que le Bey son maître traitait avec quelque faveur : le *kâteb* [2] cophte, attaché au Bey, et chargé de tenir le registre des contributions de ses villages, était par hasard présent à notre réunion.

J'étais alors nonchalamment appuyé sur le perron de la cour intérieure, et machinalement, sans penser à rien, je m'amusais à faire tourner et retourner dans mon doigt la bague que j'avais si singulièrement trouvée, et que mon père m'avait laissée, la croyant de nulle

[1] L'anniversaire de la naissance du Prophète.

[2] Écrivain, secrétaire.

valeur. *Maallem Abyfânyous*, tel était le nom du *kâteb*, porta par hasard ses yeux sur le chaton de cette bague, et demanda à la voir de plus près : je ne pus, ou ne voulus pas la tirer de mon doigt, et, m'approchant de lui, je lui présentai ma main elle-même, afin qu'il pût faire l'examen qu'il semblait désirer.

Cet examen fut long. « Ces caractères, me » dit-il, ne sont ni arabes, ni persans, ni coph- » tes, ni grecs, ni hébreux. Cette inscription » est en *khatt asfoury* [1], c'est-à-dire dans l'an- » cienne écriture de nos pères idolâtres. Je » ne saurais t'en donner l'explication : il » n'existe plus, en Égypte, personne qui puisse » lire ces caractères, excepté un seul vieillard » que je connais, et qui habite un de nos monas- » tères situés dans le Désert du *Bahar belâ-* » *mâ* [2]. Si tu veux me confier cette bague, je » pars après-demain, pour commencer ma tour- » née financière et recueillir les redevances qui » appartiennent à notre maître : ma route me » conduira au lieu même qu'habite le savant » vieillard ; à mon retour je pourrai te rappor-

[1] *Caractères en forme d'oiseaux* ; on donne, chez les Orientaux, ce nom aux signes hiéroglyphiques des monumens égyptiens.

[2] Vallée du *Fleuve sans eau*

» ter, avec ta bague, l'explication de l'inscrip-
» tion qu'elle présente. »

Je ne pus consentir à me séparer de ma bague, soit qu'elle exerçât sur moi, à mon insu, une influence cachée qui m'attachait à sa possession par un instinct involontaire et inexplicable, soit peut-être que mon esprit inconstant et curieux de choses nouvelles fût empressé de profiter de cette occasion, pour en faire le motif d'une promenade qui me promettait d'être agréable. Quoi qu'il en soit, je prétendis ne pouvoir absolument retirer la bague de mon doigt grandi et grossi depuis qu'elle y avait été placée; mais j'offris à *Maallem Abyfânyous* de l'accompagner dans son voyage, si mon oncle m'en accordait la permission.

Cette permission fut facilement obtenue, et je partis joyeusement avec le complaisant *kâteb*, sans attacher réellement une grande importance à l'explication de l'inscription de ma bague, quoiqu'elle fût le but apparent de mon départ.



Premier Voyage de Mourad-le-Bossu.

Tout me plut dans ma route jusqu'au-delà de *Terranéh*, mais nous quittâmes là les bords fertiles et rians du Nil, pour prendre notre chemin vers la gauche, et nous enfoncer dans le Désert.

Le Cophte était monté sur un âne vigoureux, quelques cavaliers nous escortaient ; quant à moi, j'étais à pied, ainsi que quelques serviteurs inférieurs et quelques esclaves : je m'étais fié sur mes forces, et j'avais cru que je pourrais facilement surmonter une légère fatigue, sur laquelle seule j'avais cru devoir compter. Il n'en fut pas ainsi.

Nous marchâmes péniblement, tantôt sur des sables mouvans, tantôt sur un sol rocailleux, tantôt sur des cailloux qui semblaient amoncelés et qui se dérobaient sous nos pieds en les déchirant par leurs pointes aiguës. Nous enfoncions dans les sables jusqu'aux genoux, et les efforts que nous faisions pour nous en retirer semblaient à chaque pas nous fixer au même point, ou même nous reporter en arrière. Souvent des pointes de rocs saillans hors du sol nous blessaient cruellement, et, en nous heur-

tant de leurs lames tranchantes, arrêtaient notre marche qui devenait de plus en plus douloureuse et fatigante.

Cependant nul moyen de station au milieu du Désert, nul asile où l'on pût se reposer un instant, et ranimer ses forces; le séjour aurait été encore plus pénible que la marche, le soleil sans nuages nous dévorait de ses rayons embrasés; et, loin qu'un seul arbre se présentât pour nous offrir son salutaire ombrage, dans tout l'horizon immense qui se développait autour de nous, pas un seul brin d'herbe ne pointillait au-dessus de cet océan de sable et de rochers, véritable empire de la mort et de la désolation.

La nuit vint heureusement nous apporter quelque soulagement par ses ombres rafraîchissantes. Nous arrivâmes enfin, après un jour et une nuit de marche, sur une crête peu élevée, mais du sommet de laquelle nous aperçûmes cette vallée profonde du *Bahar belá-má*, qu'on nomme aussi *Bahar él-faregh* (le Fleuve vide), parce qu'en effet la vue de ce vaste ravin ne fait pas naître d'autre idée à l'esprit de celui qui le contemple, que celle du lit profond d'un grand fleuve, que la main puissante de Dieu aurait tout-à-coup vidé de ses eaux, et

dont il aurait miraculeusement desséché le sol.

Tout n'était pourtant pas entièrement sec dans ce fleuve pétrifié; nous apercevions devant nous quelques petits lacs d'une eau rougeâtre et salée, dont les bords, entourés de quelques joncs ou roseaux, étaient couverts d'une espèce d'écume blanchâtre et desséchée : j'appris que cette croûte d'écume n'était autre chose que du sel de *natroun*, qu'on vient y recueillir à certaines époques de l'année, et que les redevances de cette récolte faisaient partie des contributions attribuées au Bey, notre maître

Devant nous et de l'autre côté du ravin, s'élevaient trois couvens de moines chrétiens : l'un d'eux était le monastère d'*Enbá-Bicháy*, vers lequel nous nous dirigeâmes.

Nous fûmes reçus sans difficultés dans le monastère qui me parut une véritable forteresse : suivant l'usage qui y était établi, un grand panier suspendu par une corde à une poulie fut la voie singulière qui servit à nous introduire par une fenêtre très-élevée.

Comme le jour était déjà avancé, ma présentation au savant vieillard qui se nommait *él-Qass Makaryous* [1], fut remise au lendemain,

[1] Le prêtre Macaire.

et le *kâteb Abyfânyous* me quitta après m'avoir recommandé à quelques moines dont l'apparence était fort sale et les habits vieux et déchirés.

Je ne doute pas que, comme chrétien, le *kâteb* n'ait été beaucoup mieux traité par mes hôtes, que je ne le fus moi-même, en ma qualité de musulman.

On me conduisit dans un petit jardin desséché, en partie dallé de larges pierres, et renfermé de toutes parts par de hautes murailles. A peine quelques arbres chétifs et presque sans feuilles y annonçaient-ils une apparence de végétation.

On m'y servit, à terre, quelques plats de bois grossièrement travaillés, ne contenant que des fèves communes et des *hoummous* [1] à moitié cuits, nageant dans une eau saumâtre; l'eau même que l'on me donna à boire avait un goût salé et amer qui déchirait mon gosier, et soulevait dans mon estomac des nausées insupportables.

Après mon repas, on me fit passer dans une salle basse, obscure, humide, en partie taillée dans le roc, ne recevant le jour que par la porte; et la pierre du roc natif, qui formait le

[1] Pois-chiches.

sol de cette espèce de caveau, fut le seul lit de repos offert à mes membres fatigués.

Malgré ma lassitude, je ne pus goûter un instant de sommeil pendant la nuit entière; tandis que les aspérités de mon trop austère coussin meurtrissaient mes membres gonflés douloureusement par les fatigues de ma longue marche, des tourbillons acharnés de moustiques innombrables et affamés ne cessaient de m'assaillir de leurs piqûres poignantes sans qu'il me fût possible de m'en préserver. A chaque instant je sentais passer sur toutes les parties de mon corps, et surtout sur mon visage, ces lézards malfaisans qu'on appelle *boursah*, et je tremblais que leur contact ne me communiquât la lèpre [1]. Le lendemain j'étais plus brisé qu'à mon arrivée, ma tête était enflée au point de me rendre méconnaissable. Mes yeux enflammés et baignés de larmes âcres pouvaient à peine s'entr'ouvrir à travers les chairs tuméfiées qui faisaient saillie autour de leur orbite.

Après un repas en tout semblable à celui de la veille, on me conduisit en présence du vénérable *Makaryous*.

[1] Cette opinion, à l'égard du lézard *boursah*, est vulgaire en Égypte. Voyez la note, à la fin de ce volume.

Sa taille avait dû être élevée autrefois ; maintenant elle était courbée par de longues années, son front chauve était luisant et poli comme le marbre d'une colonne ; sa barbe entièrement blanche était touffue et descendait en plusieurs longues pointes au-dessous de sa ceinture ; une robe brune le couvrait, et un bâton surmonté d'une traverse était placé auprès de lui pour soutenir ses pas affaiblis. Ses pieds étaient nus ainsi que sa tête, mais si tout en lui annonçait une vieillesse avancée, la vivacité des yeux qu'on apercevait sous le rideau épais des sourcils raides et blancs qui les recouvraient, prouvait que ce grand âge ne lui avait rien enlevé de ses facultés intellectuelles.

Il examina attentivement ma bague, et témoigna quelque surprise en déchiffrant l'inscription qu'elle portait.

« Mon fils, me dit-il, cette inscription est » écrite en caractères plus anciens que tous les » ouvrages des hommes qui sont parvenus jus- » qu'à nous.

» Voici le sens singulier qu'elle présente. »

« Que désire Mourad? Qu'il dise, ou qu'il » pense seulement : MOURAD DÉSIRE! tout » ce que désirera Mourad sera accompli. »

« J'ignore, ajouta-t-il, si celui à qui cette

» bague a appartenu et qui paraît avoir porté
» le nom de *Mourad*, dont la signification est
» *désir*, comme vous le savez, a eu l'espèce de
» puissance que semble annoncer cette inscrip-
» tion; mais, s'il l'a réellement possédée, je
» doute qu'elle ait contribué à son bonheur.

» O mon fils! ce n'est pas la puissance de sa-
» tisfaire tous ses désirs, c'est le courage de les
» réprimer et de les renfermer dans de justes
» bornes qui peut assurer notre félicité sur
» cette terre. Le cœur de l'homme est insatia-
» ble, un désir satisfait en appelle un autre, et
» celui-là contient mille autres désirs, causes
» de nos malheurs; comme le noyau le plus
» petit contient en un espace imperceptible
» l'arbre immense qui bientôt s'élancera jus-
» qu'au nuage, et fera périr par son ombre
» toute la végétation qui l'environne : peut-être
» même un jour ses branches écraseront les fils
» de celui qui l'a planté.

» *Modération dans ses désirs*, *contentement*
» *de ce que l'on possède*, *voilà la vraie et l'uni-*
» *que richesse....* »

J'interrompis le vieillard. « Respectable maî-
» tre, lui dis-je, à votre âge ces pensées con-
» viennent sans doute; quant à moi, je suis loin
» de me sentir disposé à suivre vos préceptes;

» moi aussi je m'appelle *Mourad*, et si cette
» bague avait la vertu de communiquer à son
» possesseur cette puissance de satisfaire tous
» mes désirs ; je suis si fatigué de la route que
» j'ai faite pour venir ici, et surtout de l'hospi-
» talité que j'y ai reçue, que mon premier be-
» soin serait, n'importe comment et n'importe
» par quelle voie, d'être de retour dans la ma-
» gnifique maison que j'habitais à la place *él-*
» *Ézbekyéh* du Kaire ; voilà ce que MOURAD DÉ-
» SIRE, et je.... »

Je parlais encore, lorsque ma harangue fut subitement interrompue : tout-à-coup je me sentis enlever à travers les airs sans savoir qui m'enlevait, et je me trouvai au même instant jeté dans une salle basse du palais de *Zou-l-fyqar-Bey*, que j'avais quitté deux jours avant au Kaire : je tombai, comme lancé par le tourbillon d'un ouragan, au milieu même d'un grand plateau de cuivre, autour du quel étaient rassemblés mes anciens commensaux prenant leur repas.

On s'attendait peu à me voir si tôt de retour : ma chute singulière, et aussi imprévue pour moi que pour eux, avait renversé et brisé tout ce qui couvrait le plateau. Le premier mouvement des convives fut de punir, par une grêle

de coups, le tort que j'avais fait involontairement à leur appétit. Heureusement mon oncle entendit mes cris; il intervint auprès de mes agresseurs vindicatifs, qui consentirent, d'après ses remontrances, a suspendre leurs mauvais traitemens.

Je racontai avec sincérité mon aventure, mais personne ne voulut la croire; quelques-uns prétendirent même m'avoir aperçu m'élançant méchamment de la porte au milieu des mets, où j'étais tombé, sans doute, disaient-ils, par une espèce de jeu et d'amusement que tous s'accordèrent à trouver condamnable.

Cependant on répara le dégât que mon arrivée surnaturelle et imprévue avait causé, et, sans ajouter foi à mon histoire, on en prit occasion de raconter des récits fabuleux de même nature, tirés du recueil des *Mille et une Nuits*, où les Génies, les Dives et les Afrites jouent si souvent un rôle sous le règne du khalyfe de *Baghdad* [1], du célèbre *Hároun él-Rachyd* [2].

[1] Voyez la LXIVe note supplémentaire à la fin du troisième volume.

[2] Ce khalyfe, cinquième prince de la dynastie des Abbassides, est trop connu pour qu'une note soit nécessaire à son sujet : on sait qu'il était contemporain de Charlemagne, auquel il envoya une ambassade.

Ainsi se passa le reste de la journée : puis, après avoir pris un repas qui me sembla bien préférable à ceux que m'avait offerts la table véritablement plus que frugale du couvent chrétien, je cherchai, sur des coussins plus commodes que ceux du monastère, le repos dont j'avais été si désagréablement privé pendant toute la dernière nuit, et je ne tardai pas à savourer les douceurs du sommeil.

Mon sommeil fut profond, mais agité par des songes délirans et des visions fantastiques ; soit effet de la lassitude du voyage, soit reflet des narrations extravagantes que j'avais entendues raconter pendant toute la soirée, l'état où je me trouvais n'était précisément ni veille ni sommeil ; c'était un cauchemar fatigant, dans lequel se déroulaient, devant mon imagination enivrée, mille apparitions sans formes appréciables, mille tableaux vaporeux, échappant à tout souvenir et à toute description.



Deuxième Voyage de Mourad-le-Bossu.

Dès mon enfance, mon père m'avait continuellement entretenu de trésors enfouis depuis de longs siècles, de richesses inappréciables ensevelies dans les entrailles de la terre, et qui ne restaient cachées à ceux qui en faisaient la recherche que parce qu'elles étaient gardées par des talismans merveilleux, ou défendues par des Afrites dont la méchanceté s'obstinait à en priver pour toujours la race des fils d'Adam.

Ces souvenirs furent réveillés dans mon esprit par les récits que chacun s'était empressé de faire pendant la soirée : je ne rêvai la nuit que de Génies, de trésors, de richesses, de palais magnifiques : je voyais dans les tableaux que m'offraient les illusions du sommeil toute la splendeur de la cour des anciens khalyfes. Ces images étaient fortement empreintes dans mon esprit troublé au moment de mon réveil, et elles m'occupaient encore, quand me relevant à demi sur le tapis qui avait servi de lit à mon sommeil agité, je repassai en moi-même les événemens de la veille dans lesquels j'avais joué si singulièrement un rôle.

Je me persuadai facilement que tout ce qui

m'était arrivé n'était qu'un long rêve ; confondant ainsi mes visions de la nuit avec les accidens réels de la journée : mais mon esprit revenait toujours avec un singulier plaisir sur le spectacle délicieux de la cour des khalyfes, et je m'écriai involontairement : « Ah ! que je se-
» rais heureux de contempler cette vue en-
» chanteresse, que ne suis-je dans la ville de
» ces palais si magnifiques ! Ah oui ! le *désir* le
» plus vif de *Mourad* serait d'être en ce mo-
» ment aux lieux témoins de tant de merveilles,
» au milieu de la grande ville de *Baghdad !* »

J'avais à peine prononcé ces mots, que j'y étais effectivement : j'y étais au milieu des airs, à la hauteur des nuages, et au-dessus même du fleuve du Tygre, suspendu par la force inconnue d'un bras puissant que je ne pouvais voir et qui me lança avec violence au milieu des eaux du fleuve.

L'onde tourbillonna autour de moi en cédant au poids de mon corps auquel elle livra un passage jusqu'au sable de son lit ; l'impulsion de ma chute, répercutée par le choc que j'éprouvai en le touchant, me reporta aussi rapidement à la surface, je nageai vigoureusement à travers les vagues du fleuve, et je parvins à atteindre le bord.

Le soleil et le mouvement eurent bientôt séché mes vêtemens; je parcourus la ville, et c'est alors que j'appris que j'étais réellement à *Baghdad;* j'appris en même temps que depuis long-temps il n'y avait plus de khalyfe, et que la ville était maintenant soumise au gouvernement d'un Pacha turk.

Mes courses avaient aiguillonné mon appétit; je reconnus avec chagrin que je ne possédais pas la plus petite pièce de monnaie pour me procurer les moindres alimens : cependant quelques musulmans charitables daignèrent me faire l'aumône de quelque nourriture que les besoins de mon estomac trouvèrent insuffisante.

La nuit était venue, je n'avais aucun asile; je m'assis tristement dans un des faubourgs sous quelques arbres qui me servirent d'abri : ces arbres étaient placés sur une petite éminence de laquelle je pouvais apercevoir une grande partie de la ville : en face de moi, et à peu de distance, était un vaste bâtiment entouré de jardins verdoyans : c'était le palais du Pacha. Les lumières y brillaient de toutes part, le sons des instrumens qui y retentissait annonçait les plaisirs et la joie : de nombreux serviteurs et des esclaves richement vêtus passaient et repas-

saient avec empressement dans les vastes cours découvertes à ma vue.

Ce spectacle augmenta encore le sentiment pénible de ma situation.

« Que je suis malheureux ! m'écriai-je ; pour-
» quoi Dieu a-t-il permis qu'il y ait tant de dif-
» férence dans le sort de ses créatures. Je suis
» sans asile , dans l'obscurité ; j'ai faim , tandis
» qu'au milieu de mille flambeaux parfumés ,
» des instrumens d'une musique enchanteresse,
» sous des plafonds dorés le Pacha savoure
» sans doute les mets les plus recherchés, les
» sorbets les plus exquis ! Pour lui sont prodi-
» guées toutes les délices de la table la plus splen-
» dide. Que ne suis-je aussi fortuné que lui !
» O pauvre et abandonné *Mourad !*... Com-
» bien je sens mes *désirs* excités par ces ali-
» mens délicieux , par cette illumination si
» brillante, par cette musique dont quelques
» sons fugitifs seulement peuvent arriver à mon
» oreille ! »

Je n'avais pas fini de parler qu'une longue suite d'esclaves, portant des flambeaux, sort du palais du Pacha : ils accompagnent une double file d'autres esclaves qui portent des plats d'or, des vases de la porcelaine la plus précieuse, remplis de tout ce qu'ont pu inventer

la sensualité la plus capricieuse et la gourmandise la plus recherchée.

Des musiciens et des chanteurs, faisant entendre les concerts les plus ravissans, complètent ce cortége qui en un instant est rangé autour de moi, sous les arbres du monticule où j'étais assis.

Je commençais à faire usage des premiers plats qui m'étaient présentés d'une manière si miraculeuse; mais je fus interrompu dans cette agréable occupation par l'arrivée des eunuques, des portiers et des gardes du Pacha, qui accouraient sur les traces des déserteurs, et les forçaient, à coups de bâton et de *kourbag*, de retourner au poste qu'un pouvoir mystérieux leur avait fait abandonner. J'eus ma bonne part dans la distribution que firent les bras terriblement actifs de ces bourreaux dont la colère doublait les forces, et comme je restai le dernier sur le champ de bataille, tous les coups des infatigables batteurs finirent par se réunir contre moi seul.

Ne pouvant résister à tant d'ennemis acharnés et impitoyables, c'est bien naturellement, et sans avoir besoin de réflexion, que mon cœur forma intérieurement le souhait d'être dans un lieu sûr à l'abri de leur rage.

J'avais à peine senti naître en mon cœur ce désir si légitime, que j'étais déjà dans un lieu qui me parut clos de toutes parts, où je me crus en sûreté, car mes persécuteurs avaient disparu subitement.

Je n'y étais cependant pas seul, et quoique l'obscurité profonde qui régnait en ce lieu m'empêchât de reconnaître de quelle nature était cet asile qui m'avait reçu si à propos, bientôt les gémissemens et le bruit des chaînes que j'entendis autour de moi m'apprirent que j'étais au fond d'une prison, et que j'avais des compagnons d'infortune.

Je gardai un profond silence pendant le reste de la nuit, et je la passai, sans dormir, en proie à des réflexions qui étaient loin d'être agréables.

Le lendemain matin les prisonniers qui m'environnaient, et dont je faisais bien involontairement partie, m'apprirent que j'étais encore à *Baghdad*, et que mon asile n'était autre que le plus profond des cachots de la forteresse : ils ajoutèrent que, la veille, ils avaient été pris les armes à la main dans une rébellion contre le Pacha, et qu'ils avaient été tous condamnés à perdre la vie.

Leurs sanglots et leur désespoir redoublè-

rent, quand ils entendirent dans la cour de la prison apprêter les instrumens de leur supplice, et quand le bruit des armes leur annonça l'arrivée des soldats qui devaient les y conduire.

Déjà, à travers un étroit soupirail, ils apercevaient, sur l'esplanade de la citadelle, se dresser les pals [1] qui leur étaient destinés, les bourreaux s'apprêter à leur terrible ministère; déjà les portes de la prison s'ouvraient, et les soldats pénétraient dans le cachot pour y saisir les victimes désespérées.

Je n'avais pas le temps de réfléchir sur ma position : quelques instans encore, et j'allais

[1] On sait assez ce qu'est le supplice du pal : j'ajouterai seulement ici les détails suivans qui sont moins connus. Le pal est en bois, et à peu près de la grosseur de la jambe : le patient peut vivre plus ou moins long-temps, suivant qu'il est bien ou mal empalé; car la pointe du pieu peut ressortir ou par le dos, entre les deux épaules, sans lésion des organes de la vie, ou par le milieu de la poitrine, avec lésion complète; ces deux variantes, qui ont une si grande influence sur la prolongation de la vie et des souffrances du supplicié, dépendent, soit de l'adresse de l'exécuteur, soit de sa bonne volonté, que la malheureuse victime paie quelquefois fort cher. On assure qu'on a vu des condamnés, bien et dûment *embrochés* suivant toutes les règles de l'art *suppliciaire*, vivre trois jours entiers sur le pal!

immanquablement être confondu avec les coupables, puisque je n'aurais pu expliquer comment je me trouvais au milieu d'eux. Sans perdre une seule minute à me lamenter inutilement sur mon sort, et à accuser la destinée, je m'adressai au Génie qui, je n'en doutais plus, m'avait rendu le malheureux jouet de ses caprices.

« Qui que tu sois, m'écriai-je, ô toi qui » m'as conduit ici! tires-en à l'instant même » l'infortuné *Mourad*, et transporte-le dans » un lieu assez éloigné pour que les bour- » reaux qui le menacent ne puissent lui ins- » pirer aucune crainte! O Génie! c'est là ce » que *Mourad désire* de toutes les forces de son » ame : transporte bien loin le malheureux » *Mourad!* »



Troisième Voyage de Mourad-le-Bossu.

L'exécution de ce souhait fut aussi rapidement accomplie que l'avait été celle de mes souhaits précédens. La prison et les prisonniers, les pals, les bourreaux, les soldats du Pacha disparurent au même instant; sans m'être aperçu du moindre mouvement de transport, je me trouvai assis tranquillement sur une natte de jonc, peinte de diverses couleurs; j'étais dans un couvent de Faqyrs idolâtres, auprès d'une grande ville de l'Inde, limitrophe des frontières de la Chine.

Je promenai mes yeux autour de moi pour reconnaître ma nouvelle retraite; mais, de quelque côté que se tournassent mes regards, ils ne rencontraient que des figures gigantesques, d'une sculpture si bizarrement hideuse, que j'entreprendrais vainement de vous en faire la description exacte et détaillée.

Tantôt des têtes monstrueuses sans corps, tantôt des corps informes, sans bras, sans jambes et sans têtes : ici, sur un corps d'animal, dix têtes humaines portées par un seul cou, et amoncelées en pyramide : là, sur un corps humain, dix têtes d'animaux féroces et furieux :

d'un côté, une statue de femme au corps élégant, à la tête gracieuse, mais dont les épaules, étrangement divisées, laissent sortir vingt bras, tous portant des armes diversement menaçantes : d'un autre côté, les corps accouplés et réunis en un seul groupe, d'un buffle énorme, d'un tigre tacheté, d'un serpent aux écailles jaunissantes, surmonté de la tête d'un affreux crocodile, aux dents acérées, à la gueule béante; groupe effroyable et surpassant, par sa terrible laideur, les autres statues dont il était entouré.

On eût dit que le sculpteur de ces étranges ouvrages s'était efforcé de rassembler et de grouper ensemble, dans ses chefs-d'œuvre, non-seulement ce que la nature pouvait lui offrir de désagréable, de difforme et de pénible à la vue, mais encore tout ce que son imagination délirante et déréglée avait pu créer d'épouvantable, de repoussant et d'horrible, par désespoir, sans doute, de parvenir jamais, avec son art impuissant, à représenter un seul des traits immatériels et indescriptibles de la beauté divine, dont il prétendait offrir le portrait aux adorations du peuple.

En effet, ces monstres, ces représentations si hideuses et si dégoûtantes, c'était là les divi-

nités abominables de ce temple sacrilége : c'était là les idoles, objets du culte impie de ces pauvres idolâtres, à la fois si ignorans, si insensés et si cruellement fanatiques. Chacune de ces divinités bizarres était entourée d'un cercle empressé de dévots, qui leur prostituaient des hommages dûs au seul Dieu véritable, au Dieu unique, créateur et conservateur de tous les êtres.

La réunion était nombreuse, et ne parut nullement étonnée de ma brusque apparition au milieu des Faqyrs indiens. Mes nouveaux hôtes s'empressèrent autour de moi : « O mon » frère, s'écriaient-ils, bénis soient le Ciel et » tous ses Dieux, qui vous ont si heureusement » inspiré de venir parmi nous pour faire péni- » tence! Choisissez vous-même le genre de » souffrance que vous voulez vous imposer : » car le ciel ne reçoit avec plaisir que l'offrande » des supplices volontaires. »

Je gardais le silence à une allocution aussi singulière, et que je trouvais entièrement déraisonnable; mais les dévots zélés se hâtèrent de m'offrir avec empressement de partager avec eux l'espèce particulière de pénitence et de torture dévotement barbare, que chacun d'eux s'était lui-même imposée; c'était entre eux un

débat et une émulation véritablement bien étrange ; chacun prétendait me forcer à lui donner la préférence sur les rivaux de sa cruelle superstition.

« Venez, mon frère, me disait l'un, venez » avec moi ! venez frapper votre tête sur ce » caillou pointu, jusqu'à ce que vous soyez par- » venu à vous faire une blessure aussi grande » que la mienne.

» — Que le ciel vous protége ! disait un au- » tre, il vaut bien mieux pour votre ame de » venir avec moi vous suspendre sur les flam- » mes de ce brasier, jusqu'à ce que votre peau » soit entièrement rôtie comme la mienne.

» — Non ! s'écriait un troisième, notre frère » aimera mieux s'enfoncer dans les cuisses et » dans les bras des clous ou des harpons aussi » aigus et aussi longs que ceux qui me trans- » percent. »

Un quatrième, me prenant par la main et voulant m'entraîner, hurlait à mes oreilles en roulant des yeux égarés : « Laissez, laissez ces » gens tièdes, dont la dévotion est si faible et si » peu énergique ! J'ai mieux à vous offrir. Ve- » nez ! venez avec moi vous jeter sous les roues » du char de notre grande idole, de *Djakar-* » *Natah*, œuvre miraculeuse des mains du

» Dieu des Dieux lui-même ! Venez ! nous au-
» rons le plaisir sans pareil d'y mourir écrasés
» par elle, et d'y savourer en son honneur la
» plus douloureuse agonie. »

Je restais sourd à toutes ces offres, dont aucune, en vérité, ne me paraissait séduisante, et dont, vous pouvez croire, que la plus agréable était bien loin de me tenter le moins du monde : j'ouvrais la bouche pour articuler à toutes un refus bien formel, lorsqu'un des zélés Faqyrs accourut en tenant avec des pinces des charbons enflammés : croyant sans doute me rendre un grand service en fixant mon indécision, il m'enfonça les charbons brûlans dans la bouche, sans que je pusse ni prévoir ni repousser cet acte de dévote obligeance.

Je m'empressai de rejeter les charbons, et je n'ai pas besoin de vous dire avec quelle sincérité je formai le désir rapide d'être dans un lieu où le zèle des Faqyrs vraiment enragés ne put me poursuivre. Mon désir fut exaucé aussitôt que formé, mais une portion de ma langue avait été brûlée dans cet holocauste involontaire, en l'honneur des dieux de l'Inde, et c'est depuis ce temps, mes chers commensaux, que je suis resté bègue, comme vous avez pu vous en apercevoir.

Quatrième Voyage de Mourad-le-Bossu

Certainement les plus endiablés de mes Faqyrs n'auraient osé me suivre dans le lieu où je me trouvais. J'étais dans une gorge profonde des montagnes de l'île de *Serandyb* (Ceylan), placé précisément entre un tigre monstrueux et un énorme lion, qui semblaient se disputer à qui me dévorerait.

Jamais aucun de mes vœux ne fut plus rapidement senti que celui de la destruction des deux animaux effroyables dont l'aspect me glaçait d'épouvante.

A l'instant même, d'un seul bond, sans s'occuper de moi, ils s'élancent l'un sur l'autre : je sentis respirer un peu plus librement ma poitrine, qu'avait si violemment contractée l'excès de mon saisissement en me voyant au milieu de deux monstres dévorateurs : mais ma mort ne me semblait pas moins inévitable ; elle n'était que retardée par cet étrange combat : la terreur m'avait ôté toute force et tout mouvement, mes pieds semblaient fixés sur la terre où j'étais tombé ; il m'était impossible de fuir pour me soustraire à la rage du vainqueur.

Tous deux le furent à la fois, ou plutôt tous

deux furent à la fois vaincus. Luttant corps à corps et faisant retentir les échos d'horribles rugissemens, ces épouvantables animaux se déchiraient l'un l'autre des dents et des griffes, sans lâcher prise. Leur sang ruisselait et inondait la terre ; il ne cessa de couler que quand tous deux, également épuisés, perdirent en même temps les forces avec la vie, et roulèrent inanimés à mes pieds.

Je n'avais plus rien à redouter de mes deux ennemis ; mais j'étais au fond d'un précipice affreux d'où je ne pouvais sortir, et le lendemain la faim commença à me faire souffrir des tourmens qui me semblèrent de plus en plus intolérables.

Élevant les yeux vers les rochers escarpés et arides qui m'entouraient comme une muraille de fer, désirant, mais n'espérant pas y découvrir quelques substances alimentaires, quelle ne fut pas ma joie en apercevant un grand arbre dont la cime était chargée de fruits qui m'étaient inconnus, mais qui à mon estomac affamé parurent devoir être exquis et délicieux : l'arbre était d'une hauteur démesurée, et le tronc recouvert d'une écorce lisse, sans aucun branchage, ne me permettait guère de croire que je pourrais grimper jusqu'aux fruits

si vivement désirés qui en décoraient le faîte de leurs savoureuses guirlandes.

La faim aiguillonne mon adresse, et centuple mes forces : avec des efforts incroyables, et dont je ne me serais jamais pensé capable, je parviens au haut de l'arbre, et je vais saisir ces fruits que je dévore déjà en idée, quand du milieu de ces fruits mêmes je vois se dresser la tête hideuse d'une hydre effroyable, dont la grosseur monstrueuse paraît suffire pour m'engloutir tout entier, dont la gueule écumante et les yeux enflammés fixés sur moi semblent me menacer à la fois de mille morts.

Combien je désirais d'échapper sain et sauf à la rage de ce nouveau monstre! Au même instant, lâchant le tronc que je tenais embrassé, je glissai rapidement le long de l'arbre, et je fus tout étonné d'être parvenu au bas sans m'être brisé cent fois tous les membres dans ma chute.

Quel jour et quelle nuit je passai! Tristement accroupi contre un bloc de rocher, le sommeil n'approcha pas un seul instant de ma paupière : la faim insupportable, la terreur plus insupportable encore, torturaient mon corps et mon esprit.

Je voyais, toujours au haut de l'arbre, l'ef-

froyable serpent dont les yeux, semblables aux charbons d'une fournaise embrasée, étaient sans relâche fixés sur moi comme sur une proie assurée; à chaque instant je croyais voir les replis de ses anneaux gigantesques se dérouler pour s'élancer sur moi; à chaque instant sa gueule hérissée de dents innombrables, et distillant un venin livide, semblait s'entr'ouvrir pour faire de son cloaque empesté mon inévitable tombeau.

Pour combler encore les tourmens de ma funeste position, des miasmes d'une odeur infecte s'élançaient, comme des flèches empoisonnées, des cadavres des deux animaux féroces gisans à mes côtés : cette peste volatile et mortifère viciait par ses émanations fétides le peu d'air qui me parvenait au fond de l'espèce de puits, que formaient autour de moi les roches taillées à pic comme les parois intérieures d'une tour, et qui s'élevaient à une hauteur où mes yeux pouvaient à peine atteindre.

Vous ne serez donc pas étonnés du désir bien naturel que je ne pus m'empêcher d'exprimer, d'être délivré et du serpent vivant et des monstres morts, dont la présence était pour moi une double source d'alarmes et de souffrances.

A peine ce souhait fut-il formé, que l'air et

les roches qui m'entouraient retentirent des croassemens les plus lugubres et des hurlemens les plus épouvantables.

Les croassemens étaient poussés par une nuée incommensurable de vautours, d'aigles, de milans, de corbeaux d'une grosseur extraordinaire, dont le vol intercepta au-dessus de moi la clarté du jour ; les hurlemens sortaient des mille et mille gueules d'une armée de chakals et de hyènes affreuses qui, le poil hérissé, les dents affamées, se précipitaient le long des rocs escarpés avec une agilité vraiment incompréhensible.

Les oiseaux de proie se jetèrent sur le serpent mon ennemi, et l'eurent bientôt mis en pièces avec leurs becs et leurs serres aussi durs que l'acier.

Les animaux carnassiers s'élancèrent sur les deux charognes, dont il paraît que l'odeur fétide les avait attirés de tous les déserts d'alentour.

Leur repas ne fut pas long, et quoiqu'ils n'eussent pas encore paru faire attention à moi, je ne doutai pas que leurs voraces estomacs ne me préparassent une bien fatale sépulture, quand leurs premières proies y auraient été entièrement englouties.

« Grand Dieu ! m'écriai-je, sauve-moi de ce » gouffre de destruction ! Disperse loin de moi » cette armée d'ennemis dévorans, et con-» duis-moi dans quelque endroit habité, cultivé » par les hommes ! »

Ce cri de détresse extrême était à peine sorti de mes lèvres tremblantes, qu'un tonnerre extraordinaire, et dont les éclats étaient mille fois plus terribles que je n'en avais jamais entendu, retentit dans les nues au-dessus de moi avec un fracas épouvantable : je crus le ciel brisé et écroulé sur ma tête. Les chakals et les hyènes s'enfuirent, les aigles et les vautours s'envolèrent, et je me trouvai, avec un plaisir que je ne puis exprimer, couché sur un gazon verdoyant, dans une campagne riante et fertile.

La vaste étendue qui se déployait devant mes yeux ravis, était au loin couverte d'hommes actifs, occupés à cultiver la terre, qui partout semblait répondre par ses dons à leurs travaux.

J'étais sauvé : cette fois mon vœu avait été bien entièrement, bien loyalement exécuté ; mais les éclats de ce tonnerre surnaturel m'avaient rendu entièrement sourd, et vous savez que je le suis encore.

Cinquième Voyage de Mourad-le-Bossu.

Je m'approchai des cultivateurs : je leur demandai, par signes, du pain : ils m'offrirent du travail ; j'acceptai l'un et l'autre avec empressement et reconnaissance.

Je fus long-temps heureux avec ces bonnes gens : mes journées actives étaient employées à de rudes fatigues, mais ces fatigues me procuraient toutes les choses nécessaires à mes besoins présens, et l'amitié de tous ceux avec lesquels je vivais ne me laissait aucune inquiétude pour l'avenir. Pourquoi faut-il que ma propre sottise et l'instabilité de mes désirs égarés m'aient fait perdre ce bonheur si simple, mais si constant et si inaltérable !

Un jour, couché dans la modeste mais commode cabane que j'habitais, je me reposais quelques instans, suivant l'usage, pendant la grande chaleur du milieu de la journée. Je sommeillais à demi plutôt que je ne dormais : mes pensées vagabondes erraient, presque à mon insu, sur l'univers entier et sur la destinée si diverse des hommes qui l'habitent : j'en vins à comparer, dans un examen insensé et jaloux, ma position heureuse, mais fatigante,

avec celle des heureux du siècle, avec celle des riches.

« Que leur sort est fortuné, m'écriai-je : dans » leur destinée privilégiée, ce que tous mes » travaux, toutes mes sueurs, ne pourraient » me procurer pendant toute une longue vie, » un peu d'or le leur donne chaque jour. Ah! » que n'ai-je aussi de l'or, beaucoup d'or!... »

Je parlais à haute voix, mais je ne pus continuer mon exclamation cupide; la voix me manqua ainsi que la respiration; un poids extraordinaire me surchargeait l'estomac et tous les membres, et me retenait sous sa masse comme si la montagne de Kaf [1] s'était appesantie sur moi.... J'étais comprimé, enterré, écrasé sous une montagne de pièces d'or : ma poitrine en fut aplatie, enfoncée, mes côtes déformées, mes poumons affaissés et flétris, et c'est depuis ce temps, mes chers auditeurs, que je suis resté asthmatique.

« Qu'ai-je désiré! pensai-je en moi-même. Ce » trésor va causer ma mort.... Ah! j'aurais dû » plutôt désirer la puissance, qui donne à la fois » les honneurs et la jouissance des trésors!... » Que je serais heureux si j'étais *roi!* »

[1] Voyez la XXVIIIe note supplémentaire à la fin du troisième volume.

L'or sous lequel je gémissais enseveli avait déjà disparu ; j'étais monté sur un coursier belliqueux, revêtu d'habits magnifiques, une armée nombreuse m'entourait; j'étais dans les vastes plaines de la Tartarie; j'étais roi de *Samarqand* et de *Bokhará* [1].

[1] Voyez la LXXXVe note supplémentaire, à la fin du troisième volume.



Sixième Voyage de Mourad-le-Bossu.

J'étais roi; mais le moment précis de mon avènement à ce rang suprême avait été bien mal choisi par le caprice de ma destinée fantasque : j'ai dit que j'étais entouré *d'une armée*, j'aurais dû dire *de deux armées.*

On se battait autour de moi avec acharnement, les morts et les mourans étaient au loin amoncelés dans la plaine, le sang ruisselait de tous côtés en torrens semblables au débordement de notre fleuve béni [1]. Les soldats qui défendaient ma cause royale étaient enfoncés, vaincus, taillés en pièces : je n'étais plus entouré que de rebelles, et j'étais face à face avec un usurpateur audacieux, plein de force et de rage; son cimeterre sanglant, déjà teint du sang de mes sujets fidèles, était, près de frapper, suspendu sur ma tête.

Le désir d'échapper au coup fatal qui menaçait si inévitablement ma vie fut en mon ame aussi rapide que la foudre qui, en un clin-d'œil, a parcouru toute l'immensité des cieux.

Je disparus tout aussi rapidement du fatal

[1] Le Nil.

champ de bataille; mais au moment même où je disparaissais, le coup terrible commençait à m'atteindre, et c'est à lui que je dus cette énorme blessure, dont vous voyez la cicatrice encore gravée si profondément sur mon visage, et qui le sillonne d'une manière que je suis, en vérité, bien loin de regarder comme un embellissement.

La pensée de l'homme est si rapide, et tant de sensations différentes peuvent se presser à la fois dans un point incommensurable de cette durée du temps, que cette crainte du danger imminent, qui m'avait inspiré le désir si promptement senti d'en être délivré, avait été en même temps accompagnée comme par un faisceau d'autres pensées se pressant autour de la pensée dominante et s'identifiant avec elle; ces autres pensées étaient le regret de commencer l'exercice de ma haute dignité par ce qu'elle avait de plus pénible et de plus dangereux, le reproche à ma destinée de n'avoir pas choisi plutôt, pour l'entrée de cette carrière brillante, les plaisirs de l'oisiveté, les sensualités des palais somptueux, les délices enivrantes du harem.

Au désir d'être enlevé du champ de bataille, se mariait, de la manière la plus intime, le désir d'être transporté au milieu des beautés at-

trayantes, qui devaient être les propriétés indispensables et apanagères de la royauté que je venais de recevoir.

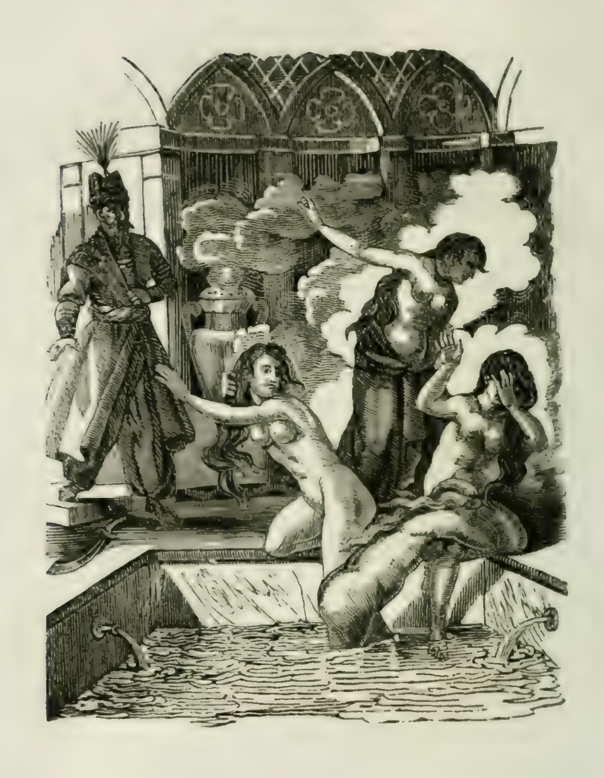
Il paraît que les replis les plus profonds de mon ame ne pouvaient cacher le moindre de mes vœux secrets, la plus indéfinie de mes velléités à peine senties, à l'être inconnu soumis à la puissance de ma bague mystérieuse, et qui se faisait un cruel plaisir de me prouver, en obéissant strictement, que moi-même j'étais le jouet de son pouvoir fatal.

Je me trouvai transporté, en effet, dans un pavillon magnifique, faisant probablement partie d'un de mes palais. L'air était embaumé des plus doux parfums; des colonnes du marbre le plus précieux soutenaient une élégante coupole, au-dessus d'un vaste bassin de porphyre rempli de l'eau la plus limpide sur laquelle s'élevait une légère vapeur. Quatre femmes charmantes, quatre femmes semblables aux houris fortunées du paradis, et dont les corps sans voiles prodiguaient à la vue les trésors de la plus ravissante beauté, s'y livraient ensemble aux plaisirs du bain.





XV. — MOURAD.



L'apparition soudaine dans ce sanctuaire de volupté d'un homme inconnu. . . . fit pousser un cri d'effroi aux quatre belles baigneuses.

Septième Voyage de Mourad-le-Bossu.

J'eus à peine le temps de faire, d'un seul coup-d'œil, ces observations rapides ; ma vue, éblouie par ces astres resplendissans d'attraits, ne put caresser que d'un seul regard l'ensemble ravissant de leur voluptueux groupe : mon odorat respira une seule fois les vapeurs embaumées de cette atmosphère de félicité : mon oreille entendit un seul son de la musique délicieuse qui semblait sortir d'un lieu plus caché, et faisait résonner l'élégante coupole des concerts les plus mélodieux.

L'apparition soudaine, dans ce sanctuaire de volupté, d'un homme inconnu, sanglant, couvert de poussière, dans tout le désordre du combat et de la fuite, fit pousser un cri d'effroi aux quatre belles baigneuses. J'avais à peine eu le temps de jeter les yeux sur le spectacle enchanteur qu'elles m'offraient, que quatre eunuques noirs, d'une taille gigantesque et difforme, d'une laideur ignoble, d'une physionomie hideuse et féroce, l'œil enflammé de fureur, s'étaient déjà élancés au devant de moi, armés de poignards étincelans.

En un instant le tableau enchanteur des dé-

lices séduisantes du harem et du luxe sensuel des palais magnifiques, les promesses délirantes d'un amour enivrant et de voluptés ineffables, tout s'effaça de mon imagination fascinée, et elle vit ces images riantes éclypsées par l'horrible et menaçant fantôme d'une mort cruelle et inévitable. Cet asile fortuné de tous les plaisirs, ce temple de la douce oisiveté et des voluptés obéissantes, dont mes vœux s'étaient montrés si avides, me semblaient en ce moment encore plus funestes que le théâtre de la guerre et des combats, et j'aurais déjà voulu m'en trouver aussi loin que je l'étais du fatal champ de bataille.

J'étais armé moi-même, il est vrai; car, en arrivant, je tenais encore le sabre nu dont, à mon apparition subite sous le cimeterre de l'usurpateur, j'avais trouvé ma main armée, sans que pourtant j'eusse pris la peine de le tirer moi-même hors de son fourreau. Mais ce sabre était tombé à terre, échappé de ma main, dès le premier moment de mon ravissement à la vue de mes belles odalisques; d'ailleurs, pouvais-je juger convenable de me compromettre avec ces vils esclaves qui, dans la rage dont ils semblaient animés, auraient bien pu, au milieu même de mon palais, méconnaître en moi le

maître et le souverain, qu'ils n'avaient jamais vu jusqu'au moment de son entrée si subite et si étrange dans le bain de ses femmes.

« O ma bague! m'écriai-je, tout, oui tout, » pour moi est préférable à ces poignards homi- » cides! sauve-moi! sauve-moi!... Quelles que » soient les mains dans lesquelles tu feras tom- » ber le malheureux *Mourad*, tout sera pour » lui préférable aux poignards de ces eunuques » assassins. »



Huitième Voyage de Mourad-le-Bossu.

Ma bague m'avait sauvé, avec la rapidité incompréhensible que son pouvoir miraculeux avait toujours manifestée pour satisfaire chacun des désirs que j'avais formés jusqu'alors.

A peine, en effet, avais-je prononcé ces paroles, et déjà les poignards meurtriers dont je sentais les pointes aiguës sur ma poitrine, les eunuques hideux, les attrayantes baigneuses, le bain de porphyre, les colonnes de marbre, la coupole magnifique, tout s'était évanoui.

J'étais seul, sur le sable, au bord de la mer, et dans une des îles de l'océan Indien, qui me sembla déserte.

Je ne balançai pas à m'éloigner du rivage, pour me procurer un asile et les alimens, dont je sentais déjà le besoin aiguillonner mon estomac.

Je ne rencontrai pendant long-temps que des roches stériles et amoncelées les unes sur les autres, comme si la main des géans et des Afrites avait voulu bâtir là ses horribles citadelles.

Cependant je parvins le soir à l'entrée d'une forêt d'arbres qui m'étaient inconnus, et je n'hésitai pas à m'enfoncer sous leur ombrage.

J'y trouvai quelques fruits sauvages, que je dévorai avec empressement; une caverne, creusée par la nature dans le flanc d'un rocher, me servit de retraite pendant la nuit : je m'étendis par terre, et je ne tardai pas à être plongé dans le plus profond sommeil.

En m'endormant je pensais involontairement à ma situation bizarre, et je prenais la résolution de pénétrer le lendemain dans l'intérieur de cette contrée inconnue.

Je pensais bien qu'en invoquant le *Génie de ma bague*, il ne manquerait certainement pas de me transporter ailleurs; mais je commençais à me lasser de la protection véritablement oppressive et vexatoire d'un ami pire pour moi que les plus haineux ennemis, et je craignais que le nouveau séjour qu'il me procurerait ne fût, suivant sa coutume malfaisante, plus dangereux et plus inhospitalier que celui où je me trouvais maintenant; je me déterminai donc à ne former aucun de ces désirs qui m'avaient déjà été si funestes.

Au reste, je pensais que, dans ce moment, tout ce que je pouvais avoir à craindre était d'être réduit à vivre seul dans un pays désert, et je me soumettais d'autant plus facilement à cette nécessité que je savais qu'il ne tenait qu'à ma

volonté de courir, quand je le voudrais, les nouveaux risques d'un départ. Le pays d'ailleurs pouvait devenir plus fertile que dans la portion que j'avais parcourue : je n'avais vu ni entendu aucun des animaux nuisibles que j'aurais pu redouter, seulement j'aurais voulu y rencontrer quelques hommes.

Quand je m'éveillai, j'aperçus des hommes autour de moi : une foule nombreuse m'environnait de toutes parts : c'était une troupe de sauvages noirs, entièrement nus, laids, d'une maigreur extrême ; la peau, ou plutôt le cuir qui recouvrait ces corps osseux et desséchés, était peinte de couleurs tranchantes et variées ; des armes menaçantes et d'une forme bizarre étaient dirigées contre moi.

Aucune espèce de résistance ne m'était possible : je fus aussitôt dépouillé de tous mes vêtemens, et lié étroitement, de manière à ce que tout mouvement me fût absolument interdit sous les cordes multipliées qui me garrottaient. Mes pieds et mes mains étaient attachés ensemble, ma tête retenue entre mes deux genoux, et, ainsi replié sur moi-même, je ressemblais moins à un corps humain qu'à un ballot de marchandises préparé pour un long voyage.

Les barbares m'enlevèrent en triomphe : je

fus ainsi transporté par eux dans un endroit de la forêt dont les arbres paraissaient avoir été arrachés pour former une vaste esplanade; une foule immense y attendait mes conducteurs. Leur arrivée et la mienne fut saluée par les hurlemens de toute la troupe, dont les sons discords et déchirans firent frissonner tout mon corps d'effroi; les rugissemens des lions, les grondemens des tigres, les glapissemens des chakals, les rauques mugissemens des hippopotames, les grommellemens des panthères, les sifflemens des serpens, les sinistres râlemens des hyènes, m'avaient causé moins d'émotion que le concert infernal, dont ces voix, qui n'avaient rien d'humain, faisaient vibrer à mes oreilles l'horrible retentissement.

On me déposa auprès d'un brasier allumé, et j'ignorais d'abord si leur intention était de m'y brûler en entier, en sacrifice à quelqu'une de leurs idoles, ou si je devais être seulement rôti pour être dévoré par leur appétit féroce.

Je fus bientôt convaincu que ces sauvages étaient, non des anthropophages, mais des adorateurs du feu; leurs génuflexions, leurs prosternemens autour de l'immense foyer, ne me laissèrent plus aucun doute sur le culte qu'ils rendaient aux flammes dont il était embrasé:

leurs hurlemens, qui m'avaient semblé des cris inarticulés, étaient des hymnes en l'honneur de leur dieu, ou peut-être des actions de grâces et des prières, pour qu'il daignât accepter la victime qu'ils s'apprêtaient à lui offrir.

On me saisit tout garrotté, et on m'entraîna vers le brasier fatal....

« Génie! m'écriai-je sans délibérer un seul
» instant, Génie! sauve-moi de ces feux où je
» vais périri nfailliblement sans ton secours!...
» conduis-moi dans ma patrie, à l'abri de ces
» flammes menaçantes! »



Neuvième Voyage de Mourad-le-Bossu.

J'exprimai ce vœu d'une voix indistincte et entrecoupée, soit par la frayeur, soit par la position gênante où mes bourreaux m'avaient placé. Le Génie, quel qu'il fût, m'avait entendu; il m'avait déjà transporté, suivant ma prière, bien loin des barbares anthropophages, au sein de ma patrie, et sans contredit bien à l'abri des flammes : j'étais tout au fond du puits inférieur de la citadelle du Kaire, à quatre cents coudées de profondeur dans les entrailles de la terre.

Mon transport si opportun me sauvait, il est vrai, des flammes; mais, dans ma rapide invocation, j'avais oublié de demander d'être délivré des cordes qui m'emprisonnaient; et mon maudit Génie se garda bien, suivant sa coutume, de dépasser en rien la stricte exécution du vœu que j'avais formé. J'étais resté garrotté des mêmes liens dont m'avaient chargé les noirs sauvages : il m'était impossible de faire le moindre mouvement, j'étais entièrement nu, l'eau glaciale refroidissait tous mes membres, j'y étais plongé, j'y enfonçais de plus en plus; elle parvenait déjà jusqu'à ma bouche, mes lèvres

convulsivement serrées ne lui opposaient qu'une barrière insuffisante : je sentais le limon épais, qu'elle recouvrait, céder mollement à mon poids inerte, et se creuser peu à peu sous mon corps incapable d'aucune lutte conservatrice. L'eau montait progressivement; encore un instant, et j'allais être irrévocablement englouti, noyé; les forces et l'espoir m'abandonnaient entièrement, mon ame troublée était presque impuissante, même à émettre un désir sauveur.

« Ah! pourquoi, pensai-je en soupirant pour » la dernière fois, pourquoi ne suis je pas élevé » au-dessus de la surface de la terre autant que » je suis maintenant enseveli au fond de ses en- » trailles!... »

Cette demi-pensée involontaire, instinctive, machinale, ce regret si faiblement exprimé, était la dernière lueur de ma vie qui s'éteignait....

Je me trouvai, par un nouveau miracle, sur le sommet de la plus grande des Pyramides de Gyzéh.



Dixième et dernier Voyage de Mourad-le-Bossu.

Je revoyais le ciel, le ciel azuré que j'avais bien cru ne jamais revoir; ma poitrine déjà à demi-suffoquée se rouvrit avec un sentiment de plaisir inexprimable, pour aspirer délicieusement l'air pur de la brise matinale qui, soufflant sans nul obstacle, caressait le sommet où j'étais déposé : une vie nouvelle se répandait dans tous mes membres.

Il me semblait savourer pour la première fois l'existence; j'étais tout entier au bonheur de vivre, toutes les sensations étaient pour moi délicieuses et enivrantes : la pierre dure et rocailleuse sur laquelle j'étais jeté me semblait elle-même une couche voluptueuse : et cependant ses aspérités déchiraient la peau de mon pauvre corps toujours entièrement nu, les angles aigus de ses saillies inégales brisaient mes membres, et j'étais encore lié des mêmes cordes dont les noirs cruels m'avaient entouré. Aucun mouvement ne m'était permis : tout ce que je pouvais espérer sur ce pinacle isolé, à une si grande hauteur au-dessus de la nature entière, c'était la mort cruelle, par laquelle la faim, l'effroyable faim, viendrait terminer mes

souffrances si multipliées ; mais cette mort devait tarder encore quelque temps à m'atteindre, et je ne sentais que la faveur de ce retard.

Si j'avais été plus près du bord de l'étroite plate-forme, sur laquelle j'étais exilé loin de tous les êtres vivans, j'aurais pu essayer d'apercevoir au loin les habitations des hommes : peut-être un heureux hasard pouvait me faire découvrir quelque Arabe errant dans le Désert ; peut-être il pourrait m'apercevoir lui-même, entendre mes cris, venir à mon secours.

Un désir irrésistible s'empara de toutes mes facultés : faisant un effort violent, contractant à la fois comme un ressort tous les nerfs de mon corps jusqu'alors forcément immobile, je réussis, avec des peines incompréhensibles, à me glisser, en rampant peu à peu, jusqu'au bord d'une des pierres extérieures de la plate-forme. Mes liens avaient résisté à mon effort, mais ils s'étaient un peu détendus : je parvins à avancer assez la tête en dehors pour que ma vue pût se porter au pied même de la pyramide.

Immédiatement au-dessous de moi, étaient deux *fellahs* [1] courbés sur le sable, et y faisant une fouille profonde.

[1] Voyez la note de la page 434 du premier volume

« Ah! m'écriai-je, si l'un d'eux était mon » père!... »

L'un d'eux entendit peut-être ma voix, et releva la tête. C'était mon père en effet. Le reconnaître, désirer d'être auprès de lui fut en moi une seule et même pensée aussi rapide que l'éclair.

En ce moment, soit que mon émotion m'ait fait faire malgré mes liens un mouvement imprudent, soit plutôt que le Génie infernal de ma bague magique, ravi de saisir, pour ainsi dire au vol, ce vœu si fugitif et si peu formulé, en eût abusé pour me pousser définitivement à ma perte, je me sentis irrésistiblement précipité du haut de la pyramide : mon corps, replié sur lui-même par mes liens, et ramassé en forme de boule, roula, en bondissant comme la cascade d'un torrent indomptable, de pierre en pierre, d'assises en assises, jusqu'au bas de l'épouvantable précipice.

Je tombai évanoui, et comme un bloc inanimé, au fond de la fosse même que mon père et son compagnon avaient creusée dans le sable. J'ignore ce qui se passa dans ce moment; j'avais perdu toute connaissance, toute faculté de sentir et de souffrir, dès les premiers élans de ma chute terrible. Il paraît que mon père me re-

connut à son tour avec autant d'effroi que d'étonnement : il me délia, me donna les premiers soins, et me transporta sur-le-champ au Kaire.

Les médecins, entre les mains desquels je fus remis, me jugèrent définitivement mort; mais un savant médecin franc, nommé *Bouloumar*, qui fut alors appelé, crut me trouver encore quelques étincelles de vie, et il parvint à les ranimer.

Tous mes membres auraient dû être mille fois brisés, la manière dont ils étaient; pour ainsi dire, pelotonnés les uns sur les autres, comme un véritable paquet, empêcha leur fracture en faisant porter la commotion fatale sur tous à la fois, et non sur aucun d'eux en particulier : peut-être aussi quelque puissance, qui m'est inconnue, balançant en ce moment décisif, par une protection réelle, ses persécutions précédentes, les avait préservés dans cette mortelle catastrophe. Ma tête, mes bras et mes jambes n'eurent que de fortes contusions; mais ces membres furent presque entièrement dépouillés de leur peau, dont les lambeaux ensanglantés restaient attachés aux pierres saillantes sur lesquelles ils traçaient ma déplorable route.

Du reste j'en fus quitte pour avoir les reins

brisés : tous les efforts de la science médicale ne purent les rétablir dans leur ancien état ; c'est depuis ce temps que je suis devenu bossu, comme vous avez pu vous en convaincre, et je dois à cette difformité d'avoir été distingué ici par le sobriquet d'*Abou-Kâteb*.

Je restai long-temps suspendu entre la vie et la mort : enfin, quand ma santé fut rétablie, quand on m'eut vu, à ma convalescence, condamné à rester toute ma vie contrefait, impuissant pour tout travail, inhabile à toute profession, ma famille crut s'apercevoir que, probablement par suite de quelque lésion des organes internes, j'étais devenu entièrement *fou*, sans qu'on pût espérer de jamais me rendre la raison que j'avais perdue.

Je fus placé en conséquence au *Môristân*, et fort heureusement le temps, ainsi que la tranquillité de la vie que j'y mène, ont diminué le désordre de mes facultés mentales : mes idées ne se troublent plus qu'à de certaines époques. Du reste, la plupart du temps, je me trouve aussi sain d'esprit que le moins fou de vous tous.

Je me suis résigné à mon sort, et, comme les précédens narrateurs, je me trouve heureux dans l'asile tranquille où j'ai bien juré de passer

le reste de ma vie sans former le moindre désir d'en sortir.

J'ai pris également la résolution ferme et inébranlable d'étouffer tout autre désir, et de n'avoir dorénavant jamais aucun recours à *la bague* si fatale, dont mon imprudence et ma sottise m'ont trop long-temps rendu le jouet et la victime.

Cette résolution, je l'ai fidèlement suivie; et certes, si le Génie qui y est renfermé, sans doute, m'a donné plus d'une fois des preuves de sa mauvaise humeur, lorsque je le dérangeais par mes sottes demandes, il peut bien y savourer maintenant, à son gré, toutes les douceurs d'une oisiveté complète. Bien véritablement, il peut se vanter, depuis ma réclusion dans le Môristân, d'être le Génie le moins actif et le moins occupé, parmi tous les Génies sortis du Ginnistân pour s'immiscer aux affaires de ce bas monde.



Suite de l'Histoire d'Abd-êrrahmân êl-Iskanderâny.

La narration de Mourad-le-Bossu nous avait inspiré un intérêt toujours croissant, et les aventures bizarres de sa navigation sur l'océan de la vie humaine avaient avec raison excité notre admiration.

Nous hésitions pourtant à croire ces aventures réelles, et, comme il nous avait avoué en finissant qu'il avait été véritablement fou, et qu'il était encore attaqué d'une démence intermittente, nous n'étions pas éloignés de supposer que toutes les circonstances qu'il prétendait lui être arrivées étaient seulement les visions fantastiques de son cerveau blessé, que sa folie lui présentait comme des événemens véritables.

D'un autre côté, ce qui paraissait confirmer la réalité des faits surnaturels qu'il avait racontés, c'était l'existence incontestable et patente des traces que chacune de ses aventures avait laissées sur son corps.

Il nous présenta son talisman, que chacun de nous examina à son tour, et nous n'y remarquâmes rien de bien extraordinaire; mais nous nous hâtâmes de le lui rendre, tremblant en nous-mêmes que le Génie attaché à cette

amulette magique ne nous prît pour ses nouveaux esclaves, tandis que nous tenions dans notre main la bague mystérieuse.

Mais au moment où *Mourad* remettait cette bague à son doigt, nous entendîmes tout-à-coup un bruit effrayant comme celui d'une cataracte, et une foule furieuse nous entoura.

Le local du Môristân était divisé en plusieurs enceintes séparées : nous habitions l'enceinte des fous paisibles, dont l'aliénation d'esprit était intermittente et sans danger : ceux dont la fureur était à peu près continuelle, et dont la manie, presque toujours en exaspération, faisait redouter des actes nuisibles, étaient retenus dans une portion distincte de l'édifice, qui, malgré sa proximité, n'avait ordinairement avec nous aucune espèce de communication.

Je ne sais comment ces malheureux avaient pu s'échapper clandestinement par quelque issue du lieu où ils étaient emprisonnés ; mais ils étaient parvenus à pénétrer, à notre insu, dans la cour qui nous était réservée.

De l'asile où ils étaient cachés en silence, ils avaient entendu une partie des narrations merveilleuses de *Mourad*, et avaient ainsi appris à connaître la vertu toute-puissante du talisman, pour satisfaire les désirs de ceux qui le

portaient : dès qu'ils avaient vu la bague miraculeuse près de rentrer au doigt de son possesseur, ils s'étaient élancés en tumulte pour la saisir et s'en rendre maîtres.

Mourad défendit long-temps sa fatale propriété ; les fous furieux se groupèrent en masse autour de lui, et s'attachèrent à chacun des membres de son corps, comme un essaim d'abeilles qui arrête son vol sur la branche fleurie d'un arbre odoriférant.

Enfin, voyant que sa bague était sur le point de lui être arrachée, *Mourad* réunit tous ses efforts, et se traîna près d'une grande citerne qui, dans un des coins de la cour, nous fournissait l'eau nécessaire à nos besoins.

Parvenu au bord de la citerne, par un mouvement brusque et imprévu trompant l'avidité de ses spoliateurs, il étendit vivement son bras, et jeta le bijou magique au fond de l'eau dont la citerne était remplie.

Tous les fous s'y précipitèrent à l'instant même, dans l'accès de leur frénésie furibonde, et leur chute insensée les entassa les uns sur les autres sous ces voûtes souterraines.

Ils y auraient tous trouvé, sans doute, une mort certaine et la guérison définitive de leur folie, si nos cris redoublés et le bruit qu'avait

occasioné leur incursion tumultueuse n'eût attiré de prompts secours.

Tous furent retirés à demi-noyés : mais, par l'effet d'une destinée singulière, aucun n'avait perdu la vie.

Un seul, celui qui avait manifesté l'avidité la plus exaspérée, et qui s'était précipité le premier dans la citerne, avait sans doute été blessé grièvement par la chute violente de ses camarades, et étouffé, soit par le poids de leur corps, soit par son plus long séjour sous l'eau ; car on n'avait pu le secourir que le dernier.

On le retira meurtri, brisé, ensanglanté, sans pouls, sans mouvement, sans connaissance, sans respiration, dans l'état d'un véritable cadavre.

Je m'approchai, attiré par une curiosité involontaire, pour jeter sur lui un regard : ce cadavre était celui de mon cousin ; de ce cousin qui, à diverses époques de ma malheureuse vie, s'était montré, malgré mes bontés envers lui, mon ennemi le plus ardent et mon persécuteur le plus acharné [1].

[1] Voyez, dans le premier volume, les pages 136 à 141, et 398 à 401.

La vue du cadavre, qu'un arrêt si imprévu du sort venait de jeter devant moi, comme pour me montrer la rigueur impitoyable avec laquelle il avait voulu venger mes offenses, me glaça tous les sens d'une aussi vive horreur, que si un bourreau eût fait rouler sa tête à mes pieds; le premier sentiment que je retrouvai dans mon cœur fut une douleur profonde mêlée d'une commisération sincère, et je me repentis bien réellement des malédictions et des imprécations multipliées que, dans les premiers temps de ma réclusion, m'avait inspirées contre mon cousin chacun des souvenirs qui retraçaient à mon esprit la mémoire de sa conduite si indigne envers moi.

L'habile médecin franc, *Bouloumar*, se trouvait par hasard au Môristàn en ce moment; il examina avec soin le corps inanimé de mon infortuné cousin, et malgré les signes évidens de mort qui paraissaient lui interdire tout rappel à la vie, il annonça qu'il n'avait pas perdu toute espérance.

En voyant le misérable état où la divinité vengeresse avait réduit mon cousin, j'avais oublié tous les torts multipliés qu'il avait envers moi; je pressai dans mes bras le médecin dont les paroles consolatrices me faisaient luire en-

core quelque espoir de voir arracher à une mort qui paraissait si indubitable, celui dans lequel je ne voyais plus un ennemi irréconciliable, mais un parent issu du même sang que moi, un homme qui avait été l'objet de ma bienfaisance; tant il est vrai que les bienfaits attachent d'une chaîne plus indissoluble celui qui donne que celui qui reçoit.

Les remèdes les plus actifs et les plus efficaces furent employés long-temps sans aucun succès : enfin leur persévérance triompha de tous les obstacles, mon cousin donna quelques signes de vie; la respiration s'était rétablie, et bientôt il ouvrit les yeux.

Je le soutenais dans mes bras, et ses premiers regards tombèrent sur moi; mais il paraît qu'il ne me reconnut pas d'abord, car son premier mouvement, dès qu'il eut repris quelque force, fut aussitôt de me saisir à la gorge et de chercher à m'étrangler.

On me retira de ses mains, et on s'assura de lui, de manière que son approche ne pût être dangereuse; son accès de fureur continuant avec violence, il tenait des discours sans suite et sans aucun sens, sa voix ne faisait entendre que des cris inarticulés, ou des paroles barbares et inintelligibles.

Tout son corps semblait violemment agité par un frisson continuel et par des convulsions intérieures.

Enfin le médecin reconnut que l'accident funeste, qui avait été sur le point de faire périr mon cousin, avait changé la nature de la maladie dont son esprit était affecté; de fou et d'aliéné, il était devenu frénétique et maniaque.

Le médecin s'efforça d'appliquer aussi les remèdes de sa science à cette nouvelle crise de maladie intérieure, dont les suites pouvaient être bien plus dangereuses, pour mon cousin, que les meurtrissures nombreuses dont sa chute dans la citerne, où il avait failli être noyé, avait couvert tous les membres de son corps.

Cependant, grâce aux soins assidus et aux médicamens puissans, les symptômes effrayans de la maladie de mon cousin diminuèrent progressivement; son agitation nerveuse et l'effervescence de son sang se calmant peu à peu, furent remplacées par une grande faiblesse et par une déperdition presque totale de ses forces.

Je n'avais pas cessé de rester auprès de lui, et de lui prodiguer tous les soins nécessaires. Cette assiduité compatissante m'avait valu l'amitié et les égards du médecin : il se plaisait à

converser avec moi, et je profitai de cette complaisance pour lui raconter en détail la suite des événemens dont j'avais été si cruellement la victime.

Il m'avait écouté avec intérêt, et quelques jours après il me dit : « Une des principales » causes de vos malheurs m'a semblé, d'après » votre récit, avoir été votre quatrième femme » nommée *Zaharah* [1]. Ce nom m'a frappé, car » parmi les folles qui habitent une enceinte » particulière du Môristân, et auprès des- » quelles j'ai été appelé pour leur donner mes » soins, une de mes malades porte le même nom : » sa démence n'est pas furieuse comme celle » de votre cousin, sa folie est mélancolique, et » elle a des intermittences qui laissent, pendant » de longs intervalles, à son esprit troublé » toute sa lucidité. J'ai profité de ces momens » pour parler à ma malade, et l'interroger sur » quelques circonstances de sa vie : je n'ai pas » tardé à me convaincre que ma *Zaharah* et la » vôtre n'étaient qu'une seule et même per- » sonne.

» Ainsi votre femme habite comme vous *l'hô- » pital des fous*. Je lui ai appris la similitude » de votre infortune : elle a beaucoup pleuré,

[1] Voyez, premier volume, les pages 325 à 329.

» et m'a témoigné le désir le plus ardent de » vous voir. »

Dès les premières paroles du médecin, j'avais été frappé d'une surprise que je ne pourrais exprimer. Il semblait que la main de la Destinée se fût plue à réunir autour de moi ceux qui m'avaient causé le plus de mal, afin de les frapper devant moi des mêmes coups qu'ils avaient si méchamment appelés sur moi-même ; comme si leurs maux avaient pu guérir les miens, et en être suffisamment la compensation réparatrice!

Mais bientôt l'état de malheur où *Zaharah* était plongée fit succéder à ma surprise les sentimens de compassion et de bienveillance qu'inspire une communauté d'infortune, et je sentis mon cœur touché pour elle de la même indulgence que j'avais déjà éprouvée en faveur de mon malheureux cousin.

Non-seulement je consentis à l'entrevue demandée, mais je ne tardai pas à la solliciter moi-même avec une impatience égale à celle que *Zaharah* avait témoignée. Je désirais surtout vivement de savoir par quels événemens le sort, trop équitable, avait puni sa trahison, et avait pu la conduire à la même prison, dans laquelle gémissait l'infortuné mari

envers lequel elle avait si astucieusement signalé son ingratitude.

L'enceinte dans laquelle étaient retenues les femmes, renfermées comme folles au Môristân, était entièrement isolée et séparée des enceintes réservées aux hommes, avec lesquelles elles n'avaient jamais la moindre communication ; mais il me fut facile de donner toutes les preuves nécessaires pour convaincre que *Zaharah* était réellement ma femme, et, grâce aux démarches du bon médecin franc, j'obtins la permission de parvenir avec lui jusqu'à elle.

Quand je fus entré dans une étroite cellule, qui semblait destinée à servir plutôt de tombeau que de prison, je vis devant moi, accroupie dans un coin sur le sol comme un vil animal, une femme que mes yeux ne purent reconnaître ; ce n'était plus la belle, la charmante *Zaharah*, la *Zaharah* que j'avais tant aimée.

Une contenance sombre et morne, un geste machinal, avait succédé à la vivacité gracieuse et sémillante de ses mouvemens : à peine couverte de haillons infects et en désordre, tout son corps décharné n'offrait que les traces de la souffrance et de la misère ; une maigreur affreuse, une peau jaunâtre et livide, avaient

remplacé les contours potelés et élégans, la peau satinée, l'incarnat rosacé, qui lui avaient autrefois mérité le nom de *Zaharah* (Fleurie); ses yeux autrefois si beaux, si vifs, si agaçans, étaient ternis, sans feu, sans expression, et inondés de larmes abondantes, dont étaient sillonnées les pommettes saillantes de ses joues pâles, jadis brillantes de tous les attraits de la beauté et de la jeunesse; ses lèvres flétries et décolorées n'appelaient plus les baisers de l'amour: elles ne s'ouvraient plus qu'aux soupirs de la douleur et aux gémissemens de la détresse.

Elle voulut parler, sa voix était rauque et cassée; elle voulut se lever, ses jambes affaiblies et tremblantes fléchirent sous elle et purent à peine la soutenir.

Elle se jeta à mes pieds qu'elle mouilla d'un torrent de pleurs. « Mon seigneur et mon maître, s'écria-t-elle en gémissant, pardonnez, » ah! pardonnez à votre esclave! Je suis bien » coupable envers vous: mais je connais la » bonté de votre cœur: cessez de me maudire, » ce sont vos justes malédictions qui ont amené » sur ma tête criminelle la colère céleste et » la plus effroyable de toutes les punitions. »

Je la relevai avec bienveillance, et je l'en-

gageai à reprendre ses sens. Bientôt mes paroles affectueuses calmèrent un peu le trouble dont elle avait été saisie à ma vue, et elle put satisfaire à la demande que je lui fis de me faire connaître par quels étranges coups du sort elle avait été réduite à la triste situation dans laquelle je la voyais.

Elle mit de l'empressement à m'obéir et commença ainsi sa déplorable histoire.



Zaharah, ou la Femme infidèle.

L'époux, que j'ai tant outragé, sentira peut-être son cœur s'ouvrir à la commisération et à la miséricorde, en apprenant les diverses circonstances, indépendantes de ma volonté, qui m'ont irrésistiblement forcée à me rendre coupable envers lui, et qui m'ont fait successivement franchir, presqu'à mon insu, les divers degrés du crime, jusqu'à celui de la plus noire perfidie, de la plus monstrueuse ingratitude.

Lorsque mon père *Abd-él-Rizaq* quitta avec ma mère la ville de *Haleb* [1] sa patrie, et vint habiter le Kaire [2], j'étais encore bien jeune, car je n'avais pas atteint ma troisième année; j'étais encore confiée aux soins de ma nourrice qui nous avait accompagnés. Je n'ai conservé aucun souvenir de ce voyage et des événemens antérieurs; je ne me souviens que des jeux enfantins auxquels chaque jour je me livrais, avec le fils de ma nourrice, mon frère de lait, qui était de mon âge et que j'aimais beaucoup. Son enfance lui permettait l'en-

[1] Voyez la XXXIX[e] note supplémentaire, à la fin du troisième volume.

[2] Voyez ci-dessus, page 308 du premier volume.

trée du harem, et il paraissait de son côté se plaire tellement avec moi, qu'il ne se trouvait heureux que quand il pouvait me couvrir de caresses : ainsi se passa ma première enfance.

Cependant l'âge, qui, suivant la coutume, devait exiler de l'intérieur du harem le compagnon de mes jeux, était arrivé. Dès ce moment, les portes de l'appartement des femmes lui furent fermées. Je m'affligeai de l'éloignement du jeune *Cherrány*, car tel était le nom que lui donnait sa mère, et l'ennui que me causait son absence devint si violent, que ma nourrice se détermina à le faire pénétrer auprès de moi en cachette.

Ces entrevues se renouvelèrent, et devinrent de plus en plus fréquentes, par la faiblesse toujours croissante de ma nourrice pour son fils et pour celle qu'elle avait nourrie de son lait.

Je dois avouer que nos réunions avaient fini par ne plus être entièrement innocentes ; nos sens s'étaient éveillés au milieu de nos ébats puériles, et, avant de connaître toute l'imprudence de ma conduite, je n'étais déjà plus digne d'être offerte à un époux.

Cherrány, que désormais j'appellerai avec raison *mon amant*, ne pouvait, malgré la con-

descendance de sa mère, ma nourrice, pénétrer qu'au moyen de divers déguisemens dans l'asile sacré interdit si sévèrement à son sexe.

Un soir, ma mère le surprit dans mes bras, et le reconnut à l'instant, malgré les habits de femme dont il était revêtu.

Dans sa surprise, ma mère laissa éclater son indignation par des cris, qui attirèrent et ma nourrice et tous les esclaves employés au service de la maison.

On voulut saisir *Cherrâny* et le traîner auprès de mon père; les pleurs et les instances suppliantes de sa mère obtinrent de la mienne que son châtiment se bornerait à une prompte expulsion, accompagnée des plus terribles menaces, s'il osait jamais renouveler l'attentat dont s'était rendue coupable son audace sacrilége.

Depuis ce temps, je n'ai plus revu mon amant, jusqu'à l'époque où vous me demandâtes en mariage [1].

Je m'étais évanouie, en voyant paraître ma mère; quand je repris connaissance, une fièvre ardente s'était allumée dans mon sang, et cette indisposition passagère, attribuée d'abord à mon saisissement, fut suivie d'une longue et dangereuse maladie.

[1] Voyez premier volume, page 309.

Cette maladie était celle qu'on nomme *él-Gedréh* [1] ; je fus long-temps suspendue entre la vie et la mort, et long-temps on craignit que les suites de cette affreuse maladie ne me dépouillassent entièrement du peu d'attraits dont la nature avait orné mon jeune âge. Cependant cette crainte s'évanouit : à ma convalescence, mon visage n'avait perdu aucun de ses attraits, mais aussi mon cœur n'avait rien perdu de son amour.

Ma nourrice ne me quittait pas d'abord ; peu à peu elle s'éloigna quelquefois, et ma santé entièrement rétablie multiplia encore ses absences.

Un jour je lui en fis des reproches et lui en demandai la cause. Elle refusa long-temps de me répondre : enfin elle céda à mes instances, et m'apprit que son fils, mon bien-aimé *Cherrány*, le soir fatal de son expulsion du harem, craignant l'indiscrétion de ma mère et la vengeance de mon père, s'était hâté de se réfugier parmi les gardes du Pacha, au nombre desquels il s'était fait inscrire. Il n'avait cependant aucunement oublié sa *Zaharah*, et les fréquentes absences de ma nourrice avaient eu pour but d'informer chaque jour, au château du

[1] La petite vérole.

Kaire, son fils, des progrès de la santé qui lui avait causé de si vives inquiétudes.

Il s'était informé avec une exactitude minutieuse des moindres détails de ma maladie, et faisait plusieurs fois répéter à sa mère les réponses que sollicitaient ses demandes multipliées.

Il ne pouvait même se résoudre à ajouter foi aux assurances réitérées de ma nourrice qui lui affirmait vainement que ma santé n'avait plus rien à redouter, et que ma beauté, cette beauté qu'il idolâtrait, n'avait reçu aucune atteinte de l'ennemi qui en est ordinairement l'impitoyable fléau.

Ces récits enflammaient encore mon cœur de nouveaux feux pour l'amant vers lequel se dirigeaient toutes mes pensées.

Je m'enivrais moi-même du désir insensé de le revoir, malgré les refus constans de ma nourrice de se prêter à une nouvelle entrevue.

Mais combien la flamme dont je brûlais si éperdument ne fut-elle pas violemment excitée, lorsque je l'entendis une nuit chanter sous mes fenêtres des vers, qui me peignaient les souffrances de son amour et les tourmens que lui causait mon absence!

Il avait pénétré dans notre jardin, au grand

péril de sa vie, et dès-lors je ne crus pouvoir m'acquitter envers lui que par le sacrifice de ma vie toute entière.

Je n'ai pas oublié ses chants; les voici :

L'Absence.

O Zaharah! ces jours d'absence,
Qu'ils sont longs pour mon cœur brûlant!
Le jour me semble un mois, le mois me semble un an,
L'an, un siècle!... Pour tous le temps vole et s'élance,
Il me pèse immobile; et mon impatience
De tous ses vœux hâte son pas trop lent.

Quand les rayons de l'espérance
Brillent, du bonheur sûrs garans;
Le but s'approche au moins, dans ces sentiers errans
Qui loin du terme encor retiennent la constance :
L'espoir soutient, anime, et sa coupe d'avance
Verse en nos cœurs ses philtres enivrans.

Mais si d'aucune récompense
L'attente ne rit à l'amant;
Si le pauvre exilé doit éternellement
Fuir de l'objet chéri la si douce présence;
Ah! pour lui c'est en vain qu'à chaque instant s'avance
Ce temps, dont naît et s'accroît son tourment!

En vain du temps l'abime immense
Engloutit les jours et les ans;
Pour Cherrany leur cours roule sans changemens :
Le passé, c'est regret; le présent, c'est souffrance :
L'avenir, désespoir, si ton indifférence
Est sourde encore à mes gémissemens.

Mes désirs ne connurent plus de bornes, lorsqu'il eut obtenu de sa mère un service, qu'elle ne consentit à lui rendre qu'avec répugnance, et vaincue par ses sollicitations obstinées.

Ce service consistait à remettre entre mes mains une lettre qu'il m'adressait, et dans laquelle, en me faisant les protestations les plus brûlantes de son constant amour, il me suppliait de trouver un moyen de m'offrir à sa vue encore une seule fois, « afin, disait-il, de se » convaincre, par ses propres yeux, de la » conservation heureuse des attraits, dont la » vue l'avait en des temps plus fortunés enivré » des délices les plus ravissantes. »

Plus favorisée du sort que la plupart des jeunes filles de notre pays, j'avais trouvé dans mon jeune amant un maître de lecture, je pus lire sa lettre moi-même et sans intermédiaire; plus heureuse encore, j'avais reçu de lui des leçons d'écriture, je pus répondre moi-même par une lettre à son message.

Je remis cette lettre à ma nourrice, et vous pouvez juger quels furent ma surprise et mon effroi, quand, le lendemain de nos noces, je vis cette même lettre entre vos mains, et que je vous entendis me vanter à moi-même

l'esprit et la sensibilité qui l'avaient dictée. Heureusement vos discours m'apprirent votre erreur, et me rassurèrent assez pour que mon trouble ne fût pas remarqué par vous.

Cette lettre, que vous avez cru vous être adressée, était pour *lui* [1]; j'ignore par quelle trahison elle vous est parvenue : c'est devant *lui* que j'ai laissé tombé mon bouquet de *Tamrhennéh*. *Cherrâny* était en ce moment même auprès de vous, derrière vous; et, tandis que vous, qui m'étiez alors entièrement inconnu, vous vous baissiez pour ramasser le bouquet, signal d'amour, mon *Cherrâny*, pour lequel j'avais entr'ouvert mon voile, avait pu contempler le visage de sa bien-aimée; ses yeux et les miens avaient eu le temps d'échanger de doux regards, dont il paraît, d'après vos paroles, que vous avez saisi le dernier comme vous étant adressé [2].

Je n'appris votre demande en mariage que quand, à l'arrivée même du cortége nuptial, mes parens m'ordonnèrent avec sévérité de me préparer à venir vous trouver dans votre maison. J'obéis, craintive, mais non résignée,

[1] Voyez cette lettre, ci-dessus, page 309 et 310 du premier volume de ces contes.

[2] Voyez pages 310 et 311 du premier volume.

sentant bien tout refus inutile, toute résistance impossible; j'obéis, mais vous ne devez pas vous étonner que, le cœur tout rempli de l'amant dont je croyais alors être éloignée pour toujours, j'aie embrassé avec ardeur le premier espoir de me réunir à lui, quand le moyen s'en est présenté.

Vous savez que ma nourrice m'avait suivie dans votre maison : par son entremise, *Cherrâny* m'avait fait part d'un projet, qu'il avait formé, d'après les conseils de quelques nouveaux amis, avec lesquels il s'était lié dans le corps militaire dont il faisait partie.

Ils devaient s'enfuir ensemble du Kaire, et passer en Syrie, pour un but dont il ne me fit pas alors confidence. J'ai pu savoir depuis que leur dessein était de se livrer au brigandage dans cette dernière contrée. *Cherrâny* me proposait de quitter la maison du mari que je n'aimais pas, pour accompagner dans sa fuite l'amant que j'aimais, et partager dans l'avenir sa fortune, bonne ou mauvaise.

Je fis parvenir mon consentement, et la passion que vous me témoigniez pour la lecture de vos histoires me fit imaginer le moyen que j'ai employé, pour écarter votre surveillance, et vous éloigner de moi pendant les nuits.

Ma ruse obtint le plus heureux succès.

Cependant, j'atteste le Dieu très-haut et très-puissant, j'atteste le Prophète élu de Dieu, j'atteste les anges, les cieux et la terre, j'en fais serment sur ma tête et sur la vôtre, jamais je n'avais pu prévoir que ma supercherie qui me rendait déjà si coupable, pouvait avoir pour vous les suites cruelles, dont vous avez été, contre mon intention, la victime !

J'aurais pu bien facilement, il est vrai, interrompre mon sommeil factice, et faire cesser, par ce seul acte de ma volonté, les mauvais traitemens dont on vous accablait.

Mais le sort en était jeté ; j'étais lancée dans une carrière, où je ne pouvais plus retourner en arrière : en avouant les combinaisons de mon adresse amoureuse, il aurait fallu non-seulement me compromettre, mais compromettre encore ma nourrice, ma complice, qui avait soin chaque nuit de me donner les alimens nécessaires, à l'insu des esclaves que vous aviez chargées de me surveiller.

Il fallait bien plus encore, il fallait renoncer pour toujours à l'espoir de rejoindre mon amant, mon amant si cher, sur le point de quitter l'Égypte, et me fermer pour toujours la porte du paradis des jouissances enivrantes,

vers lesquelles s'élançaient avec tant d'ardeur toutes les facultés de mon ame.

Je persistai, et je profitai même de votre absence forcée, qui favorisait mon complot : pendant que vous étiez emprisonné, je pus quitter sans empêchement votre maison, le soir du jour que *Cherrâny* me fit indiquer pour me rendre avec ma nourrice dans le lieu désigné à notre réunion.

Ma nourrice, trop peu scrupuleuse, m'avait conseillé d'enlever, en partant avec son fils, vos bijoux, vos diamans et ce que nous pourrions emporter de votre or; mais je rejetai avec indignation ces basses suggestions, et j'imposai silence à ses instances réitérées. Condamnée à vous priver d'un des biens qui vous appartenaient, je voulus au moins ne vous enlever que moi-même.

Le rendez-vous était fixé dans le grand cimetière, situé hors des murs de la ville, en sortant par la porte *Bâb él-Nasr* [1]. Un tombeau magnifique surmonté d'un dôme élégant, et que ma nourrice m'assura connaître parfaitement, était le lieu où mon amant devait m'attendre, à minuit, ou dans lequel je devais l'at-

[1] *La porte de la Victoire* ou *du Secours;* l'une des portes septentrionales du Kaire.

tendre moi-même, s'il n'était pas déjà arrivé.

Nous traversâmes rapidement la grande rue de la ville, peu après l'heure du coucher du soleil, couvertes de voiles épais qui nous dérobaient à la vue, mais tremblantes et redoutant de rencontrer dans notre course vagabonde l'Agha, l'Ouâly, ou quelqu'autre garde de police.

Au moment où nous entrions dans le cimetière, nous en vîmes sortir quelques femmes du peuple, qui venaient de répandre leurs prières et les pleurs de leur affection sur la terre qui recouvrait quelques-uns de leurs parens.

En nous voyant nous empresser de pénétrer au milieu des tombes, quand l'heure avancée les forçait de les quitter, elles portèrent sur nous des regards inquiets : plus inquiètes nous-mêmes, nous cherchions à nous avancer de plus en plus, pour nous dérober à tous les yeux. Mais bientôt nous entendîmes derrière nous de grands cris s'élever de ces groupes de femmes, qui s'étaient arrêtées, et auxquelles n'avaient échappé aucuns de nos mouvemens.

« Les Ghoules! s'écriaient leurs voix glapis-
» santes; les Ghoules vont ronger les os de nos
» pères, de nos frères, de nos enfans! ô Mu-

» sulmans, accourez, punissez ces monstres
» infernaux, violateurs de la saînteté des sé-
» pultures! Les Ghoules, les Ghoules! ô Mu-
» sulmans, défendez vos pères, vos amis, vos
» ancêtres de la voracité des Ghoules! »

Heureusement, dans cette partie déserte et éloignée des habitations, les cris de ces femmes fanatiques ne furent entendus que de quelques enfans : ceux-ci, partageant la terreur des femmes, n'osaient pas plus qu'elles nous approcher, et se contentèrent de nous poursuivre de loin à coups de pierre.

La crainte nous avait fait précipiter notre fuite, sans savoir, au milieu des ténèbres qui commençaient à se répandre, de quel côté nous la dirigions. Dans l'obscurité, nous ne pûmes reconnaître le tombeau indiqué pour le rendez-vous, et nous nous réfugiâmes sous une arcade basse et ruinée, reste d'un tombeau ancien à moitié écroulé.

Nous y passâmes une nuit cruelle, car nous partagions nous-mêmes une partie de la terreur de ces femmes; chaque tombe nous semblait le siége d'un fantôme effrayant, et le moindre souffle de vent, la moindre vibration de l'atmosphère, le moindre de ces bruits vagues, imperceptibles et indéfinissables, qui parais-

sent à nos oreilles abusées onduler dans les airs pendant les ténèbres, nous semblait annoncer l'apparition d'une Ghoule affamée; chacune des vapeurs légères, qui voilait momentanément une partie du ciel étoilé, était pour nos yeux fatigués par la crainte et par la veille un spectre épouvantable.

Immobiles, serrées l'une contre l'autre, ma nourrice et moi, nous osions à peine respirer, et ce ne fut que quelques heures après, que nous osâmes à voix basse nous faire part de nos appréhensions mutuelles.

Nous nous rappelions en effet, en ce moment, avec un effroi inexprimable, que la rumeur publique accusait ce cimetière d'être hanté la nuit par les Afrites et les esprits malfaisans. On racontait même dans la ville l'histoire effrayante d'une jeune fille, morte d'amour, enterrée dans le cimetière, et qui était devenue *Ghoule* après sa mort, ainsi que l'amant à qui chaque nuit elle venait prodiguer ses faveurs en sortant de sa sépulture.

Notre frayeur augmenta encore, lorsqu'au point du jour nous entendîmes bien distinctement un bruit de pas qui s'approchaient de nous. Éperdues, nous nous serrâmes plus étroitement l'une contre l'autre; nos têtes, que baignait la

froide sueur de l'épouvante, s'étaient enfoncées sous nos voiles redoublés autour de nous, et craignaient de n'y trouver qu'un impuissant asile.

Une voix se fit entendre.... c'était celle de *Cherrány*.

Il avait été surpris de ne pas nous avoir trouvé au lieu indiqué pour le rendez-vous, et nous avait cherchées pendant toute la nuit : une partie des bruits vagues et incertains, qui avaient retenti à nos oreilles au milieu des ténèbres, et qui nous avaient causé tant de frayeurs, avaient probablement été produits par ses pas, errant sur un terrain inégal, et se heurtant sur les débris des pierres tumulaires.

Au lieu des caresses passionnées et des douces paroles d'amour, que je m'attendais à recevoir de l'amant à qui ma tendresse me faisait faire tant de sacrifices, la première question qu'il nous adressa, fut pour nous demander où était le paquet des riches dépouilles que nous avions dû enlever de votre maison : la réponse que je lui fis parut le mécontenter beaucoup, et je commençai alors seulement à me douter que j'avais donné mon cœur à un homme bien indigne de le posséder.

Cependant nous nous levâmes et nous le sui-

vîmes ; la clarté naissante du jour nous permit bientôt d'apercevoir quatre hommes à cheval et armés, qui semblaient garder un cheval tout harnaché mais sans cavalier, et un chameau portant un double *takhterouán*[1] de voyage.

Cherrány m'apprit que les quatre hommes étaient ses compagnons, que le cheval qu'ils gardaient était le sien, et que le *takhterouán* du chameau était la voiture préparée pour moi et pour ma nourrice.

Dès que nous fûmes entrées dans ces étroites litières, *Cherrány* donna lui-même le signal de la marche : après deux heures environ de chemin dans le désert, nous rejoignîmes une caravane, qu'on me dit être destinée pour la Syrie.

Je fus d'abord surprise des égards qu'on témoigna à *Cherrány* dans la caravane, et plus encore de voir ces marques de déférence prodiguées envers lui, par ceux que je savais n'être que ses compagnons et ses égaux : je ne pus m'empêcher de lui en témoigner mon étonnement.

Il me répondit que ces démonstrations de respect n'étaient que le témoignage de l'autorité que lui avaient déférée parmi eux les quatre complices de sa fuite, comme étant le premier

[1] Voyez, ci-dessus, la note de la page 462 du 1er volume.

chef du complot et l'inventeur, non-seulement de l'entreprise hasardeuse, mais encore de tous les moyens d'exécution qui en avaient assuré le succès.

Ce qui excita ensuite en moi un tout autre sentiment que la surprise, c'est qu'il ne me cacha pas que les cinq chevaux et le chameau qui me portait avaient été dérobés, cette nuit même, et enlevés par violence à des habitans de *Bouláq* [1].

En outre, il me confia encore que, pour écarter tout soupçon de lui et de ses complices, et pour s'attirer la considération de ceux qui composaient la caravane à laquelle nous étions venus nous joindre, il s'était donné, parmi eux, pour un Agha qui, par l'ordre du Pacha et avec l'escorte de ses gardes, allait prendre possession du gouvernement d'une ville de la frontière de Syrie.

La confidence de cette supercherie, et surtout l'aveu odieux qui l'avait précédée, me firent beaucoup réfléchir ; et, à coup sûr, mon estime pour *Cherrány* et la portion d'amour que je sentais encore pour lui, furent loin de

[1] Bourgade voisine du Kaire, et qui en est à la fois le port et le faubourg. C'est à *Bouláq* qu'est maintenant établie l'imprimerie du Vice-Roi.

gagner quelque chose à de telles réflexions.

J'eus le temps de m'y livrer sans distraction dans ma voiture solitaire, car la traversée du désert me parut assez longue.

Je me soumis à la destinée que j'avais eu la folie de m'imposer moi-même; mais je commençai à connaître le repentir.

Notre caravane venait enfin d'arriver au terme de sa route; nous étions aux portes de *Ghazzah*, et, avant de se séparer, nos nombreux compagnons de voyages formèrent un camp provisoire hors de l'enceinte des murs.

Une partie de la caravane nous quitta bientôt, et entra dans la ville : en la parcourant, ces gens y répandirent la nouvelle qu'avec eux était venu un Agha, envoyé du Kaire comme gouverneur d'une des villes de la frontière.

Il se trouva par hasard que, dans ce moment même, la ville de *Ghazzah* attendait chaque jour l'arrivée d'un nouveau gouverneur, qui devait lui être envoyé de Constantinople.

On crut facilement, et sans rien approfondir, que l'Agha de la caravane était ce gouverneur attendu par la ville, et dont la route avait pu, sous l'influence de quelques circonstances probables, se détourner de la voie directe, en passant par l'Égypte et le Kaire : il était même

possible que les ordres souverains lui eussent enjoint ce changement de direction, pour s'acquitter de quelque commission secrète et importante, avant de se rendre à sa destination définitive.

Ce bruit se répandit bientôt parmi tous les habitans; bientôt il obtint d'eux, sans aucun examen, la croyance la plus entière : bientôt encore nous vîmes arriver au camp de la caravane une députation nombreuse et empressée des personnages les plus recommandables de la ville de *Ghazzah*, qui venaient pour présenter leurs hommages à leur nouveau gouverneur et le conduire, au milieu d'un cortége honorifique, à la magnifique maison qui lui avait été préparée.

Cherrány, à mon grand étonnement, ne me sembla aucunement se troubler, et loin d'être déconcerté par ces circonstances fortuites qu'il n'avait pu prévoir, il me parut sur-le-champ déterminé à suivre impudemment cette nouvelle chance de fortune, aussi long-temps et aussi loin que sa destinée voudrait le lui permettre.

Il reçut avec une hauteur bienveillante les notables de la ville, accueillit leurs hommages, leur promit sa protection, leur fit distribuer

des pipes et du café, et sembla mettre de la condescendance à se laisser conduire par eux, en cérémonie, dans son nouveau domicile.

J'étais émerveillée de l'air naturel, de l'aplomb d'effronterie imperturbable avec lequel le faux gouverneur jouait son rôle improvisé, et j'en vins tout naturellement, je l'avoue, presque à conclure que ceux qui jouaient le rôle véritable de grands de la terre, n'avaient peut-être ni plus de talens ni plus de mérite, mais seulement autant de confiance dans la sottise des autres que l'impudent *Cherrâny*.

Nous le suivîmes avec les quatre déserteurs, dont chacun se donna hardiment en entrant dans la ville le titre de *Nayb* [1] ou *Lieutenant du Gouverneur*.

Nous venions de prendre possession de la belle maison que nous devions habiter; le cortége qui nous avait accompagnés ne s'était pas encore séparé, quand une rumeur confuse et des acclamations bruyantes se firent entendre à l'autre extrémité de la ville, du côté du port.

Le véritable *Qaym-maqâm* [2] de Ghazzah

[1] Voyez la X[e] note supplémentaire.

[2] *Gouverneur*, voyez ci-dessus la note de la page 459 du premier volume.

arrivait en droiture de Constantinople, et, en ce moment même, il débarquait avec une suite nombreuse.

A peine cette nouvelle était-elle parvenue jusqu'à nous, que les gens de notre cortége, sans perdre de temps à chercher l'explication de ce qui leur paraissait incompréhensible dans cette double arrivée, se hâtèrent de courir au devant de l'autre *Qaym-maqâm*, laissant aux deux compétiteurs le soin de s'entendre ensemble, selon qu'ils le jugeraient convenable; bien persuadés, au reste, que, quelque chose qui pût arriver, le gouvernement ne resterait pas en vacance, et que le plus grand malheur qui pût les menacer dans cette affaire, c'était de conserver leurs deux *gouverneurs* à la fois.

Leur départ permit à *Cherrâny* et à ses affidés de songer à leur sûreté.

Il en était temps; car le bruit se rapprochait de plus en plus : quelques instans encore, toute retraite devenait impossible, la tête du gouverneur usurpateur ne pouvait alors manquer de tomber aux pieds du gouverneur légitime.

Par une fenêtre grillée de l'appartement où je m'étais retirée avec ma nourrice, je voyais *Cherrâny* et ses compagnons dans la cour intérieure, dont il s'était hâté de fermer solide-

ment les portes en dedans : je les voyais s'agiter, courir çà et là avec inquiétude, parler ensemble, tantôt avec violence, tantôt avec l'abattement du désespoir, sans cependant que l'éloignement pût me permettre d'entendre distinctement et de comprendre leurs paroles. Je jugeai qu'ils tenaient conseil sur les moyens de retraite.

Tout-à-coup leur indécision sembla avoir cessé, et ils me parurent avoir pris définitivement leur parti.

La maison du gouverneur était adjacente à la partie des murs extérieurs de la ville, qui en fermaient l'enceinte du côté de la campagne. C'est de ce côté que les complices arrêtèrent leur plan d'évasion : je vis les quatre faux *Nayhs* escalader cette muraille avec peine, et disparaître bientôt de l'autre côté. *Cherrány* ne les avait pas suivis ; il monta à la chambre que j'occupais avec sa mère, et nous enjoignit de le suivre à l'instant dans son escalade. Cette route nous sembla trop périlleuse, et nous nous refusâmes avec fermeté à accompagner sa retraite hasardeuse. Furieux de notre opiniâtreté qu'il ne put vaincre, et jugeant, au bruit qui se faisait entendre à la porte de la rue, qu'elle ne tarderait pas d'être enfoncée, il se décida enfin

à nous quitter; mais le monstre de cruauté et d'ingratitude se vengea de ma résistance en me frappant à l'instant de plusieurs coups de poignard.

Il disparut : j'étais tombée baignée dans mon sang et évanouie; la frayeur dont cette scène sanglante avait frappé la mère de *Cherrâny* l'avait également privée de l'usage de ses sens. J'ignore ce qui se passa pendant mon long évanouissement : quand je revins à la vie, je me trouvai entourée de femmes compatissantes, qui me prodiguaient tous les secours que mon état avait rendu nécessaires. J'appris d'elles que la porte avait promptement cédé aux efforts de la suite du Gouverneur; en pénétrant dans la maison, où il ne trouva plus les brigands qui s'en étaient emparés, il avait été étonné de rencontrer les corps de deux femmes, l'une évanouie, l'autre qui paraissait avoir été assassinée à l'instant même; et il avait sur-le-champ ordonné qu'on nous administrât les soins les plus empressés.

Elles ajoutèrent que, sans doute, nous étions des infortunées qui avaient été enlevées et faites esclaves par les gens du faux Aghâ, dans quelques-unes des excursions de leur brigandage.

Je ne pouvais répondre ; ma nourrice, qui avait déjà entièrement repris ses sens, jugeant combien aurait été dangereux pour nous tout soupçon d'affinité avec *le brigand*, fabriqua sur-le-champ, à mon grand étonnement, une histoire assez vraisemblable, qu'elle débita avec une effronterie digne de *Cherrány*, et qui m'aurait persuadée moi-même, si la vérité ne m'avait pas été parfaitement connue.

Suivant son récit, elle était ma mère ; nous étions venues du Kaire en Syrie, et nous étions tombées, dans la traversée du désert, entre les mains des brigands, qui nous avaient forcées par la violence de les suivre : elle termina sa narration bien circonstanciée par de ferventes actions de grâces à Dieu et à son Prophète, dont la main tutélaire avait conduit l'Aghâ dans son gouvernement tout exprès pour nous retirer d'esclavage.

L'histoire mensongère fut sur-le-champ rapportée au Gouverneur ; elle l'intéressa. Le lendemain, il vint nous voir, et ma nourrice lui répéta. avec autant d'aplomb et d'un ton aussi imperturbable, le récit qu'elle avait fait la veille.

L'Aghâ était un vieillard respectable, non-seulement par son grand âge, mais encore par

sa bonté et par toutes les vertus dont il était doué : il fut touché de notre sort, et il nous assura qu'aussitôt que ma santé serait rétablie, il nous ferait reconduire au Kaire avec une escorte suffisante pour assurer notre sûreté pendant la traversée du Désert. Ma prétendue mère se jeta aux pieds de notre bienfaiteur : baisant ses mains et le pan de sa robe, elle appela sur lui toutes les bénédictions du Ciel.

Il la releva bientôt, et lui déclara qu'en attendant mon rétablissement il avait résolu de me traiter comme sa propre fille.

Sa fille, en effet, était une de celles qui avaient eu pour moi les soins les plus tendres ; nous étions du même âge, et nous eûmes bientôt lié ensemble l'amitié la plus intime.

Elle m'apprit que son père était veuf depuis plusieurs années, qu'il avait renoncé aux plaisirs du harem, et que, concentrant tous ses sentimens sur sa fille chérie, il n'en était pas moins empressé à exercer sur tous les malheureux la noble bienfaisance dont il venait de nous donner des marques si éclatantes.

Mes blessures ne tardèrent pas à se guérir, et en quelques semaines elles furent cicatrisées. Un soir, pendant ma convalescence, je respi-

rais l'air [1] dans un petit pavillon au fond du jardin : j'étais seule, un bruit soudain vint me tirer de la rêverie dans laquelle j'étais plongée. Je levai les yeux : *Cherrâny*, mon assassin, était devant moi.

Son air était aussi audacieux que s'il n'avait rien eu à se reprocher à mon égard : j'allais parler.... L'appel du secours déjà s'échappait de mes lèvres....

« Pas un mot ! me dit-il avec impudence, je » ne suis pas venu ici pour écouter des repro- » ches, encore moins pour apporter ma tête à » l'Aghâ. Ainsi, silence ! Ce qui est fait est fait; » n'en parlons plus : écoute, *Zaharah*, écoute » attentivement ce que je vais t'ordonner. Je » suis resté caché aux environs de la ville avec » mes quatre hommes; nous avons voulu laisser » le temps d'oublier notre première affaire : » on ne pense plus à nous; mais nous, nous » n'avons pas oublié la riche proie dont nous » avons été un instant les maîtres; cette proie » sera même rendue plus riche encore par les » richesses et les effets précieux que cet Aghâ » maudit a apportés de Constantinople. Nous » sommes revenus; mes compagnons sont ca-

[1] Voyez ci-dessus la note de la page 451 du premier volume.

» chés derrière ce mur que je viens d'esca-
» lader : je vais les rejoindre ; mais nous ren-
» trerons ici cette nuit. Tu nous aideras dans
» notre expédition : tu mêleras dans les ali-
» mens de la famille ce poison que je vais te
» remettre ; son effet sera prompt : deux heu-
» res après l'avoir versé, tu mettras le feu à la
» maison : ce sera pour nous le signal d'agir :
» le désordre qui résultera de l'incendie facili-
» tera notre pillage et notre évasion ; car cette
» fois je t'emmène avec moi. Avertis ma mère,
» et soyez toutes deux prêtes à me suivre. »

Je frémis d'horreur à l'épouvantable propo-
sition de préparer moi-même le désastre et la
mort de mon bienfaiteur et de sa famille : ne
pouvant contenir ma juste indignation, je pous-
sai un cri d'effroi. Un coup violent étouffa ma
voix et me renversa par terre, les cicatrices de
mes blessures à peine fermées se rouvrirent,
et quand on accourut à mes cris répétés, l'in-
digne *Cherrâny* s'était déjà évadé.

Je n'osai parler de sa fatale entrevue, que
je cachai même à sa mère ; mais une fièvre vio-
lente s'empara de moi, et me mit pendant
plusieurs jours en danger.

Le quatrième jour, je me sentais un peu
mieux ; un bruit soudain, que nous entendîmes

dans le rue, appela ma nourrice et moi au treillage d'une des fenêtres donnant sur la place publique : nous vîmes une grande foule de peuple, poussant des cris et accablant de malédictions cinq malheureux, liés étroitement, et que les bourreaux entraînaient au milieu de la place : nous reconnûmes *Cherrâny* et ses complices, et au même instant les cinq têtes roulèrent sur la terre ensanglantée. La mère de *Cherrâny* éprouva un saisissement qui la priva subitement de la vie, et moi je devins aussitôt entièrement folle.

Il paraît que tous les soins qu'on prit, pour guérir ma raison, furent inutiles; l'Aghâ se détermina alors à m'envoyer au Môristân du Kaire. Ma folie résista long-temps aux remèdes; enfin les soins de ce médecin franc sont parvenus depuis quelque temps à en diminuer les cruels accès, et à me rendre des intervalles de raison. Je bénis le Ciel, qui m'a si justement punie, d'avoir permis que ma démence eût des intermittences, puisque c'est à ces intervalles lucides que je dois d'avoir senti toute l'énormité de mes fautes, d'avoir pu vous en faire le récit, et d'obtenir enfin de votre générosité un pardon dont je me reconnais véritablement bien indigne.

Suite de l'Histoire d'Abd-êrrahmân.

Je répétai à la malheureuse *Zaharah* que je lui accordais, du fond du cœur, un entier pardon, et que je révoquais toutes les malédictions que j'avais appelées sur sa tête, lorsque, ignorant les circonstances qui l'avaient rendue criminelle envers moi, j'avais dû la croire coupable d'une perfidie préméditée.

Le médecin *Bouloumar* avait écouté avec attention le récit qui venait de nous être fait. « Je crois, me dit-il, connaître très-particu-
» lièrement les Ghoules qui ont tant effrayé le
» Kaire à l'époque que vient de nous rappeler
» *Zaharah*. La morte est maintenant aussi vi-
» vante que vous et moi : le *Ghoul* et la *Ghoule*
» ont fait, comme vous, un assez long séjour
» au Môristân ; ils en sont sortis par mes soins,
» et maintenant, mariés ensemble, ils coulent
» les jours les plus heureux. »

Je témoignai au médecin mon désir de connaître cette histoire si étrange et si merveilleuse.

« L'époux, me répondit-il, vous la racon-
» tera lui-même quand vous le voudrez : il
» vient tous les vendredis au Môristân, pour y

» répandre ses aumônes parmi les anciens com-
» pagnons de son infortune : je lui ferai part
» de votre désir, et je ne doute pas de son
» consentement à vous raconter ses aventures ;
» elles vous intéresseront plus dans sa bouche
» que dans la mienne. »

En effet, le vendredi suivant, le jeune homme, amené par le médecin franc *Bouloumar*, vint auprès de moi : il me salua avec politesse, me témoigna de la bienveillance, et prit la parole en ces termes :

« J'ai appris que vous désiriez entendre de
» moi le récit de mes étranges amours, et des
» aventures extraordinaires qui m'ont con-
» duit, par des voies si bizarres, à la félicité
» dont je jouis maintenant.

» Si j'ai été contraint par ma destinée de
» passer à travers de bien dures épreuves, j'en
» suis bien dédommagé à présent par le bon-
» heur auquel m'a conduit la route de l'infor-
» tune. »



Ouerdéh et Megnoun, ou les Amans après la mort.

Je suis né au Kaire, mon nom est *Tâleb él-Mesry;* mais je suis plus connu sous le surnom *d'él-Megnoun* (le fou, l'insensé), que m'ont attiré les vicissitudes malheureuses de ma vie.

Mon père, *Abd él-Wahab*, est un des principaux négocians du Kaire, et son commerce consiste particulièrement dans les riches cargaisons de café qu'il tire de *Geddah*, dans *l'Yemen*. Nous habitons le quartier de *Bâb él-Fotouh* (la Porte de la conquête), non loin de la mosquée antique nommée *Gâmè él-Hâkem*.

Un de mes oncles, *Hassan Tcheleby él-Geddaouy*, associé de mon père, habitait *Geddah* avec sa famille, composée d'une femme et d'une fille unique; il surveillait, dans cette ville, les expéditions qu'il adressait à mon père.

Sa femme mourut; le séjour de *Geddah* lui devint insupportable, et nous le vîmes arriver au Kaire avec sa fille chérie, ma cousine *Ouerdéh* (Rose).

Mon père, qui aimait beaucoup son frère, le décida facilement à rester avec nous en famille, et à habiter un des vastes corps de logis dont se composait notre maison.

On disait généralement, et depuis j'ai pu me convaincre combien c'était avec raison, que ma cousine était réellement aussi séduisante que la charmante fleur dont elle portait le nom : quatorze ans étaient au plus son âge, et à cette époque de la vie la nature développe tous les trésors de beauté dont elle se plaît à orner le sexe qu'elle favorise.

J'avais senti un désir insurmontable de voir ma cousine : j'y étais parvenu à son insu et sans être soupçonné par personne. La voir, l'aimer de l'amour le plus ardent fut pour moi la même chose.

Oh! combien sa beauté incomparable était au-dessus de ce qu'on m'en avait dépeint, au-dessus même de tout ce que mon imagination enthousiaste avait pu se figurer dans ses rêves de plus parfait et de plus séduisant!

Son souffle est un parfum, et sa joue une rose,
Ses dents de perles un collier,
Et le corail de sa lèvre mi-close,
Une coupe enivrante appelant le baiser:

Sa taille a d'un rameau l'élégante souplesse,
Puis doucement se gonfle en gracieux contours;
Tels ces mobiles monts qu'ondule avec mollesse
Des vents, dans le Sahrâ, le capricieux cours.

Ses noirs cheveux des nuits semblent l'obscur nuage,
Où brille avec splendeur l'astre de son visage;

De son tendre regard quand le rayon séduit,
Ses yeux sont un soleil dont l'éclat éblouit.

Du zéphir la caresse à ses mains rend hommage;
Pour lui plaire l'oiseau module son concert;
Sous ses pas la fleur naît, pour orner son passage :
Elle eût en paradis changé l'affreux Désert.

Le paradis, il est dans son charmant sourire!...
Qui ne l'a jamais vue ignore les amours;
Qui l'a vue une fois est en proie au délire,
Il l'aime et l'aimera toujours.

Je n'avais pu apercevoir que d'un peu loin, et un seul instant, ma ravissante cousine : avec quelle ardeur je désirais pouvoir fixer mes regards sur elle, de plus près et plus longtemps. Si un seul coup-d'œil jeté rapidement et d'une manière furtive avait suffi pour allumer dans mon cœur une si vive flamme, quelle ne devrait pas être la violence de l'incendie, si, parvenant à lui faire connaître ma passion brûlante, j'en obtenais le doux retour d'une tendresse réciproque; si elle m'accordait la permission d'avoir avec elle quelques entretiens secrets, en attendant l'époque, peu éloignée encore, à laquelle mon âge me permettrait de déclarer à mon père que je la choisissais pour épouse!

Une nuit, je m'introduisis dans l'enceinte des jardins qui faisait partie de sa demeure, et,

sous les fenêtres du pavillon dans lequel elle reposait, je chantai les vers suivans, m'efforçant d'y peindre toute l'ardeur de mon amour pour elle.

« Vierge naïve, que mes chants,
» En s'élevant vers toi, caressent ton oreille!
» Les zéphyrs de la nuit te portent mes accens :
» Que du plus tendre des amans
» La voix plaintive te réveille!

» Rose est ton nom : de tes appas naissans
» Brille la fleur à la *rose* pareille :
» Moi je suis l'oiseau du printemps
» Qui pour la *rose* chante et veille :
» Heureux si j'obtiens d'elle un regard que j'attends.

» Mais tes charmes si ravissans
» Font pâlir la *rose* vermeille :
» L'amour du rossignol ne dure qu'un printemps,
» Pendant de longs mois il sommeille :
» Mes feux sont sans repos et nuit et jour brûlans.

» Aux doux transports que l'amour te conseille
» Laisse obéir tes jeunes sens :
» Qu'en ton sein le désir s'éveille,
» Viens avec une ivresse à la mienne pareille,
» L'un sur l'autre presser nos deux cœurs innocens. »

J'avais chanté à demi-voix sans que le moindre bruit eût interrompu le profond silence de la nuit; croyant n'avoir pas été entendu, j'allais recommencer encore à répéter d'un ton un peu plus haut :

« Vierge naïve, entends mes chants!.. »

J'entendis une douce voix murmurer mon nom presque auprès de mon oreille : cette voix était celle de ma cousine, de ma bien-aimée *Ouerdéh*. Elle avait reconnu la mienne, et s'était hâtée de descendre à la fenêtre d'une salle basse, à travers le grillage de laquelle nous pouvions du moins nous voir et nous parler.

Quel délicieux entretien j'eus cette nuit avec elle ! Elle m'avoua que ma vue l'avait frappée à son arrivée dans notre maison, et que déjà alors elle avait senti son cœur battre d'une émotion qui m'en rendait le maître.

Nos entretiens ne purent cependant être que fort rares et fort courts ; mais notre attente pénible s'adoucissait de plus en plus par l'espérance d'un bonheur prochain.

Enfin, j'atteignis l'âge auquel il pouvait m'être permis de demander à mon père une épouse. Je lui déclarai que jamais aucune autre que ma cousine *Ouerdéh* ne posséderait ma tendresse.

Cette alliance plut à mon père : elle resserrait les liens de sa famille, et satisfaisait sa tendre amitié pour son frère, dont le sang s'unissait ainsi au sien : il alla en conséquence trouver son frère pour lui présenter ma demande.

Hassan-Tcheleby accueillit d'abord cette proposition avec bienveillance ; mais lorsque

mon père, dans l'explosion de sa joie, eut dit que cette union était d'autant plus assortie, que, sa nièce *Ouerdéh* et moi, nous avions un égal mérite, et que nous étions deux joyaux de même valeur, l'amour-propre paternel de mon oncle fut blessé de cette comparaison.

« Certes, dit-il, vous vous trompez étran-
» gement, mon frère, dans vos appréciations;
» qu'est votre fils *Tâleb*, dont on ne connaît
» encore ni les talens ni le caractère, auprès
» de ma fille *Ouerdéh*, brillante d'attraits et
» riche de tous les trésors dont l'a comblé la
» nature? *Ouerdéh* est une beauté digne d'un
» prince, et elle mérite de recevoir la dot d'un
» prince.

» Combien, ajouta-t-il, offrez-vous pour sa
» dot? »

Les offres de mon père, étonné du ton singulier qu'avait pris son frère, furent libérales, sans être prodigues. « Y pensez-vous! s'écria
» mon oncle, s'emportant tout-à-coup; sachez
» que je ne donnerais pas ma fille *Ouerdéh* à
» votre *Tâleb* pour le double, pour le quadru-
» ple de la somme que vous m'offrez. »

Mon père répondit peut-être un peu vivement à ces paroles offensantes; alors mon oncle devint furieux. « Je jure, s'écria-t-il, par

» Dieu même, *Ou-Allah*, *B-Illah*, *T-Illah!* Je
» jure que jamais ma fille n'épousera votre fils,
» tant qu'elle et moi nous serons tous les deux
» vivans! »

Emporté par sa colère, mon oncle quitta mon père, pour donner les ordres nécessaires à une séparation immédiate et à un changement de domicile, déclarant qu'il ne pouvait plus habiter entre les mêmes murs que son frère. Mais la destinée ne lui laissa pas le temps de réaliser son dessein.

Mon père, à qui j'avais tout avoué, avait à son tour fait à son frère la confidence de mes visites clandestines auprès de *Ouerdéh*, et de notre amour mutuel. *Hassan-Tcheleby* n'eut pas plus tôt quitté mon père, qu'il courut faire à sa fille les plus véhémens reproches.

En but à cet orage de la colère paternelle, la faible et tendre enfant ne put articuler une parole, et n'opposa d'autres défenses qu'un torrent de larmes.

Le Dieu tout-puissant, bienfaisant formateur de tous les êtres, n'a, dans ce vaste univers, voulu déshériter aucune de ses créatures : l'être le plus faible, l'animal le plus vil a eu sa part dans la distribution de ses dons, a reçu de sa bonté prévoyante des moyens de

défense et de conservation. Si le Créateur a accordé à l'homme la vigueur corporelle, la noblesse de l'ame, la force du courage; au lion, l'impétuosité irrésistible de l'attaque; il a doué le chien de la course rapide et de la sagacité de l'instinct[1] : la femme a eu pour apanage la beauté qui attire, les grâces qui enchaînent, les caresses qui séduisent, et les pleurs qui désarment.

Mais les larmes de ma charmante cousine furent sans pouvoir sur le courroux exaspéré de mon oncle : s'irritant même des pleurs et des tendres gémissemens de sa douce victime, il lui défendit, avec des imprécations et des menaces terribles, de jamais penser à la possibilité d'une union avec moi.

Foudroyée par ce revers auquel son amour était si loin de s'attendre; écrasée par la tempête soudaine qui renversait de fond en comble l'édifice de bonheur qu'avaient élevé nos espérances, la malheureuse *Ouerdéh* tomba évanouie aux pieds de son père. Elle ne reprit ses sens que pour être en proie aux accès les plus violens d'une fièvre mortelle. Les médecins furent en vain appelés; ils déclarèrent d'un com-

[1] Voyez la LXIX[e] note supplémentaire à la fin du troisième volume.

mun accord qu'ils désespéraient de pouvoir la sauver

Tandis qu'elle était réduite à ce fatal état, moi-même j'étais dangereusement malade, et la nouvelle du refus cruel de mon oncle avait occasioné en moi une crise non moins terrible; cependant la vigueur de mon âge combattait l'invasion du mal qui semblait attaquer toutes mes forces vitales.

Plus faible que moi, l'infortunée *Ouerdéh* succomba le quatrième jour, et les hurlemens funèbres [1] des femmes qui rendaient les derniers devoirs à son corps privé de vie, m'annoncèrent la perte irréparable que je venais de faire : mon père lui-même vint m'en instruire, espérant que ma maladie, causée par le désir de posséder *Ouerdéh*, pourrait être guérie par la connaissance de l'impossibilité désormais certaine de cette possession si désirée.

Mon désespoir ne s'exhala pas par des cris et des gémissemens. J'étais morne et silencieux, quoique mon cœur fût déchiré de tortures inexprimables : j'entendais de ma chambre les apprêts funéraires; de ma chambre je voyais, dans le grand cimetière voisin, les

[1] Voyez ci-dessus, dans le premier volume, la note de la page 439.

tombeaux de notre famille, dont la coupole sinistre allait être le dernier asile de celle que j'aurais voulu rendre si heureuse, et qu'un malheur inouï enlevait à la vie et à mon amour.

Mille idées sombres et désespérées fermentaient dans mon ame égarée : soudain une pensée, une seule pensée fixe, domina toutes les autres, et l'espoir d'exécuter ce projet insensé sembla m'avoir rendu toutes mes forces.

Ouerdéh venait d'être transportée à la sépulture commune de notre famille : le soir même je feignis un assoupissement insurmontable, et ce nouveau symptôme parut à mon père un premier pas vers ma guérison ; car depuis ma maladie une insomnie continuelle avait chassé le sommeil de mes paupières.

On s'éloigna pour que le moindre bruit ne pût troubler mon repos simulé.

Mais, lorsque je me vis seul, profitant des ombres de la nuit, je descendis dans le jardin sans être vu, et, sortant par une des brèches de la muraille, je fus bientôt arrivé au tombeau qui renfermait ma chère *Ouerdéh*, résolu de la revoir encore une fois, et de déposer un dernier baiser, un baiser d'éternel adieu sur sa dépouille glacée.

Hors de moi-même, j'eus bientôt soulevé la



XVI. — OUERDÉH.



. . . . . . Je pressai d'un baiser pudique et religieux ces lèvres froides et décolorées.

pesante dalle, arraché le cercueil du sein de la terre, déchiré le linceul funèbre : puis, baignant de mes larmes les restes chéris que la terre allait dévorer, je pressai d'un baiser pudique et religieux ces lèvres froides et décolorées qui ne devaient jamais plus me faire entendre des paroles de tendresse.

A peine eus-je déposé sur le glacial cadavre cette dernière offrande d'un cœur désespéré, qu'épouvanté moi-même de mon action sacrilége, ma tête s'égara, mon cerveau me sembla se heurter, par un choc violent, contre sa voûte osseuse, et je pris la fuite sans rétablir en leur premier état les linceuls, le cercueil et la dalle funéraire.

Je ne m'arrêtai que dans ma chambre, où je tombai sans mouvement et sans connaissance : on me trouva quelques heures après plus glacé moi-même que le cadavre de celle dont j'avais osé violer la sépulture. Bientôt des convulsions effrayantes tordirent tous mes membres, et semblaient briser en moi tous les ressorts de la vie : les médecins furent persuadés que le terme de mon existence était sur le point d'arriver, et que je me débattais entre les bras terribles de l'ange de la mort.

Mais le jour qui suivit cette nuit si mémo-

rable pour moi, fut pour tout ce quartier de la ville un jour de détresse et d'épouvante.

Les femmes et les parens, qui vinrent, suivant l'usage, pour faire des prières auprès de la sépulture de l'infortunée *Ouerdéh*, trouvèrent le tombeau ouvert, le cercueil brisé : le corps était disparu. A l'instant chacun s'enfuit épouvanté, s'écriant que des *Ghoules* immondes sont venues cette nuit même violer le sépulcre et dévorer le cadavre. La terreur se répandit : dès ce moment nul n'osa approcher le redoutable cimetière, regardé comme devenu le domaine des *Ghoules* dévastatrices et des esprits malfaisans.

Pendant que le dehors de notre maison était ainsi en proie à l'épouvante, l'intérieur retentissait des cris et des lamentations. A mes convulsions frénétiques avait succédé une telle prostration de forces, que le dernier souffle de ma misérable vie semblait devoir s'éteindre en quelques instans. Cet état dura deux jours entiers : n'ayant plus aucun espoir, les médecins n'hésitèrent plus à m'administrer un puissant confortatif, dont l'action eût été dangereuse pour un homme bien portant. L'effet m'en fut salutaire : je pus prendre ensuite d'autres potions, qui me procurèrent un sommeil doux et

sans agitation : les médecins recommandèrent de protéger ce sommeil bienfaisant par une tranquillité absolue, et je fus encore laissé seul dans une obscurité complète.

Mon sommeil se prolongea : les rêveries sombres et oppressives qui m'avaient tourmenté jusqu'alors cédèrent l'empire de mon imagination assoupie à des tableaux doux et rians ; des songes voluptueux me transportaient dans les jardins délicieux du paradis fortuné promis aux vrais croyans ; j'étais entouré des Houris ravissantes [1], qui toutes ressemblaient à *Ouerdéh* et paraissaient multiplier autour de moi son image chérie....

Je m'éveillai au sein des ténèbres ; je n'étais pas seul, des bras caressans m'enlaçaient de leurs tendres étreintes, des lèvres tremblantes avaient effleuré mon front, et chacun de mes yeux avait reçu un baiser.

Une douce voix murmurait à mon oreille : « Ne crains rien, ô mon *Tâleb :* c'est ta *Ouer-*
» *déh*, ta *Ouerdéh* chérie, qui est auprès de
» toi !

» Écoute, ajouta-t-elle, tu ne sais pas : je
» suis morte, je suis devenue *Ghoule ;* meurs
» aussi ! Tu deviendras aussi *Ghoule* comme

[1] Voyez la XXIX[e] note supplémentaire.

» moi, et persone ne pourra plus nous sé-
» parer. »

Immobile, stupéfait, je cherchais à rassembler mes idées, et je me croyais encore le jouet d'un vain songe : cependant peu d'instans me suffirent pour me convaincre que j'étais bien réellement éveillé, et que la présence de *Ouerdéh* auprès de moi n'était point une illusion mensongère de mon imagination.

Je l'interrogeai sur ce retour incompréhensible à la vie : je multipliai mes questions.

« Oh! me disait-elle, crois-moi, cher ami,
» je suis bien morte, je suis *Ghoule* maintenant;
» mais c'est bien à tort qu'on croit les *Ghoules*
» cruelles et malfaisantes. Je t'assure qu'on se
» trompe, et qu'on les calomnie : je puis en
» juger par moi-même maintenant. On les ac-
» cuse aussi de dévorer les cadavres et d'en
» faire leur seule nourriture : bien certaine-
» ment, depuis que je suis *Ghoule*, je n'ai senti
» aucune tentation de ce repas infernal. Les
» nuits j'erre dans les jardins voisins du cime-
» tière, j'y mange quelques fruits; le jour je
» me cache au fond de mon tombeau, et j'y
» dors tranquillement. »

J'essayai en vain de persuader *Ouerdéh* qu'elle était, non pas *Ghoule*, mais réellement

vivante : j'employai inutilement tous les raisonnemens que mon esprit put me fournir ; quoique cependant ce même esprit ne pût aucunement comprendre comment cette même *Ouerdéh*, que je ne pouvais douter d'avoir vue morte, ensevelie, inhumée, pouvait être en même temps en possession de toutes les facultés de la vie.

Long-temps avant que l'aurore commençât à éclairer le ciel d'une demi-lueur, elle voulut retourner à son tombeau : je ne pus obtenir la permission de l'y accompagner, et elle me défendit expressément de jamais oser y pénétrer.

Le lendemain ma santé parut avoir éprouvé une révolution si favorable, que les médecins, étonnés d'un si prompt changement, me déclarèrent en convalescence.

Je reçus encore plus d'une visite nocturne ; *Ouerdéh* était toujours aussi tendre, mais non moins chaste et innocente ; ses caresses étaient pures, et moi j'étais trop heureux de la serrer sur mon sein, de l'entendre me parler de sa tendresse, pour avoir jamais conçu la pensée d'obtenir plus qu'elle ne m'accordait, et je me bornais au plaisir de nos entretiens.

Une fois j'avais encore voulu lui prouver

qu'elle n'était point une *Ghoule*, comme elle le croyait; la tendre colombe s'était irritée de mon obstination, et m'avait menacé de ne plus revenir me voir : j'avais dès-lors entièrement renoncé à tout dessein d'argumenter encore contre elle.

Cependant le bruit de la prise de possession du cimetière de *Bâb-én-Nasr* s'était propagé dans toute la ville du Kaire : *Ouerdéh* avait été aperçue couverte de son linceul, soit en errant dans les jardins, pour y prendre sa nourriture accoutumée, soit dans le cimetière même, soit dans le trajet entre le cimetière et la brèche du jardin par laquelle elle parvenait jusqu'à moi.

L'*Oualy* [1] fut averti; l'Aghâ chargé de la police de la ville envoya des soldats observer les lieux secrètement pendant la nuit.

Ma pauvre *Ouerdéh* se rendait une nuit auprès de moi, lorsqu'elle fut saisie par un détachement et conduite devant l'*Oualy*, qui la renvoya devant le *Qâdy* suprême [2].

Bientôt la renommée annonça dans toute la ville qu'une des *Ghoules* du cimetière avait été prise, et mille contes non moins merveilleux qu'absurdes furent à l'instant même inventés,

[1] Voyez la Xe note supplémentaire.

[2] Voyez la LXXXIXe note supplémentaire.

colportés et accrus par la crédulité publique. On parlait d'assembler les *mollahs*, les *îmâms*, les *cheykhs êl-islâm* [1], tous les corps civils et religieux, pour décider du supplice de cette ennemie de Dieu et des hommes.

Le Qâdy qui avait été envoyé au Kaire était heureusement un vieillard expérimenté, instruit, humain et peu disposé à se laisser influencer par les préjugés de la multitude : il examina lui-même la prétendue *Ghoule*, et envoya chercher des médecins habiles.

Ceux-ci reconnurent et déclarèrent hautement que *Ouerdéh* était seulement folle, mais que sa démence n'était ni dangereuse ni incurable. Le Qâdy ordonna qu'elle serait conduite au Môristân.

A peine quelques jours s'étaient passés depuis cette réclusion à l'*Hôpital des fous*, que je m'y vis enfermé moi-même.

Inquiet de n'avoir pas revu depuis quelques nuits l'ange consolateur dont les visites venaient adoucir les ennuis de ma couche solitaire, en proie à un involontaire chagrin, à mille craintes vagues; ne pouvant modérer ma sollicitude et mes alarmes, j'avais enfin pris le

[1] Voyez ci-dessus, dans le premier volume, les notes des pages 465 et 473.

parti d'aller une nuit au tombeau de *Ouerdéh*, malgré la défense expresse qu'elle m'en avait faite : je ne l'y trouvai pas.

J'y retournai une seconde nuit, puis une troisième, *Ouerdéh* ne reparaissant plus. Alors, frappé dans toutes mes facultés mentales par ce dernier malheur, plus accablant que tous les autres, je devins réellement fou, et même fou furieux : je parcourus le cimetière, les jardins, les ruines diverses, appelant *Ouerdéh* à grands cris, et poussant dans mon délire frénétique des hurlemens semblables à ceux des animaux féroces du Désert.

Je fus bientôt arrêté par les mêmes soldats qui avaient saisi *Ouerdéh*, et qui surveillaient chaque nuit les environs du cimetière. Conduit devant le Qâdy, reconnu fou maniaque et dangereux par les médecins, je fus enchaîné et jeté, par son ordre, dans une des cellules obscures du Môristân.

J'y restai pendant de longues années, mort à la société humaine, mort à la raison ; ignorant que ma chère *Ouerdéh*, l'ame de ma vie, était si près de moi, et qu'habitans du même séjour, nous n'étions séparés l'un de l'autre que par quelques cours et quelques murailles.

Notre délivrance et notre réunion inespérée

eurent pour cause des événemens également imprévus.

J'étais souvent en proie à des accès de fureur tellement violens, que j'étais l'objet d'une surveillance particulière et des précautions les plus rigoureuses : je n'étais pas habituellement enchaîné, mais la porte de mon cachot était presque toujours exactement fermée. Dans les premières époques, les attaques périodiques de ces accès arrivaient comme régies par les lois d'une influence maligne et occulte, et sans qu'aucune cause extérieure parût décider l'invasion ou la cessation de ces crises intermittentes. Dès qu'on s'apercevait de l'approche d'un de ces accès, souvent terribles, et toujours dangereux pour ceux qui se trouvaient exposés à mes violences, on avait soin de me remettre mes chaînes. Lorsque l'accès terminé avait entièrement abattu mes forces, que mes efforts frénétiques épuisaient en convulsions et en élans impuissans, on me rendait un peu de liberté, et mes chaînes m'étaient ôtées.

Un jour, mon gardien avait prévu que le retour d'un de ces paroxismes n'était pas éloigné; il avait ouvert mon cachot, et s'occupait à me charger de fers, suivant son habitude dans ces circonstances; tout-à-coup un bruit effrayant

se fit entendre : le tumulte, les cris forcenés, les hurlemens sauvages, qui retentissaient de toutes parts, semblaient annoncer que mes compagnons, les fous du Môristân, étaient en révolte ouverte, et qu'ils étaient devenus les maîtres redoutables des lieux où ils avaient jusqu'alors tremblé comme esclaves.

Mon gardien épouvanté prit la fuite : cette fuite me laissa libre, sans fers, et la porte de ma cellule, qu'il avait laissée ouverte, me permettait d'aller jouir, avec mes compagnons révoltés, de ma portion dans la liberté qu'ils semblaient avoir conquise. Je m'éloignai cependant des cours où le redoublement du bruit et les cris discordans me faisaient croire qu'une lutte dangereuse était engagée, soit entre les nouveaux affranchis et leurs anciens tyrans, soit entre les confédérés eux-mêmes.

En m'échappant du côté opposé, je m'égarai dans une suite de corridors obscurs, dont les portes étaient également ouvertes, et dont, sans doute, la terreur avait chassé les gardiens. Je me trouvai enfin dans une cour isolée, d'où quelques femmes semblaient fuir avec crainte à ma vue.

Mon aspect devait, en effet, être effrayant : à moitié nu, sale, amaigri par les souffrances,

la barbe en désordre, la physionomie égarée, les yeux étincelans, je bondissais plutôt que je ne courais; car mon accès de manie furieuse commençait à m'agiter et semblait donner à tous mes membres une force surnaturelle.

Au moment où j'allais me livrer sans mesure et sans obstacle à mon effroyable frénésie, une voix douce et touchante se fit entendre non loin de moi : c'était la voix d'une femme.

A l'instant je sens une révolution soudaine se faire en moi : un calme salutaire rafraîchit tous mes sens, les torrens embrasés du sang qui bouillonnait dans mes veines s'appaisent tout-à-coup, et n'y répandent plus qu'une influence bienfaisante; un frémissement extraordinaire, d'une nature bien différente de ceux qui depuis si long-temps torturaient convulsivement toutes mes fibres, parcourt en un instant tous mes membres, et chacune des parties de mon corps semble obéir miraculeusement à la réaction d'une sensation délicieuse.

Cette voix était celle de *Ouerdéh*, de *Ouerdéh* si éperdument chérie, si longuement, si douloureusement regrettée.

Elle chantait d'un ton plein de tristesse et de mélancolie ces vers, imités de ceux que j'avais

composés pour elle, et dans lesquels j'avais osé lui adresser le premier aveu de mon amour.

« O Taleb ! de mes tristes chants
» Que le plaintif murmure arrive à ton oreille !
» Mort comme moi, tu dois entendre mes accens :
» Que le plus tendre des amans
» A la voix d'Ouerdéh du tombeau se réveille !

» Elle n'a plus ces charmes ravissans,
» Que Taleb préférait à la rose vermeille :
» Elle n'est plus la *rose* du printemps,
» Mais toujours pour Taleb ma tendresse est pareille ;
» Du sein des morts je l'appelle et l'attends.

» L'hiver chasse l'été, l'hiver cède au printemps [1] :
» Tout change.... de changer en vain tout me conseille,
» Puis-je donc oublier nos amours innocens !
» A ce doux souvenir, un désir qui s'éveille
» Rallume dans mon cœur des feux toujours brûlans.

» En ce cœur les chagrins sont toujours renaissans :
» Ta mémoire jamais nuit et jour n'y sommeille ;
» Nuit et jour les regrets embrasent tous mes sens :
» O Taleb ! nuit et jour pour toi je pleure et veille,
» Taleb est nuit et jour le refrain de mes chants. »

J'avais à peine entendu ces accens, que mon cœur était si heureux de reconnaître, déjà d'un seul bond je m'étais élancé jusqu'à elle ; déjà je la serrais sur mon sein.

Nous nous tenions embrassés par les plus

[1] Les Orientaux ne reconnaissent que trois saisons ; *raby* (le printemps), *sayf* (l'été), *chitâ* (l'hiver).

douces étreintes : nos bouches ne s'adressaient mutuellement aucune parole. Qu'avions-nous à nous dire? Je l'avais retrouvée, elle se voyait réunie à moi ; nos regards enivrés avaient un langage suffisant pour nous peindre l'un à l'autre la félicité dont jouissaient nos deux cœurs.

Mais bientôt les gardiens rentrèrent : ils rapportèrent la plupart de mes malheureux compagnons, blessés, froissés, meurtris, à demi-noyés, car l'eau et la vase découlaient de tous leurs vêtemens souillés de la bourbe infecte des cloaques où ils s'étaient précipités, croyant y trouver une issue extérieure.

Les gardiens voulurent me séparer de ma *Ouerdéh* chérie ; mais mes forces étaient centuplées, les bras dont je l'entourais semblaient de fer pour leur résister ; tous leurs efforts furent inutiles. Les médecins, les cheykhs administrateurs de l'hôpital arrivèrent, et ils allaient sans doute trouver des moyens de se faire obéir qui auraient rendu toute ma résistance impuissante.

La raison m'était entièrement revenue ; je pus juger notre position et réfléchir : voici quelle fut la démarche que me conseilla la réflexion.

Je posai doucement à terre *Ouerdéh* demi-

évanouie ; composant mon attitude, rasséré-nant ma physionomie, abaissant modestement les yeux, je m'avançai d'un pas grave et tranquille vers le respectable cheykh qui occupait le plus haut rang dans l'administration du Môristân. Il parut extrêmement surpris de voir la tranquillité subite de ce maniaque forcené, dont les forces frénétiques avaient, peu d'instans auparavant, repoussé la lutte de dix hommes vigoureux.

Je me jetai à ses pieds, et baisant respectueusement le bas de sa robe : « *Fy ard-ak*, » *yá Sydy*[1], » lui dis-je d'une voix suppliante ; puis je lui racontai d'un ton posé, d'un accent modéré et raisonnable, mais cependant avec l'énergie d'un cœur qui sent vivement, mes longues tribulations, mon amour pour *Ouerdéh*, et le malheur qui nous avait séparés.

Parmi les personnes qui entouraient le vénérable cheykh, était le médecin franc, le savant et compatissant *Bouloumar*, qui depuis est devenu le plus cher de mes amis ; il avait écouté attentivement ma narration, qui lui avait paru sensée et n'attestant aucune trace de démence.

Il s'avança vers moi, interrogea les batte-

[1] Je me mets sous votre protection, Seigneur!

mens de mon pouls, m'adressa diverses questions, m'examina scrupuleusement.

Se tournant alors vers le cheykh : « Cet » homme n'est plus fou, lui dit-il, et il ne l'au» rait peut-être jamais été, si de cruels traite» mens n'avaient fait dégénérer en frénésie » continue une aliénation d'esprit passagère, » qui n'était que l'effet momentané du choc » violent qu'ont reçu à la fois son cœur et son » esprit. Quoi qu'il en soit, Dieu l'avait frappé » de maladie, Dieu l'a guéri : j'atteste que, si » on le rend à la liberté, ses facultés men» tales n'ont plus à craindre aucune fatale re» chute. »

Mon secourable protecteur s'empressa aussitôt de faire le même examen à l'égard de l'infortunée *Ouerdéh*, qui, assise sur la terre, répandait un torrent de larmes. Il la déclara complètement guérie comme moi ; la secousse salutaire, que notre réunion inespérée avait causée à nos esprits, ayant fait subitement cesser le désordre auquel ils avaient si long-temps été en proie depuis notre séparation cruelle.

Le cheykh, ému de compassion, ordonna que nous fussions traités en conséquence de cette décision favorable, et, pendant le peu de jours que nous passâmes encore au Môristân, nous

fûmes entièrement remis au soin du nouvel ami que venait de nous donner la faveur si imprévue de la destinée.

Ce court délai et cette surveillance avaient pour but de bien constater notre entière guérison : tout prouva qu'elle était complète.

Pendant cet intervalle, le cheykh bienfaisant et le bon médecin, à qui notre infortune avait inspiré le plus vif intérêt, n'étaient pas restés inactifs : à notre insu, ils avaient vu mon père et celui de *Ouerdéh*.

Mon père et mon oncle nous avaient cru pour toujours enlevés à leur tendresse ; leur malheur commun les avait réunis et avait entièrement chassé de l'esprit de mon oncle cette haine si déraisonnable dont l'avait enflammé, pour notre malheur et pour le sien, l'exaltation désordonnée d'un enivrement vaniteux.

Quant au serment fatal qu'avait prononcé son imprudence, il s'en crut, avec raison, dégagé légitimement par la *mort* et l'ensevelissement de sa fille ; il était en effet constaté que j'épouserais bien et duement *morte*, celle qui ne devait qu'à mon amour éperdu et à mon attentat désespéré, son retour miraculeux du domaine de la mort à une nouvelle vie.

Ils consentirent à nous unir, et notre ma-

riage resserra de nouveaux liens leur amitié fraternelle.

Nous ne sortîmes du Môristân que pour célébrer ce mariage si désiré, reculé si long-temps par des circonstances si fatales ; et dans les délices inexprimables de nos embrassemens, *Ouerdéh* et moi, nous oubliâmes toutes les rigueurs de la destinée bizarre, qui, par le chemin de l'infortune la plus intolérable, nous a enfin conduits au bonheur le plus grand dont peuvent jouir des êtres mortels.

Mais comme l'a si bien dit notre grand poëte *Montanabby*[1] :

> L'enfant, qui de l'abeille enlève les rayons,
> De l'essaim tout entier provoque la piqûre :
> Sous les coups redoublés des ailés bataillons,
> Il voit son sang couler par plus d'une blessure ;
> Mais le vainqueur oublie, en tenant sa capture,
> Sa douleur et les aiguillons.

[1] Voyez la LXVIIIe note supplémentaire, à la fin du troisième volume.



Suite du Récit de la réclusion d'Abd-errahmân él-Iskandérâny dans l'Hôpital du Môristân.

Cependant quelques mois s'étaient déjà écoulés depuis la terrible chute de mon infortuné cousin dans la citerne, chute qui lui aurait été si fatale, sans l'heureuse intervention du médecin franc, aux soins duquel il devait bien réellement la vie.

Ces soins n'avaient pas cessé de lui être prodigués. L'accès frénétique, dont j'avais moi-même été sur le point de me voir la victime, semblait avoir été une crise favorable pour le malade.

Ses forces abattues paraissaient peu à peu renaître, à mesure que l'agitation effervescente de ses esprits parvenait à se calmer, et sa faiblesse corporelle semblait diminuer progressivement, à proportion que sa raison elle-même, reprenant sa luicidité, se dégageait des ténèbres de la folie : ainsi tout en lui avançait vers une guérison qu'on pouvait dès-lors espérer de voir bientôt devenir totale.

En effet la crise violente dont les convulsions frénétiques avaient été si furieuses, semblait n'avoir été que le dernier paroxisme de

sa maladie mentale, et tout annonçait qu'à l'époque, qu'on pouvait prévoir être peu éloignée, où son corps entrerait en pleine convalescence, les facultés de son esprit, rétablies en même temps de leur lésion, ne laisseraient plus rien à désirer sous ce double rapport de santé.

Je ne l'avais pas quitté pendant cette maladie si longue, et, oubliant sincèrement tous ses torts, je lui avais prodigué les soins affectueux d'un frère pour un frère.

Sa haine pour moi avait disparu, avec les transports furieux qui avaient torturé à la fois et son ame et son corps : il me reconnaissait maintenant, mais c'était pour recevoir mes soins avec gratitude : sa physionomie, ses regards, m'exprimaient, mieux que n'auraient pu faire les paroles, ses regrets sincères et son profond repentir de sa conduite coupable envers moi.

Plus je m'efforçais de lui donner, par mes soins affectueux, des preuves irrécusables que je l'avais entièrement oubliée, plus il cherchait à la rappeler lui-même dans sa mémoire pour s'accuser sévèrement, et condamner sa noire ingratitude.

Un repentir amer rongeait sans relâche son

cœur redevenu capable de bons sentimens, et le punissait bien cruellement des excès criminels auxquels il s'était livré autrefois avec une effervescence si blâmable.

Il passait ses journées morne, taciturne, soupirant, livré à ses réflexions déchirantes; chaque jour je recevais de lui des marques plus expressives de sa reconnaissance et de sa nouvelle affection pour moi.

Un jour enfin il rompit le silence en présence du médecin franc.

« Mon cousin, me dit-il, j'ose à peine vous
» donner ce nom; car je m'en reconnais vrai-
» ment bien indigne : j'ai été bien coupable en-
» vers vous, mon ingratitude et ma scéléra-
» tesse ont été réellement monstrueuses. Cepen-
» dant vous m'avez pardonné; car votre con-
» duite envers moi, depuis que la fatale destinée
» nous a réunis dans la même prison, a été
» constamment dictée par l'esprit de miséri-
» corde et par la plus noble générosité.

» Mais, mon cousin, ce pardon, que je dois
» à la bonté naturelle de votre cœur, vous
» n'hésiterez peut-être pas à me le confirmer,
» quand vous saurez que, dans toutes mes mau-
» vaises actions, j'ai été tyraniquement maî-
» trisé par un mauvais Génie, dont j'ai été le

» déplorable jouet, et qui, après avoir torturé
» ma vie, ne tardera pas, sans doute, suivant
» ses menaces, à me précipiter dans le tombeau.

» Je veux, avant qu'il me tue, je veux
» vous raconter ma lamentable histoire : je ne
» doute pas qu'elle n'ajoute encore aux senti-
» mens de commisération que vous avez déjà
» daigné me témoigner. »

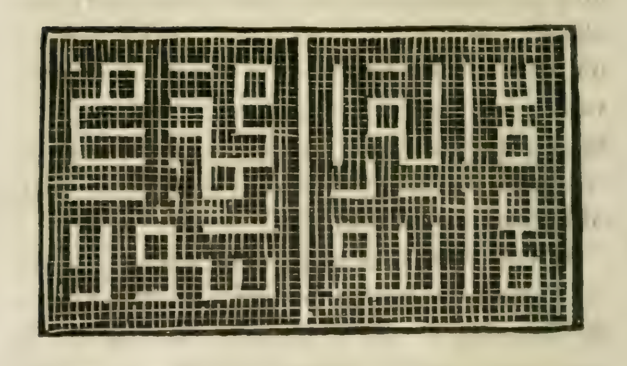
Le médecin franc se joignit à moi pour rassurer mon malheureux cousin sur la crainte qu'il paraissait nous témoigner d'une mort prochaine : nous nous empressâmes de lui présenter au contraire le tableau d'une prompte convalescence soit physique, soit morale, et du bonheur dont il jouirait, quand il serait enfin rendu à une liberté, qu'il ne serait plus possible alors de lui refuser.

Je consentis néanmoins avec plaisir à écouter le récit des infortunes qui l'avaient amené au Mòristân et mis au nombre des aliénés : le seul mot *histoire* suffisait encore pour faire vibrer bien agréablement les fibres de ma curiosité, et j'en sentais mon oreille doucement chatouillée : si j'avais juré de n'en plus conter moi-même, je n'avais certes pas renoncé à en entendre.

Cependant le médecin franc, craignant que

ce récit n'émût encore trop vivement son malade, remit à huit jours plus tard la séance dans laquelle nous devions recevoir ses confidences.

Le jour fixé, nous nous rendîmes exactement auprès de lui.



NOTES.

AVERTISSEMENT DU TRADUCTEUR.

Page 5, ligne 6.

Ces détails en partie communiqués par lui-même.

Voyez dans le premier volume l'*Avis préliminaire*, page 14.

Voyez aussi la XCIV^e note supplémentaire à la fin du troisième volume.

NOTICE BIOGRAPHIQUE SUR LE CHEYKH ÊL-MOHDY.

Page 12, ligne 3.

L'an 1150 de l'hégire.

Cette année a commencé le mercredi 1er mai de l'an 1737 de l'ère chrétienne.

Même page, lignes 5 et 11.

HEBAT-ALLAH.

Ce nom est écrit fautivement, dans ces deux lignes, *Herat-Allah*, par une grave méprise typographique.

Voyez sur ce nom la LXXXIII[e] note supplémentaire à la fin du troisième volume.

—

Page 12, ligne 9.

Él-Wahâb.

Plusieurs noms propres orientaux sont composés de ce surnom de Dieu ; je citerai, entre autres, *Abd él-Wahâb* (le serviteur du Libéral), surnom du fondateur de la secte religieuse qui en a pris la dénomination de *Wahâby*.

Voyez la XCV[e] note supplémentaire.

—

Même page, ligne 18.

Maallem.

Ce titre, qui signifie *maître* (*magister*), est celui qui est particulièrement affecté aux chrétiens cophtes, comme celui de *cheykh* aux musulmans.

—

Page 13, ligne 4.

Kikhyâ.

Ce titre, turk d'origine, signifie proprement *lieutenant-général, représentant d'un chef supérieur.*

Voyez dans le premier volume la note de la page 459.

—

Même page, ligne 6.

Kiour-Ahmed-Pachâ.

Kiour signifie *aveugle* en langue turke. Les Orientaux

n'ont aucune répugnance à recevoir leurs surnoms de quelque infirmité ou imperfection corporelle. Un de leurs plus illustres docteurs, *Souleymân ébn-Mahéran,* était surnommé *Amach* parce qu'il avait les yeux fort gros. Le nom sous lequel nous connaissons le célèbre *Tamerlan* est composé de son nom propre *Tymour* et du mot persan *Lenk* (le Boiteux). Plusieurs vizirs de l'empire ottoman n'ont été désignés que par leur surnom de *Topâl* (*boiteux* en turk). Un des savans médecins que le khalife *Al-Mamoun* appela à sa cour, *Sahel ben-Sâbour,* n'était souvent cité que sous le surnom d'*él-Kaousedj* (l'Imberbe). *Ahmed ben-Aby-Khaled*, qui fut vizir des khalifes *Al-Mâmoun* et *él-Motassem*, portait le surnom d'*él-Ahoual* (le Louche), etc.

Même page, ligne 8.

Sultan *Mahmoud*, *ébn-Moustafâ.*

Ce prince, que nos historiens nomment aussi *Mahomet V*, était fils de *Moustafâ II;* il succéda à son oncle *Ahmed III,* le 3 de Raby èl-tâny de l'an 1143 de l'hégire (16 octobre 1730), il eut à soutenir de longues guerres contre le fameux *Nadir Chah* (*Thamas-Kouly-Khân*) et contre la Russie. Après un règne de vingt-cinq ans, ce sultan mourut, à l'âge de cinquante-huit ans deux mois et vingt-cinq jours, le 27 du mois de Safar de l'an 1168 de l'hégire (13 décembre 1754). Il eut pour successeur son frère *Othmân, ébn-Moustafâ* (Othman III), nommé mal à propos *Osman II* par nos historiens.

Page 14, ligne 7.

L'année 1160 de l'hégire.

Cette année a commencé le vendredi 13 janvier de l'an 1747 de l'ère chrétienne.

Page 16, ligne 7.

Le Divan des beys.

Voyez ci-dessus la note de la page 426 du premier volume, et la XCIII[e] note supplémentaire à la fin du troisième volume.

Page 18, ligne 6.

Firman secret, ou *Khatt-chérif*.

Les mots *khatt-chérif* signifient littéralement, en arabe, *écriture noble :* on désigne par cette dénomination les ordres souverains, écrits et signés de la main même du Sultan ottoman.

Voyez sur les *firmans* la XCIX[e] note supplémentaire.

Page 20, ligne 3.

Le sultan *Moustafâ, ébn-Ahmed.*

Ce prince était fils de *Ahmed III,* déposé l'an 1143 de l'hégire (1730 de notre ère) : il succéda à son cousin *Othmân III*, le 20 de Safar de l'an 1171 de l'hégire (3 novembre 1757 de l'ère vulgaire); il mourut le 23 du mois de Chaouâl 1187 de l'hégire (21 janvier 1774 de l'ère chrétienne), et eut pour successeur son frère *Abd-êl-Hamyd.*

Même page, ligne 12.

L'année 1163 de l'hégire.

Cette année a commencé le jeudi 11 décembre de l'an 1749 de notre ère.

—

Page 21, ligne 3.

Ginn-Aly (*Aly-le-Génie*, ou *le Diable*).

Voyez la LXXIV[e] note supplémentaire.

—

Même page, ligne 8.

Kâchef.

Cette dignité était immédiatement au-dessous de celle de *Bey*. Ce titre signifie littéralement, en arabe, *découvreur, investigateur, inquisiteur,* parce que dans l'origine ceux qui en étaient revêtus étaient spécialement chargés de la levée des impôts et de la poursuite des contribuables retardataires ou fugitifs. Ils avaient aussi inspection sur les cophtes, agens de la répartition et de la recette, et veillaient à ce qu'aucune portion n'en fût dissimulée et perçue frauduleusement au profit des collecteurs. Les Kâchefs, gouverneurs de province, avaient une autorité aussi étendue que celle des Beys.

—

Même page, ligne 13.

Sangiakat (titre de la dignité des Beys).

Les Beys portaient en effet le titre de *Sangiak*. Ce mot, turk d'origine, signifie proprement *un étendard,* parce qu'en

effet la principale cérémonie de l'investiture d'un bey était la remise d'un *étendard*.

Voyez la XCIII[e] note supplémentaire.

Page 24, ligne 6.

ÊL-MOHDY (le Bien-Conduit).

Ce surnom vient de la racine arabe *hada*, qui signifie *diriger, bien conduire*, surtout en matière de religion. Je ferai remarquer que ce mot devrait régulièrement s'écrire *él-Mahdy*, suivant les règles de la langue littérale, dans laquelle *él-Mohdy* signifierait plutôt *le bon conducteur;* mais ce n'est pas le seul exemple des permutations usitées dans la langue vulgaire, qui souvent donne des valeurs actives aux formes passives, et réciproquement aux formes actives des valeurs passives.

Page 25, ligne 3.

Le sultan *Othmân*, *ébn-Moustafâ*.

Ce prince avait cinquante-six ans lorsqu'il fut élevé sur le trône des Ottomans. A son inauguration qui se fit le 7 de Raby êl-tâny 1168 de l'hégire (22 décembre 1754 de l'ère chrétienne), il renouvela, sous des peines graves, la défense aux Musulmans de boire du vin. Le règne de ce prince fut court, mais paisible, il mourut dans la nuit du 14 au 15 Safar de l'an 1171 de l'hégire (28 au 29 octobre 1757 de notre ère). Il eut pour successeur son cousin *Moustafâ III*

Même page, ligne 5.

L'an de l'hégire 1168.

Même page, ligne 7.

L'an 1171 de l'hégire.

L'an 1168 a commencé le vendredi 18 octobre de l'an 1754.
L'an 1171 a commencé le jeudi 15 septembre 1757.

—

Page 26, ligne 1re.

L'an 1172 de l'hégire.

Même page, ligne 13.

L'an de l'hégire 1177.

L'an 1172 a commencé le lundi 4 septembre 1758.
L'an 1177 a commencé le mardi 12 juillet 1763.

—

Page 28, ligne 9.

Beyt-él-Qouds (Jérusalem).

Voyez la XXXVIIIe note supplémentaire.

—

Même page, ligne 18.

Akkah (Saint-Jean-d'Acre).

Voyez, premier volume, la note de la page 415.
Voyez aussi la XCIe note supplémentaire à la fin du troisième volume.

—

Page 30, ligne 8.

L'an 1180 de l'hégire.

Cette année a commencée le lundi 9 juin 1766.

—

Page 36, ligne 8.

L'an 1182 de l'hégire.

Cette année a commencé le mercredi 18 mai 1768.

Page 41, ligne 10.

Les tribus des Bédouins furent comprimées.

Une des tribus les plus redoutables était celle des *Haouarahs*. Cette tribu, venue des environs de Tunis, il y a près de trois siècles, s'était fixée entre *Girgili* et *Farchout :* elle s'établit d'abord sur des terres qui n'étaient point cultivées, fit l'acquisition de quelques villages, s'empara de vive force de quelques autres, et finit par occuper tout le territoire compris entre *Hou* et *Kafr-Cheykh-Selym :* la plupart des Arabes de cette tribu devinrent riches propriétaires; mais n'ayant pas oublié leur ancien métier, ils rançonnaient et pillaient non-seulement les propriétaires leurs voisins, mais encore les barques qui remontaient ou descendaient le Nil. Ils reconnaissaient l'autorité d'un grand Cheykh, qui résidait ordinairement à *Farchout,* et le dernier, nommé *Hammâm*, profitant des dissensions des Mamlouks, s'était arrogé le pouvoir de gouverneur sur tout le *Sayd* depuis *Syout* jusqu'au-delà d'*Assouân* (Syène) : il en percevait les revenus et jouissait paisiblement de son usurpation, moyennant une redevance annuelle de 150,000 mesures de blé, qu'il payait aux Beys et aux Pachâs de l'Egypte.

Cette puissance du Cheykh *Hammâm* donnait cependant depuis long-temps des inquiétudes sérieuses au gouvernement du Kaire, et les désordres auxquels la Haute-Egypte

était en proie devaient infailliblement s'accroître encore, lorsque *Aly-Bey* s'empara de l'autorité absolue et sentit la nécessité de se défaire d'un voisin si dangereux. Aussi il se hâta de faire marcher contre le Cheykh des *Haouarah* une armée dont il confia le commandement à son favori *Mohammed Abou-dahab.* Le Cheykh *Hammâm* s'avança au-devant des troupes du Bey avec 35,000 cavaliers levés sur les terres qu'il avait soumises à sa dépendance; mais il fut battu deux fois auprès de *Syout*, et sa nombreuse cavalerie s'étant dispersée, il s'enfuit à *Esnéh*, où il mourut vers la fin de l'an de l'hégire 1183 (1770 de l'ère vulgaire).

Ses enfans furent heureux de pouvoir acheter la paix au prix des richesses de leur père; ils furent dépossédés de la majeure partie de leurs biens, et renoncèrent à l'espèce de souveraineté que s'était arrogée leur famille. Leur tribu se dispersa; une partie retourna aux montagnes qui avoisinent Tunis; le reste se dissémina et cessa d'étendre impunément ses ravages. Nous les avons trouvés obéissant à un chef électif, et pouvant réunir environ 2,000 cavaliers.

Une des tribus qui éprouvèrent le plus les effets de la colère d'*Aly-Bey*, fut celle des *Terrâbyns* qui étendaient leurs déprédations depuis Ghazzah jusqu'à la vallée de *Tyéh* ou de l'Égarement. Cette tribu, autrefois très-nombreuse, était réduite à 500 cavaliers à l'époque de notre expédition.

Page 42, ligne 11.

Souverain des deux mers.

Voyez dans le premier volume la note de la page 454, et dans le troisième la XLIIIe note supplémentaire.

Page 43, lignes 4 et 5.

Les chiffres 85, abrégés de 1185.

Cette monnaie remarquable a excité les recherches de plusieurs savans orientalistes; O.-G. Tychsen et M. W. Marsden citent une monnaie semblable de l'an 1183 de l'hégire (1769 de l'ère chrétienne).

Au reste, quoique la fabrication de ces monnaies fût un acte d'indépendance, la reconnaissance de la suzeraineté de la Porte ottomane y était conservée puisque le revers (B de la vignette X) renferme le *tograâ* ou chiffre de l'empereur alors régnant, *Moustafâ, ébn-Ahmed.*

« Après la chute d'*Aly-Bey,* dit Volney, ses piastres per-
» dirent 20 pour 100, parce qu'on prétendit qu'elles étaient
» surchargées d'alliage. Un négociant en fit passer 10,000 à
» Marseille, et elles rendirent, *à la fonte,* un bénéfice assez
» considérable. »

—

Page 44, lignes 3 et 4.

Les Toulonides, les Ayoubites et les diverses dynasties des Mamlouks.

Les Toulonides (*Beny-Touloun*) composent la dynastie d'*Ahmed ébn-Touloun* et de ses descendans; cette dynastie a régné en Egypte et en Syrie, sous les khalifes *él-Motaz, él-Mohtady, él-Motamed, él-Motaded,* et *él-Moktafy,* depuis l'an 254 de l'hégire (868 de l'ère chrétienne) jusqu'à l'an 292 de l'hégire (904 de notre ère).

Voyez ci-dessus la note 2 de la page 136 de ce volume.

Les Ayoubites (*Beny-Ayoub*) forment la dynastie de

Yousouf ben-Ayoub (Saladin) et de ses descendans. Cette dynastie a régné sur l'Égypte, la Syrie et plusieurs autres contrées adjacentes, de l'an 567 de l'hégire (1171 de l'ère chrétienne) jusqu'à l'an 659 de l'hégire (1260 de notre ère).

Sur les dynasties des Mamlouks, voyez ci-dessus le *Précis historique sur le Móristán*, pages 137 de ce volume et suivantes.

—

Page 44, ligne 9.

Le négociant italien *Rosetti*.

C'est le même que nous avons trouvé au Kaire à notre arrivée.

—

Même page, ligne 13.

Le comte Alexis *Orloff*.

Une singulière coïncidence de destinée semble attachée à ce nom. Un comte *Orloff* commandait en chef les flottes de la Russie dans la Méditerranée et dans la mer Noire, en 1771, à l'époque où *Aly-Bey* secouait le joug de la Porte ottomane; et 62 ans plus tard, en 1833, un autre comte *Orloff*, peut-être fils ou petit-fils du premier, est à la tête des forces russes dans ces mêmes parages, quand *Mohammed-Aly* réalise les projets d'*Aly-Bey*, et fait reconnaître son indépendance par le sultan de Constantinople.

—

Page 45, ligne 10.

Saydah (l'ancienne Sidon).

Saydah ou *Saydâ* est le siége du pachâlyk de toute la Syrie inférieure.

La Syrie comprend deux autres pachâlyks, celui de Damas et celui de Tripoli.

Le pachâlyk de Damas est le plus considérable, et le pachâ qui en est titulaire a la prérogative d'être *émyr-él-hag*, ou conducteur de la caravane qui chaque année se rend de la Syrie à la Mekke.

Djezzar-Pachâ s'était emparé de *Saydah*, et en conséquence avait pris le titre officiel de *Ahmed-Pachâ, Djezzar, Ouâly-Saydâ*.

Voyez la XCI[e] note supplémentaire.

Page 46, ligne 16.

Les *Ogâqs*.

Voyez sur cette corporation la XIII[e] note supplémentaire.

Page 47, ligne 5.

L'an 1186 de l'hégire.

Cette année a commencé le samedi 4 avril 1772 de notre ère.

Page 64, ligne 10.

Mourad-Bey et *Ibrahym-Bey*.

Voyez la XCVI[e] note supplémentaire.

Page 75, ligne 8.

La postérité de *Hăchem*.

Hâchem était le bisaïeul de Mahomet et d'*Aly*.

Page 78, ligne 5.

Le *Khotbéh*.

C'est la prière solennelle du vendredi que faisaient autrefois les khalifes eux-mêmes, et qui est faite maintenant par l'*imâm* de la mosquée, ou en son absence par le plus distingué des *khâtebs* (prédicateurs). Dans cette prière sont prononcés des vœux pour le souverain ; aussi être nommé dans le *Khotbéh* est une prérogative de la souveraineté, et le retranchement de ce nom dans cette prière un acte authentique de rébellion.

Page 80, ligne 20.

« Nous sommes à Dieu, et nous retournons » à lui ! »

Cette phrase : « *En-nâ li-llahi, oua-ĕn-nă ĭlay-hi râd-* » *ji'ouna !* » fait partie du verset 151 de la seconde sourate (chapitre) du Koran. Les Musulmans répètent cette formule comme un acte de résignation dans les grandes calamités.

Page 84, ligne 4.

Le vénérable Venture.

Aucun dictionnaire biographique n'a cité le nom du res-

pectable Venture ; cependant ses profondes connaissances des langues et des affaires de l'Orient, l'influence qu'il a exercée sur l'expédition d'Egypte, les services importans qu'il a rendus à l'armée, ne méritaient pas cette ingratitude de ses contemporains. Je m'efforcerai, dans la C[e] note supplémentaire, de réparer cet injuste oubli.

—

Même page, lignes 13 et 14.

Magallon, Beauchamps.

Voyez la C[e] note supplémentaire.

—

Même page, ligne 14.

Gloutier.

Membre de l'institut d'Égypte, nommé dès la première formation dans la classe d'économie politique; membre de la commission de commerce ainsi que de plusieurs autres commissions, commissaire français près le Divan, puis administrateur-général des finances : il mourut à Gyzéh le 6 floréal an VIII, regretté de tous ceux qui l'ont connu, comme réunissant à une probité austère un jugement sain et très-exercé dans les différentes parties de l'économie politique.

—

Même page, ligne 16.

Raige et Belletête.

Voyez la CI[e] note supplémentaire.

—

Page 87, ligne 4.

L'anniversaire de la naissance du Prophète (*Mouled én-Naby.*)

Cette fête, appelée aussi *Mouloud*, se célèbre le douzième jour de *Raby él-áouel*, troisième mois de l'année musulmane; elle fut instituée en l'an 996 de l'hégire (1588 de notre ère), par le sultan *Mourâd ébn-Selym* que nos historiens nomment *Amurat III.*

La nuit qui précède cette fête est également célébrée sous le titre de *Leyléh Moubarekéh* (Nuit Bénie).

—

Page 102, ligne 6.

Le cheykh *él-Mohdy* fut un de ceux qui montrèrent le plus de zèle.

L'attachement sincère du cheykh *él-Mohdy* pour la cause des Français fut long-temps suspecté par quelques chefs de notre administration. A l'époque indiquée ici, leurs préventions n'étaient pas encore dissipées, du moins si l'on peut en juger par l'extrait suivant d'une lettre de Poussielgue, administrateur-général des finances, adressée sous la date du 19 thermidor an VII (6 août 1799), au Général en chef.

» Le cheykh *él-Sadât* est l'homme dont je suis le plus » content. *Seyd-Omar* se conduit assez bien. Le cheykh *él-* » *Bekry* a peur, les autres sont des traîtres ou des fana- » tiques....

» .... Le cheykh *él-Mohdy* est un ambitieux qui vise à la » popularité et à la célébrité, et qui sacrifierait tous les Fran- » çais plutôt que de perdre un seul degré de son crédit. Il » continue pourtant à nous voir assidument. »

Plus tard on ne se refusa plus à rendre une pleine justice à sa conduite franche et loyale dont le dévouement ne s'est jamais démenti.

Même page, ligne 19.

Il se détermina.... à venir un soir rendre une visite à l'Institut.

Cette visite du cheykh *el-Mohdy* eut lieu le 1[er] thermidor an 7, correspondant au vendredi 19 juillet 1799, et au 16 Safar de l'an 1214 de l'hégire.

Voici ce que je trouve sur cette séance dans les extraits des procès-verbaux de l'Institut d'Égypte.

« Dans la séance du 1[er] thermidor on a donné lecture
» d'une lettre de l'ingénieur *Lancret*, membre de l'Institut,
» dans laquelle il annonce que l'officier du génie Bou-
» chard a découvert, à Rosette, une pierre noire, divisée
» en trois bandes horizontales, portant chacune une inscrip-
» tion, la supérieure en caractères hiéroglyphiques, l'in-
» férieure en caractères grecs, l'intermédiaire en caractères
» inconnus.

» *Geoffroy* a lu la première partie d'un mémoire con-
» tenant une description zoologique et anatomique d'un pois-
» son connu en Égypte sous le nom de *Fachaka*, et que les
» naturalistes ont appelé *Tetrodon rayé*.

» Après avoir fait voir que sous cette dernière dénomina-
» tion on a confondu deux espèces, il décrit les organes sin-
» guliers qui caractérisent la famille des *tetrodons*.

» Ces poissons ont la propriété de pouvoir gonfler la partie
» inférieure de leur corps : l'auteur du mémoire pense que
» tout l'air qui produit cet effet est contenu dans l'estomac,

» et que la vessie natatoire s'oppose seulement à la sortie de » l'air en fermant la sortie de l'œsophage. »

Page 109, ligne 9.

Bouná-Bakht (l'Édifice du bonheur).

Je pourrai citer plusieurs autres jeux de mots laudatifs, faits par les Arabes sur Bonaparte : je me contenterai de dire ici qu'ils l'appelaient encore *Boun-Abrât* (Sublimité de génie), *Bouân-Bertat* (la Colonne dominante), etc.

Même page, ligne 12.

Men hou (quel est-il)?

Voyez une autre application de ce jeu de mot, sur le général Menou, dans la XCVIII[e] note supplémentaire à la fin du troisième volume.

Page 111, ligne 3.

L'émeute du mois de Raby êl-tâny.

Cette émeute fut causée par l'imprudence de ce Royer, jadis pharmacien en chef de l'armée, destitué et menacé par Bonaparte d'être fusillé pour ses malversations, qui, n'ayant osé revenir en France, était resté au Kaire, où par ses assertions mensongères il donna naissance à la calomnie si absurde, mais si long-temps accréditée par la haine et l'esprit de parti, de l'empoisonnement des malades de Jaffa.

Page 113, ligne 2.

Mohammed-Aly devenu depuis si célèbre.

Voyez la XCVIIe note supplémentaire à la fin du troisième volume.

Page 117, ligne 8.

La mosquée de l'Imâm *Châfèy*.

Le célèbre docteur *Abou-Abdallah Mohammed ébn Édrys*, surnommé *él-Châfèy*, est le premier qui ait écrit sur la jurisprudence musulmane. Il composa un livre sur les *oussoul*, ou fondemens de l'islamisme, dans lequel est compris tout le droit tant civil que religieux des Mahométans. On a encore de lui deux ouvrages intitulés *Sounan* et *Mesnad*, sur la même matière.

Il devint le fondateur d'une des sectes reconnues orthodoxes par les Musulmans; ces sectes ne différant entre elles que par l'application de la loi du Prophète et la décision des cas douteux de la jurisprudence, fondée toute entière sur les jugemens tirés du Koran, sans aucun usage de la raison humaine.

Él-Châfèy était né l'an 150 de l'hégire (767 de l'ère vulgaire); il se rendit à Baghdad l'an 195 (810), et de là à la Mekke pour s'acquitter du pélerinage prescrit par la loi; après l'avoir terminé il passa, l'an 198 (813), en Egypte, où il suivit les leçons du savant imâm *Málek ébn-Anas*, chef de la secte des Mâlekys; mais il s'en sépara ensuite pour fonder lui-même une nouvelle secte qui bientôt devint dominante non-seulement en Egypte, mais encore jusque dans le Khorassan et les extrémités de l'Orient; le grand Saladin fonda en son honneur, au Kaire, une mosquée où l'on voit son

tombeau, et un collége spécial où il est interdit d'enseigner aucune autre doctrine.

Même page, ligne 14.

Les rebelles *Wahabys.*

Voyez ci-dessus la note page 460 de ce volume.

Voyez aussi la XCV^e^ note supplémentaire à la fin du troisième volume.

Page 125, ligne 10.

Tel le naïf enfant...

Cette strophe rappelle la fable de *Loqmân*, intitulée : *l'Enfant et le Scorpion.* Cette fable est la vingt-sixième des deux éditions que j'ai données au Kaire et à Paris : elle est la vingt-neuvième dans le manuscrit de la Bibliothèque royale, n° 540 du fonds de Saint-Germain-des-Prés, ainsi que dans l'un des trois manuscrits que j'ai rapportés d'Egypte.

Page 127, ligne 10.

« .... En lui ne vois qu'un frère! »

On sera sans doute étonné d'entendre la tolérance philosophique ainsi prêchée par un Musulman ; mais cette strophe ne fait que reproduire les paroles textuelles du Koran répandues dans vingt passages, entre autres dans les versets cités au bas de la page 127.

Page 128, ligne 6.

« Le Bien-Conduit dira :... »

On sait déjà que le nom propre *él-Mohdy* signifie en arabe *le Bien-Conduit, celui qui est dirigé par Dieu dans la bonne voie :* le vers arabe présente ici, dans cette double acception du mot comme nom propre et comme qualificatif, un jeu de mots que la traduction ne peut rendre qu'à moitié.

La phrase aurait pu être également bien traduite :

« Él-Mohdy vous dira :... »

Même page, même ligne.

« .... Mon *père* est dans les cieux. »

Cette phrase, d'une physionomie plus chrétienne que musulmane, quoique cependant elle n'offre rien que d'entièrement conforme aux dogmes de l'islamisme, me semble placée ici avec une apparence d'affectation et d'intention particulière.

Je croirais donc volontiers que la pièce de vers du cheykh Él-Mohdy est non-seulement un plaidoyer en faveur de la tolérance universelle, mais encore une sorte de récrimination, ou de contre-attaque dirigée au-devant de ceux qui lui reprochaient son origine cophte, et l'accusaient peut-être d'avoir conservé un secret attachement pour la religion de ses pères.

Même page, ligne 10.

« Mes plus proches parens.... »

La gradation pourra sembler, dans cette strophe, n'être

pas exactement observée : au lieu de *frères.... famille.... proches parens*, on désirera peut-être *famille.... proches parens.... frères*; mais il faut observer que, le titre de *frère* se donnant à tous les Arabes d'une tribu, chez eux cette expression n'équivaut guère qu'à celle de *concitoyen*, et indique réellement une relation de parenté plus éloignée que les deux expressions qui suivent : les *frères* proprement dits, les *frères de sang* sont compris dans les mots *proches parens*.

PRÉCIS SUR LE MORISTAN.

Page 134, ligne 11 et suivantes.

Plusieurs de ceux qui ont porté ce titre (*él-Mốristâny*) sont plus connus par ce surnom que par leur nom propre.

Je citerai, entre autres, un qâdy persan, auteur d'un ouvrage nommé *Amâly*, titre sous lequel on comprend ordinairement des commentaires littéraires ou historiques, des œuvres mêlées, et particulièrement les instructions qui sont dictées par les professeurs à leurs élèves.

Page 142, ligne 7.

Él-Melek él-Nasser, *Mohammed*, second fils de *Qalâoun*.

Ce prince était le troisième fils de *Qalâoun*, suivant quelques historiens qui ajoutent les détails suivans :

Une opinion généralement répandue parmi les Musulmans, est que ceux qui portent le nom de leur prophète jouiront dans ce monde de sa protection spéciale, et dans

l'autre de sa puissante intercession, de manière que, quels que soient les malheurs qui les accablent, ils doivent en sortir victorieux, et quels que soient les crimes qu'ils aient commis, ils seront dérobés aux flammes de l'enfer.

Le sultan *Qalâoun*, imbu de ces préjugés religieux, ayant reçu de Dieu un troisième fils, voulut qu'il s'appelât *Mohammed*, « afin, disait-il, que l'enfant participât aux bénédic- » tions attachées à ce noble nom. » Les événemens de la vie du jeune prince semblèrent justifier la prévoyance paternelle.

Page 156, ligne 16.

La Mosquée qui fait partie du Môristân.

Le savant voyageur espagnol, *Domingo-Badra*, qui, grâce à ses profondes connaissances des idiômes et des mœurs de l'Orient, a réussi, en explorant ces contrées, sous le nom d'*Aly-Bey*, par ordre du prince *de la Paz*, à s'y faire passer pour Musulman et descendant des Abbassides, a visité en 1806 la Mosquée et l'Hôpital du Môristân.

Voyez son récit dans la C[e] note supplémentaire.

L'impossibilité de faire entrer dans ce volume, sans le grossir outre mesure, les notes qui se rapportent aux *Contes*, a forcé de les renvoyer au troisième volume, où on les trouvera immédiatement après la fin des *Contes du Cheykh él-Mohdy*.

FIN DES NOTES DU DEUXIÈME VOLUME.

INDICATION

DES VIGNETTES DE CE VOLUME.

—

VIII. FRONTISPICE, SECONDE PARTIE, *en regard du titre.*

Fac-simile du titre de la seconde partie du manuscrit original. La transcription, la lecture et la traduction s'en trouvent pages 3 et 4 de ce volume.

FLEURON de la page 6.

Fac-simile de la signature arabe du traducteur. On y lit en commençant par la ligne inférieure : *Youhhannâ — Yousouf — Marcel.*

IX. LE CHEYKH ÊL-MOHDY, *en regard de la page* 9.

Portrait de l'auteur de ces Contes, d'après un dessin colorié, exécuté au Kaire par Rigo en 1799; il était alors âgé de soixante-deux ans.

X. SCEAUX ET MONNAIES, *en regard de la page* 33.

Monnaie d'Aly-Bey, Sceaux de Souleymân-Kâchef, de Mourâd-Bey, d'Ibrahym-Bey, de Mohammed-Aly.

La monnaie d'Aly-Bey offre à la face, A, les mots *Dourib fy-Masr, seneh* IIVI, c'est-à-dire « a été frappé au Kaire,

« l'an 1171 ; » au-dessus du premier mot se lit le nom d'Aly, et les deux chiffres arabes ΛO qui valent 85.

Le revers, B, n'offre que le *tograâ* ou chiffre impérial du sultan Moustafâ III.

Le sceau de Souleymân-Kâchef, C, n'offre que son nom écrit deux fois, c'est-à-dire de gauche à droite, et de droite à gauche, de manière à s'enlacer mutuellement.

Le sceau de Mourâd-Bey, D, porte seulement les mots *Émyr-Mourâd-Beyk* (le prince Mourâd-Bey).

Le sceau d'Ibrahym-Bey, E, ne contient également que *Émyr-Ibrahym-Beyk* (le prince Ibrahym-Bey).

Le sceau de Mohammed-Aly, présentement régnant, F, est plus compliqué. On trouve d'abord, dans le champ intérieur, les mots *Mohammed-Aly, abd-ho* (Mohammed-Aly son serviteur), c'est-à-dire *serviteur de Dieu*, ce dernier mot étant sous-entendu.

Dans l'espèce de légende qui, séparée par un cercle du milieu du champ, le borde et l'entoure, on lit la phrase suivante :

Ou-men tekon be-Resoul Illah nousrato-ho, én telqa-ho él-âsad, fy âdjâm-hâ tedjimiy: él-metouakkel âla Allah él-moutebed.

« Celui dont le recours est dans l'Apôtre de Dieu, fût-il » saisi par le lion dans sa tanière, est sans crainte : il se con- » fie dans le Dieu éternel. »

Cette légende, que M. Reinaud, membre de l'Institut et conservateur des manuscrits de la Bibliothèque royale, a citée dans sa *Description du cabinet de M. de Blacas*, est imitée du cent trente-quatrième vers du célèbre poëme intitulé le *Bordah*, composé à la louange de Mahomet, par le poëte *Abou-Abd-allah Mohammed él-Aboussyry*, contemporain du Prophète. J'ai rapporté d'Egypte un magnifique

manuscrit de ce poëme, écrit l'an 797 de l'hégire (1394 de l'ère vulgaire).

XI. Signatures et cachets, *en regard de la page* 68.

Fac-simile de trois signatures du Cheykh êl-Mohdy, tracées à diverses époques; cachets du Cheykh êl-Mohdy et du Cheykh êl-Cherqâouy; signature arabe du général Menou.

La première signature, A, porte les mots suivans :

Él-da'y le-koam, él-faqyr Mohammed Êl-Mohdy, *él-Hafnâouy, a'fey a'n-ho!*

« Celui qui prie pour vous, le pauvre Mohammed Êl-» Mohdy *él-Hafnâouy;* qu'il lui soit fait miséricorde! »

On lit dans la seconde, B :

Él-faqyr Mohammed Êl-Mohdy, *Kâtem-ser él-Dyouân, be-Masr, hâlân.*

« Le pauvre Mohammed Êl-Mohdy, secrétaire-général » du Divan, au Kaire, maintenant en exercice. »

La troisième signature, C, est conçue en ces termes :

Él-faqyr Mohammed Êl-Mohdy, *Kâlem él-ser ou-bâch-kâteb él-Dyouân él-khossoussy.*

« Le pauvre Mohammed Êl-Mohdy, secrétaire-général » et chef des écrivains du Divan particulier. »

Le cachet, D, porte l'inscription suivante :

Mohammed Êl-Mohdy *él-Hafnâouy, a'fey a'n-ho*, 1197.

« Mohammed Êl-Mohdy *él-Hafnâouy,* qu'il lui soit fait » miséricorde, l'an 1197. »

L'an 1197 de l'hégire a commencé le samedi 7 décembre de l'an 1782 de notre ère. Cette époque est celle où le Cheykh *él-Mohdy,* rappelé de son exil de Syrie par *Ismayl-Bey,* reprit ses fonctions de secrétaire-général du Divan.

Voyez ci-dessus page 64 de ce volume.

Le cachet, E, est ainsi conçu :

Khâdem él-e'lm, A'bd-allah Cherqaouy, *cheykh él-Gâmé él-Azharéh.*

« Le Serviteur de la science, *Abd-allah* Cherqaouy, » cheykh de la Mosquée fleurie (ou illustre). »

Voyez ci-dessus pages 90 et 114 de ce volume.

La signature, F, porte seulement, en commençant par la ligne inférieure.

Abd-Allah. — Gâk. — Menou.

Voyez ci-dessus pages 108 et 109 de ce volume.

Fleuron de la page 75.

On y lit en caractères modernes de l'écriture appelée *Soulous-Djerysy,* la même formule qu'on a déjà vue dans les fleurons de la page 404 et 408 du premier volume.

Voyez l'indication des vignettes, premier volume, page 480.

Fleuron de la page 122.

On lit sur cette pierre, gravée en caractères arabes anciens, appelés *karmathiques,* la sentence suivante :

Leys yetkhalley min él-qader :

Fa-âmrer a'lay-y ou-lâ hadzer.

« Nul ne peut échapper au destin : — il a fondu sur moi, » et je n'ai pu m'en défendre. »

Cette légende, qui se trouve répétée sur un grand nombre d'intailles de l'Orient, a été rapportée déjà par plusieurs orientalistes : MM. Klaproth et Reinaud en avaient donné des explications différentes.

Fleuron de la page 124.

Empreinte d'une pierre gravée sur laquelle on lit :

Bism-Illah ér-rahman, ér-rahym : hou él-rahman, él-rahym.

« Au nom du Dieu clément, miséricordieux : c'est lui » qui est le clément, le miséricordieux. »

Fleuron de la page 126.

On lit sur cette sardoine gravée qui fait partie de celles que j'ai rapportées d'Egypte :

Bism-Illah ér-rahman, ér-rahym.

Nasr min Allah, ou-feth qaryb.

« Au nom de Dieu clément, miséricordieux; — le secours » vient de Dieu et la victoire est proche. »

Cette phrase, tirée du verset 13 du chapitre LXI du Koran, est fréquemment répétée par les Orientaux; on la trouve citée dans ces contes, page 262 de ce volume.

Fleuron de la page 128.

Cette magnifique agate-onyx, qui fait partie de mon cabinet, porte la longue légende suivante :

Allah, *lá ilah éllá hou, él-háyy, él-qayoum : lá tahhod-ho sinét ou-lá naoum :*

Le-ho mő fy él-samaouât ou-má fy él-árd. Min dá állady ychfa' a'nd-ho, éllá be-ézni-hi :

Ya'lem má beyn áydy-him ou-má khalf-houm : ou-lá yohhyttoun be-chey min e'lmi-hi éllá be-má chá :

Ousia' koursy-ho él-samaouât ou-él-árd, ou-lá yououd-ho hifz-houmá, ou-hou él-a'ly, él-a'zzym.

« Dieu, il n'y a pas d'autre dieu que lui, le vivant, » l'existant par lui-même : il n'est pas surpris par l'assoupis- » sement et par le sommeil : — à lui est tout ce que contien- » nent les cieux et la terre. Quel est celui qui oserait être in- » termédiaire auprès de lui sans sa permission? — Il sait ce » qui est présent et ce qui est passé, et les hommes ne connais- » sent rien de sa science, si ce n'est ce qu'il veut. —Il a établi

» pour son trône les cieux et la terre, leur garde ne lui » donne aucune fatigue, car il est l'ÊTRE GRAND ET SUPRÊME. »

Ce texte renferme le verset 256 du chapitre IIe du Koran. Les Musulmans ont une vénération particulière pour ce verset qu'ils appellent *le verset du trône :* ils le regardent comme le principal du Koran, et lui attribuent des vertus miraculeuses.

XII. Le Moristan, *en regard de la page* 131.

Hôpital des fous du Kaire, fondé l'an 710 de l'hégire (1310 de l'ère vulgaire), par le sultan *él-Melek él-Nasser, Mohammed,* fils du sultan *Qalâoun.*

Fleuron de la page 156.

Cette inscription, en caractères karmathiques, est gravée, avec plusieurs autres, en caractères antiques, sur un beau sabre-damas que j'ai rapporté d'Égypte. Voici ce qu'on y lit :

Él-Melek — él-Mozzaffer, él-Djàchenqyr — Beybars.

« Le Roi Victorieux, *Djàchenqyr-Beybars.* »

Cette inscription annonce que ce sabre a appartenu au sultan *Beybars,* deuxième du nom, qui usurpa le trône d'Égypte sur le prince fondateur du Môristân.

Voyez à ce sujet la page 144 de ce volume.

Fleuron de la page 163.

Cornaline gravée en caractère koufique, faisant partie de mon cabinet. On y lit ces deux mots :

Touekkel yekfy.

« Mets ta confiance en Dieu, il te suffira. »

Fleuron de la page 166.

Cette belle pierre gravée présente, en caractères *taaliqs* ou

persans, le même verset du Koran qui est contenu, en caractère *neskhy*, dans le fleuron de la page 128.

Voyez ci-dessus page 485.

FLEURON de la page 173.

Cette pierre gravée offre, disposée de manière à figurer un oiseau, la formule sacrée des Musulmans déjà présentée par les fleurons des pages 404 et 408 du premier volume par celui de la page 75 de ce volume.

XIIIe. RAFYF, *en regard de la page* 210.

« .... Le troisième avis fut un terrible coup de cime-
» terre. »

FLEURON de la page 215.

Cette cornaline gravée fait partie de ma collection : elle présente une inscription centrale et une autre circulaire, ou légende, séparée de celle du champ par un cercle.

On lit dans le champ :

Lâ ilah éllâ ént : soubhân-ek, énne-ny kount min él-zzâlemyn.

« Il n'y a de Dieu que toi : louange à toi, moi je suis du
» nombre des pécheurs. »

Cette prière, qui fait partie du verset 87 du chapitre XXI du Koran, est mise par le Prophète dans la bouche de Jonas englouti par la baleine.

L'inscription-circulaire renferme la légende suivante :

Bism illah ér-rahman ér-rahym. Qol : ALLAH *âhèd,* ALLAH *él-semed : lam ylad ou-lam youled : ou-lam yekon le-ho kefouân âhed.*

« Au nom de Dieu clément, miséricordieux. Dis : DIEU
» est unique, DIEU est éternel : il n'engendre ni n'est en-
» gendré : et il n'a pour égal aucun être. »

Cette légende renferme la totalité du chapitre CXII^e du Koran, intitulé « Chapitre du Vrai Culte (*sourat él-Ékh-* » *lassi.* »

Gelál él-Iyn, auteur d'un commentaire du Koran fort estimé des Musulmans, dit sur l'origine de ce Chapitre : « L'Apôtre de Dieu fut un jour interrogé par les Qoreychites » (*Beny-Qoreych*) sur la nature de son Maître ; alors des- » cendit du ciel le Chapitre : *Il est le Dieu unique.* »

Les Musulmans font un si grand cas de ce chapitre, qu'ils le répètent continuellement et qu'ils le choisirent pour leur légende lorsqu'ils commencèrent à frapper des monnaies.

FLEURON de la page 217.

Cette pierre gravée, qui fait partie de ma collection, est une belle agate à trois couches : elle porte, en caractères koufiques, les mots sivans :

L-illahi theqqét Yousouf ben-Younes.

« A Dieu est la confiance de Joseph, fils de Jonas. »

FLEURON de la page 230.

On y voit exécutée, en mosaïque, l'inscription koufique quadrangulaire suivante :

Allahoum él-qâyem, él-Mâlik él-dâyem.

« DIEU est existant par lui-même, il est le Roi éternel. »

FLEURON de la page 274.

On lit dans cette mosaïque l'inscription suivante, également en caractères koufiques-quadrangulaires :

L-illahi él-âmr min qabl ou-min ba'd.

« A DIEU est l'empire du passé et de l'avenir. »

FLEURON de la page 280.

Cette mosaïque, provenant des ruines du palais de Sala-

diux, au château du Kaire, est aussi tracée en koufique quadrangulaire : elle ne porte que ces deux mots :

Hou Allah, « c'est LUI qui est Dieu. »

Mais ces deux mots s'y trouvent répétés quatre fois en partant du centre ; la première lettre, H, qui y est placée, servant à la fois pour les quatre portions de l'inscription.

XIV. Bou-Bekar, *en regard de la page* 296.

« .... Les voulez-vous morts ou vivans? »

Fleuron de la page 320.

Cette mosaïque, de même origine et de même caractère que la précédente, offre les quatre mots suivans élégamment enlacés.

Lâ ilah éllâ Allah. « Il n'y a pas d'autre dieu que Dieu. »

Ces mots forment la première moitié de la formule de profession de foi des Musulmans, représentée en entier dans le fleuron de la page 477 du premier volume.

Fleuron de la page 333.

Chaton d'une bague égyptienne de ma collection.

Sur l'obélisque, entre les deux figures, on lit tracé perpendiculairement le célèbre mot IAO, nom de la divinité suprême, dérivé du *Yehovah* des Hébreux, et qui se représente si fréquemment sur les monumens des Gnostiques.

Fleuron de la page 343.

Cette inscription, gravée sur une turquoise qui m'appartient, ne contient que les deux mots :

Bism-illah. « Au nom de Dieu. »

Fleuron de la page 351.

Ce cachet est moderne et vient d'Alger ; on y lit :

Él-motouakkel a'la Allah él-âhed, — a'bd-ho, Moham-

med, oukyl él-kheradj — báb él-djehád. — *senet* 1233.

« Celui qui se confie dans le Dieu unique, son esclave,
» Mohammed, administrateur des contributions de la porte
» du Désert, année 1233. »

L'année 1233 de l'hégire a commencé le mardi 11 novembre de l'an 1817 de notre ère.

Fleuron de la page 365.

Cachet venant également d'Alger; on y lit :

Él-ouátheq b-él-Ghány, — a'bd-ho, Souleymán, — Khazindjy, ben-Aly. — 1232.

« Celui qui se confie dans le Riche, son esclave, Souley-
» mân, trésorier, 1232. »

Él-Ghány (le Riche) est un des surnoms de Dieu.

L'an 1232 de l'hégire a commencé le jeudi 21 novembre 1816 de l'ère chrétienne.

Fleuron de la page 368.

La courte inscription de cette améthiste que je possède n'offre qu'un nom propre. *Sa'yd* (c'est-à-dire *heureux*).

XV. Mourad, *en regard de la page* 369.

« L'apparition soudaine, dans ce sanctuaire de volupté,
» d'un homme inconnu.... fit pousser un cri d'effroi aux
» quatre belles baigneuses. »

Fleuron de la page 371.

Cachet venant d'Alger comme les deux précédens; on lit dans cette empreinte :

Él-ouátheq — b-él-Rahman, Mohammed ben-Souleymân. — *Senét* 1228.

« Celui qui se confie dans le Miséricordieux, Mohammed,
» fils de Souleymân, année 1228. »

L'an 1228 de l'hégire a commencé le lundi 4 janvier 1813.

Fleuron de la page 376.

Cachet venant d'Alger comme les précédens; on y lit :

Él-motouakkel — a'la él-Rahman, a'bd, — Housseyn ben-Hassan. — Senét 1233.

« Celui qui se fie dans le Miséricordieux, l'esclave, Hous-
» seyn fils de Hassan, an 1233. »

Même date que le cachet du fleuron de la page 351.

Fleuron de la page 378.

Cette turquoise, qui m'appartient, porte les deux mots suivans :

Theqqet-y b-illah. « Ma confiance est en Dieu. »

Fleuron de la page 384.

Cachet venant d'Alger; on y lit :

Él-ouâtheq be-hattâd — él-ghayoub. abd-ho, Housseyn — khazindjy, ben-Ayoub. 1236.

« Celui qui se fie dans le Protecteur des secrets, son es-
» clave, Housseyn, trésorier, fils de Job. 1236. »

L'an 1236 de l'hégire a commencé le lundi 9 octobre 1820.

Fleuron de la page 396.

Mosaïque du même genre que les précédentes.

On y lit entrelacés les quatre noms suivans :

A'bd-Allah — O'mar — O'thmân — A'ly.

Le nom d'*A'bd-Allah* (serviteur de Dieu) est celui du père de Mahomet; mais ici il désigne *Abou-Beker,* son premier successeur, qui a porté le nom d'*A'bd-Allah Abou-Kahafah;* les trois autres noms sont ceux des trois khalifes qui ont succédé au Prophète après *Abou-Beker.*

FLEURON de la page 426.

Cette pierre de jaspe sanguin, qui fait partie de ma collection, porte l'inscription suivante :

Yatheq b-illah. — Abou-Mansour, ébn — él-Qâssem.

« Se fie en Dieu, *Abou-Mansour,* fils d'*él-Qâssem.* »

XVI. OUERDÉH, *en regard de la page 437.*

« .... Je pressai d'un baiser pudique et religieux ces lè- » vres froides et décolorées. »

FLEURON de la page 453.

Ce fleuron offre les deux côtés d'une pate à laquelle les Arabes attribuent des vertus médicinales. Les deux inscriptions dont elle est empreinte sont les suivantes :

Bism-illah él-Kâfy — Bism-illah él-Châfy.

« Au nom de Dieu qui suffit — Au nom de Dieu qui » guérit. »

FLEURON de la page 458.

Cette inscription fait partie du treillage en bois qui entoure la chaire (*manbar*) de la mosquée de Deyrout (l'ancienne *Metelis*), petite ville à environ six lieues au-dessus de Rosette, sur la rive gauche de la branche occidentale du Nil.

On lit dans le premier compartiment, à droite :

Lâ ilah éllâ Allah.

« Il n'y a pas d'autre dieu que Dieu. »

Dans le second, à gauche :

Mohammed resoul Allah. « Mahomet est l'apôtre de » Dieu. »

Voyez sur cette formule de la profession de foi des Musulmans, la note page 456 du premier volume, et la LXXXIVe note supplémentaire.

—

ERRATA.

Malgré tous les soins de l'Editeur, quelques fautes purement *typographiques* se sont glissées surtout *dans les trois premières livraisons*.

On signalera ici les seules qui aient paru essentielles.

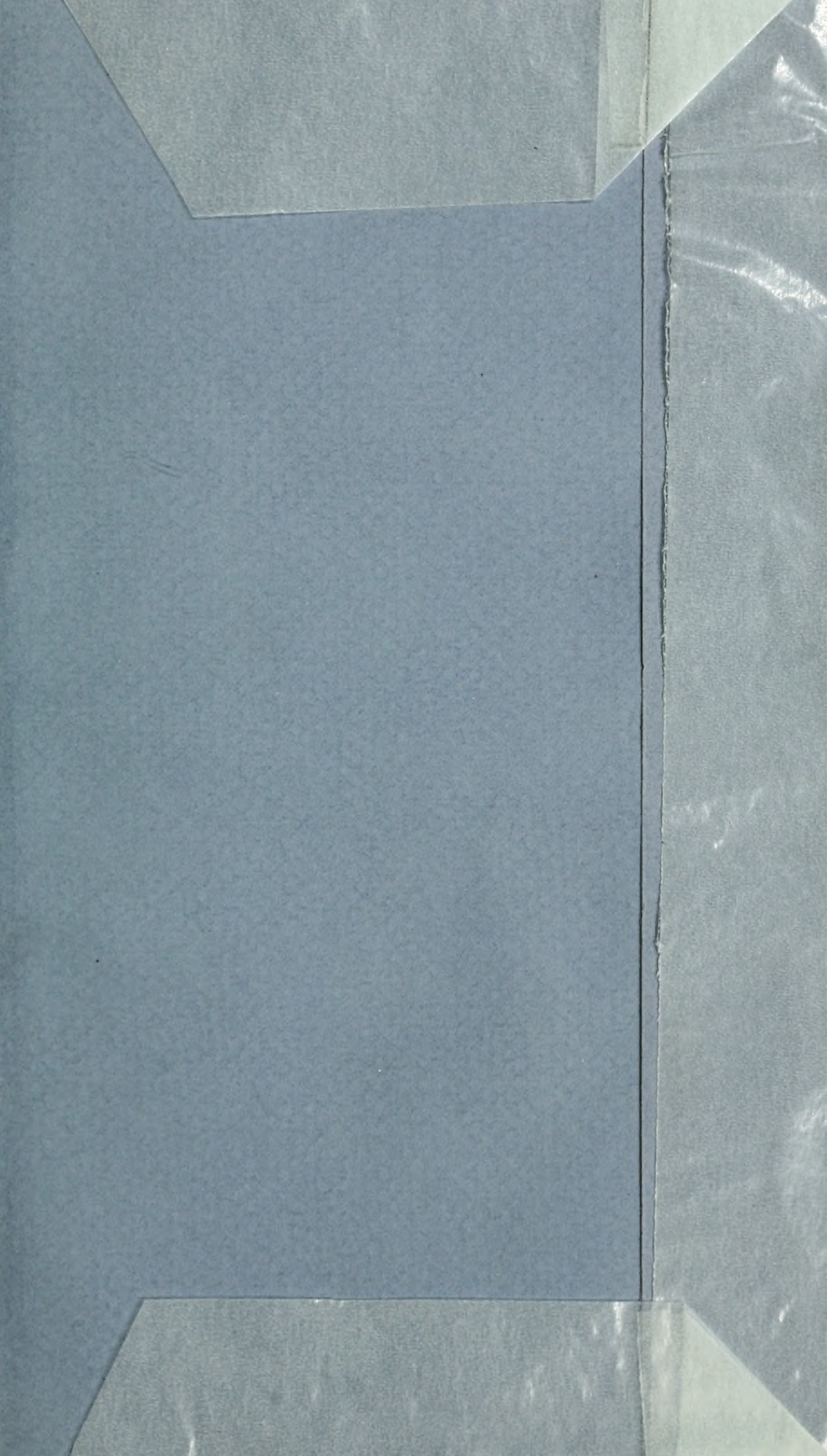
Pages	lignes		lisez :
12	5 et 11	*Herat*	Hébat.
32	17	*Bed*	Bey.
Id.	21	*Hassany*	Hassan.
40	6	*dix*	six.
64	19 et 20	*ces ces*	ces.
88	20	*instant*	moment.
197	19	*chemin*	sentier.
231	5	*unis*	liés.
282	15	*les malheurs*	le malheur.
314	4	*endormis*	endormie.
Id.	16	*leurs*	leur.
472	5 et 9	*la Ce note*	la CIe note.
488	4	*éd-Iyn*	êd-dyn.

TABLE.

—



FIN DU SECOND VOLUME.



3 FORTS VOLUMES IN-8, ORNÉS
DE 25 BELLES VIGNETTES
ET DE 50 FLEURONS
ORIENTAUX.



SE TROUVE

AU BUREAU DES ÉDITEURS,
RUE MÉNIL-MONTANT, 55;
ET CHEZ Mme Ve DONDEY-DUPRÉ,
RUE VIVIENNE, 1.